

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DES LETTRES

Abdul-Rahman HAMIDÉ

Docteur ès lettres

LA REGION D'ALEP
Etude de géographie rurale

Paris

1959

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DES LETTRES

Abdul-Rahman HAMIDÉ

Docteur ès lettres

LA REGION D'ALEP
Etude de géographie rurale

Paris 1959



Avant-Propos

*A mes Professeurs de l'Université de Damas:
M. M. O. Hakim, N. Moussly, A. Naaman, S. Omar
Pacha, auxquels je dois le fondement de mes connais-
sances géographiques.*

*A mes Professeurs de l'Université de Paris:
M. M. P. Birot, G. Chabot, A. Cholley, J. Dresh, P.
George et A. Perpillou, qui ont guidé mes travaux
avec la bienveillance et la Science des Maîtres.*

*A ma Femme, à laquelle je dois le soutien
permanent dans mon travail quotidien pendant la
dernière étape de mes Etudes.*

Je dédie cet ouvrage.

Avant - Propos

— Ce modeste ouvrage n'a pas la prétention d'avoir traité tous les aspects et mis en valeur tous les problèmes, fort complexes, de la Géographie rurale du Nord-Syrien; il n'est, en fait, qu'une tentative visant à étudier quelques uns des traits généraux de la vie rurale, à les dégager et à suivre leur évolution souvent hâtive et déséquilibrée.

En effet, une étude exhaustive de la géographie rurale dans un pays jeune et cependant soumis à des traditions millénaires, exige des efforts et des investigations dépassant de beaucoup les capacités d'un chercheur isolé, aux possibilités limitées, dans le temps et les moyens.

Les difficultés à aplanir ont été de tous ordres: par excès de scrupules ou de discrétion, faute d'une compréhension et d'une collaboration fructueuses, certains fonctionnaires auxquels nous avons dû avoir recours, nous ont, par leur réticence occasionné des pertes de temps substantielles.

Si bien que les documents indispensables, déjà fort peu nombreux, éparpillés et incomplets nous ont été souvent d'accès difficile, voire même inaccessibles. Par contre, c'est auprès de nos braves paysans et cultivateurs que nous avons trouvé le meilleur accueil, car ils nous ont ouvert à la fois leurs foyers et leur cour et nous ont permis de mener à bien nos enquêtes et recherches.

Enfin, nous ne saurions passer sous silence l'aide inappréciable qui nous a été promptement offerte par un certain nombre d'amis et connaissances; que ceux dont les noms suivent veuillent bien trouver ici l'expression de notre profonde gratitude.

Mr. A. M. Allaf, ingénieur géologue au ministère des Travaux Publics de Syrie.

Mr. Saïd Chawaf, directeur du service de Cadastre à Damas.

Mlle. Chevalier, directrice de la bibliothèque de la Banque de syrie et du Liban à Paris.

Mr. J. P. Dupont, géographe-cartographe à la maison Larousse à Paris.

Le R. P. Reyes; S. J. de l'Observatoire de Ksara au Liban.

A ces noms, il nous faut joindre encore tous ceux des responsables, civils et militaires, qui nous ont généreusement offert le toit et le couvert, au cours de nos longues et harassantes pérégrinations à travers le pays, sous un soleil d'été torride et des vents glacés d'hiver.

Nos remerciements vont aussi aux «Moukhtars» qui nous ont apporté sans hésitation d'aide demandée et auprès desquels nous avans pu apprécier à sa juste valeur la traditionnelle hospitalité de l'Orient.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION

LIMITES, DIVISIONS ET CARACTERISTIQUES

DE LA HAUTE-SYRIE

La région d'Alep appartient à cet arc de cercle qui fut nommé jadis, comme il l'est encore aujourd'hui, le croissant fertile.

Bien que sa largeur et sa fertilité aient pu varier au cours des siècles, elles ne se sont jamais démenties et le «croissant» a été de tout temps, la grande voie de communication entre les terres heureuses qui bordaient l'Iran à l'est, l'Anatolie au nord-ouest et les pays du Levant à l'ouest.

En outre, notre région occupe l'extrémité nord-ouest d'une vaste unité géographique, sise entre la barrière montagneuse du littoral et l'Euphrate, et connue sous un vocable plus ou moins vague; la Chamieh. Néanmoins, ses limites sont suffisamment nettes; à l'ouest elles s'arrêtent devant la dépression méridienne dite la Coèle-Syrie ou la Syrie-créuse; au nord, c'est-à-dire le long de la frontière syro-turque elles ont été définies par la convention franco-britannique du 23/12/1920, par l'accord d'Ankara en date du 20/10/1921 et enfin par les derniers accords d'Ankara de 22-28 Juin 1929. Si l'Euphrate constitue la bordure orientale de notre région, celle-ci n'est enfin limitée au sud que par des confins administratifs la séparant du pays de Hama.

A l'intérieur même de notre région, une opposition

fondamentale se dessine entre un domaine occidental où prédominent la polyculture méditerranéenne, les champs complantés d'inépuisables quinconces d'oliviers, de figuiers, d'amandiers etc..., la petite ou la moyenne exploitation, et un domaine steppique, vers l'est, où règnent l'économie céréalière et pastorale, la grande propriété et un aspect partagé selon les saisons, entre le paysage d'une immense et opulente prairie verdoyante et celui d'étendues montones, calcinées sous un soleil implacable, poussiéreuses et favorables aux mirages.

La zonation, selon une diagonale S S W - N N E est effectivement claire, le contact entre les deux domaines est, très souvent, brusque et presque sans transition sensible.

Cette limite coïncide avec une limite climatique, isohyète de 400mm, et morphologique car en face d'un plateau dont les Causse^s constituent l'élément principal du milieu géographique se développe une steppe marno-crayeuse sur une immensité presque sans fin.

Sur la bordure sud-est de notre région le contraste est peu frappant entre la steppe céréalière et la steppe désertique. Entre la dernière qui prolonge la première jusqu'au cœur du désert syrien, la différence, entre les deux, porte essentiellement sur le climat: à mesure que les influences désertiques se font plus manifestement sentir, les précipitations se raréfient, jusqu'à devenir presque nulles et à réduire à très peu de chose les possibilités de l'épanouissement végétal. Faute d'eau, aucune agriculture n'est possible: le Hamad est le domaine presque exclusif des tribus nomades ou semi-nomades.

Le pays d'Alep qui n'occupe pas plus de 11% du territoire syrien, soit 19. 360 km² passe pour la région la plus peuplée: 1 million d'habitants ou 27% environ de la population syrienne. En outre il est le plus riche en ressources agricoles: il produit les 30% des blés syriens, 35% du coton syrien et 40% de l'orge (1954).

Carrefour de routes reliant les trois continents de l'Ancien Monde et lieu de passage de peuples et de troupes, ce pays, aux reliefs doux, n'a jamais pu constituer une entité régionale distincte. Son histoire s'inscrit en marge de celle des grands empires qui, depuis plusieurs dizaines de siècles, l'ont tour à tour dominé. Elle n'a jamais formé une réelle unité politique.

Par contre sa valeur agricole, commerciale, et stratégique en a presque constamment fait un objet d'âpres convoitises.

Bien qu'elle soit plus favorisée pour être une grande circonscription administrative qu'une individualité politique, cette région avait acquis au cours des temps une personnalité incontestée. Ce fut d'abord le pays de Naharina, comme le désignent les inscriptions égyptiennes. Il devint ensuite Chalcidique et Chalybonitide, par rapport à Khalus, le Koueik actuel, quand les Macédoniens d'Alexandre eurent occupé la Syrie, puis l'Euphratésie, au début de la conquête romaine(1). A partir du règne de Néron, elle prit le nom de Syrie Flavienne(2). Sous Théodose le Jeune, le pays d'Alep

(1) 73 v. Cuinet p. 182.

(2) 67 v. P, Baurain p, 15.

fut compris dans la province de Syria Prima qui avait Antioche pour capitale(1).

Dès le début de la conquête arabe, elle prit le nom de Jound Kinnisrine, puis, sous l'occupation turque, elle fit partie du Pachalik d'Alep qui était quatre fois plus étendu.

Enfin, à la suite du Mandat Français, elle devint l'éphémère Etat Autonome d'Alep, principal événement qui marqua la séjour du Général Gouraud en Syrie, pour être réintégrée peu après, en 1924, dans la fédération syrienne.

La présence d'Alep, qui a toujours été une grande ville, fut un des principaux facteurs du dynamisme économique de cette région. Non Seulement parce que celle-ci constitue la région nourricière de la métropole nord-syrienne mais parce qu'elle est également le domaine de spéculation et l'objet d'exploitation d'une puissante bourgeoisie, essentiellement alépine. En revanche la persistance d'Alep à travers les siècles devait, relativement, peu de chose à son terroir en regard de l'importance de sa situation à un carrefour des routes continentales et de ses propres activités.

Connaitre la géographie rurale d'une région quelconque exige nécessairement une certaine connaissance préalable du milieu naturel. Celle-ci devait être cependant plus approfondie ici: il s'agit en effet d'un milieu exerçant sur ses habitants une influence prépondérante par leur subordination à son emprise par suite de l'état rudimentaire de leurs moyens de lutte contre la nature environnante.

(1) 73 v. Cuinet p. 182.

C'est dans cette intention que nous avons étudié la géographie physique de notre région avec beaucoup de détails qui pourront peut être passer pour exagérés. Ils ne sauraient être cependant qualifiés de digression.

De toute façon, une remarque s'impose; la brève étude de géographie physique est absolument nécessaire car elle doit apporter des connaissances de base pour la compréhension du cadre naturel de la géographie rurale sur laquelle repose notre étude.



PREMIERE PARTIE

LE MILIEU NATUREL

CHAPITRE I

LA STRUCTURE

Le voyageur qui parcourt le pays, du Nord au Sud, en suivant sa bordure occidentale, voit un horizon bouché à sa droite, un écran montagneux lui barre le regard vers l'Ouest.

Cette barrière qui culmine dans l'Amanns à 2224 m, s'abaisse dans le col de Beylan à 600 m, remonte de nouveau dans le Kizil Dagħ à 1795 m. pour tomber de nouveau dans la dépression qui livre passage à l'Oronte vers la Méditerranée.

Les hauteurs reprennent de la vigueur aussitôt, Cassius 1728 m, mais s'adoucit près de Bdama dans la ligne de partage des eaux entre le bassin de l'Oronte et la Méditerranée; environ 500 m.

Finalement la montagne des Alaouites, ligne de hauteurs plus continue, dresse le sommet de Nabi Younes au-dessus du Ghab à 1583 m.

Au-dessous de cette muraille, à l'Est, une dépression méridionale se creuse; le Kara Sou, 360 m à la frontière syro-turque et l'Oronte à 170 m dans le Ghab, se rencontrent dans la dépression de l'Amouk, 80 m, sans s'y rejoindre directement, il est vrai.

A l'est, le pendant des hauteurs côtières est modeste, bien qu'il représente une suite discontinue de djebels au-dessus de la dépression de la Coele-Syrie. Le Kara-Bel(1), dans le

(1) Kara, noir en turc: bel = dos en Kurde,

Kurd Dagh septentrional (1125m) se dresse au sud du point culminant du pays (Buyuk Damer 1269 m) au - dessus de Bulbul.

Après une série de sommets émoussés de 800-600 m dans la montagne Kurde; l'Afrine s'engage dans l'Amouk à la frontière en suivant une large plaine (la Djoumé 160-130m).

Ensuite, le nassif de Bélus(1) constitue une succession de petits massifs le Dj Samaâne 870 m, le Dj Ala 776 m, le Dj Baricha 594 m et le Dj Doueilé 847 m qui prolongent le Djebel Zawyé 935m, à son sommet volcanique de Nebi Ayoub.

Ensuite et à l'est, le pays étend ses plateaux, les hauteurs avoisinant 500m. y sont considérées comme djebels ou dagh. Comme tels on peut compter Parsa Dagh 855 m, Hass 629 m, Chbeith 469 m, el Ala 560 m, Nabgha 634 et le chapelet de monticules isolés qui jalonnent l'Euphrate (fig.1).

En général, les hauteurs décroissent de l'ouest vers l'est et du nord vers le sud. Bref les hauteurs qui dépassent 1000m ne figurent que sur une étendue restreinte; 9 km², celles de 750m, 206 km².

Le Ghab, le bas Afrine, le Roudj et le Matekh dans l'intérieur sont des dépressions de moins 250 m. Ils totalisent 750km².

Ainsi le pays affecte l'aspect d'un plateau plus accidenté à l'ouest (fig. 2 et 3), qui s'incline doucement vers

(1) nom antique d'un groupe de Djebels comprenant le Doueilé, Ala, Baricha, et Samaâne. Voir 95 C. Tchalenko: villages antiques de la Syrie du Nord. Le massif de Bélus, à l'époque romaine, Paris 1953.

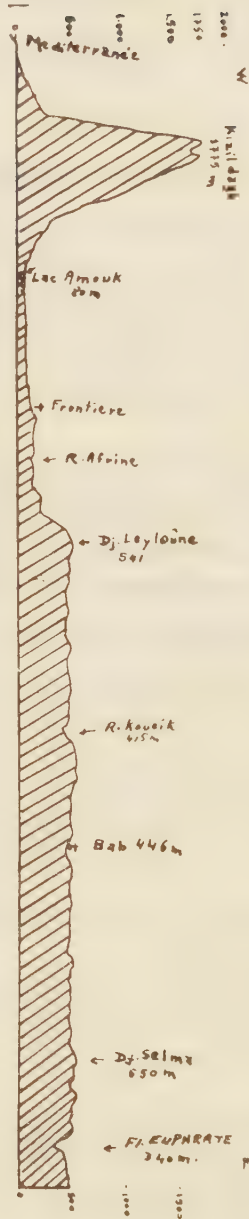


Fig. 2 Coupe topographique à travers le Nord-Syrien
Echelle longueur 1/2.000.000, Hauteur exagérée 20 fois

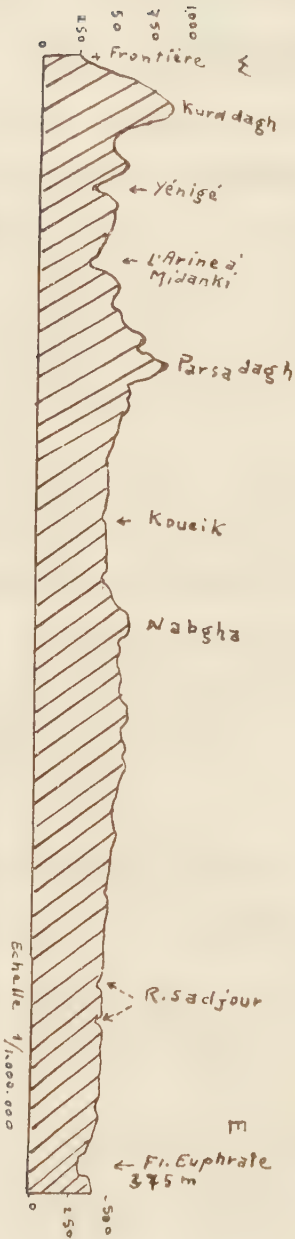


Fig. 3 Coupe à travers le Nord-Syrien à la hauteur de la frontière
Echelle 1/1.000.000



l'est. Nous verrons que cette configuration topographique est aussi celle de la structure.

Dans ce pays nous avons distingué deux grandes régions:

1° — Le plateau occidental qui englobe le Kurd Dagħ, le massif de Bélus, le Djebel Zawyé, la plaine d'Idlib, la plaine d'Azaz et la plaine de Defterdar ou la bassin supérieur de Koueik.

2° — La steppe comprenant le reste du pays.

A — LA NATURE DU TERRAIN:

Un aperçu géologique, même très succinct, de notre région revêt, ici, une importance primordiale car il contribue largement, avec l'étude du climat et de la morphologie, à nous permettre de saisir, au cours de cet ouvrage, les différents problèmes qui se posent tant en géographie physique qu'en géographie humaine.

Dans le fait, comment explique-t-on l'aspect aberrant de vastes zones désolées, assoiffées et presque inhabitées au cœur de ce plateau occidental, pourtant convenablement arrosé.

Or, lorsque ce sont les roches en place qui affleurent, dans une région aussi pauvre en de véritables sols, les seuls éléments de diversification du paysage sont les changements dans les aspects de la géographie agraire.

En outre, la géologie contribue à compenser parfois l'avarice du climat ou plutôt la faiblesse des précipitations dans la Syrie du nord; le plus souvent les régions les mieux arrosées ne sont pas toujours les mieux partagées car le



Fig 4. Le chevauchement de Berbandd

Crétacé moyen (Albien, Cénomanién, Turonien)

A la différence des formations précitées qui constituent une curiosité géologique dans le pays, le crétacé moyen se développe sur une aire discontinue, beaucoup plus considérable, 1320 km² dans le Kurd Dagh et le Djebel Zawyé, fig : 5.

Il s'agit d'«une suite de calcaires difficiles à subdiviser »(1). Néanmoins, dans le Kurd Dagh, « les faciès épicon-tinentaux syriens passent latéralement à des faciès de bordure qui dégagent une odeur fétide à la cassure »(2), le calcaire clair et esquilleux dans le Zawyé, « s'assombrit » ici.

Sa puissance qui dépasse vraisemblablement les 700 m

(1) 17. Dubertret, p. 43.

(2) 17. Dubertret, p. 303.

caractère orageux et momentané des précipitations laisse aux roches en place de déterminer l'équilibre ou le déséquilibre de la vie rurale en autorisant ou en empêchant l'irrigation ou la fixation au sol.

Stratigraphie et lithologie.

Le Jurassique : si l'on fait exception de quelques Km 2 du jurassique qui affleurent sur la bordure ouest du Kurd Dagh, nulle part ailleurs, cette formation n'émerge. A 30 kms plus à l'est, à Baflîoune, celle-ci, avec le trias, se trouve à une profondeur de 1600m où elle repose sur le socle primaire(1) puissance 350 m, calc.

Dans le paysage, il est malaisé de distinguer le Jurassique du Crétacé moyen, c'est pourquoi il n'a été découvert que très tardivement(2) grâce à sa couverture aptienne.

Le Crétacé inférieur (L'Aptien)

Celui-ci couvre une superficie moins étendue encore, 4 km². Il est « représenté à la fois par le grès de base avec concentrations limoniteuses et par des calcaires spathiques ocres ou de calcaire gris »(3), sa puissance varie de 25-38m. Il confère au paysage au nord du hameau de Kerri une teinte foncée, gréseux.

D'autre part « il apparaît à la base de petites écailles dans les environs de Berband »(4), fig. 4.

(1) D'après les sondages de la Syrian Petroleum Company, SPC.

(2) 17. L. Dubertret, p. 39.

(3) 17. Dubertret, p. 40.

(4) 17. Dubertret, p. 41.

sur la muraille orientale du Ghab, ne dépasse pas les 250 m dans la chaîne kurde. Un banc de calc dolomitique y couronne le Cénomanién.

Ces matériaux constituent généralement l'ossature résistante des plis et écaillés du Kurd Dagħ septentrionale, reconnaissables dans le paysage par leurs formes lourdes (Les Bel; dos en Kurde), et avec leur couverture plus ou moins continue de chênes-verts, oléastres et d'autres formations arborescentes (Planche I).

Crétacé supérieur (Le Sénonien)

Son affleurement est attesté dans le paysage par des horizons ondulés, à surface encroûtée et caillouteuse sur les bosses, ravinée dans les creux (fig. 6 et 6 bis), souvent masquée sous un tapis rouge d'un sol très apprécié sur la lisière sud du pays. Son faciès y est essentiellement crayeux et blanchâtre.

Il constitue dans le Kurd Dagħ septentrional la terre de prédilection de l'arboriculture (fig. 7) préférée aux lapiez boisés du calcaire. Son faciès y est « marno-calcaire, aux formes vigoureuses et rondes, puissant de 900 m » (1). Localement, il englobe sous son étage terminal maestrichtien des éléments de roches vertes.

Les roches vertes

Celles-ci tapissent le fond de la dépression s'étendant de Radjou à Bulbul, sur une étendue moindre près du hameau Tchislqame. Elles donnent au paysage une livrée rouge foncée.

(1) 18. Dubertret, p. 24.

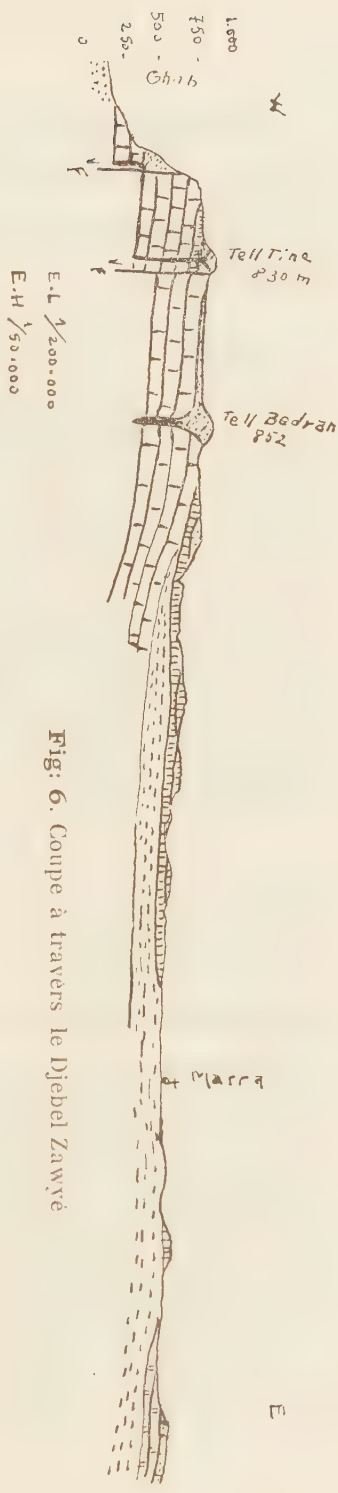


Fig: 6. Coupe à travers le Djebel Zawyè

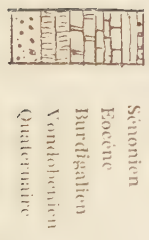


Fig: 6 bis. La topographie molle du Senonien aux environs de Khâne Cheikhounne



Fig: 7

Echelle 1/100.000. Hx2
Le kurd dagh méridional coupe
de la voûte d'achkâne Chargi
d'après L. Dubertret
«modifiée»



Sous les deux mesas basaltiques de deux Damer Dagh (1), les roches vertes de couleur verdâtre sont soulignées par une ligne de sources et envahies par la culture arbustive et les peupliers.

Leur superficie ne dépasse guère les 56 km².

Le Nummulitique

Les terrains éogènes à l'est du méridien d'Alep sont d'une monotonie désespérante. Figés sous la croûte désertique, ils contrastent avec ceux qui affleurent dans le Kurd Dagh.

« L'existence d'un bassin de subsidence à sédimentation tranquille dans la zone de Nahr Afrine » (2), depuis le Sénonien, a engendré une masse très puissante de marnes grises bleues, faciles à affouiller, 700 m, qui accompagnent l'Afrine à l'amont de Midanki. Il s'agit de l'Eocène inférieur(3).

L'étage moyen (Lutétien) est essentiellement calcaire compact, 150 m, dans le Kurd Dagh méridional, plus puissant dans le Djebel Doucilé, et dans le Zawyé où il repose souvent sur une marne verte de 1 à 4 m et qui contribue à provoquer quelques suintements et même de sources près d'Eriha, alimentant en eau la ville et quelques jardins, il contraste d'une manière saisissante dans cette région assoiffée.

Le Paléocène supérieur, marnes crayeuses, donnent une impression de monotonie et de platitude, à peine coupées

(1) Dans la feuille de Bulbul au 1/50.00, ceux-ci sont désignés Kutchuk Darmik et Buyuk Darmik.

(2) 18. Dubertret, p. 28.

(3) Afrine marl des géologues de l'SPC.

de quelques molles ondulations: c'est le pays des mirages par Excellence (1).

Dans le Kurd Dagħ méridional, il est plus raviné, donne un relief arrondi; c'est le domaine exclusif du pin pignon et de rares génévriers.

Dénudé, il se résout en badland d'une blancheur éblouissante, comme dans la voûte de Baflïoûne, en bas des crêts du Parsa Dagħ et sur les bords de l'Euphrate (Planche II).

L'Oligocène n'a pas plus de 7 km² de superficie dans le Kurd Dagħ; il comprend des calcaires et calcaires crayeux qui ont une vingtaine de m d'épaisseur, il est « transgressif par rapport à l'éocène supérieur »(2), Planche III).

Ces dalles subhorizontales, en surplomb dans un bays crayeux, très raviné, servent de site de choix à quelques hameaux (ex : Khaziane Tahtani).

Le néogène

Celui-ci tient une place très importante, occupant environ le tiers du pays.

L'étage inférieur n'affleure guère que dans le voisinage

(1) Le Nummulitique supérieur, difficile à distinguer, même pour les géologues, du Sénonien du plateau de Hama, a été considéré, dans l'intérieur, comme Sénonien dans la carte géologique de Syrie au millionième, édition 1933, puis comme éocène supérieur dans la carte de 1945. La carte la plus récente au 500.000 jointe à la thèse de M. Dubertret sur les roches vertes, n'efface pas cette confusion. Quoiqu'il en soit, au point de vue géographique, cette question n'a pas beaucoup d'importance.

(2) 17 bis. Dubertret, p. 35.

de l'Afrine. Son faciès est variable; calcaire, marne et grès sur le plateau d'Aïntab (Turquie), il devient marno-calcaire près de l'Afrine pour devenir plus à l'est à Baflioûne « essentiellement calcaire récifal »(1), il est bien lité, surtout plus au nord, en Qirq Bayir Dagħ (montagne de quarante couches). Son épaisseur varie de 50 à 100 m.

« La stratigraphie du Vindobonien est complexe » (2), calcaire compact ou bréchique, à surface karstifiée (Planche IV) quand la carapace marneuse tortonienne est décapée dans le massif de Bélus, calcaire poreux à surface encroûtée à l'est de Djebel Semaâne (plateau d'Anjara), il redevient compact autour d'Alep, mais cette fois en dalles rugueuses (blatt = les dalles). Sa puissance est variable.

Le Vindobonien est souvent intercalé de basaltes (près de Katma) ou il les surmonte comme à Alep (fig. 8), ou bien ses étages y sont amincis en biseau et prennent un faciès littoral, lumachelles dans le Djebel Azam (La montagne des ossements).

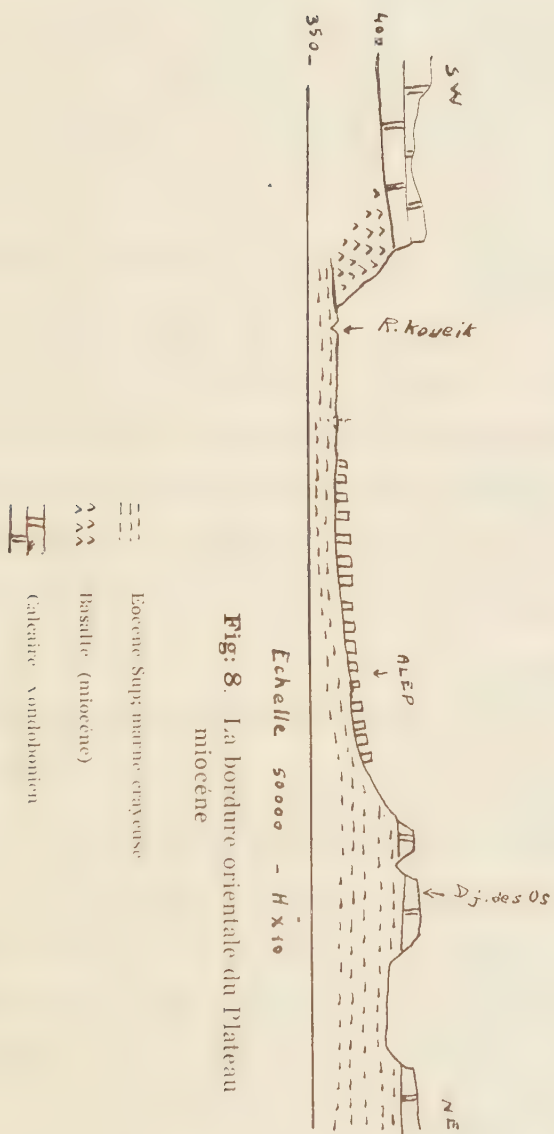
Au Nord-Est du Djebel Leyloûne(3), les dépôts vindoboniens deviennent localement détritiques et consistent en poudingues à éléments de roches vertes et basaltes, en structure entrecroisée avec des argiles exploitées en carrières au village de Kichtaar(4).

(1) 18. Dubertret, p. 35.

(2) 18. Dubertret, p. 36.

(3) Prolongement du Dj. Samaâne vers le Nord jusqu'au Qatma.

(4) Cette argile de couleur fauve sert dans les bains maures; c'est la terre à foulon.



Ces différentes formations « n'ont donc pas la signification de sous-étages »(1).

Au point de vue géographique les marnes tortoniennes qui affleurent en placages réduits au milieu du désert rocailleux du calcaire vondonbonien, appelées (Kacha), dans le massif de Bélus, sont des terroirs très appréciés pour la culture.

En fait ce sont elles qui constituent le substratum de la plaine d'Idlib.

A l'est du méridien de Membidje, apparaît le calcaire de l'Euphrate, toujours en lambeaux. Il couronne souvent les éminences, et affleure d'une façon plus continue le long du fleuve. Ces calcaires de l'étage vondobonien « poreux... épais de quelques dizaines de mètres »(2), « repose la sur un calcaire crayeux à silex, qui paraît être éocène supérieur et qui a lui-même pour support des craies marneuses maestrichtiennes »(3).

Ce dépôt calcaire impur, encroûté en surface, donne sur les versants des oueds un paysage caverneux (Pl. V), souvent il offre des grottes naturelles.

Enfin le miocène lacustre (Pontien), calcaire marneux, qui offre sur la retombée méridionale du Djebel Zawyé, un aspect topographique plat, mais accidenté de vallées curieuses, à section transversale en demi-cercle (vallée de Jfar) près de Kalaat el Moudik (l'antique Apamée).

(1) 18. Dubertret, p. 37.

(2) 17 bis. Dubertret, p. 45.

(3) 17 ter. Dubertret, p. 209.

Le Pliocène (plaisancien)

Il s'agit « d'une formation d'argile gris bleu qui progressivement s'ensable vers le haut »(1), intercalée de rares lits marneux plus résistants, empêchant un affouillement accéléré. Il couvre environ 100 km² à l'Est de l'Oro-nte, entre Derkouch et Salqine, et constitue sans contredit, le district le plus opulent du nord syrien, grâce à un sol très riche, couvert de cultures arbustives, notamment les belles olivettes de Salqine.

La Quaternaire

Dans notre région les formations lacustres, saumâtres et continentales tiennent une place non négligeable. On y rencontre notamment des évaporites (sel, gypses) à l'est de la saline de Djelboul, entre le Djebel Hass et Chbeït, et au sud de ceux-ci.

Seules les formations gypseuses sont encroûtées, témoignant d'un climat qui fut presque toujours plus ou moins aride.

Plus importante au point de vue morphologique sont les tufs qui apparaissent dans la vallée de l'Afrine, à partir de Bassoûta, sur la rive gauche et qui englobent des éléments végétaux.

Des travertins lacustres affleurent également dans le bassin d'Abou Qalqal (près de Membidje), notamment au bord du ruisseau qui porte le même nom (Planche VI).

Dans la cuvette miocène du Defterdar et éocène du

(1) 17 bis. Dupertret p. 42.

Djebboul, les alluvions fines et argileuses qui s'y sont déposées pendant de longues périodes ont formé des couches étendues d'une argile presque imperméable qui s'oppose à la libre circulation des eaux souterraines,

Dans le Matekh où vient se terminer le Koueik, les dépôts assez récents sont surtout des cônes alluviaux, très peu élevés, qui se rejoignent en plaine. Le fond de cette cuvette est donc constitué par une série complexe de dépôts très divers peu perméables, qui ne sont pas nécessairement continus mais se chevauchent et s'intercroisent.

Notons pour terminer, les terrasses qui côtoient l'Euphrate (Planche. VII) d'une façon discontinue à différents niveaux, celles de l'Afrine, de Sadjour et le cône insolite de galets qui se trouve près du coude du Koueik (Planche VIII).

B — LA PALEOGRAPHIE

Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur les différents faciès des formations en question il convient d'examiner les conditions de leur mise en place dans une zone bordière de la plateforme arabique dont la délimitation vers le nord avait soulevé des controverses passionnées et qui ne semblent pas avoir été éteintes(1). Toutefois « il semble bien... qu'une partie au moins du Giaour Dagh,... le Kurd Dagh et Djebel Akra reposent encore sur l'aire continentale. Celle-ci serait limitée ainsi aux environs de Marach »(2).

Il est oiseux de chercher à esquisser le schéma de la paléogéographie précrétacée, vu l'exiguité des affleurements

(1) voir 31 p. 37 et 29 p. 280.

(2) 10. L. Dubertret, p. 352.

attribués à cet âge. Néanmoins une exondation marque la fin du Jurassique, attestée par des dépôts greseux de l'Aptien.

Le crétacé moyen « présente, dans son ensemble, un cycle de transgression »(1), la sédimentation fut très active.

« Au turonien, s'amorce la genèse des reliefs actuels »(1) le bloc Zawyé-Alaouite avait alors émergé, tandis que les régions plus septentrionales restaient sous la mer sénonienne.

« Les reliefs actuels du Kurd Dagh ne commencent à s'ébaucher, dans leur ensemble, qu'à partir du crétacé supérieur (Sénonien). Ce début d'orogénèse se manifeste d'abord par l'apparition simultanée et l'opposition de bassins subsidents à sédimentation puissante d'une part, et d'aires qui tendent à émerger d'autre part » (3). Il y a une fosse de subsidense dans le bassin de l'Afrine et le Kurd Dagh tertiaire, et une emersion simultanée avec le volcanisme sous-marin donnant des roches vertes dans le Kurd Dagh crétacé.

La lithogénèse, relativement simple au crétacé, « se complique dès le début du tertiaire. La cause en est dans la surrection progressive de la pointe du continent arabe »(4).

A l'éocène inférieur, la vallée de l'Afrine continue à être le foyer d'une sédimentation très active, ainsi que dans le plateau alépin, à part le Zawyé qui ne fut envahi que par l'éocène moyen (lutétien) transgressif, également sur le

(1) 17 bis, L. Dubertret, p. 24.

(2) 17 bis, L. Dubertret, p. 25.

(3) 17 bis, L. Dubertret, p. 68.

(4) 10 L. Dubertret, p. 295.

Sénonien dans la ride d'Achkâne Charqi (1).

Au crétacé supérieur le Zawyé est à nouveau au-dessus des flots, le plateau de l'intérieur demeure sous une mer profonde, comme elle l'était au Sénonien. Le Kurd Dagħ septentrional qui émergeait à la fin du Crétacé est toujours exondé.

A la fin de l'éocène s'esquisse le large anticlinal d'Alep, qui, en se terminant sous la ville, se prolonge vers le Nord-Est(2), la ride d'Achkâne Charqi apparaît de nouveau, or « les plissements du Kurd Dagħ s'ébauchent pour se préciser à la fin du miocène »(3).

L'oligocène fut une époque d'activité tectonique et de surrection, la mer ne subsiste qu'en fragments dans le bassin moyen de l'Afrine et dans le Kurd Dagħ crétacé, « ceci explique que l'oligocène soit resté inconnu en Syrie » intérieure(4).

Au néogène, une transgression burdigalienne se manifesta également dans l'Afrine moyen, et elle ne semble pas avoir progressé plus loin du méridien d'Azaz, tandis que le vindobonien (la transgression helvétique) établit, plus tard, une communication entre la Méditerranée et l'Océan Indien par le chenal d'Alep.

Mais une crise orogénique (exhaussement du seuil d'Alep accompagné d'un réveil volcanique à Katma), coupa vite les deux mers et la Méditerranée, profonde, déposa des

(1) 18 L. Dubertret, p. 30.

(2) 49 L. Dubertret p. 409.

(3) 17, L. Dubertret p. 69.

(4) 24 L. Dubertret p. 27.

masses marneuses dans la zone d'Idlib, et des dépôts détritiques lacustres autour des volcans de Katma.

Une crise orogénique ultérieure correspond au retrait de la mer, un lac pontien s'installe au sud de Zawyé et, vraisemblablement, dans l'emplacement actuel du Ghab méridional qui commence à s'effondrer après avoir été la clef de voûte de deux massifs voisins.

(Le djebel Zawyé, très engagé avec le socle syrien, ne suivit pas, semble-t-il, les mêmes mouvements verticaux ultérieurs du massif alaouite, qui, libéré par la fracture libano-syrienne, s'exhausse au fur et à mesure de l'effondrement du Ghab).

Le pliocène marque une nouvelle crise orogénique; rejeu de failles, encaissement de la dépression du Kara Sou et probablement celle du Ghab également, à la faveur desquels la mer pénètre pour la dernière fois pour se retirer à la suite de la phase orogénique post-plaisancienne, liée à la fracture méridienne et l'activité volcanique. Cette phase est responsable de la configuration actuelle du pays.

Au quaternaire, des dislocations affectant le Ghab, le Zawyé et le massif de Bélus avec des réveils volcaniques s'échelonnant jusqu'au Paléolithique (Kfeir) et même au Néolithique (Letché de Kara Sou) (1).

Au plateau d'Alep, les effets des oscillations glaciaires de l'Europe furent ressenties par une pluviosité accrue, de petits lacs installés dans des cuvettes topographiques, des travertins y sont déposés.

(1) voir 36 et 37 E. de Vaumas,

Conséquences morphologiques

Dans le Kurd Dagħ où « la morphologie ne traduit qu'imparfaitement les plissements du sous-sol, des surfaces d'érosion anciennes recoupent les diverses formations géologiques » (1), comme dans le Zawyé et le reste du pays où les mouvements du grand rayon de courbure et les cassures avaient engendré une série de transgressions et régressions, et, par conséquent, des surfaces d'érosion ou plus précisément des épicycles.

Certes, il s'agit de surfaces localisées, généralement développées aux dépens de formations tendres, généralement crayeuses ce qui leur enlève beaucoup de leur importance et de leur intérêt morphologique proprement dit.

Nous nous contenterons de les énumérer par ordre chronologique :

A - la surface maestrichtienne, développée à la suite de l'apparition des roches vertes et les mouvements orogéniques qui s'ensuivirent dans le Kurd Dagħ septentrional. « Dépôts en poudingues à gros galets de roches vertes, visibles à 5 km. sud-ouest de Radjou »(1).

B - surface prépaléocène : établie sur les marnes sénoniennes ployées de la voûte d'Achkâne Charqî, des dépôts en poudingues polygéniques de 1 à 7 m d'épaisseur se trouvent entre les formations érodées et les matériaux transgressifs (fig. 7).

C - surface prélutétienne : sur laquelle est déposé le

(2) 19. L. Dubertret, p. 70.

(1) 18. L. Dubertret, p. 25.

calcaire lutétien. Cette surface entame les calcaires crétacés moyens et les marnes sénoniennes (fig. 6).

D — surface post-paléocène ou oligocène : celle-ci peut-être la plus importante, sur sa topographie différenciée se sont déposées les assises du calcaire vondobonien(1).

E — Surface pré-burdigalienne: à Balflioune, à la base du burdigalien se trouvent des poudingues grossiers, s'emboîtant dans la craie paléocène supérieurs. Sur le flanc occidental de la ride de Balflioune, le burdigalien repose sur une dalle oligocène(2).

F — Surface postburdigalienne; On constate sur le flanc oriental d'Achkane chargé une surface de discordance entre le Burdigalien et le Vondobonien (fig. 7).

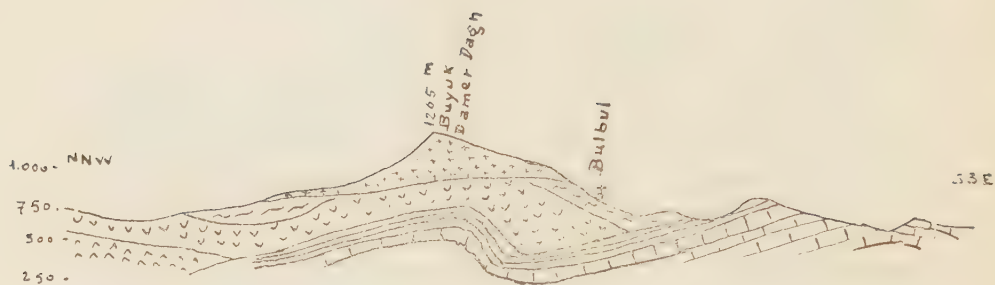
G — Surface pontienne: élaborée sur la retombée méridionale du Djebel Zawyé.

H — Surface post-plaisancienne: qui recoupe des matériaux paléocènes et éogènes dans les environs du Djebel Douélé.

I — Surface sous-basaltique: Enfin dans le Kurd-Dagh, près de Bulbul, les basaltes pliocènes reposent sur une surface élaborée au dépens de roches vertes, marnes sénoniennes et calcaires cénomaniens (fig. 9 et 10). Dans le Nabgha Chbeith, et en partie dans le Hass, les basaltes surmontent les craies du crétacé supérieur, tandis que dans le plateau d'El Ala, ils fossilisent une surface recoupant le sénonien, le nummulitique supérieur et le miocène.

(1) 50. Article de « Recherche d'eau pour la ville d'Alep »
« Rev. géog. phy. et géol. dyn. 1933.

(2) 18. L. Dubertret, p. 35.

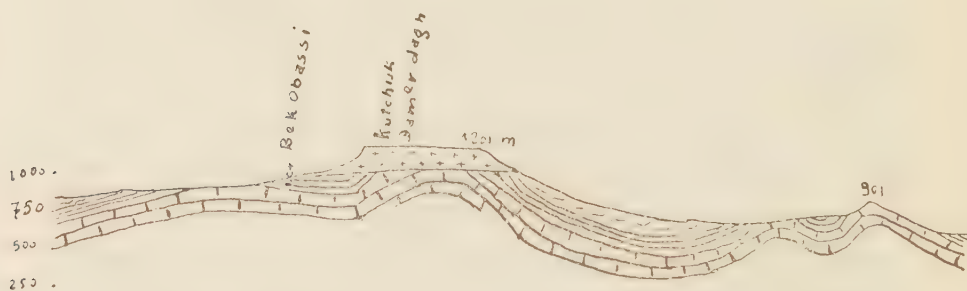


Echelle 1 100.000 HX2

Fig: 9. Coupe de Buyuk Damer dagh dans le kurd dagh septenvienal d'après L. Dubertret «modifiée»



Basalte plioBène
Sédiments entraînés, radiolarites
Gabbros, dolérites, pillow-lava et basaltes
Pyroxénolites peridotite
Sénonien
Crétacé moyen



Echelle 1/100.000 HX2

Fig: 10 Coupe dans le kurd Dagh Septerional d'après L. Dubertret «modifiée»



Basalte
Sédiments entraînés, radiolarites
Sénonien
Crétacé moyen

On ne saurait, dans la plupart des cas, distinguer ces surfaces d'une manière nette. Elles se prêtent mal à une étude systématique car les dépôts corrélatifs font souvent défaut. Il s'agit d'épicycles intercalés entre des mouvements orographiques, et comme la plupart des couches tronquées sont tendres, leur aplanissement n'a pas une grande signification morphogénétique.

En conclusion, si la distinction entre les différents niveaux d'aplanissement ne revêt guère d'importance au point de vue géomorphologique(1), elle permet cependant de constater que « même dans les régions tabulaires, on passe souvent insensiblement d'un étage de la couverture à l'autre, et la platitude des Hamad ne correspond nécessairement pas à l'apparente horizontalité des surfaces structurales ». En effet un bel exemple nous offrent en ce sens, les formations de l'Eocène supérieur qui se confondent avec celles du Miocène dans la région d'Alep, sous une seule carapace de croûte calcaire.

C — LA STRUCTURE

Partie intégrante de la plateforme arabe au bord relevé vers l'ouest au-dessus du Rift, le Nord-Syrien se situe dans une zone de contact avec le système taurique auquel sont dues les déformations singulières, très rares ailleurs.

Ce voisinage avec le monde plissé au nord et avec un système de cassures à l'ouest, nous amène à distinguer trois styles tectoniques marqués.

(1) J. Dresch, Ann. de géog. 1951, p. 286.

(2) J. Dresch, p. 243.

Les zones plissées

A — Le Kurd Dagh: La gouttière du Kara Sou, qui sert de bordure occidentale à notre région, n'est pas seulement un accident topographique, mais une limite le long de laquelle se confrontent deux pays sans beaucoup d'affinités structurales.

L'amouk n'est point un synclinal flanqué de deux anticlinaux(1), c'est un fossé d'effondrement entre deux horsts différents dans le détail; à l'ouest le horst de l'Amanus paléozoïque et presque tabulaire fait face à un horst de structure essentiellement plissée, Crétacé Nummulitique et Néogène.

Il s'agit, en effet, d'un anticlinarium « aux fins plis SW-NE »(2) affectant la forme d'un éventail (fig. 11).

Ces plis se terminent brusquement à l'ouest par une série de failles méridiennes délimitant le fossé de l'Amouk à l'est.

Bien que des failles subordonnées se détachent de la faille principale et parcourent le pays suivant l'orientation des axes structuraux, les caractères de la tectonique plissée sont ceux qui prédominent.

Cependant malgré la confusion introduite par le jeu des cassures, on peut distinguer d'ouest en est :

1) - Le dôme de Kara Baba : bombement isolé de la masse Kurde en contrebas de la ligne de faille de l'Amouk; ses dimensions sont modestes, 3km, environ.

(1) 34. E. De Vaumas, p. 280.

(2) 17. Dubertrel, p. 29.

2) - L'Anticlinal de Kara Bel(1) : ennoyé au nord sous les rochs vertes près de la frontière turque où il atteint sa plus grande largeur, 8 km, ce pli loin d'être simple, est tourmenté par des failles capricieuses qui engendrent au coeur de la voûte une plainette plane, Midanlyate, dominée par des hauteurs environnantes boisées qui dépassent 300m.

3) - Le synclinal Radjou - Bulbul : fermée au N E par la mesa de Buyuk Damer et au S W par des pointements jurassiques, cette dépression est une voie commode entre l'Amouk et la plaine crayeuse de Killis, bien qu'elle soit sectionnée par des oueds (2) qui la traversent perpendiculairement (3).

4) — L'anticlinal de Radjou : pli simple dans son milieu, il se termine au N et au S par une fourche de trois plis enserrant souvent des lambeaux crayeux sénoniens avant de plonger définitivement au N E sous une converture épaisse de matériaux du crétacé supérieur.

5) — L'Anticlinal de Hawar Dagh : est une large voûte constituée de petits plis secondaires, qui à la suite d'un ensellement s'estompe au N et réapparaît de nouveau à la faveur des deux anticlinaux de Cheikh Khorus et d'Amar Simo.

Au S. E. , il se résout en une série de klippes

(1) ou Meidane Ekbes Anticline des géologues de l'SPCansj ad carte au 200.000 confiée au ministère des Travaux Publics à Damas.

(2) ou Galla en kurde.

(3) Nous verrons plus loin l'inadaptation du réseau hydrographique à la structure.

qui viennent reposer obliquement les unes sur les autres, résultant du “décollement du crétacé à sa base et des chevauchements sur lui-même, qui constituent la seule manifestation tectonique de ce type en Syrie” (1).

Les strates du crétacé moyen se sont avancées à la manière de sortes de lames, exploitant la présence de séries marneuses du Sénonien, qui ont fourni une surface de décollement facilitant la progression de terrains sus-jacents (fig 12).

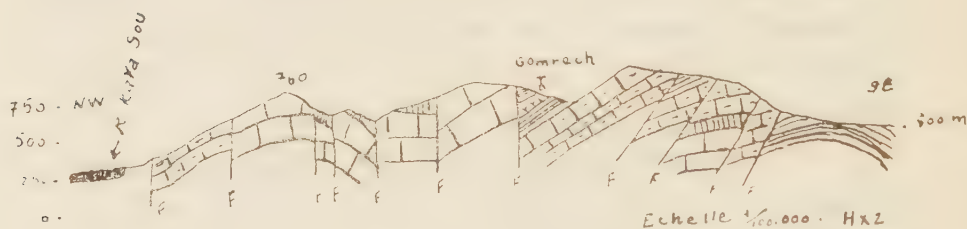


Fig: 12. Failles inverses et chevauchements du Crétacé
D'après L. Dubertret «modifiée»

Dans le Kurd Drgh nummulitique, la structure plissée devient confuse. Néanmoins on y distingue deux anticlinaux d'inégale importance. L'anticlinal de Sennara: entièrement marneux, ponctué ça et là par quelques bouquets de pins pignons, flanqué à l'Est par le synclinal de Mirkane. Enfin, la voûte d'Achane Charqi souligne la bordure oriental du Kurd Dagh, se termine au S W par la retombée périclinale de Hamman, mais au Nord Est, un ensellement permet à l'Afrine et à son affluent droit, le Zarafké, de gagner la plaine de Djoumé.

(1) 17. L. Dubertret, p. 72.

Au — delà et avec l'Anticlinal de Ballioûne et sa suite; le Parsa Dagh, et le Qirp Bayir Dagh, se termine le système plissé de la montagne kourde proprement dite.

Le fait remarquable dans cette chaîne est la concordance entre la structure et le relief. Presque toujours dominant les dépressions. Il est possible que les plis aient été “ébauchés depuis la fin du Nummulitique. Ils se sont précisées à la fin du miocène» (1) et ils ont été, ultérieurement, peut-être au pliocène et au quaternaire, disloqués par des failles. Ces dernière n'avaient pas altéré le schéma global de la structure.

Les plissements imposent au relief montagneux ses lignes hypsométriques principales.

En conclusion, ces plis, le plus souvent groupés en faisceaux, constituent ce géantlinal qu'est le Kurd Dagh.

Les ondulations de l'intérieur (2) :

De structure tabulaire, par définition, l'intérieur, semble-t-il, a été influencé par le retentissement des mouvements orogéniques affectant l'ouest et le nord de la plate-forme syrienne.

Certes ces déformations ne sont pas suffisamment importantes pour provoquer un relief montagneux, mais elles sont très soulignées dans le paysage, de sorte qu'il n'est pas possible de les passer sous silence.

(1) 17. L. Dubertst, p. 69.

(2) Nous entendons de ce terme le plateau qui se trouve à l'Est du Kurd Dagh et du Zawé.

La cuvette de Djoumé :

Cette dépression drainée par l'Afrine inférieur, est large d'une dizaine de km en moyenne. Elle affecte la forme d'une amande, s'étend sur une trentaine de km isolant deux paysages dissemblables; le Kurd Dagħ nummulitique d'un côté, le plateau miocène de Leyloûne de l'autre,

En effet, il s'agit, ici, d'un synclinal en baquet, flanqué de l'E, comme à l'W par la même formation géologique très redressée. Sa bordure orientale est une flexure faillée.

La voûte de Cheikh Barakat (1): Le voyageur qui monte le plateau calcaire qui borde l'Afrine à l'Est et au Sud, est vite surpris par un étrange " cône aussi insolite que le Djebel Akraa (Cassius), le Djebel Cheikh Barakat " (2).

Ce sommet arrondi, visible même d'Alep, se détache du plateau environnant de 500 m. Il culmine à 870 m, différence d'altitude qui dépasse, ici, la puissance totale de la couche calcaire qui forme le plateau.

L'explication a été donnée tout récemment (1953) (3). Le dôme est truffé d'un noyau basaltique (laccolithe), qui, au Pliocène, aurait soulevé la carapace vindobonienne (fig. 13).

L'anticlinal de Kafar Halap : Dans un vaste bassin

(1) ou montagne de St-Siméon le Stylite.

(2) 17. L. Dubertret, p. 73.

(3) 17. L. Dubertret, p. 73.



Fig. 13: Plateaux calcaires miocènes du Dj. cheikh Barakat résultat d'une poussée basaltique
D'après L. Dubertret
« modifiée »

tapissé de terre rouge, se prolongeant depuis les contreforts du Dj. Baricha à l'W jusqu'aux marais du Matkh à l'Est, surgit un anticlinal dirigé NW-SE, sur une longueur de 18 km.

La cuvette de Halaqa : située au Sud de Djebel Cheikh Barakat. Elle fait contraste avec les environs pétrés. Sa structure se complique par une faille bordière à l'est (fig. 14).

La cuvette de Defterdâr : empruntée par le Koueik et son affluent gauche l'oued Tabchine. Très large à la hauteur de la frontière turque, elle se ferme à Sammouka, où le Koueik s'en échappe grâce à une gorge.

L'anticlinal d'Alep : ride esquissée à la fin du Nummulitique, d'orientation SW-NE, fut repris, semble-t-il plus tard, par les mouvements tectoniques qui suivirent l'exondation post-miocène. Elle se prolonge à l'Est de la cuvette de Defterdâr et relie les hauteurs d'Alep au plateau basaltique de Nebgha sous lequel elle s'ennoie,

Accident très modeste dans la topographie, dépassant à peine les 100 m, elle joue néanmoins un rôle singulier dans l'hydrographie souterraine. Elle constitue la li-

gne de partage des eaux entre le bassin de Koueik et celui de Nahr el Dâhab sur son flanc oriental.

Les rides euphratésiennes: L'Euphrate, entre Djerablus et Aroûda (25 km au N de Meskéné) traverse une zone de reliefs plissées. En effet, des lambeaux tabulaires calcaires subsistent au Sud de Membidje (Dj. Garaa 550 m), tandis que plus à l'Est, en s'approchant du fleuve, un système d'ondulations, très prononcé dans la topographie, fait figure d'un pays à circulation aisée seulement dans le sens E-W, aucune piste ininterrompue ne côtoie l'Euphrate.

Tout d'abord, au sud, les rides débutent avec une direction franchement latitudinale (Dj. Aroûdâ 487 m, Dj. Ech-Chach 558 m), ensuite le style se transforme en une série d'ondulations (brachysynclinaux et brachyanticlinaux) entre le défilé de Youssef Pacha et celui de Kalaat el Nejm. Enfin, plus au Nord on ne distingue que des dômes et des bassins qui tendent à s'effacer à la hauteur de l'embouchure du Sadjour. Plus au nord le plateau devient tabulaire.

Les plaines effondrées du massif de Bélus :

La fracture libano—syrienne en se faulant entre le plateau de massiaf et le massif des Alaouites, bifurque à la hauteur de la plaine d'Acharné et se divise en deux branches encadrant la dépression du Ghsh.

De la faille orientale se détachent des failles secondaires qui suivent toujours la même direction, puis l'ensemble se termine par une faille transversale; celle de Yénichébir.

Dans cette région, les cassures et le gauchissements se combinent pour provoquer le cloisonnement du relief en compartiments faillés, tabulaires dans le Dj. Baricha, Ala et Sarmada, gauchis dans le Djeuel Doueilé. Seul le Djebel Zawyé se termine à l'Est par une flexure, laquelle est traduite parfaitement par la pente de sa retombée orientale.

Le Ghab :

On ne saurait comprendre la géographie phisique de cette plaine qui s'allonge sur 40 km. et 12 km de large, sans la replacer dans la grande unité naturelle dont elle fait partie. Elle doit à sa stucture de constituer, au sein des blocs soulevés, une région parfaitement individualisée et qui contraste manifestement avec celles qui l'encadrent. Mais elle a tous les caractères d'un fossé tectonique typique.

La dépression actuelle ne serait pas le résultat immédiat de l'effondrement; la dénivellation structurale entre le sommet du Djebel Zawyé et le fond du fossé a plus de 1000 m; alors que celle du relief atteint rarement 600 m,

Le Zawyé :

Celui-ci constitue un pemi-dôme (fig. 6) affectant d'abord le soubassement secondaire puis la couverture discordante lutétienne. Les autochtones y distinguent le Djebel Chahchabo qui correspond presque à sa partie cénomaniennne, et le Djebel Zawyé proprement dit, plus septentrional et plus large, constitué en majorité de calcaire lutétien. Le pre-

mier se caractérise par ses petites dépressions dues à des failles capricieuses (ex : plaine de Flaïfel), qui sont, en général, parallèles à la cassure principale.

Le Zawyé est deux fois plus large que le précédent (25 km E-W), il a aussi la même allure structurale, les strates plongeant à l'est, avec netteté, sous les matériaux néogènes.

La couverture lutétienne, calcaire subrécifaux, est souvent déchirée par l'érosion qui permet au soubassement sénonien d'affleurer dans les ravins ombrageux et parfois irrigués grâce à de maigres suintements. Ce phénomène le fait contraster avec son prolongement méridional, essentiellement cénomonien et sec.

Le Djebel Douélé et le Roudj :

Le Dj. Douélé, bloc baigné à l'W par l'Oronte, long de 45 km, dont la partie surplombant la plaine du Roudj s'appelle le Dj. Wastani, a une structure compliquée par des failles secondaires, cisailant son flanc oriental. Mais en général, le pendage des strates nummulitiques et néogènes atteste un gauchissement vers l'W, notamment dans le Wastani.

L'Oronte semble utiliser, ici, une dépression structurale.

Le Roudj : un fossé encadré à l'Est par le Dj Zawyé et le plateau d'Idlib, le Djebel Wastani à l'W, est un «ghab» en miniature(1), avec la seule différence que les basaltes,

(1) Les habitants de la localité l'appelle « Ghab el Roudj », Ghab: roselière.

au sud, empêchent l'écoulement des eaux, superficiellement vers la Méditerranée, contrairement au Ghab.

La différence d'altitude entre la plaine et l'Oronte, environ 90 m, et la présence de la masse calcaire du Was-tani, avaient permis à l'érosion karstique d'aménager une conduite souterraine, évacuant en partie les eaux du marécage. On a affaire à un polje développé dans un fossé tectonique(1).

De cette structure tourmentée par des accidents verticaux résulte des unités structurales semblables à celle du Roudj, mais de dimensions bien modestes.

Le Djebel Aala et le Baricha cernent un petit fossé; plaine de Sardine, également devenu un polje sectionné en deux sections par une barre calcaire transversale. Les deux compartiments sont drainés, sur le versant Est par des ponors.

Dans des conditions analogues, le fossé de Maez, de Kafer Arouq, et de Harbanouche déterminent de petites plainettes planes sur le versant oriental du Djebel Baricha (fig. 15).

Conclusion : Cette classification fondamentale des principaux styles tectoniques maintient une opposition morphologique entre les zones plissées; le Kurd Dagħ et l'Euphratésie, avec les escarpements de faille séparant les fossés et les horsts plus ou moins tabulaires dans le massif de Bélus et le Zawyé.

Le reste du pays faiblement ondulé dans la zone à couverture miocène, demeure absolument plat dans la steppe crayeuse.

(2) P. Birot 'Essai sur quelques problèmes morphologiques, Lisbonne 1949, p. 82.

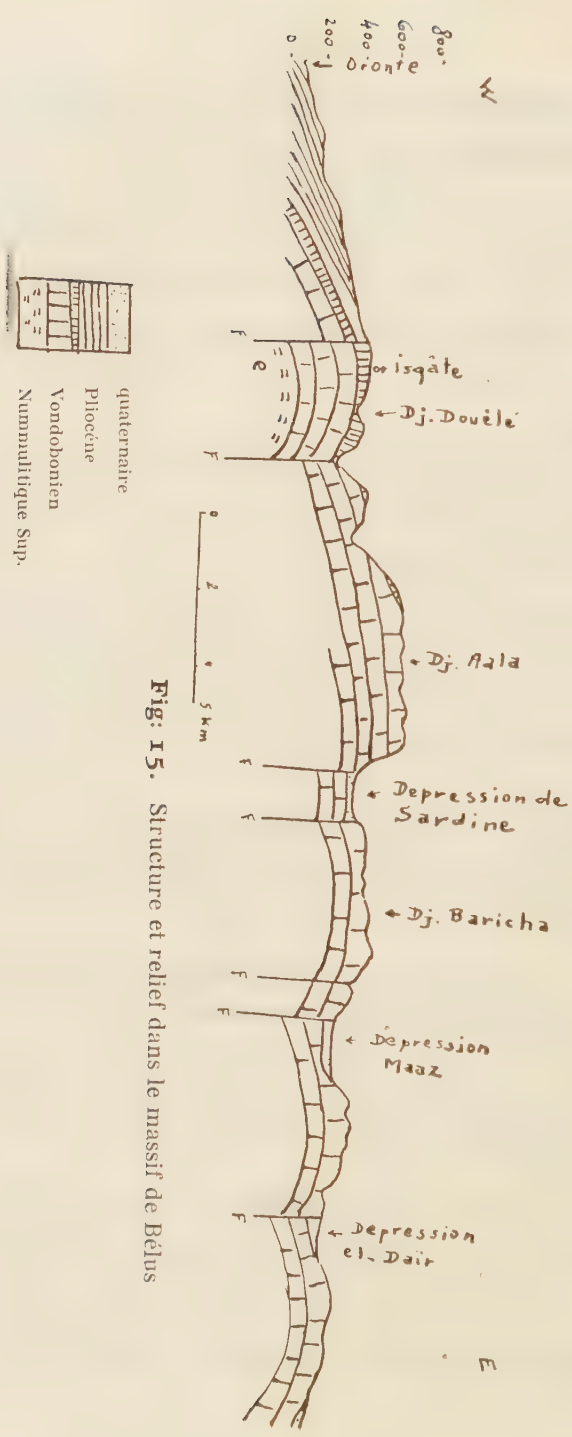


Fig: 15. Structure et relief dans le massif de Bélus

CHAPITRE II

LA MORPHOLOGIE

A - LES CONDITIONS PALEOGEGRAPHIQUES:

L'action des agents climatiques, atmosphériques et celle des eaux courantes ne semblent pas avoir été, dans le pays, toujours semblables à celles de l'époque contemporaine.

La jeunesse relative de la plupart des formations géologiques et la tectonique nous amènent à jeter un coup d'oeil sur le climat et ses variations depuis le Pliocène.

Dès la fin du Plaisancien, la mer s'est éloignée d'environ 50 km vers l'ouest, retrait qui fut accompagné vraisemblablement par l'accroissement d'altitude des chaînes côtières contre lesquelles les vents pluvieux viennent se heurter, exhaussement dû à un soulèvement, dont la conséquence immédiate serait une tendance à l'aridité dans le pays de l'intérieur, entravant le travail de l'érosion.

La preuve en est fournie par une croûte désertique calcaire qui se trouve incrustée à la surface des craies de l'éocène supérieur, supportant les basaltes plaisanciens du Djebel Hass, Chebit, el Ala et Nabgha.

La diminution de la pluviosité explique également le dessèchement des bassins lacustres quaternaires qui se trouvaient dans l'emplacement des formations travertineuses

de l'Afrine moyen, d'Abou Qalqal (SE de Membidge), de Khànn el Chaer (W de Meskéné), le bassin de Defterdâr, et le bassin de Djebboul.

Ces bassins perdirent leur eau à cause de l'écart, toujours grandissant, entre la quantité annuelle des pluies et l'intense évaporation favorisée, de plus en plus, par la tendance du climat à se «continentaliser».

Avec les oscillations glaciaires, au cours du pléistocène la Syrie connut trois périodes pluvieuses(1) correspondant semble-t-il, aux trois dernières glaciations(2) séparées par deux intervalles moins humides (interglaciaires), sans compter le dernier dessèchement qui date, au moins, de soixante derniers siècles(3).

Or mes recherches effectuées à travers le pays, et l'examen de différentes coupes de terrains (forages hydrauliques), nous ont permis de discerner seulement deux niveaux de croûtes superposés dans les couches d'argiles lacustres (fig. 16).

En admettant que chaque formation de croûte corresponde à une période sèche, et que, la couche argileuse susjacente coïncide avec une période pluvieuse intermédiaire, on pourrait distinguer, ici, deux pluvieux seulement.

Cela est probable dans les anciens bassins lacustres, mais sur les formations rocheuses, ces différentes croûtes se fondent en une seule, neutralisent l'action de l'érosion sur le

(1) J. Dresch. La Méditerranée et le Moyeu-Orient, p. 237 et 249.

(2) Mindelien, Rissien et Würmien.

(3) Van liere. Cours de pédologie, université syrienne, 1953.

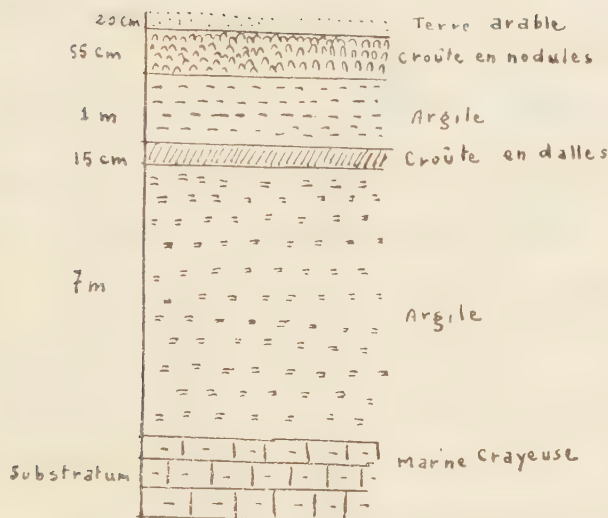


Fig: 16 Coupe d'un forage à Nasrallah entre Bab et Djabboul

gros de la région, exception faite de l'ouest qui reçoit une tranche de pluie dépassant 500mm., et qui est soumis au climat heiléne continental, englobant le Kurd Dagħ, le massif de Bélus et le Zawyé.

Comme tel, il paraît nécessaire d'étudier, séparément, les régions dont les formes morphologiques sont vives, d'abord, et ensuite les régions où les formes sont inactuelles, figées par la croûte et où l'action du modelé se limite à des « retouches » respectant les formes morphologiques déjà acquises, très probablement, pendant le Pliocène supérieur. Ici le climat est syrien subdésertique.

B—LES FORMES STRUCTURALES: Le Kurd Dagħ.

Les surfaces structurales: on pourrait classer dans cette famille les coulées basaltiques subactuelles du Letcha.

Cette nappe à surface découpée en dalles polygonales, presque intactes, ne supporte aucun sol.

Les essences forestières s'accrochent aux fentes dues au refroidissement par les mouvements de retrait.

Ces nappes jouèrent un rôle morphologique déterminant en rejetant le cours moyen du Kara Sou au pied du Kurd Dagħ.

Les autres venues éruptives, plus vieilles, mais toujours quaternaires, gardent encore des formes fraîches, notamment le cône appuyé à l'abrupt de faille sous Kerri. Le cône volcanique de Karmidloq au NW ne Cheikh el Hadid émerge au milieu d'une nappe basaltique quasicirculaire.

A cheval sur la frontière syro-turque, deux plateaux volcaniques tranchent nettement sur le paysage environnant, ce sont les deux mesas de Buyuk et Kutchuk Damer Dagħ.

Dans le pays plissé, ce sont les monts et les vaux qui prédominent.

Les premiers sont relativement peu usés, et, tous gardent encore quelques taches de la couverture sénonienne tendre.

Au premier type on rattache le Kara Bel 1093m (E. de Meidan Eubès), Bilal Habach Dagħ 1099m (NW de Radjou), le Hawar Dagħ 900m, le Cheikh Khorus 755m et Amar Simo 595m. (fig: 16 bis)

En général, les monts crétacés, par leur structure massive et homogène sont très peu altérés par l'érosion, le relief correspond parfaitement à la structure.

L'originalité des paysages calcaires est augmentée dans le Kurd Dagħ septentrional, par le contraste avec les formes

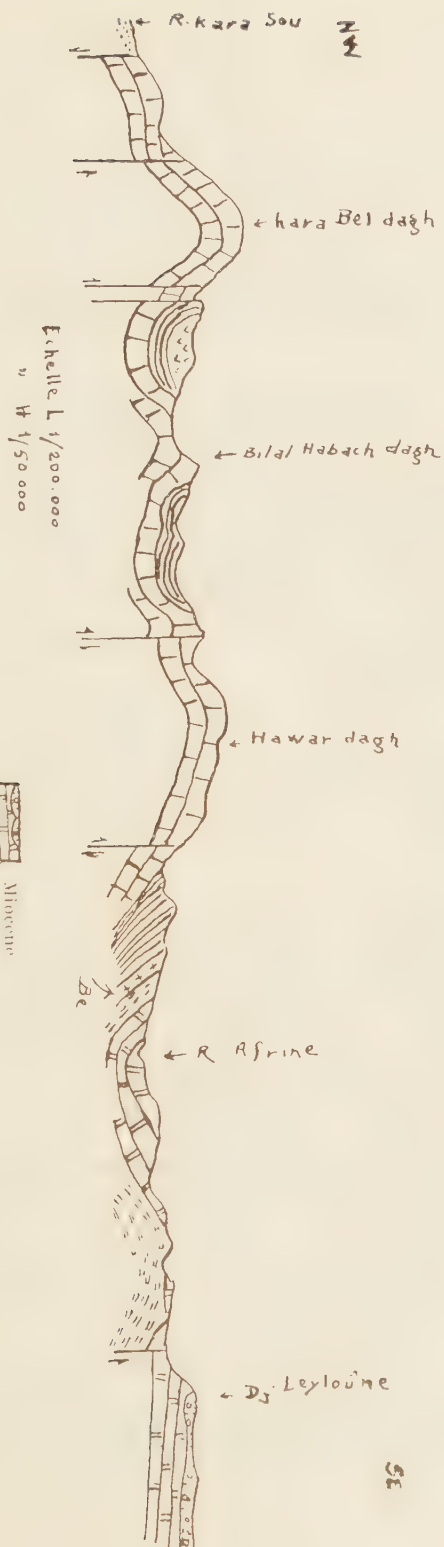
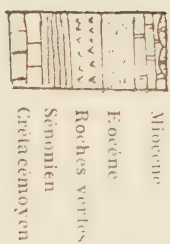


Fig: 16bis. Coupe à travers le Kurd dagh



plus douces sculptées par l'érosion dans les roches vertes épanchées lors de la mise en place des grandes nappes. Elle apparaît mieux encore au voisinage des districts, beaucoup plus étendus, des terrains meubles que l'érosion affouille sauvagement.

Par contre la forme de vallée synclinale ou val ne se présente pas avec une égale netteté.

Cependant on peut attribuer à ce type la vallée synclinale de Radjou-Bulbul, celle de Tchaqmaq, parallèle à la première, à l'ouest de Hawar-Dagh et avec une certaine réserve, le val de Kafer Roum emprunté par l'Afrine moyen en aval de Midanki.

Le plus beau val est incontestablement représenté par la vallée synclinale de l'Afrine inférieur (La Djoumé). Très large, elle constitue la gouttière qui guide le tracé de la rivière.

Les abrupts de failles: En considération des derniers mouvements tectoniques relativement très récents, les abrupts de failles sont évidemment plus ou moins originels, tant sur les bordures des horsts calcaires du massif de Bélus que sur le flanc occidental du Kurd Dagh.

Les failles normales prédominent; les abrupts de failles inverses des klipptes de Berbanud font exception (fig. 17).

Les plis du Kurd Dagh Crétacé, essentiellement calcaires, ne se prêtent guère aux formss structurales dérivées suivant leur axe: ni crêt, ni combe.

Les monts sont presque toujours, exception faite du versant occidental de l'anticlinal Kara Bel, flanqués de che-

vrons sénoniens plus propices à l'arboriculture. Les têtes de ceux-ci sont soulignées par une ligne de hameaux en quête de site défensif.

Ailleurs le marno-calcaire sénonien offre, dans le paysage, des collines « au relief vigoureux et arrondi »(1), soumis à un ravinement très actif par le fait d'un déboisement très récent et les travaux de labours, se résolvent, en bad land notamment le long de la vallée moyenne de l'Afrine.

Dans le Kurd Dagħ nummulitique, à la faveur d'une structure plus compliquée, les couches tendres et dures alternent et on y voit des formes d'érosion dérivées du type jurassien avec quelques inversions du relief.

Le long du pli dissymétrique d'Achkāne Charqī, comme dans le cas de son prolongement représenté par le pli de Baflīōne, de Parsa et de Qirq Bayir Dagħ, des croupes triangulaires, des chevrons isolés par des ravins cataclinaux garnissent les flancs.

Les chevrons sculptés par l'érosion au dépens des couches calcaires miocènes sont doublés en bas de versants par des barres conformes au pendage général des strates.

Une combe embryonnaire éventre le pli d'Achkhāne Charqī, elle est cernée de crêts qui se regardent.

Plus parfaite est celle de Baflīōne (fig. 18) exacvée dans les marnes blanches nummulitiques (Pl. IX).

Les quelques affleurement oligocènes dispersés dans le Kurd Dagħ méridional sont des vrais nids d'aigle au milieu d'un paysage marneuxéocène, L'inversion du relief est indéniable (Pl. X).

(1) Terme dû à L. Dubertret.

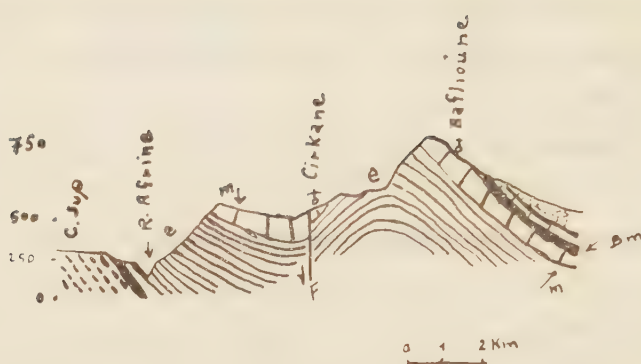


Fig: 18. La combe et le synclinal perché de Bafflioune

Bien qu'il y ait, en général, une certaine concordance entre la structure et le relief dans le Kurd Dagh méridional, il importe de signaler l'activité d'une érosion qui sculpte des formes caractéristiques des terrains tendres, allant de collines massives et arrondies aux bad land, dans un pays qui fut il y a moins d'un siècle couvert d'une forêt de pins pignons dont les reliques dispersées subsistent encore.

Les matériaux volcaniques de Djoumé qui furent datés comme miocènes(1) sont en fait très semblables aux appareils volcaniques quaternaires du Ghab et du Zawyé(2). Il s'agit de Djebel Tellef (380m), côte 385 un peu plus au nord, Djebel Assouad près de l'Afrine, et le tell de Bableite 432 m. Tous sont des vrais cônes arrondis, sans cratère il est vrai.

Notons pour terminer que le modelé karstique se borne dans le Kurd Dagh calcaire à des formes superficielles

(1) Dnbertret, Carte géologique au 200.000 d'antioche, 1953,

(2) 36 et 37, E. de vaumas.

de lapiez perceptibles quand elles ne sont pas couvertes de garrigues ou de maquis.

Le tracé du réseau hydrographique.

La structure du bassin de l'Afrine, dans le territoire syrien, prédispose cette rivière à jouer le rôle de collecteur des eaux, entre deux axes parallèles de plis d'inégale importance.

En effet, dès qu'il aborde la frontière, l'Afrine est déjà adapté à la structure. Le versant occidental de sa vallée se constitue de strates inclinées dans un sens parallèle au versant.

La rivière coule, en amont de la confluence du Saboune Sou, en contrebas de deux lambeaux de terrasses, 6m et 15m, formées de cailloux de roches éruptives.

Le Saboune sou, son affluent de droite, utilise l'ensellement existant entre l'anticlinal d'Amar Simou et celui de Djerén Tépé en territoire turc.

En découpant la mince dalle de calcaire oligocène près de Midanki, l'Afrine s'engage dans le large val de Kafer Roum, puis s'incurve vers le Sud-est pour emprunter l'ensellement, très déprimé, de l'axe plissé d'Achkâne Charqi Baffioune, où il reçoit son dernier affluent de droite, le Zarafké.

A partir de la ville d'Afrine, la rivière commence à couler dans un lit alluvial récent, le Boujaq(1), du fait de la diminuation de sa pente, 1 0/00 après avoir été plus de 4,7 0/00 entre Afrine et Midanki, et 5,5 0 00 entre la dernière localité et la frontière.

(1) Terme qui signifie «terre inondable» en kurde.

Sur sa rive droite, en aval d'Afrine, une terrasse haute de 5 m (Pl. XI), s'étend sur une longueur de 4 km 5, et s'enfouit à l'ouest sous une terre arable très riche.

A Bassoûta, la rivière entaille une vraie gorge aux versants raides; surplombant le lit d'une hauteur de 80 m, en négligeant la dépression voisine qui ne dépasse le lit que de 29 m, à 500 m plus à l'ouest (fig. 19).

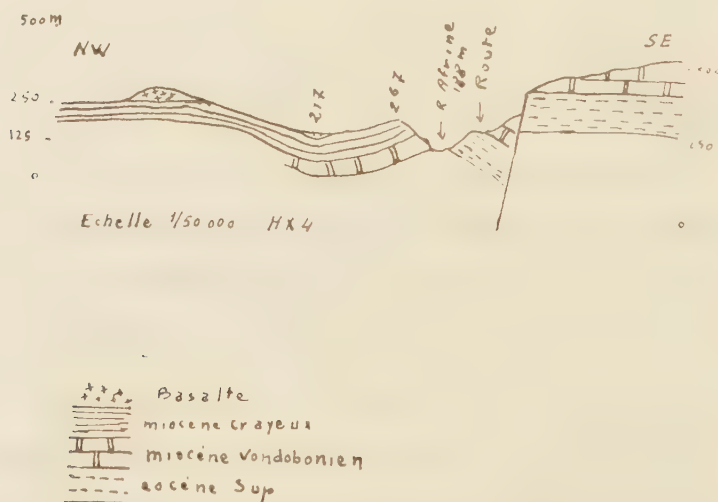


Fig: 19. Percée épigénique de l'Afrine au sud de Bassoûta

L'inadaptation est indiscutable, mais on ne saurait affirmer que l'on a affaire à une épigénie par surimposition ou par antécédance tant que l'on ne possède pas assez d'études et de cartes à grande échelle concernant la géologie de cette région.

En effet, la rivière est bordée en amont de la gorge d'un banc de travertin lacustre dont on ignore encore l'âge précis. D'autre part, il est difficile de savoir si la faille du

bloc affaissé dans lequel la rivière entaille la gorge, est antérieure ou postérieure à l'installation du lit.

En aval de Bassoûta, la rivière coule dans un lit d'inondation bien calibré en contrebas d'une plaine plate miocène et travertineuse probablement quaternaire, haute de 5 m, qui côtoie la rivière jusqu'au delà de la frontière.

A l'inverse du tronc principal, les affluents droits de l'Afrine, dans le Kurd Dagħ crétacé, simples oueds, traversent indifféremment et perpendiculairement les axes anticlinaux calcaires en cluses, comme le Galla Jarkannli près du hameau Salaqli (fig. 20).



Fig: 20. La gorge de Galla Jarkannli

On ne saurait expliquer ces aberrants sans invoquer l'épigénie par la surimposition à partir d'une surface d'érosion élaborée au dépens des formations sénoniennes exclusivement, peut-être plaisancienne et contemporaine aux épanchements éruptifs des mesas de deux Damer Dagħ.

L'inadaptation est encore plus criante sur le tracé de l'oued Zarafké, qui tranche à coups de hache les écailles successives de Berbandd. La trouée fut empruntée par la

route reliant Ranjou à Afrine et plus tard, par le chemin de fer qui relie Alep et l'Europe via l'Asie Mineure.

C - LE MASSIF DE BELUS ET LE ZAWYE :

Le voyageur qui parcourt le massif de Bélus est toujours frappé par l'existence de hauts plateaux aux bords escarpés, à surface criblée par l'érosion qui oppose à la circulation dans le sens Est-Ouest un obstacle insurmontable, et des dépressions allongées presque plates, tapissées par la terra rossa, opulentes et intensément exploitées.

Pour trouver les lignes directrices de cette topographie, on éprouve un certain embarras car les failles seules ne sauraient fournir une explication suffisante.

En effet, le rejet de chaque faille varie d'une section à l'autre comme celle qui limite la dépression du Roudj à l'ouest.

Ailleurs, une flexure entre souvent en combinaison avec les accidents verticaux pour déterminer une dépression aux contours capricieux comme celle de Halaqa au sud du bombement de Cheikh Barakat.

Les hautes plateaux :

Le Djebel Douilé mis à part, tous ces plateaux calcaires, de structure tabulaire, gardent encore quelques plaques de marne crayeuse tortonienne sus-jacente (1) qui tranchent sur un paysage lunaire environnant. Les indigènes les appellent Kacha (mousse), elles sont très appréciées dans un pays rocailleux.

(1) Voir la carte géologique 200.000 d'Antioche.

En décapant les formations tendree, l'érosion a dégagé des surfaces structurales dérivées de la carapace vondobonienne. Tels sont les plateaux qui s'étendent autour de Djebel Barakat, l'Ala et le Baricha.

Les abrupts de faille délimitent parfaitement ces derniers et enserrrent les zones déprimées; les wata.

La morphologie du Djebel Doueilé n'est pas aussi simple. Un mouvement de bascule fit de sa partie Nord un bloc gauchi vers l'Orcnte.

Cependnnt quelques surfaces structurales y sont dégagées par l'enlèvement, par l'érosion, de lambeaux crayeux nummulitique et tortonniennes.

Néanmoins grâce à sa structure plus compliquée et par le fait d'une érosion plus intense, les surfaces dégagées furent burinées : les ravins et les formes superficiel les y sont plus développées.

Les formes karastiques :

Les calcaires lutétiens et vondoboniens, purs et massifs, une foie dégagés, et soumis à l'emprise des agents atmosphérique, fournissent la gamme typique de la morphologie karstique.

Les Vallées ; L'examan des cartes, à grande échelle, de cette région, révèle l'abcence quasi totale de ces vallées aveugiles ou désorganisées en chapelet de petites dépressions fermées qui est une des principales caractéristique des paysages karstiques.

Or la plupart des vallées sont creusées en ravins, souvent en gorges, comme celles qui dévalent de la

retombée du Djebel Leyloûne sur la Djoumè. Le problème paraît assez facile à résoudre en invoquant l'ancienne couche marneuse turonienne sus-jacente, au-dessus de laquelle les vallées seraient installées primitivement.

Les lapiez :

Par contre les lapiez burinent les surfaces calcaires, témoignant d'une karstification intense et souvent profonde.

La roche en place est transformée en blocs cariés, isolés par des poches pleines de terra rossa meuble et grasse, à condition que la pente ne soit pas assez forte pour permettre au ruissellement d'emporter le sol.

Dans ce pays, ces surfaces calcaires lapiezées sont connues sous le vocable (Chir), les poches de terre rouge dont la surface en est incrustée (Chelb).

En général, le lapiez n'affecte pas la forme de cannelures séparées d'arêtes vives, mais en alvéoles souvent transpercées de trous.

Le domaine des surfaces lapiezées s'arrête à environ quinze kilomètres à l'Est de Djebel Barakat et coïncide grosso modo avec l'isohyète de 500 mm ou plus précisément avec le climat hellène continental. Ces formes superficielles semblent vivantes et subactuelles.

Les avens et les dolines.

Les premiers, plus nombreux, se rencontrent partout et sont vivants. Ils s'élargissent par l'écroulement de leurs parois. En général, ils affectent la forme d'une jarre.

Par contre, les dolines sont extrêmement rares. Seule

mérite d'être signalée, cella de Djoura dans le Djebel Wastani (Planche XII),

Cette dépression arrondie, de 1 km de diamètre, est profonde de 110 m, possède un fond plat et des bords raides.

Les poljes:

En tenant compte de l'extrême jeunesse du relief et l'aridité du climat, les poljes de dissolution sont inexistants.

Les poljes se localisent dans les couloirs effondrés, dont le polje du Roudj représente le type le plus achevé,

Long de 22 kilomètres, sur une largeur moyenne de 5 km, il est relié au drainage exoréique à la faveur d'une conduite souterraine; El Balaa (Planche XIII), en bas du versant occidental, qui fut insuffisante pour drainer les eaux des sources de Arri et de Chmali qui sourdent au pied du versant oriental(1), en plus des eaux qu'apporte le ruisseau El Qawaq.

Le second polje est celui Sardine, il est composé en deux par suite de la barre transversale : ses dimensions sont moindres en comparaison de celui du Roudj : 8 km sur 1 km 500.

Son drainage s'effectue d'une façon défectueuse par deux gouffres situés en bas du versant oriental; deux marécages (Chelf) persistent jusqu'à la fin de l'été et contribuent à l'épanouissement du paludisme. Une vallée en canyon profonde de 110 m (ouadi el K'bir) s'en échappe et se dirige

(1) Actuellement un tunnel assure le vidage des marécages en voie de bonification, Il fut achevé par une entreprise française en 1956.

vers Harim. Il s'agit d'une vallée sèche qui semble avoir joué le rôle d'exutoire à cette dépression et qui fut, ultérieurement, disputée par le drainage karstique qui a réussi enfin à assurer l'évacuation des eaux souterrainement.

A ce type de relief, il serait logique de rattacher les petits poljes d'effondrement en voie de formation, à savoir la dépression de Maëz, de Harbanouche, de Kafer Arouq et Kafer Diâne.

Le couloir de l'Oronte(1)

L'Oronte, rivière paresseuse dans le Ghab, serpente entre des levées naturelles discontinues utilisées par les établissements humains, il s'échappe de la plaine en rapides au-dessus du seuil basaltique de Karkor(2).

En aval de Djisr El Choghour et jusqu'au Derkouch, l'Oronte traverse une gorge sauvage entaillée dans les calcaires néogènes (fig 21), et dessine, très souvent, des méandres encaissés.

En aval de Derkouch, la vallée s'élargit de nouveau, traverse une plaine alluviale plate et décrit de beaux méandres libres que la rivière découpe parfois en laissant à leur place des lacs temporaires en croissant.

Un plateau de marnes sombres pliocènes borde l'Oronte vers l'est; complanté d'arbres fruitiers ou envahi par les essences forestières, il demeure stable et donne un relief

(1) Pour plus de détails, voir l'étude de Weulersse d'Oronte, thèse complémentaire, Tours, 1940.

(2) Ce seuil vient d'être percé (1956), dans le cadre des travaux d'assèchement et de bonification des marécages du Ghab,



Fig: 21. La gorge de l'Oronte en aval de Djisr Chogour

arrondi de collines émoussées. Une fois à nu, les coups de griffe du ruissellement le transforment rapidement en bad land, affouillable, et à formes croulantes.

Le Djebel Zawyé - nettement délimité à l'ouest par un abrupt de faille qui domine le Ghab de plusieurs centaines de mètres de commandement, penche doucement, topographiquement et structuralement, vers les autres directions et se confond insensiblement dans un paysage faiblement ondulé.

Cependant à l'intérieur de ce massif, la structure contribue à y différencier des aspects morphologiques.

La zone occidentale, essentiellement calcaire, est parcourue par un faisceau de failles qui bifurque de la faille principale, dite de Massiaf.

Ces dislocations engendrèrent de petits effondrements,

occupés par de petits poljes d'origine tectonique, qui constituent de vraies oasis de culture intensive dans un milieu rocailleux et frappé par la « malédiction karstique ».

Une dizaine de ces dépressions criblent le Djebel Chahchabo au nord d'Apamée, toutes allongées dans le sens N-S conformément à la structure, étroites, emprisonnées entre les blocs dominants.

Si les dolines y sont inexistantes, les avens sont nombreux et évoluent (Pl. XIV). La présence de quelques lits dolomitiques interstratifiés dans les calcaires cénomaniens différencie les formes des lapiez selon l'affleurement des niveaux calcaires plus ou moins purs (Pl. XV); notamment dans le Djebel Chahchabo.

Dans le Zawyé nummulitique, également calcaire, le paysage bien qu'il soit comparable à la zone précédente au point de vue karstique, présente cependant quelques variations originales.

Le calcaire lutétien transgressif sur les calcaires cénomaniens-turonien ne revêt dans la morphologie aucune importance bien que quelques lambeaux de la formation transgressive subsistent dans les aires effondrées, au sein d'un calcaire encaissant semblable.

Mais le calcaire lutétien repose sur une surface d'érosion développée à l'éocène inférieur contemporaine de celle des Alaouites(1), entamant également les marnes sénoniennes (fig. 6).

L'originalité du Zawy septentrional provient de la

(1) 35. E. D. Vaumas, 1956,

conformité du relief à la structure, de très beaux glacis structuraux se trouvent sur sa retombée orientale.

Exploitant la différence de la puissance de la formation lutétienne, l'érosion eût la possibilité de creuser des vallées mettant à jour les affleurements marneux très propices à la culture arbustive et irrigués par endroits comme à Kafar Lata (à l'est d'Ericha), à Ihsim, à Ourem el Djoz etc...

La surface est affreusement criblée de lapiez (Chir). Les routes contournent le pays au lieu de le traverser.

Le paysage volcanique du Djebel Zawyé et du Ghab.

Au-dessus du plateau éminemment karstique du Zawyé, une morphologie adventive se superpose, s'étendant d'une façon discontinue au Nord-ouest, assurant la soudure avec le Djebel Wastani, barrant effectivement la dépression du Roudj vers le sud et gênant l'écoulement des eaux du Ghab vers la mer.

Ce paysage se compose de deux éléments fondamentaux: les appareils volcaniques proprement dits et les épanchements basaltiques(1). Ils se localisent dans les endroits les plus tourmentée tectoniquement du Djebel Zawyé, d'où leur disposition sub-méridienne.

Les cônes aux formes encore fraîches, avec leurs cratères égueulés, témoignant du sens d'écoulement des coulées fluides, sont essentiellement des cônes de débris: cendres, projectiles et cailloux est souvent des pierres ponce.

(1) 36 et 37. E. D. Vaumas, 1956.

Le voyageur qui traverse le pays en hiver, les voit émerger colorés d'une vert si brillant qu'on le dirait coulé d'un pot de peinture, au-dessus paysage pelé et gris du Karst qui les supporte.

Ces massifs ont des dimensions modestes et sont connus, dans le pays, sous le nom de Tell (colline). Le plus volumineux, Tell Nabi Ayoub, dont le sommet représente le point culminant du Zawyé 939 m, n'a qu'une altitude effective à peine supérieure à 80 m.

Au sud, près de Kafer Aouid, les cônes se raparoquent, de sorte qu'ils évoquent, *mutadis multandis*, le pays des Puys. On peut en compter une douzaine.

Les formes sont partout originelles et la structure même des cônes ne permet pas le dégagement de formes dérivées. Le Tell Bedrâne qui fut considéré comme un culot basaltique (E. de Vaumes), dérivé du déblaiement des autres matériaux qui le composent, n'a, en effet, aucune originalité, à part l'effacement du cratère.

La fraîcheur des formes, dans une région relativement pluvieuse, a suscité la reconsidération du problème de l'âge de l'activité volcanique qui eut lieu au quaternaire et non au pliocène.

Les coulées, très fluides, ont épousé la topographie préexistante en descendant dans les vallées. L'exemple de la coulée issue du cône de Tarricha (800 m) est très suggestif à cet égard.

Un autre épanchement a réussi à dévaler dans le Ghab, au-delà de l'abrupt de faille, et s'est entassé en bas près du hameau de Dokmak.

Des formes analogues sont visibles dans le Djebel Wastani et le Ghab du nord, où elles jouèrent un rôle décisif dans l'évolution karstique du bassin du Roudj.

Ou peut dénombrer une dizaine de monticules volcaniques, dont le plus ueau est celui du Tell el Sahn (Coline de l'assiette), son cratère égueulé est très apparent.

Le tracé du réseau hydrographique :

Dans le Zawyé, l'allure du tracé des oueds est imposée rigoureusement par la structure. La ligne « appar ente » de partage des eaux s'approche à 3 km du bord du Gab, ne permettant que l'installation d'un systèm de ravins découpant la muraille qui domine la plaine en une série de croupes, souvent pyramidales (Planche XVI). Tous ces ravins restent suspendus en «valleuses», comme au Nord d'Apamée, témoins d'un probable effondrement saccadé du Ghab.

Le glacis oriental du Zawyé, très doux, n'à qu'une vallée conséquente continue, à versants raides, qui débouche dans la dépression de Matekh sous le nom de Harmass.

Ailleurs on ne saurait parler de vallées bien hiérarchisées, car les lits de ces vallées sont le plus souvent criblés de dépressions fermées plates, tapissées de terre rouge. Les eaux de ruissellement y disparaissent.

Quand la carapace lutétienne est peu épaisse, comme au Nord du Zawyé, les valléns s'approfondissent dans les formations crayeuses, et ont des versants convexes en haut et concaves en bas par suite de la présence de roche dure sus-jacente.

D — LE PAYS DE L'INTERIEUR.

Derrière une frange bordière au relief relativement tourmenté, qui fait une réplique médiocre aux massifs côtiers, s'étend à perte de vue, un plateau monotone où les dénivellations ne dépassent nulle part les 250-309 m.

Au sein de ce pays faiblement ondulé qui favorise les mirages trompeurs, il est malaisé de trouver des unités régionales bien distinctes et individualisées, et toute tentative de chercher une subdivision régionale comporte une part d'arbitraire.

Néanmoins la structure nous autorise de discerner des paysages géographiques plus ou moins nuancés, ce qui nous amène à distinguer un plateau calcaire, un plateau crayeux et les plateaux basaltiques.

Le plateau calcaire ;

Dans ce pays, les fellahs discernent les dos rocheux presque toujours décharnés (Blatt : pavé) et les dépressions tapisées d'un sol rouge connue sous le vocable wata(1).

Dans l'ensemble, l'aridité du climat qui va en croissant vers l'est n'est pas de nature à favoriser le travail de l'érosion. La carapace calcaire bien qu'elle soit massive et encroûtée en surface paraît correspondre à une surface structurale non dérangée et qui fait suite, un prolongement tranquille aux blocs disloqués du Massif de Bélus.

(1) La carte géologique de 1/1.000.000ème, la carte lithologique au 500.000ème et celle d'Antioche au 200.000ème sont insuffisantes pour donner une idée précise sur la géologie de notre région.

Les formes de surface sont très peu évoluées, pas de lapiez proprement dit, mais des blocs aux angles arrondis, dissociés par des fentes perpendiculaires dans lesquelles se réfugient les débris meubles résultant de la décalcification.

Cela est vrai quand il s'agit d'un calcaire franc. Si le faciès passe au calcaire sableux et crayeux, la croûte envahit et envahit seule une surface cimentée, et l'érosion travaille souterrainement par dissolution karstique, créant des grottes dont le toit s'effondre au milieu d'un terrain plat.

Bien entendu, les *aveñs* ou les *hoté* ont des dimensions modestes, la seule *hoté* qui mérite d'être signalée est celle d'Anjara dont la forme en baquet surprend. Elle a 150 m de diamètre sur 60 m de profondeur. (PI : XVII).

De toute façon ces formes karstiques demeurent exceptionnelles, pas de réseau hydrographique au sens propre du terme, or chaque dépression aussi petite soit-elle est un niveau de base local, recevant les débris limoneux apportés par les eaux de ruissellement.

Un autre aspect caractéristique est représenté par les fameuses plaines plates, riches d'un sol rouge profond encadrées de quelques proéminences calcaires, dont les plus importantes sont la plaine d'Idlib et de Defterdâr au nord d'Alep.

Ces riches plaines s'opposent brutalement aux environs calcinés et dénudés.

La plaine d'Idlib est privée d'écoulement; les eaux de fortes averses remplissent des mares temporaires qui ne tardent pas à s'assécher, tandis que dans la plaine de Defterdâr, le tracé du réseau des vallées tributaires de Koueik trahit l'insuffisance de la pente, les vallées

serpennent audessus de leurs propres alluvions très fines.

Ces bassins correspondent aux dépressions structurales d'où la conformité du relief avec la structure,

Sur la bordure orientale de ce plateau calcaire, correspondant aux sédiments de rivage de la mer miocène, l'épaisseur réduite de la couche résistante fut favorable au travail de l'érosion différentielle et le dégagement de formes d'érosion résultant de l'alternance de couches dures et de couches tendres. Ainsi le bord de la couverture miocène se trouve festonné de rentrants, de saillants, et de buttes témoins détachées de l'ensemble résistant.

Le faible pendage d'un côté et l'anémie du réseau hydrographique de l'autre s'opposent au développement de côtes continues.

Sur la rive droite du Koueik, le calcaire miocène couvrant des basaltes désagrégés et de la craie nummulitique, constitue une côte dominant la ville de quelques dizaines de mètres. Le koueik serait, dans cette section de son cours, une rivière installée dans une dépression subséquente dont la ville d'Alep occupe le versant le moins raide.

Quelques buttes témoins se détachent du plateau qui sont envahies récemment par les constructions et par un cimetière(1).

(1) D'après Dubertret : « Ils jalonnent la crête d'un anticlinal, dirigé SW au NE, qui passe sous la ville : cette circonstance explique que des fragments du manteau miocène se soient conservés là, le ravinement ayant attaqué principalement les deux versants de l'anticlinal durant les périodes d'émersion ». Hydrologie, Rev. géog. phys. et géol. dyn. 1933.

Bref la bordure orientale du plateau calcaire n'a pas de relief très prononcé, seuls la couleur du sol et les paysages agricoles fournissent les principaux éléments de différenciation.

Le tracé du Koueik :

Le Koueik, rivière médiocre sur le plan hydrographique, mérite cependant une étude détaillée au point de vue morphologique.

Il dévale, comme le Sadjour, du Sakali Tartan Dagh (750 m) en Turquie, qui est, vraisemblablement, le prolongement vers le nord-ouest de l'anticlinal de Bafloûne. Le Koueik serait donc une rivière conséquente dans son cours supérieur.

Dès son entrée en territoire syrien, sa pente diminue, et reçoit peu après des affluents dont le plus important est l'oued Tabchine.

La plaine de defterdâr correspond probablement à un ancien lac dans lequel les eaux du Koueik déposaient d'épaisses couches argileuses avant que la rivière creusât son lit dans le calcaire.

A Mouslmieh, le Koueik a réussi à débayer un bassin marneux large de deux Km. puis à nouveau, s'enage dans une entaille étroite avant de s'engager dans sa large dépression subséquente d'Alep.

En aval de la ville, il entaille les calcaires et basaltes sous-jacents et, à Voudéhi, il dessine un coude à angle droit, se dirige à l'ouest pour reprendre sa direction initiale à Khane Toumane et se jette finalement dans la cuvette de Matekh.

Aucune terrasse ne souligne son cours, à part un cône adossé à son versant gauche, à 2 km à l'ouest de son coude, constitué d'un poudingue calcaire dont les éléments bien roulés et mal cimentés atteignent un calibre d'une vingtaine de centimètres.

Cette nappe aberrante et unique laisse supposer que la rivière a réalisé son tracé par étapes.

Peut-être pendant une période humide, la rivière a pu s'échapper du « lac » de Defterdâr et a laissé ce cône qui témoigne d'une poussée plus propice à l'érosion et dont l'élan s'est traduit par l'entaille de la gorge en aval d' Alep.

D'autre part, l'absence presque totale de dépôts salins dans le Madekh milite en faveur de la précédente hypothèse. Par conséquent, la dépression du Matekh et partant le tracé de Koueik lui-même, ne seraient pas aussi anciens que leur homologues de Nahr et Dabab et de Djebboul, et les autres cuvettes salines voisines.

Signalons aussi que les basaltes de Hass sont trop loin pour imposer à la rivière son tracé à Voudéhi.

En effet, à l'angle du coude de Voudéhi existe une source puissante, Aïn Moubarak, qui constitue un véritable ruisseau permanent, assurant à elle seule la fourniture des eaux nécessaires à l'irrigation pendant l'étiage et empêche le débit, localement, de tomber à zéro.

Il est probable que le cours du Koueik se soit déterminé au cours de son histoire, par étapes et par sections indépendantes d'abord, puis relayées à la faveur d'un paroxysme d'érosion dû à une ou à des périodes plus humides, mais rien n'indique qu'il ait subi une influence quelconque des éruptions volcaniques de Hass.

Les plateaux basaltiques :

Les plateaux de laves (Nabgha, Hass et Chbeith), donnent l'impression de proéminences qui contribuent à rompre la monotonie désespérante du pays de l'intérieur.

En effet, ils ne sont pas entièrement construits par les empilements de nappes de basalte, car celles-ci sont souvent réduites à de simples cailloux et blocs jonchant une surface dont le substratum marno-crayeux éocène constitue la surface antérieure ensevelie et fossilisée d'abord, rajeunie de nouveau à la suite de la désagrégation, de la décomposition des laves et de l'installation du réseau hydrographique actuel.

Le Djebel Chbeit seul représente une mesa achevée à corniche, et émerge de plus de 100 au - dessus des salines de Maragha et du Djebboul (fig. 17).

Le Djebel Hass est beaucoup moins simple, il présente ses corniches qui protègent les formations tendres sous-jacentes sur ses bordures sud et nord seulement. Ailleurs les coulées habillent les pentes bordières et souvent, comme dans le Matekh, s'enfoncent sous les dépôts quaternaires.

Les plateaux du Nabgha et de el Ala ne diffèrent guère du plateau de Hass au point de vue morphologie.

Un système de ravins installé sur chacun de ces plateaux est arrivé à s'enfoncer sur place et à créer des vallées quelquefois profondes : l'ouadi Jahannam, tributaire de la saline de Kharaïdj en est un exemple.

Dans le Djebel Ala, les basaltes fossilisent une surface d'érosion recoupant à la fois des couches sénomiennes,

nummulitiques et miocènes, l'hétérogénéité de la lithologie empêche l'érosion différentielle de dégager des corniches bordières semblables à celles de Chbeit.

Notons enfin que les épanchements qui furent très fluides à l'origine(1) sont peu épais, la puissance dépassant rarement 25 m. C'est pourquoi ils ne jouent pas un rôle morphologique aussi important que le laisse suggérer leur étendue.

L'absence de la croûte sur les pentes assez fortes, plus de 25 %, favorise, sur les bordures, le travail de l'érosion qui ronge les versants. Ce processus conduit à l'évolution des plateaux basaltiques en mesas typiques.

Le plateau crayeux :

Une topographie molle, arrondie et souvent plate caractérise le plateau qui débute sous les dernières pentes du Zawyé et d'Alep jusqu'à l'Euphrate et le Hamad.

Partout la croûte calcaire cimente la surface, exception faite des thalwegs qui assurent un drainage exoréique.

Ce relief inactuel semble avoir été façonné sous un climat sans doute plus humide que l'actuel; il s'agit d'un relief qui n'évolue pas dans les conditions présentes,

Quand on s'approche de l'Euphrate ou de l'Oronte au sud de Zawyé, les downs prennent de la vigueur et s'accroissent, la croûte est défoncée dans les vallées qui se creusent dans la craie elle-même (fig. 22), les pentes sont souvent coupées de « rideaux ».

(1) aucun appareil volcanique n'existe sur ces plateaux, le volcanisme pliocène semble être du type hawaïen.

Dans la vallée de l'Euphrate, sous les terrasses ou à

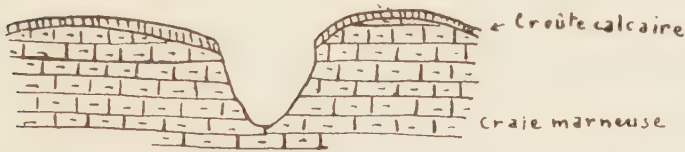


Fig: 22. Type de vallée rajeunie dans la Steppe

nu, les eaux de ruissellement creusent dans ces roches tendres de petits ravins caractéristiques du type bad land.

Entre le bassin de l'Euphrate et l'Oronte, le réseau hydrographique, très anémié se termine dans les dépressions salées (*sabkha*) dont la plus vaste est celle de Djabboul (150 km²), Maragha (SE de Chbeit), et Kharaidj (S. de Hass).

Chacune de ces salines voisine avec une plaine caractérisée par sa parfaite platitude et riche en efflorescence saline.

La frange orientale de chaque dépression, sous le vent, est bordée de bourrelet (dunes ou lunettes) formé de particules argileuses arrachées par la déflation de la surface asséchée de la *sekha* pendant l'été. Ces formes de couleur rouge sont connues dans le pays sous le nom de Taous, sing; taès;(1).

(1) Voir les articles de: J. Boulaine «la *sebkha* de Ben Ziane et sa «lunette» ou bourrelet - Rev. géomorph. dyn. 1954, p. 102-118.

J. Tricart : Influence des sols salés sur la déflation éolienne en basse Maurétanie et dans le delta du Sénégal. Rev. géomorph. dyn. 1954, p. 124-132.

J. Tricart : une forme de relief climatique, les *sebkha*. Rev. géomorph. dyn. 1954, p. 97-101,

et J. N. Jennings, Le complexe des *sebkas*. Rev. géomorph. dyn. n°2, 1955, p; 69-72.

Pendant la saison chaude, sous l'influence du vent d'ouest, les bourrelets affectent l'aspect de barkhane (en fer de cheval). En hiver, sous les vents capricieux sans direction dominante, ils se déforment (fig. 23).



Fig: 23. Un groupe de dunes «lunettes» à l'est du Sebkha de Kharaïej

Ces dourrelets en se déplaçant progressivement vers l'est, sont fixés enfin par la végétation et enrichissent le sol, déjà très léger .

En s'approchant de l'Euphrate le relief apparait sous un aspect différent. Dans l'Euphratésie, le calcaire vondobonien, détritique, peu épais et ployé a été très favorable aux formes morphologiques issues de l'inversion du relief .

Aucune trace de formes structurales originelles ne subsiste, on y voit avec une netteté presque schématique les formes dérivées (fig.24).

Dans les environs de Djerablous et au sud de Menbidje, la structure initialement tabulaire et fragmentée ensuite par

l'érosion ne laisse que de petites plateformes structurales

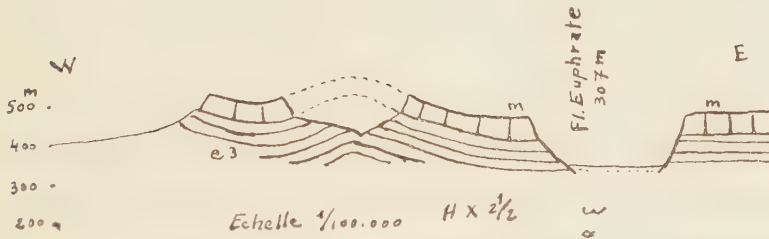


Fig: 24. Coupe à proximité du défilé de Kalaat Nedjem

(fig:25) dont le Djebel Garaa et Selma etc ... plus nombreuses sont les buttes témoins.

Les rides en dômes et bassins qui côtoient le fleuve de Qirq Maghar (au Nord de la confluence du Sadjour) jusqu'au défilé de Youssef Pacha se sont démantelées à l'extrême, les « cuvettes perchées » sont les éléments fondamentaux du relief.

L'Euphrate et ses affluents ont contribué au démantèlement des brachysynclinaux et brachyantoclinaux dont les restes sont représentés uniquement par les synclinaux perchés aux crêts émoussés (fig:26).



Fig: 25: Un Synclinal perché près du défilé de Youssef Pacha



Fig: 26. Plateformes structurales aux environs de Djérablous

Au sud de Queuchlet Youssef Pacha, les plis sont orientés est-ouest, les anticlinaux sont évidés totalement, et, les oued en baillonnettes sont installés dans les combes. Aussi l'oued el Abiad, oued Haoudane, et Nahr el Homr s'enfoncent dans les coeurs des anticlinaux, les lignes de partage des eaux ne sont que les synclinaux perchés dont les restes sont le Djebel Cheikh Aroudé 487 m, Djebel et Châch 558 et le Djebel Halaoué,

Le tracé du réseau hydrographique :

Entre le bassin de Koueik et l'Euphratésie, un groupe d'oueds temporaires, sans profondeurs, languissants, coulent à fleur du sol, au-dessus des alluvions quaternaires et récentes et se terminent dans les dépressions salées (Pl XVIII).

Cette région semble n'avoir été jamais conquise par l'exoréisme même pendant les périodes les plus humides du quaternaire,

Certes l'extension de ces sabkhas fut beaucoup plus importante, la jonction entre ces lacs, aujourd'hui isolés, a été réalisée au cours des Pluvieux, comme en témoignent les dépôts gypso-salins qui les raccordent.

Le tronçon syrien du Sadjour est entièrement installé dans les terrains crayeux, se caractérise par ses méandres encaissés dans un plateau modérément vallonné, blanchâtre et lumineux.

Tant sur sa rive droite (à Dadate) que sur sa rive gauche, à Loulla, on constate l'existence de petits lambeaux d'anciennes terrasses, 6 m, les éléments, caillouteux et bien roulés sont exotiques, par rapport à la section syrienne de la rivière,

Au-dessous, sur la rive opposée, existent de fausses teorasses, d'alluvions fines, disposées en glacis, à pente légère vers la rivière; témoignat la tendance de la rivière à réaliser son profil d'équilibre dont l'Euphrate constitue le niveau de base local,

Beaucoup plus curieux est le cas de Nahr Abou Qalqal, celui-ci s'enfonce peu après sa source dans des alluvions fines et épaisses, un peu en aval, il creuse dans des dépôts travertineux lacustres (altitude 420 m), et se dévie brusquement au Sud-est pour grossir l'Euphrate.

Le problème est de savoir comment le bassin d'Abou Qalqal qui fut jadis un lac fermé à l'est par des rides calcaires hautes de plus de 500 m, a été conquis au drainage exoréique.

L'explication plausible semble être une capture réalisée d'abord souterrainement par suite de l'approfondissement du lit de l'Euphrate au défilé de Queuchlet Youssef Pacha.

Les autres oueds tels que Nahr le Homr, et ouadi Haoûdane qui coulent parallèlement à O. Abou Qalqal, sont si faibles que leur confluence dans la plaine alluviale de l'Euphrate, s'opère au-dessus d'une terrasse qui n'est pas encore défoncée.

Le tracé de l'Euphrate :

« L'Euphrate est un fleuve déjà ancien, peut-être remonte-t-il à la fin du Miocène du moment de l'émersion définitive des régions intérieures syriennes. Il a subi depuis origine une longue évolution; longtemps il a

divagué en immenses lacets, sur les plateaux miocènes déposant, un peu partout, des alluvions en témoignage de son passage »(1).

En effet la morphologie du tracé du fleuve entre Djerablous et Meskané est très complexe.

Dès qu'il franchit la frontière, le fleuve est déjà calmé, son cours devient presque voisin du profil d'équilibre, 0,40 m pour 1000, entre Djérablous et le Défilé de Youssef Pacha, et, 0,31 m pour 1000 en aval du défilé.

En revanche la plaine alluviale est loin d'être continue et parfaite, le fleuve ne décrit pas de méandres harmonieux, ce sont plutôt des méandres à chenaux anastomosés, souvent délaissés après les crues. laissant en place des lacs en forme de croissant, ce qui cause beaucoup de dégâts aux stations de pompage et complique le problème de la propriété riveraine.

De Djerablous jusqu'à la confluence du Sadjour, en traversant un plateau de structure tranquille, la plaine alluviale s'amplifie, 4 km et deux terrasses jalonnent son versant droit, mais quand il pénètre dans la zone plissée, c'est la configuration des plis qui détermine son cours, car le fleuve paraît avoir profité de tout abaissement axial des ondulations rencontrées en aval.

Dans ce tronçon, la plaine alluviale disparaît jusqu'à Qalaat Nadjm, la vallée se resserre, le plus souvent, juste pour livrer passage au flot, les versants sont raides et escarpés.

(1) 49. Dubertret, p. 444.

De nouveau la plaine s'élargit jusqu'au défilé de Queuchlet Youssef Pacha. Des lambeaux de terrasses étagées, sur les deux rives, apparaissent en haut contrastant par leur couleur sombre avec le substratum crayeux, très clair.

Le défilé de Queuchlet Youssef Pacha s'est enfoncé dans un val perche (Pl. XIX), dont les strates s'inclinent manifestement dans le sens du lit.

Plus en aval et jusqu'au Djebel Ech Chach, le versant droit devient raide, celui de gauche doux et couronné de deux niveaux de terrasses,

A partir du dernier Djebel et toujours vers le sud, les versants crayeux succèdent aux crêtes calcaires (fig:27), le fleuve coule à son aise dans une plaine ample. Cette fois les terrasses sont plus développées.



Fig: 27. Paysage crayeux aux abords de l'Euphrate

Les terrasses :

Il n'est pas facile d'étudier les terrasses d'une fleuve

aussi long, sur une section déterminée de son cours, dans un cadre régional, et de déduire des conclusions valables pour l'ensemble.

« Les terrasses classiques de 15, 30, 60, et 100 m »⁽¹⁾ signalées sur son cours moyen n'ont pas dans notre région les mêmes caractères, ni les mêmes niveaux.

Jamais la même terrasse n'existe sur les deux versants opposés. D'autre part, celles de l'amont du défilé Kalaat et Nadjm n'ont pas la même altitude relative que celles de l'aval.

Cependant on en trouve trois terrasses qui correspondent à trois niveaux :

— La haute terrasse a 95 m d'hauteur relative et dont les lambeaux subsistent encore en haut de la falaise qui domine Meskéné (fig: 28) et (fig: 29).

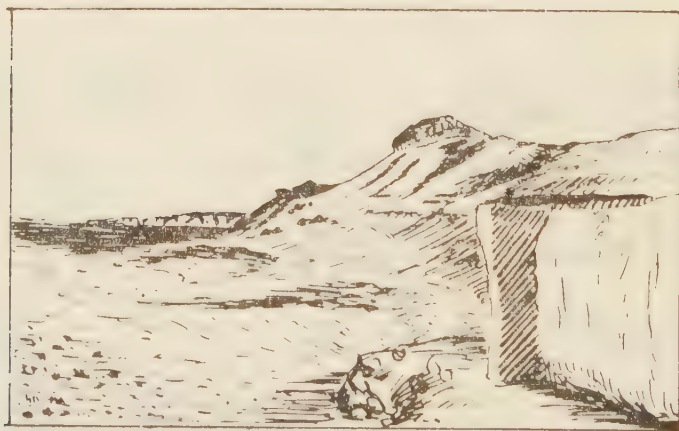


Fig: 28. La haute terrasse de Meskéné

(1) 30. E. Passemard, C. R. Sc. Ac. sc, p. 365-368, 1926.

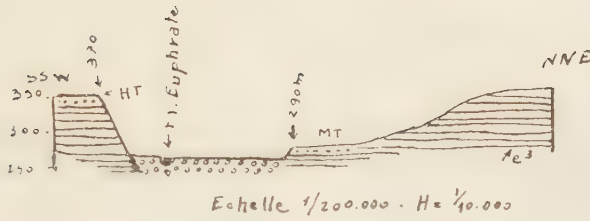


Fig: 29 Coupe montrant la haute (HT) et la moyenne Terrasse (MT) de l'Euphrate près de Meskené

— terrasse moyenne qui a 24 m d'hauteur relative se trouve au-dessous de la ville de Djerablous et après une interruption, dans la zone des rides réapparaît plus amplement entre Meskené et Quechlet Youssef Pacha. (fig:30, 31 et 32).

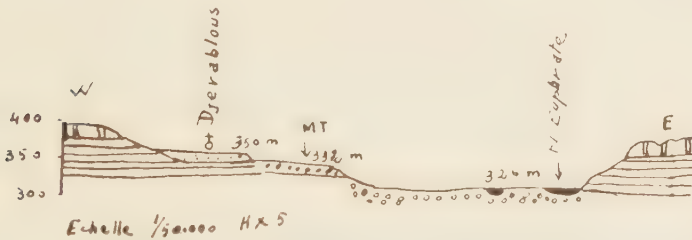
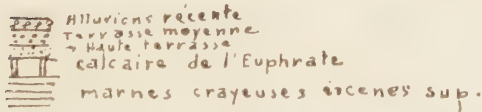


Fig: 30. Les terrasses de l'Euphrate à Djerablous



— La basse terrasse, haute de 8-6m, qui se rencontre en bas de la terrasse moyenne de Djerablous sur une longueur de quelques kilomètres et en aval de défilé de Youssef pacha (Fig : 33).



Echelle 1/200.00

Fig: 31 Croquis morphologique des Terrasses de l'Euphrate aux environs de Meskené

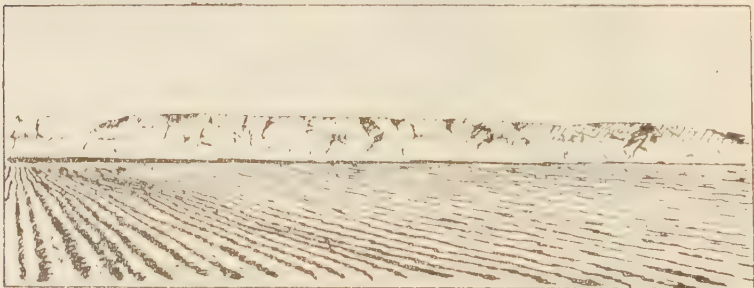


Fig: 32 La terrasse moyenne de l'Euphrate



Fig: 33. La basse terrasse de l'Euphrate

Les matériaux roulés sont les mêmes; cailloux et galets de roches vertes, basaltes, et de roches primaires probablement. Les cailloux d'origine locale sont quasiment inexistant.

Les dimensions augmentant en fonction de l'ancienneté des terrasses, aussi des galets de grosseur de la tête sont communs parmi les éléments moins gros dans la haute terrasse de Meskéné.

Toutes ces terrasses fortement cimentées et épaisses de 2 à 6 m, jouent un rôle morphologique notable en protégeant les couches crayeuses sous-jacentes. Celles-ci, une fois enlevé le manteau de conglomérats ou de calcaire de l'Euphrate donnent des versants à valles (Fig : 34 et 35), ou de simples versants suinés en bad land revinés grâce au matériel fourni à l'érosion par les débris caillouteux des terrasses elles-mêmes.

Dans l'état actuel de nos connaissances, on ne saurait fournir que des hypothèses concernant la genèse des terrasses en question, car aucune prospection sérieuse n'a été

entreprise dans cette section du fleuve en vue de chercher des industries humaines.



Fig: 34 Les versants «à valleuses» en amont de Meskéné



Fig: 35. Le versant droite de l'Euphrate en aval de Meskéné

« L'encaissement a pu être la conséquence du soulèvement des chaînes bordières, et peut-être du Hamad, à la fin du Pliocène, et de la subsidence mésopotamienne. Il a pu résulter aussi d'une augmentation du débit et de la charge, au cours d'un Pluvial, et d'une baisse de la température»(1).

Ajoutons à ces deux hypothèses fort solides, une troi-

(1) 2. J. Dresch, p. 527.

sième selon laquelle, l'encaissement serait dû au creusement de la vallée dans la zone plissée, et l'enfoncement en place du lit dans des niveaux rocheux de dureté différenciée, ce qui provoque des phases de paroxysmes de creusement quand le fleuve creuse dans la craie, et des phases d'accalmie lors de l'attaque d'un lit dur de calcaire.

Cette hypothèse est corroborée par le fait que les terrasses n'existent qu'à l'amont et à l'aval de la zone plissée. La rivière aurait traversé celle-ci en rapides et n'aurait pas eu la possibilité de laisser aucun cailloux qui puisse témoigner du contraire.

La haute terrasse de Neskéné est le résultat d'un stationnement relativement long du fleuve, à une époque où il dessinait un méandre très avancé vers le SW (18 km environ), laissant en place une couche épaisse de limons pulvérulents avec de rares cailloux analogues à ceux des terrasses.



CHAPITRE III

LE CLIMAT

Le climat du Nord-Syrien ne peut-être étudié que dans le cadre de l'ensemble du pays auquel il appartient.

Selon la classification des climats en Syrie et au Liban du R. P. Ch. Combier(1), deux climats régionaux qui représentent deux sous-types du climat levantin partagent inégalement notre région.

La frange occidentale, comprenant le Kurd Daglı, le massif de Bélus, et le Zawyé jouit d'un climat hellène continental, le reste appartient tout simplement au climat syrien subdésertique.

Cette différenciation se répercute non seulement sur le modelé du relief et la végétation, mais aussi, comme nous le verrons plus loin, sur les différents aspects de la géographie humaine.

La latitude et la configuration du relief font refouler le climat désertique saharien, beaucoup plus que dans les autres régions syriennes, vers le sud-est.

Cependant, il ne faut point prendre cette délimitation à la lettre, car, très irrégulier par définition, le dernier type de climat peut s'avancer jusqu'aux portes d'Alep dans les mauvaises années.

(1) 47. Ch. Combier, p. 7-8.

A - LES VENTS.

Si l'on jette un coup d'œil sur le tableau, ci-dessous, des moyennes générales annuelles de fréquence du vent à Alep(1), on en déduit rapidement la préuominance des vents en provenance de secteurs O. SO et O qui représentent à eux seuls 46,8 des taux annuels(2).

N	NNE	NE	ENE	E	ESE	SE	SSE	S	SSO
1.5	2.4	3.1	1.9	2.0	0.5	0.2	0.3	0.4	1.4
SO	OSO	O	ONO	NO	NNO	Calmes			
6.7	12.1	11.3	3.5	1.6	0.9	50.2			

Néanmoins, ce tableau dissimule une réalité beaucoup plus importante au point de vue géographique, et, doit être corrigé par celle de la proportion de ces vents au cours des saisons(3) (fig. 36) qui matérialise concrètement la circulation moyenne du vent à la surface du sol.

Certes, le relief joue un rôle prédominant dans la circulation des couches inférieures du vent. Les chaînes littorales, loin de constituer une barrière infranchissable, laissent pénétrer, grâce aux trois couloirs plus ou moins déprimés, les vents bénéfiques de l'ouest, mais, par malheur, aucun obstacle topographique n'atténue les effets, généralement nocifs, des vents qui déferlent sur le pays venant du plateau anatolien et du désert.

(1) à l'aérodrome de Neirab.

(2) 47. Ch. Combien, p. 31.

(3) d'après U. S. DEPT of cammerce, weather bureau.

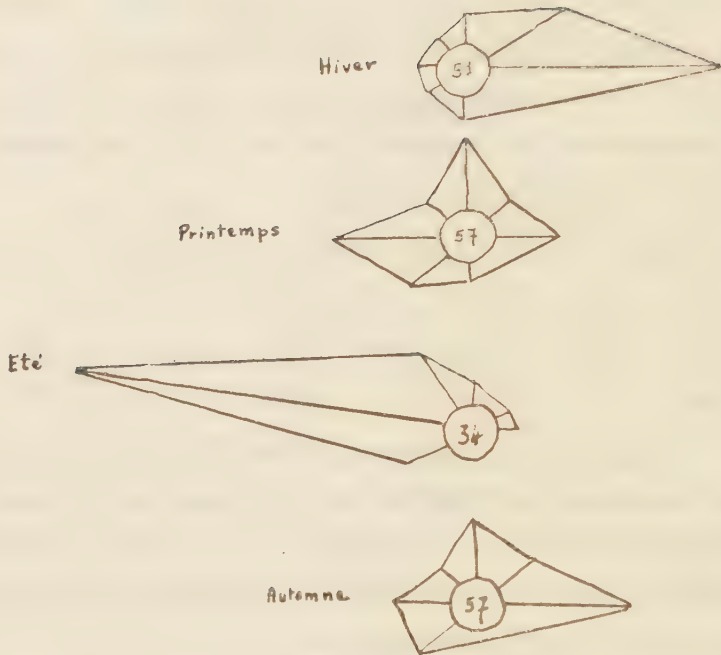


Fig: 36 Les roses de vent à Alep
(les chiffres désignent la nombre des calmes)

LES vents et leurs caractéristiques :

Le vent d'ouest et apparentés, le Gharbi, est toujours très apprécié, car c'est le pourvoyeur du temps tiède qui apporte les pluies. C'est dans sa direction que l'on préfère orienter les habitations. Pendant le printemps, période critique pour les céréales et les arbres fruitiers, il atténue considérablement l'effet d'une évaporation intense qui pompe avidement l'humidité tellurienne.

En été, quand l'aire des basses pressions iraniennes se creuse, et que la température atteint facilement 40°, la

chaleur est tempérée par la brise de mer, entraînée, très loin vers l'intérieur surchauffé, par le « flux régulier de vents du NW, qui balaie la Méditerranée orientale et qui est l'équivalent d'une véritable mousson »(1).

Cependant, ce courant amène, notamment dans la cuvette alépine, un vent chaud et desséchant après avoir parcouru les plateaux calcaires nus et surchauffés du massif de Bélus et de Zawyé.

En automne, il n'est pas rare de voir le vent ouest provoquer des tempêtes de poussière qui assombrissent l'atmosphère, entravant la circulation sur les routes, et obligent les chauffeurs à allumer les phares au coeur de la journée.

En revanche, venant du nord ou d'orientations voisines le « Chmali », le « boïcorba » des Kurdes est toujours désagréable, puisqu'il « défait la bonne mine ».

En hiver, redoutable et glacé, après s'être promené sur les plateaux et les cimes enneigés de Turquie, c'est un vent froid, de type mistral, qui fait baisser le thermomètre de plusieurs degrés en quelques heures.

Le Chmali contribue largement à déterminer les chutes de neige, qui se produisent presque tous les ans.

Même au moment de la floraison des céréales, un coup de vent du nord a été suffisant en avril 1942, pour provoquer un gel nocturne, compromettant la récolte céréalière dans tout le Kurd Dag.

A la fin du printemps, ce vent, en descendant les chaînes tauriques, attiré par les minima barométriques de

(1) 2. P. Birot et J. Dresch, T. 1, p. 49.

passage dans le pays, fait l'effet d'un foehn, causant de grands dégâts aux champs de coton et autres cultures d'été.

Les vents d'Est « Charqi » et du sud « guebli », d'origine continentale, se ressemblent. Ils sont connus, en hiver, comme des vents froids, qui se disputent la région avec le vent du nord, après le passage des dépressions, et sont soulignés par un beau temps frais que le soleil n'arrive pas toujours à adoucir.

Le guebli, l'équivalent de Khamsine, prend un caractère désagréable en avril et mai; il en résulte une chaleur étouffante apportée par un vent continental, drapé de sable fin, desséchant les lèvres et les narines.

Il s'agit d'un vent instable qui souffle lentement pendant plusieurs jours, engendre un temps laiteux « Ghatam », déprimant pour les êtres vivants, stimule la propagation des parasites qui ravagent les cultures céréalières, la suné et la temparella, sans épargner les arbres fruitiers en pleine floraison. Les oliviers et les pistachiers y sont très sensibles.

Ce vent désigné sous le nom « Safha » provoque également des ravages sensibles aux champs de lentilles et de blé. Les coups de ces flux dévastateurs font que les belles moissons ne seront pas justifiées par de hauts rendements, car les épis ne sont pas totalement pleins de graines,

De toute façon il importe de mentionner que la prédominance des vents d'ouest demeure l'élément essentiel. Ce sont eux qui apportent l'humidité sous tous ses aspects en hiver, et en été, bien qu'ils ne donnent pas des pluies, ils contribuent grâce à leur fraîcheur à lutter plus ou moins victorieusement contre les vents continentaux et contribuent

au maintien des cultures non irriguées jusqu'au-delà du bassin de Koueik.

B — LA TEMPERATURE

L'examen des températures concernant les mois extrêmes révèle, de prime abord, des amplitudes qui pourront être les plus excessives de la Syrie entière (fig. 37).

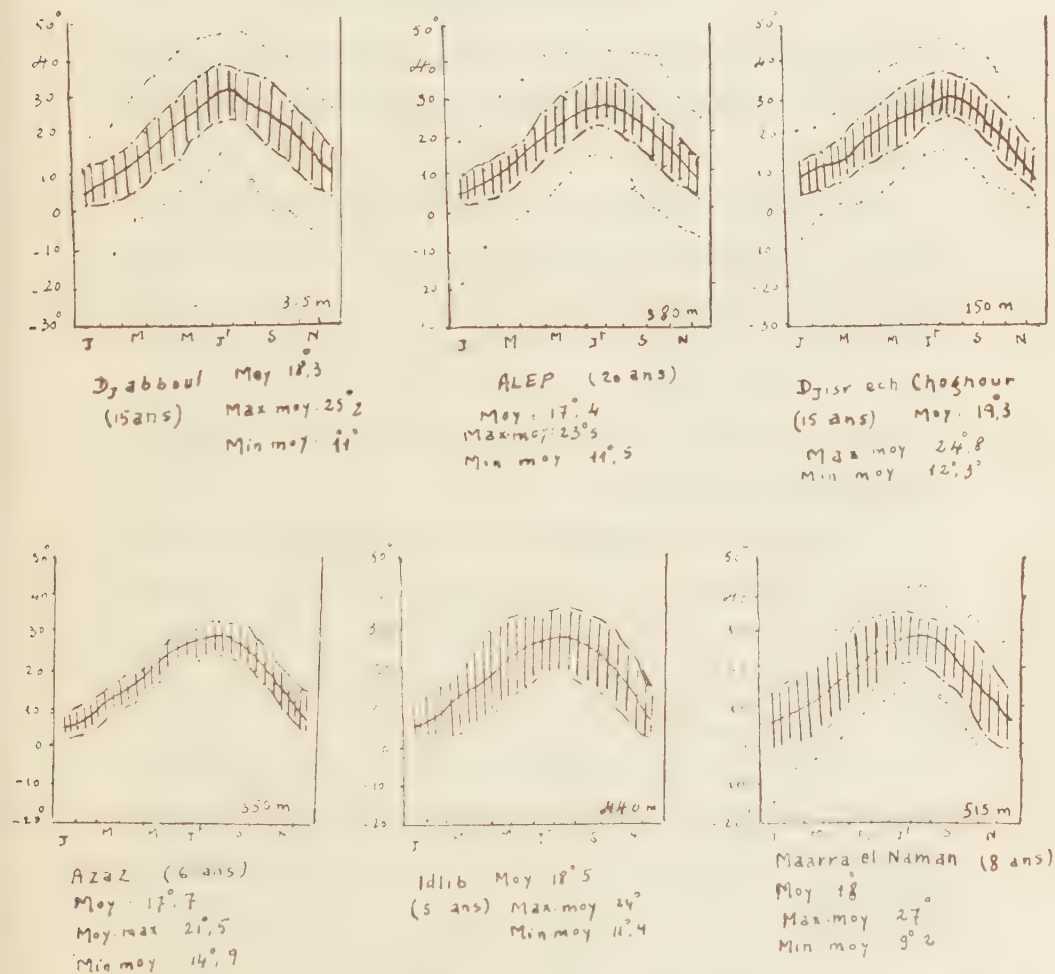


Fig: 37. Courbes de température. Trait continu, au milieu Moyennes mensuelles. En grisé les moyennes des maxima et des minima. Enpointillé, les moyennes des maxima et des minima extrêmes.

L'amplitude thermique qui n'est que 16° à Lattaquiéh et 17° 8 Alexandrette, atteint facilement dans notre région plus de 20° :

Djisir el Choghour	21° 4	Azaz	21° 8
Alep	23° 4	Djebboul	25° 4 et

Djerablous dont le chiffre 26° 4 est supérieur à ceux de Rakka 25° 1 et palmyre 23° 8 qui se trouvent en plein climat désertique.

Cependant l'influence maritime s'y manifeste partiellement par le décalage du maximum d'été; c'est le mois d'août qui est le plus chaud jusqu'au méridien d'Alep; juillet plus à l'est. Mais la continentalité du climat est plus frappante si l'on examine les chiffres de l'amplitude entre les maxima et les minima moyens : 31° 9 à Djisir el Choghour, 33° à Alep et Alep et 37° 8 à Djebboul.

L'influence continentale se fait sentir également par les oscillations brusques du thermomètre au cours d'une même journée; l'écart entre les températures maxima et minima peut atteindre 10° en janvier et 22° pendant le mois le plus chaud, août ou juillet.

D'autre part les bassins topographiques constituent des îlots de froids en hiver et de chaleur en été dans le cas de stagnation des nappes d'air et, par conséquent, les inversions thermiques sont fréquentes, comme en témoignent les gels mortels aux olivettes d'Idlib et d'Alep.

Les amplitudes extrêmes bien qu'elles soient rares et espacées, sont marquées, notamment les minima, par des

catastrophes économiques et sociales parmi les ruraux(1).

	<u>minima absolu</u>	<u>maxima absolu</u>	<u>Amplitude absolue</u>
Alep - 19° le 16.1.1950		48°5 le 15.7.1942	67°5
- 27° janvier 1911		48°5 le 15.7.1942	75°5

Les hivers rigoureux pour la Syrie sont dus, dans la plupart des cas à une situation anormale, dont le mois de janvier 1950 a offert un exemple caractéristique.

Cette situation résulte de la fusion des anticyclones sibérien et anatolien épaulés par un anticyclone de rayonnement établi sur le désert syrien qui fut alors enneigé.

Le nombre des jours de gel qui est en moyenne de 36 par an à Alep peut s'échelonner, selon les années, de novembre à avril, frappant durement les cultures d'été (coton et cucurbitacées etc...) et aussi les céréales d'hiver.

La dépression de l'Oronte, étant abritée de l'effet, souvent néfaste, des vents d'origine continentale, jouit d'un microclimat mois exessif permettant l'épanouissement des plantes méditerranéennes délicates; cédrats et néfliers etc...

(1) Les chroniqueurs nous citent des coups de froids analogues. En 1911, la neige tombait pendant 40 jours consécutifs. L'Oronte et l'Euphrate furent pris partiellement par la glace (-27°). Les petites gens furent contraints de détruire les toits des souks pour se procurer du bois de chauffage. Des centaines succombaient des maladies pulmonaires. Les nomades furent terriblement touchés. Les olivettes subirent des pertes considérables. Des coups de froids comparables ont été mentionnés en 980, 1756, 1779, 1862 et 1869.

C — Les PRECIPITATIONS.

La carte pluviométrique établie par Ch. Combier après une série d'observations relativement courte demeure valable dans ses grandes lignes (fig. 38), mais n'est pas exempte de critiques suscitées par l'opposition, souvent criante, entre les isohyètes et les chiffres respectifs(1).

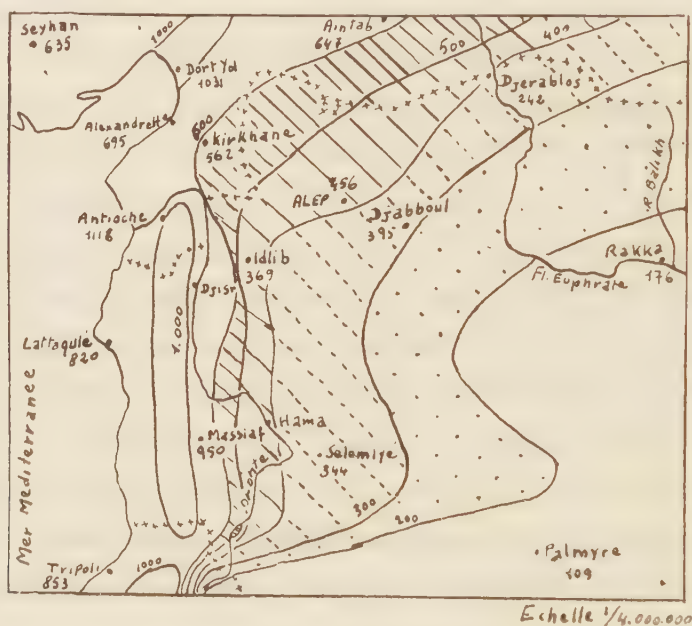


Fig: 38 Carte pluviométrique du NW de la Syrie d'après Combier (1945) (comparer les chiffres et les isohyètes)

La carte introduite dans le rapport A. Gibb(2) (1947) (fig.39) paraît plus proche de la réalité.

(1) voir Idlib et Djebboul, qui, dans la carte de Combier, ont respectivement les moyennes de 369 mm, 395 mm tandis qu'ils reçoivent en fait 501 mm et 295 mm.

(2) 124. Gibb and Partners : The Economic development of Syria, London 1947.

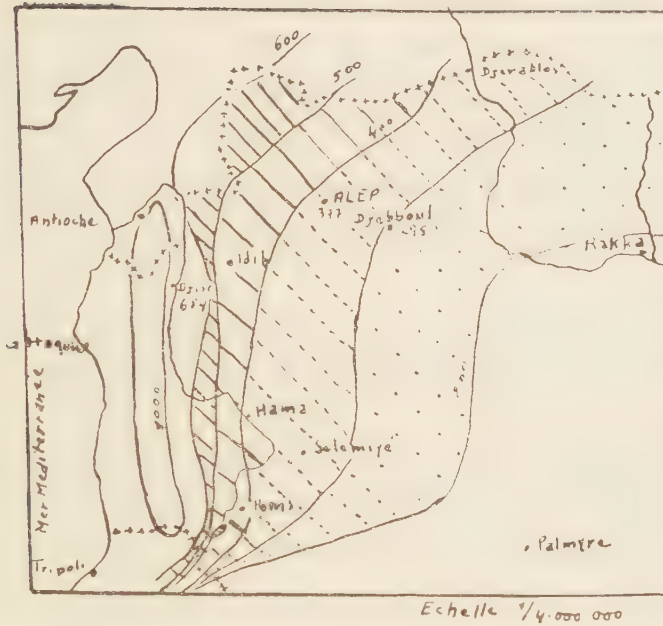


Fig: 39. Carte pluviométrique du NW de la syrie d'après Gibbs et Partners (1947).

Toutefois on distingue, dans la région, deux zones pluviales :

1° — une zone pluvieuse; correspond au climat hellène continental, recevant plus de 500 mm couvrant le Kurd Dag et toute la bande située à l'ouest du méridien d'Idlib; Djisr et Choghour 634, Harem 646 m, Midanki 530 et Idlib 510.

2° — une zone peu pluvieuse : concernant le reste de notre région qui reçoit une tranche annuelle variant de 500 mm à 250 mm.

Afrine 485	Azaz 480	Maara el Noman 433
Alep 393	Djeboul 295	(fig. 40)

Cette zone est classée avec le climat syrien subdésertique se terminant au Sud-est par l'isohyète 250 mm qui la sépare du domaine du climat saharien, cet isohyète précisé au sud du Djebel Chbeit.

La carte de la pluviométrie indique nettement l'influence du relief qui imprime aux isohyètes une allure en écharpe.

Les courbes suivent la configuration des premières hauteurs du Taurus ainsi que la direction des vents dominants.

L'examen des moyennss pluviométriques annuelles, dénote que la quantité de pluie diminue non seulement vers l'est, à mesure qu'on s'éloigne de la mer, pourvoyeuse de l'humidité, ce qui est normal, mais aussi vers le sud-est également.

Toutéfois l'allure de la barrière littorale demeure le facteur prépondérant qui détermine une réduction accélérée des pluies et c'est grâce aux échancrures transversales que les vents humides peuvent s'engouffrer et par conséquent arroser le pays,

La dégradation de la pluviométrie ne se manifeste pas seulement par la quantité mais aussi par le régime. Antioche qu'aucun relief notable ne sépare d'Alep reçoit trois fois plus de pluie (1180 mm) contrs 377 mm; la distance entre les deux villes est environ 90 km à vol d'oiseau.

D'autre part, Alexandrette ne connaît qu'un slul mois sec par an, Lattaquieh quatre, mais Alep six. Voici à titre de comparaison la répartition mensuelle de la pluviosité en 1931 pour Alep et Alexandrette.

	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D	Total
Alexandrette	94	78	63	70	56	85	3	18	15	86	91	96	755
Alep	119	106	35	42	5	4	0	0	0	0	16	37	364

En outre, le pluies quelle que soit la quantité, tombent en moins de soixante jours, autant en hiver que pendant les deux saisons intermédiaires.

	<u>Nombre de jours pluvieux</u>				
	Automne	hiver	printemps	été	total
Djisir Chogour	8	33	17	1	59
Midanki	12	30	16	0	58
Azaz	10	29	18	0	57
Alep	10	29	15	0	54
Maarra el Noman	5	31	16	0	52
Djebboul	7	20	11	0	38

La répartition saisonnière ci-dessus mentionnée, représentant des moyennes, dissimule une réalité qu'on ne saurait passer sous silence, c'est l'irrégularité intermensuelle de la période pluvieuse.

Les pluies très attendues pour déclencher les labours préparatoires aux semences en septembre, manquent souvent. Si elles sont abondantes et suivies d'une période sèche, les semences périssent dans le sol et il faudrait les renouveler.

Les fellahs, par une expérience multiséculaire, préfèrent ensemençer en octobre et même en novembre.

Décembre, janvier et février reçoivent, à eux seuls, les deux tiers environ de la tranche annuelle, mais quoi qu'il en soit, la situation devient dramatique si les pluies de mars ou d'avril ne suffisent pas à faire démarrer une végétation bloquée par la rigueur de l'hiver.

Ces pluies tardives « *pluvia seratina* » de la Bible, sont réputées être de « l'or ». Quelques ondées en mai permettent l'achèvement du cycle végétatif du blé et assurent un bon départ au coton non irrigué.

Les aléas saisonniers s'aggravent généralement par les variations des chutes de pluie d'une année à l'autre. Les hauteurs annuelles en un point donné présentent en effet des différences énormes, allant du simple au triple et même plus. Alep dont la moyenne annuelle est 377 mm a reçu 587 mm en 1954 et 198 mm seulement en 1932, chiffre moyen de palmyre, en plein désert (fig, 41).

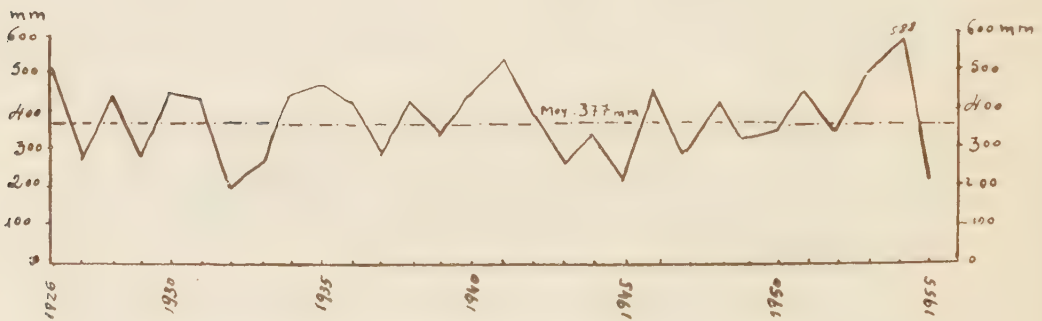


Fig: 41. Variation annuelle des pluies à Alep

Djisir el Choghour qui bénéficie d'une pluviosité annuelle moyenne de 684 mm, recevait 1066 mm en 1942, et 230 mm en 1950 (fig.42),

Les variations entre les années agricoles sont plus intéressantes car elles déterminent les années grasses et les années maigres, voici les minima et les maxima annuels dans quelques stations (fig. 43) :

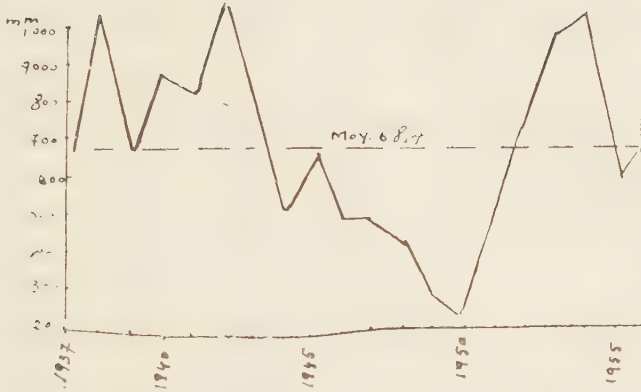


Fig. 42. Variation annuelle de la pluviométrie à Djisir Choghour

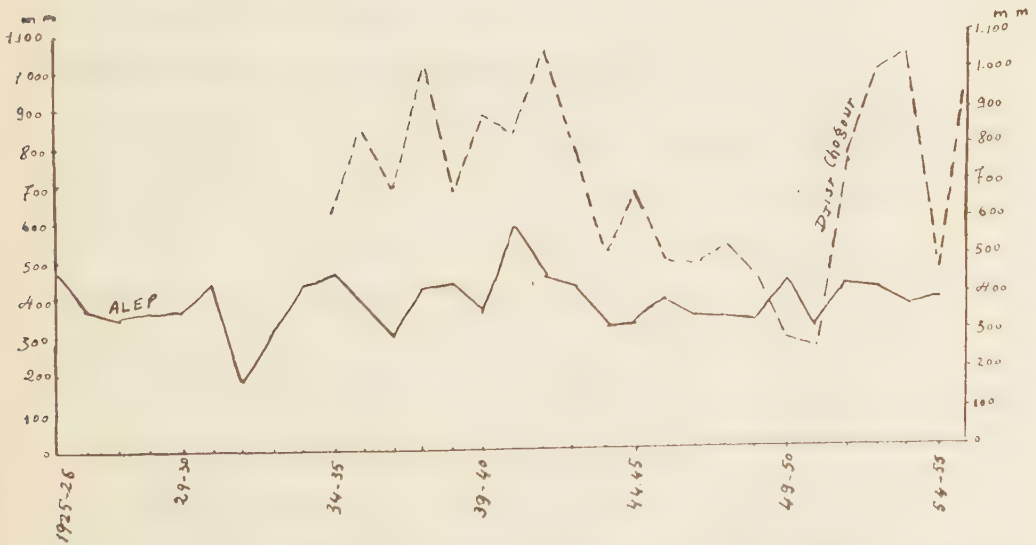


Fig. 43. Variation annuelle des pluies à Alep et à Djisir Chogour suivant les années agricoles, de septembre à mai.

station	Maximum	Année	Minimum	Année	période des observations
Djisir el Choghour	1038	1953-54	297	49-50	22 ans
Midanki	966	51-52	244	44-45	11 ans
Idlib	712	53-54	275	32-33	26 ans
Azaz	708	34-35	300	31-32	16 ans
Maarra el Noman	628	52-53	254	54-55	8 ans
Alep	585	40-41	193	31-32	30 ans
Djebboul	454	42-43	150	47-48	11 ans

La quantité des pluies qui tombe pendant une année agricole ne suffit pas, à elle seule, à nous donner une idée exacte si l'on ne tient pas compte de l'efficacité souvent déterminante des pluies tardives. Voilà comment, à Alep, une mauvaise année succède à une excellente.

	S	O	N	D	J	F	M	A	M	Total
1953-54	0	4	23	71	142	66	23	61	2	423 mm
1954-55	2	0	44	246	20	7	34	14	8	374 mm

Le caractère torrentiel des pluies ajoute un autre inconvénient qui allonge la liste des tares climatiques, causant des dégâts aux cultures et aux habitats en pisé. On a enregistré :

Djebboul	201 mm	le 12/3/1943
Azaz	72 »	10/2/1953
Djisir Choghour		
	154 »	11/11/1944

Enfin les chutes de grêle et de grésils ne sont pas rares pendant les giboulées printanières, mais quelques-unes se produisent à l'époque critique de la moisson, comme il est arrivé en mai 1956, où des dégâts énormes furent infligés aux champs de la région de Membidje.

Il neige également presque tous les ans, surtout sur les hauteurs de l'ouest. La neige persiste au sol pendant plusieurs jours si elle est suivie d'un gel, phénomène normal dans la plupart des cas.

C'est à la suite de grandes chutes de neige que se produisent les coups de froid les plus sévères. En 1911 la neige tomba pendant quarant jours consécutifs, faisant abaisser le thermomètre à -27° .

En janvier 1950, le coup de froid ne fut pas moins catastrophique pour l'arboriculture.

Si la neige est mal accueillie par les éleveurs et les arboriculteurs, elle est au contraire, très appréciée pour les cultures céréalières car elle constitue « le levain de la terre ».

Bien qu'il soit impossible de mesurer exactement l'importance des condensations occultes, il ne serait pas inutile de mentionner la fréquence des brouillards matinaux (6 jours par an en moyenne à Alep). D'autre part la rosée prend une importance suffisante pour empêcher la bonne venue des capsules du coton dans le Djebel Zawyé et pourrissent les grappes de raisin sur les hauteurs très exposées aux vents en provenance de la dépression de l'Amouk notamment dans le Djebel Leyloûne.

D — HUMITIDE RELATIVE, NEBULOSITE et ARIDITE.

De l'éloignement de la mer combiné à l'effet d'une température plus contrastée résulte une opposition frappante entre les degrés d'humidité relative qui se produisent

au cours de l'année sur le littoral et dans le pays de l'intérieur (fig. 44). Elle suit à Alep, avec parallélisme étonnant la pluviosité et la nébulosité. C'est l'abaissement de l'humidité relative qui rend la chaleur élevée, pendant la saison chaude, moins pénible dans la région d'Alep que sur le littoral.

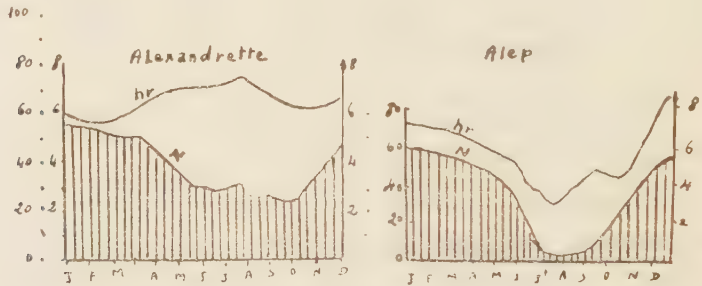


Fig: 44. Nébulosité et humidité relative à Alexandrette et à Alep

Voici à titre d'exemple les moyennes concernant l'humidité relative fournies par le bureau météorologique de l'aéodrome de Neirab (1955 et 1956).

	J	F	M	A	M	J	Jt	A	S	O	N	D
Moyenne	73	72	66	59	55	40	31	40	51	44	64	86
Maximum	100	100	100	97	97	85	73	91	90	94	100	100
Minimum	31	30	13	19	21	5	5	5	16	8	23	21

L'étude de la pluviosité et de l'humidité relative pré-sagent facilement une nébulosité qui s'abaisse progressivement comme elles vers l'intérieur.

Nébulosité (1 à 10 du ciel couvert).

	Année	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D
Alep (1934-54)	3.3	5.8	5.2	5	4.9	3,4	0.9	0.3	0.4	1.1	3	4.3	5.3
Djeboul (1937-54)	2.9	5.2	4.5	3.7	4	2.9	0.8	0.4	0.4	1.4	2.9	4.1	4.5

Cette nébulosité, comme on on vient de le voir très faible, a comme conséquence, de contribuer, en combinaison avec les autres facteurs du climat, à activer l'évaporation sur un sol sans couverture végétale et sous « un ciel balayé par la queue de renard » selon l'expression populaire.

Pendant l'été de 1956, l'évapomètre de Neirab avait enregistré pour chaque mois, une tranche d'eau presque égale à la totalité des précipitations annuelles de la localité (en mm).

Mai	Juin	Juillet	Août	Septembre
229.9	371.7	481.1	401.8	325

Toutefois ces chiffres ne doivent pas suprendre, car pendant la saison chaude, l'évaporation ne trouve pas grand chose à pomper, exception faite des cours d'eau déjà très affaiblis ou saignés intégralement au profit de l'irrigation.

En combinant les données de la carte pluviométrique et celle des isothermes, établies pour le proche Orient, M. I. Abd-el-Al(1) dressait une carte de courbes d'équi-aridité (fig. 45).

Celle-ci nous permet d'individualiser deux zones distinctes : La première zone jouissant d'un indice d'aridité supérieur à 20, chiffre qui correspond sensiblement à une pluviométrie dépassant 500 mm, bénéficie d'un climat continental méditerranéen (hellène) .

(1) voir Actes du Colloque d'Ankara sur l'hydrologie de la zone aride. UNESCO, Paris, 1953.

L'irrigation n'y est indispensable que pour les cultures maraîchères et le riz . Les essences forestières y laissent

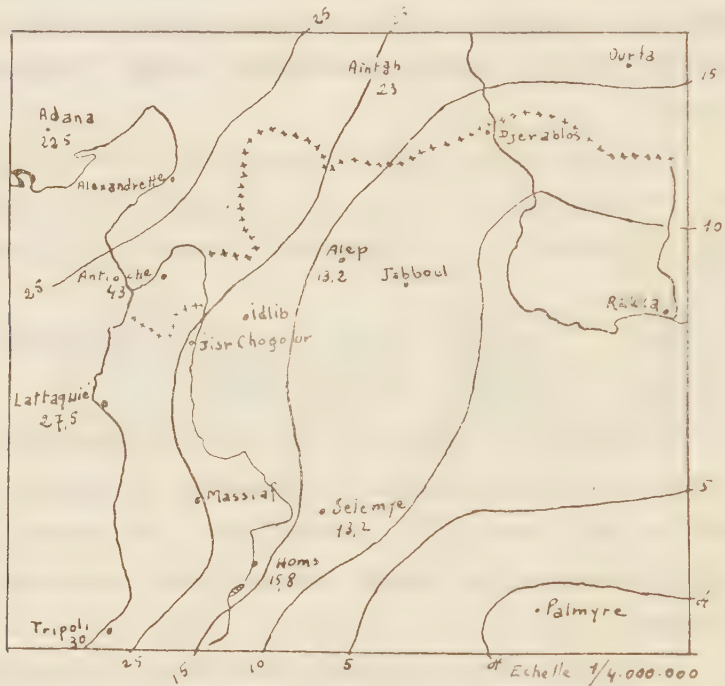


Fig: 45. Carte de l'indice d'aridité dans le Nord. Syrien établie par. I. Abd-el-Al, d'après la formule de E. de Martonne.

encore des vestiges qui permettent de tracer approximativement l'extension de la forêt primitive .

Ee plus cette zone fut jadis, comme elle l'est récemment , le pays de l'arboriculture par excellence .

La deuxième zone comprise entre la courbe d'équiaridité 20 et 10 , bénéficie d'une pluviosité variant de 250 à 500 mm, englobant environ les deux tiers de région .

Ici les essences arborescentes spontanées ne se ren-

contrent guère que dans le voisinage des cours d'eau et des sources. Ailleures c'est la steppe de graminées .

La vie agricole y est soumise aux aléas du climat . De 1936 à 1956 on y compte 9 bonnes années, 5 moyennes, et 6 mauvaises ou désastreuses .

Bref, le climat du Nord syrien, bien qu'il soit englobé dans l'étiquette du climat méditerranéen, est rude, avec des hivers souvent rigoureux et des été torrides, moins pénibles que sur la bordure méditerranéenne .

Les saisons intermédiaires sont tiraillées entre les deux autres saisons qui partagent l'année .



CHAPITRE IV

L'HYDROGRAPHIE

Les conditions structurales, morphologiques et climatiques contribuent à grouper dans le Nord syrien toutes les catégories du drainage.

Les cours d'eau conquis à l'exoréisme doivent leur alimentation aux régions lointaines plus arrosées et sont favorisés, en plus, par la structure qui leur permet de traverser le pays sans y subir manifestement les effets défavorables d'une aridité menaçante. Tel est le cas de l'Afrine et de l'Euphrate.

Dans le massif de Bélus, essentiellement calcaire, le mosaïque des horsts et des fossés d'effondrement crée un système de drainage que l'on peut qualifier de karstique, le Roudj seul grossit l'Oronte souterrainement d'abord, au-dessous de Djebel Wastani, puis, à ciel ouvert, par la résurgence de Aïn Zerka, tandis que les autres poljes engouffrent leurs propres eaux dans les profondeurs.

Là, comme dans le Zawyé, la ligne de partage des eaux topographique ne correspond guère à celle des profondeurs qui empiète, selon toute vraisemblance, beaucoup plus loin vers l'est.

Le réseau hydrographique se désorganise à l'extrême dans l'intérieur et il faut examiner les cartes à grande échelle pour se rendre compte à quel point les dépressions

fermées pullulent au sein des bassins versants, le bassin d'Idlib en est un type.

L'Euphrate en jouant le rôle de niveau de base local déprimé, a réussi à soustraire à l'endoréisme le Sadjour, Nahr Abou Qalqal, Nahr el Homr et celui de Khan el Chaer en dépit de très faible débit dans les deux derniers.

A— LES NAPPES ET LES SOURSES

Si l'on se réfère aux indices d'écoulement (1) calculés pour nos principaux cours d'eau, on se rend compte de l'importance du déficit laissé à l'évaporation et à l'infiltration :

<u>Station</u>	<u>pluviosité</u>	<u>indice d'écoulement</u>	<u>déficit</u>
L'Afrine à Midanki	350 mm	165 mm	365 mm
L'Afrine à Bassout	500 mm env.	85 mm	415 mm
Sadjour à Dadate	400 mm env.	48 mm	352 mm
Koueik à Mouslmie	380 mm	6 mm	374 mm

Or ces chiffres de déficits relativement énormes ne doivent pas faire illusion. En effet, les conditions de l'infiltration ne sont excellentes que sur les plateaux calcaires karstifiés qui jouent le rôle d'une éponge empêchant le ruissellement, ce sont les « massifs - réservoirs » de L. Dubertret.

Dans l'intérieur, l'infiltration est contrariée ou plutôt retardée et gênée, en dépit d'un relief très faible, par l'omniprésence plus ou moins totale de la croûte qui expose longuement les eaux atmosphériques à l'évaporation.

(1) 58. S. Mazloum. L'Afrine, Rev. géog. phys et géol. dyn. 1939, p. 87.

Ainsi les notions lithologiques ne suffisent pas à expliquer l'étendue des nappes, ni l'importance, ni la qualité des eaux.

Plusieurs sources thermales et sulfureuses témoignent de l'ancienne activité volcanique et tectonique; toutes sont désignées sous le nom d'Hamam (bain); les plus abondantes sont celles de Hamam de Djoumé, à cheval sur la frontière syro-turque dont le débit atteint 11 L/seconde, d'une température de 42°.

La source de Hamam de Cheikh Issa sourd dsna le canyon de l'Oronte en amont de Derkouch (3 L/s, 38°), elle est en grand usage por la guérison de maladies de la peau et rhumatismales.

Une 3° source tiède, 25°, sulfureuse également, Gul Bayir, apparaît dans la plaine de Djoumé, près du hameau Tell Selloûr, sur la rive gauche de l'Afrine.

En contrebas de l'éperon SW du plateau volcanique de Chbeit, une sources aux eaux séléniteuses, Bir Hamam, à une température voisine de 36", constitue un point d'eau précieux pour les nomades et un débit constant de 5 L/s.

La dernière se trouve au pied d'une falaise crayeuse dans la vallée de l'Euphrate en aval de la confluence de Sadjour (Aïn Hamam seghir).

L'hydrographie des formations basaltiques n'est partout la même du fait de la différence de leur âge, leur degré de décomposition et leur épaisseur. Seuls les deux imposantes mesas de Damer, dans le Kurd Eagh septentrional, possèdent une ligne de suintements et de sources en contact avec leur substratum imperméable. Celle-ci est soulignée par des

hameaux et jardins irrigués contrastant avec les mesas boisés et sauvages.

Les cônes volcaniques de Zawyé et de Djoumé, de dimensions médiocres donnent lieu à de faibles suintements au-dessus des couches de cinérites ou des cendres. En dépit de leur débit médiocre, ils dispensent les habitants d'aménager des citernes.

Les nappes des régions basaltiques sont riches lorsque les formations ignées sont arrivées à un stade avancé de décomposition, elles se comportent comme une couche étanche, tel est le cas de la nappe des basaltes mioènes au voisinage d'Azaz.

Les vastes plateaux basaltiques de l'intérieur n'ont aucune particularité hydrographique et sont secs.

L'hydrographie des calcaires n'est nullement semblable partout.

Dans le Kurd Dagħ les strates ployées, ou très inclinées quand la structure se complique d'écaillés, laissent les eaux d'infiltration s'enfouir à des profondeurs considérables. Des sources peu importantes apparaissent dans les gorges entaillées le long de Zarafké affluent droite de l'Afrine.

Quand la structure devient tabulaire et faillée dans le massif de Bélus et le Zawyé, ce sont les résurgences vaucusiennes qui prédominent. Les plus abondantes jalonnent abrupt de faille du Zawyé sur le Ghab; ce sont de vrais ruisseaux qui sourdent en bouillonnant, grossissant l'Oronte. Elle totalisent un débit voisin de 6 m³/s, dont la Cheria seule, 4 m³5/s,

D'autres sources vaucusiennes, en aval de Djisir el

Choghour, apparaissent dans la gorge du fleuve, comme Aïn Zarka qui fut l'exutoire du Roudj et celle de Debbagha à Derkouch(1).

Les marais du Roudj sont de formation récente; trois sources vaclusiennes les alimentent, ce sont les Ayoûne Arrt 2 m³/s, situées au pied du plateau d'Idlib(2).

Jusqu'en 1920, ces sources formaient trois cours d'eau distincts se joignant au milieu de la plaine pour se diriger, par un émissaire large d'environ 10 m, vers le Djebel Wastani sous lequel les eaux s'engouffraient par quatre ponors, à l'endroit dit el Balaà.

Progressivement, le niveau est monté; en 1923, l'orifice des couloirs était encore visible sur une hauteur de Om 75, l'eau s'écoulait toujours en torrent.

Depuis 1925, l'obturation est complète, des plantes aquatiques masquent l'emplacement des couloirs, le niveau de l'eau qui était jadis de Om 50, dépassait en 1926, 2 m pendant la saison sèche et 3 m 50 en période hivernale. La plaine autrefois riche et fertile est devenue un marais malsain, sept hameaux ont disparu.

Dans les poljes secondaires de Sardine, de Harbanouche, de Maez, etc... bien que n'étant pas alimentées par des résurgences, les eaux de ruissellement qui stationnent sur le fond plat et imperméabilisé d'une couche épaisse d'argile rouge entretiennent des marécages (Chelf) jusqu'en juin. Cependant l'évacuation du trop-plein est assurée par des ponors latéraux.

(1) voir 65. J. Weulersse, L'Oronte, Tours, 1940.

(2) 78. Lt Fromont, p. 290/291.

L'oued el Kébir qui prolonge le polje de Sardine, vallée sèche, semble drainée souterrainement, puisque une source bouillonnante jaillit à son embouchure près de Harem, sous le nom de Aïn Taïbout, 80 L/s, irrigant les jardins de la ville.

Aux sources vauclusiennes on peut rattacher également celles qui sourdent en contrebas du plateau de Djebel Leyloûne grossissant l'Afrine; à savoir Aïn Bordj Abdalo 25 L : s, Aïn Bassoût 125 L/s et Aïn dâr 80 L/s. Ces débits relativement énormes ne peuvent être justifiés par un bassin versant très réduit, ils proviennent d'un massif-réservoir.

Cette remarque fut confirmée par l'étude de S. Mazloun (1) », la source de Katma (105 L's) qui draine une partie de l'eau tombée sur le bassin topographique du Koueik » vers l'Afrine; en concluant : « que dans les zones fissurées la notion du bassin-versant est faussée par le phénomène karstique ».

Dans le plateau miocène de l'intérieur où la structure est quasi tabulaire et tranquille, les nappes d'eau ne se rencontrent qu'à des profondeurs qui ne furent accessibles que tout récemment grâce à la technique moderne, en vue d'assurer l'eau potable aux grosses agglomérations.

Ces nappes en « flaques »(2), isolées, sont bonne qualité dans le calcaire franc, mais deviennent saumâtres dans les formations crayeuses et détritiques du miocène supérieur;

(1) 58. S. Mazloun, l'Afrine, p. 157.

(2) terme dû à L. Dubertret.

L'eau se rencontre toujours au-dessus des marnes sous-jacentes; à des côtes variant de 70 à 200 mm, avec des débits qui atteignent souvent 16 m³ par heure; tel le puits de Bab el Hawa.

Cependant quand la carapace calcaire discordante est entaillée par des vallées jusqu'à son substratum crayeux non altéré, des sourcees ordinaires apparaissent.

Souvent les eaux percolent dans les gaines des vallées fossilisées par les calcaires miocènes (fig . 46).

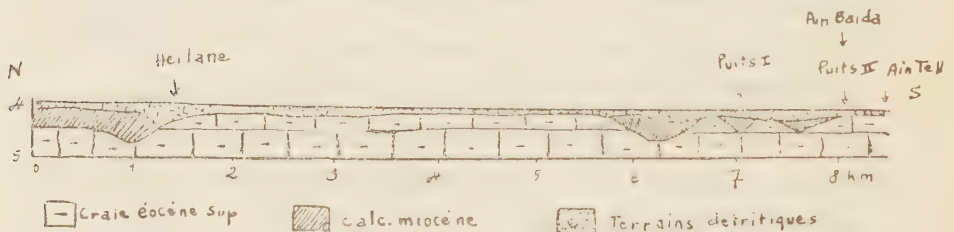


Fig: 46. Profil en long de la vallée du Koueik entre la cuvette de Mouslmé et Alep. (d'après L. Dubertret)

La craie nummulitique est sulptée de vallées Est-Ouest dans lesquelles se sont déposés les calcaires poreux miocènes.

L'anticlinal d'Alep joue le rôle d'un chateau d'eau souterrain, les vallées fossiles rayonnantes vers l'ouest, le sud et l'est. Cellées du flanc ouest alimentent les sources du Koueik moyen au nord d'Alep dont le débit total des six sources atteint au printemps 220 L/s et 160 L/s pendant l'étiage. Sur son flanc oriental existent les sources de Bab et, enfin, la riche nappe de Neirab se situe au pied de sa retombée périclinale(1).

(1) 48. L. Dubertret, p. 401 et 410.

Dans la vallée de Koueik, à l'angle de son coude, une source empêche son débit de tomber à zéro en étiage, en effet, l'Aïn Moubarak, 54 L/s, assure l'irrigation de la bande alluviale entre Vondéhi et Khane Toûmane.

Notons pour terminer l'existence de quelques petites sources issues de ligne contact du calcaire de l'Euphrate avec la craie sous-jacente, notamment au sud de Djerablous.

L'hydrographie dans la zone marno-calcaire se présente sous des aspects différents.

En effet, les couches sénoniennes, intensément craquelées et fissurées, ne contiennent généralement ni nappes, ni sources notables; aussi le plateau de Khane Cheikoune et le Kurd Dagħ nummulitique sont parmi les régions les plus déshéritées sur le plan hydrographique.

À l'est du méridien d'Alep, la profondeur de la nappe est fonction de l'altération superficielle des couches marno-crayeuse, elle est accessible à 5 m (SE de Bab) et à 40 m à l'E de Maarra el Noman.

Les sources abondantes y font absolument défaut; ce sont plutôt des suintements que l'on constate çà et là, principalement dans les vallées encaissées, affluentes du Sadjour.

Mais dans les oueds secs, la nappe de sous-écoulement est relativement proche, se réfugiant dans les thalwegs qui furent jadis aménagés en sérab (foggara) (1).

La qualité des eaux y diffère selon une ligne allant de la pointe méridionale de la dépression de Matekh à Meskéné.

(1) Ces canaux souterrains sont appelés sérab dans la région d'Alep, Kanayé dans la région de Hama et Kerez en Turquie.

Au sud de cette ligne, l'aridité augmente la proportion des sels minéraux (Na Cl, Mg SO₄Ca); les eaux deviennent impotables. Elles causèrent des déceptions aux cultivateurs du coton que la ruée vers « l'or blanc » a poussé à installer imprudemment des stations de pompage dans le pays déjà appelé « El Murriyate » « pays aux eaux amères ».

Les plaines alluviales de defterdâr, Matekh et Djebboul, généralement argileuses, possèdent des nappes alimentées par les eaux de ruissellement et celles des oueds qui s'y terminent pendant la saison pluvieuse.

Cependant les nappes phréatiques furent jusqu'en 1950 assez élevées pour engendrer des sources permanentes « bajjé » jalonnant le cours de Nebr el Dahab. A Sfiré, il existait une soucre permanente qui fournissait, bon an mal an, un débit voisin de 40 L/s (fig. 47).

Malheureusement ces nappes n'étaient que des réserves géologiques, la « recharge » annuelle ne compensait point les quantités prélevées par suite de l'emploi massif des pompes actionnées mécaniquement. Ces régions qui furent, il y a dix ans, humides et malsaines, sont actuellement guettées par la soif; résultat logique d'une exploitation irréfléchie.

La zone la plus éprouvée fut le bassin de Nahr el Dahab. Les conséquences de l'abaissement ou du tarissement de la nappe aquifère frappèrent également les riches vignobles de Sfiré et de Tell Hassel, et causèrent leur disparition presque totale.

B — LES COURS D'EAU :

Les oueds « autochtones » et proprement steppiques, c'est-à-dire ceux qui existent dans la zone peu pluvieuse, ont un régime très irrégulier, aggravé, en plus, par l'intervention de l'homme.

Cependant il convient de distinguer entre les oueds de ruissellement qui ne coulent qu'après de fortes averses et ceux qui reçoivent en plus les eaux des sources qui apparaissent dans leurs lits.

Les derniers ne constituent de vrais ruisseaux que lorsque l'irrigation devient inutile; dès le mois de mai, ils cessent de couler, les sources nourricières étant déviées vers les champs bordiers.

Tel est le cas de Nahr el Dahab (long de 50 km) et Abu Djabbar principaux tributaires de la saline de Djebqoul, celui de Hanoûté qui alimente en grande partie la sabkha de Kharaïej.

Ces derniers n'ont pas de vallées à proprement parler, ils coulent au-dessus de leurs alluvions fines qui s'exhaussent au fur et à mesure, facilitant ainsi l'irrigation par inondation.

Quelques-uns, sollicités par la pente et exploitant des vallées amples, héritées d'un passé plus humide, se jettent dans la vallée alluviale de l'Euphrate, comme Nahr Abou Qalqal, Nahr el Homr et celui de Nahr Khâne el Chaer.

Le Koueik —

Son bassin qui constitue une aire de drainage fer-

mée, s'étendant sur 7097 km², est en disproportion patente en égard à son médiocre débit.

En effet, c'est une rivière de plateau, d'une pente moyenne 4 m par 1000, ce qui, en combinaison avec la perméabilité de son impuvium et la faible pluviométrie, explique son indice d'écoulement insignifiant, 6 mm à Mouslmié, en amont d'Alep.

Le Koueik qui, jusqu'en 1915 avait un débit d'étiage 750 l/s à son entrée à Alep, permettant l'irrigation de plusieurs milliers d'hectares, l'arrosage des jardins d'Alep ainsi que l'évacuation des eaux souillées de la ville, ne reçoit actuellement de son cours supérieur aucun apport, à part les eaux de ruissellement hivernales, car les eaux de ses sources sont retenues et utilisées en Turquie malgré l'accord d'Ankara 1921 et le traité de Lausanne 1923.

La situation ainsi créée causa un préjudice grave non seulement aux cultivateurs riverains mais surtout à la ville d'Alep qui s'est trouvée de ce fait privée d'eau nécessaire à l'arrosage de la voirie et l'évacuation des eaux usées, puisque la pente de Koueik s'abaisse à Alep à 1 m 5 par 1000. Ainsi les eaux stagnaient dans le lit de la rivière et constituaient, jusqu'à une date récente, un foyer de paludisme et de mauvaises émanations.

Réduit à un simple oued, son régime devient assujéti complètement aux caprices des averses qui s'abattent sur son bassin, ainsi le débit annuel varie considérablement d'une année à l'autre (fig. 48) ; en 1933, 590.000 m³, et plus de 84 millions de m³ en 1943 (à Mouslmié). Son

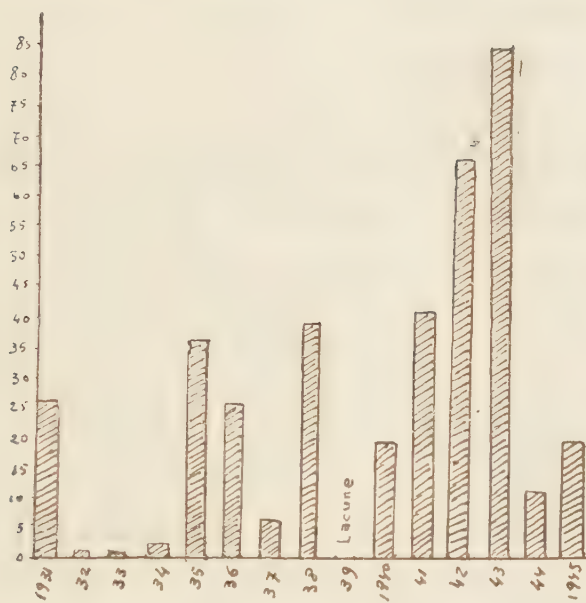


Fig: 48. Variation du débit annuel de Koueik, les chiffres en millions de m³

régime mensuel n'est pas moins contrasté (fig. 49) . Il lui arrive d'écouler la moitié de son débit annuel au cours d'une seule semaine et ses crues violentes et subites qui peuvent atteindre 60 m³/s, sont consécutives à des averses torrentielles ou résultent souvent d'une fonte brusque des neiges.

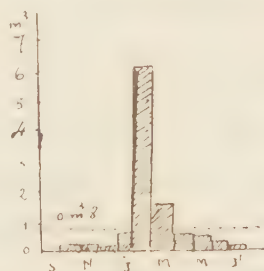


Fig: 49. Type du régime annuel de Koueik à Mouslmey (1936)

A plusieurs reprises, les eaux des crues violentes, en 1938 par exemple, envahirent les caves des maisons voi-

sines et couvrirent une superficie de 20.000 ha dans les marais de Matekh.

Les sebkhas-

Le Koueik seul se termine dans les marais, aujourd'hui drainés et bonifiés du Matekh. Ceux-ci reçoivent également les eaux de ruissellement de plusieurs oueds de toutes directions et quelques petites sources.

Plus vastes sont les sobkhas, celles-ci couvrent une superficie voisine de 200 km² dont le Djabboul seul 150 km².

Elles constituent des aires d'inondation et d'évaporation de plusieurs oueds. En hiver elles sont couvertes d'une nappe mince d'eau salée et bordées d'une auréole boueuse empêchant toute circulation; en été elles se transforment en plâtitudes absolues d'argiles blanchâtres, d'efflorescences salines, ou en taches sombres (solontchak).

L'extraction du sel, monopole de l'Etat, se pratique seulement à Djebboul et suffit aux besoins locaux (en moyenne 20.000 tonnes par an), les salines de Kharaïedj et Maragha ne sont pas exploitées mais gardées mais gardées pendant la saison sèche.

Ces sebkhas qui reposent sur un fond imperméable de dépôts argileux qui atteignent plusieurs dizaines de mètres d'épaisseur, n'altèrent pas les eaux de la nappe aquifère bordière, phénomène qui invite à leur attribuer un caractère artésien.

Le Sadjour-

Issu du plateau d'Aintab, celui-ci naît dans des co-

nditions identiques à celles du Koueik, mais il a l'avantage de parcourir des terrains moins peréambles, son indice d'écoulement est 8 fois plus fort que celui de son voisin (48 mm.).

La série des observations relativement courte, 1932 - 1935, nous permet cependant de saisir les caractéristiques de son régime.

Le graphique des débits mensuels (fig. 50) traduit avec évidence l'influence du régime pluviométrique local et l'absence de l'action régulatrice des « massifs-réservoirs ».

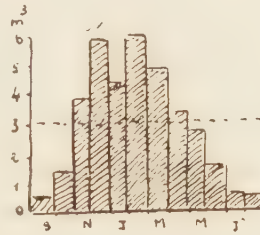


Fig: 50. Régime de Sadjour
à Dadate (1932-1935)

L'étiage s'étend sur 6 mois, période dans laquelle le débit mensuel est largement inférieur à son module (3m3/s) mais son lit ne se dessèche point en dépit de la déviation de ses eaux en territoire turc pour l'irrigation; ce sont les suintements provenant de la nappe aquifère qu'il entaille lui assurent, la permanence, 0 M3 7/s en septembre à Dadate.

Si les étiages sont médiocres, la période des hautes eaux voit des crues violentes consécutives à des averses copieuses en Turquie; 136 m3/s en 1935.

Les volumes annuels écoulés varient en fonction de la pluviométrie, ainsi en l'année de 1935 le volume s'est élevé à 242 millions m3, mais pendant la mauvaise année de 1932 il n'a été que de 39 millions de m3.

Somme toute, le Sadjour, comme les autres oueds

qui lui sont parallèles, plus au sud, n'apportent à l'Euphrate aucun volume d'eau susceptible de modifier son régime.

L'Euphrate -

L'originalité de l'Euphrate par comparaison avec les autres cours d'eau du Levant provient de son régime nivo-pluvial de type méditerranéen.

En drainant un très vaste bassin, 120.000 Km², en grande patrie montagneux, en Turquie, le fleuve, dès son entrée en Syrie, ne traduit que l'effet du mode d'alimentation de son bassin supérieur.

Le graphique des débits, enregistré à Meskéné, pendant une période de 10 ans (1930-40), (fig. 51) montre que l'étiage le plus accusé se situe au début de l'automne, septembre 181 m³/s, le minima descend exceptionnellement à moins de 150 m³/s (septembre 1943, 146 m³/s).

La montée progressive du débit est due aux pluies d'automne conjuguées à l'abaissement de la température et, par conséquent, de l'évaporation, et c'est en février que l'on constate un débit comparable au module annule (640m³/s).



Fig. 51: Régime de l'Euphrate à Meskéné (1930-40)

Les véritables crues se situent en avril-mai, époque de la concomitance de l'écoulement des eaux d'origine pluviale avec celui, beaucoup plus important, dû à la fonte des neiges retenues sur le plateau arménien (fig. 52).

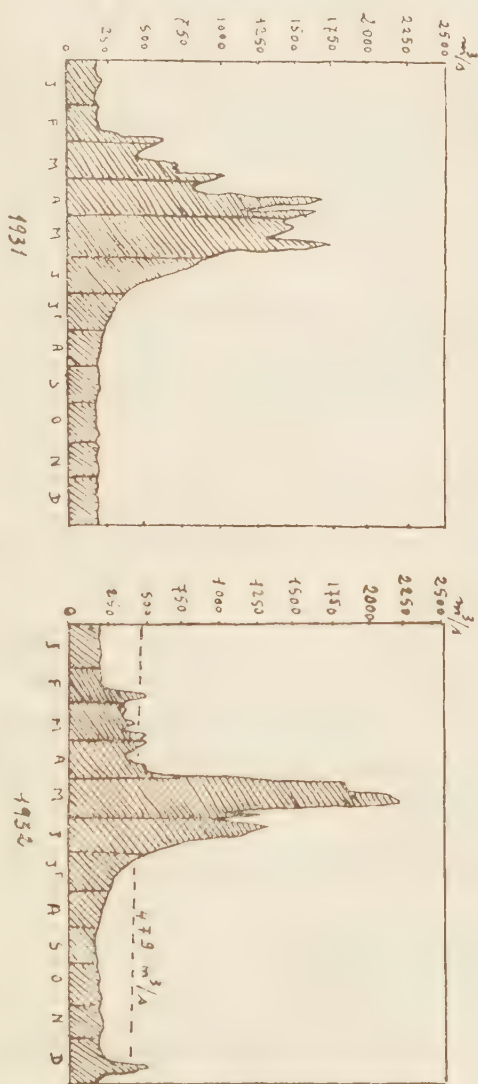


Fig: 52. Débits journaliers de l'Euphrate à Meskéné en 1931 et 1932 (en trait interrompu (débit journalier moyen) «le module».

Les chiffres moyens d'avril 1736 m³/s et de mai 1623 m³/s sont des abstractions en face des maxima observés (4038 m³/s en mai 1938). Toutefois le coefficient mensuel de mai demeure le plus considérable, il équivaut à 27 % de volume annuel (moyennes de 1931 et 1933).

Rarement les eaux de ses crues envahissent le totalité de son lit majeur, mais la poussée est suffisamment vigoureuse pour que le fleuve puisse modifier et souvent changer, son lit, en sapant ses berges constituées d'alluvions, créant des îles (Haouija) et emportant quelquefois les installations d'irrigation.

Bref, ce fleuve aux crues inopportunes « n'opère pas ce miracle d'apporter une eau étrangère dans le désert au moment où il est le plus chaud, le plus desséché » (1).

Le volume annuel qu'écoule le fleuve, 20 milliards m³, est nettement supérieur à la masse roulée annuellement par la Seine (15 milliards m³), mais 6 fois moins important que celui du Nil.

Le débit solide charrié ne suit pas forcément le graphique de régime. En effet, la charge moyenne annuelle est de 4 kg 4 par m³, celle-ci peut atteindre 12 kgs 7 pendant le mois postérieur aux crues (juin), mais s'abaisse à 0 kg 8 m³ en octobre (2).

Cependant les maxima de la charge se situent pendant

(1) 2. P. Birot, J. Dresch, p. 280.

(2) cette charge est supérieure à celle calculée par Wilcocks à Ramadi voir 2. P. Birot et J. Dresch p. 281, 58 S. Mazoloum p. 180-191 et 59.S.Mazoloum, la richesse hydraulique en Syrie, en arabe (Caire 1946).

le mois qui précède les crues, mars, et le mois qui les suit; juin.

Le débit solide, en suspension, oscille, selon les années entre 60—80 millions de m³, équivant, à une pellicule de 0 mm 55 à 0 mm 66 couvrant le bassin versant, enlevée chaque année, par les eaux euphratésiennes.

L'Afrine(1) —

Ayant une longueur totale de 150 kms, l'Afrine traverse le territoire syrien sur une distance de 85 kms et se termine dans le lac marécageux de l'Amouk.

Ses pentes très fortes au-delà de la frontière (de 20 0/00) lui confère des caractères typiques d'un torrent montagnard, dûs en grande partie à la résistance des formations traversées (roches vertes, basaltes etc ...) (fig. 53).

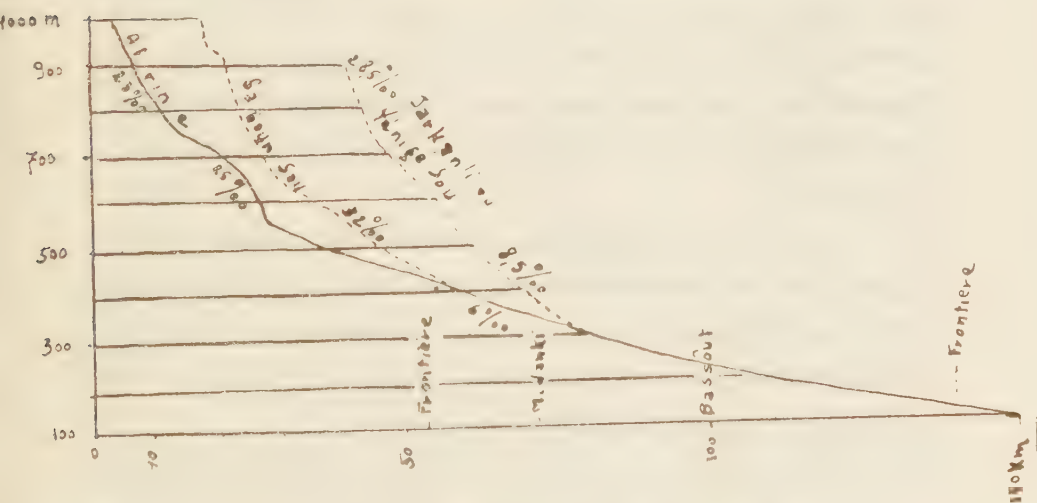


Fig: 53. Profil en long de l'Afrine et de ses affluents (d'après S. Mazloun)

(1) Voir l'étude monographique de l'Afrine par S. Mazloun citée plus haut.

Sa pente s'adoucit dans les matériaux tendres du sénonien 6 0/00 et moins encore dans la plaine de Djoumé.

Le régime de l'Afrine (fig. 54) relate avec évidence combien est faible le rôle joué par les sources dans son alimentation, ces dernières d'ailleurs très faibles, ne soutiennent que médiocrement son débit qui se réduit, pendant l'étiage, à un mince filet d'eau serpentant entre les cailloux, 0 m³ 220/s en 1933, mais en moyenne 1 m³/s.

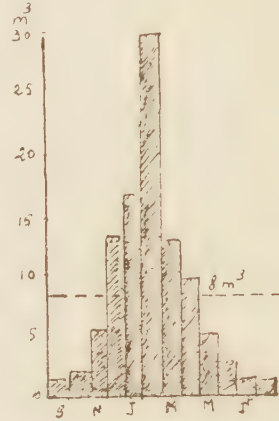


Fig: 54. Régime de l'Afrine à Bassoût (1930-38).

En plus ses affluents sont de simples oueds qui ne se gonflent qu'à la suite des averses. Le Saboun Sou seul est permanent. C'est pourquoi il n'est pas étonnant de constater que le graphique de son régime se superpose à celui de la pluviostité.

Ce n'est pas seulement son module annuel qui est sujet à des variations énormes, 0 m³ 994/s en 1932 et 14m³ 820/s en 1935, mais le volume annuel écoulé varie aussi considérablement; celui-ci fut de 467 millions de m³ en 1935 après avoir été de 28 millions en 1932.

Ces quelques indications jointes à l'encaissement de son lit montrent le faible rôle qu'il joue dans l'économie régionale du Kurd Dagh.

CHAPITRE V

LE PAYSAGE VEGETATL ET LES SOLS

A — LA FORET.

Le climat qui se dégrade vers l'est et le relief qui s'adoucit dans le même sene, contribuent à limiter le domaine de la végétation méditerranéenne dans la zone qui reçoit plus de 500 mm, correspondant à un indice d'aridité supérieur à 20.

Plus précisément, la végétation arborescente et spontanée ne dpasse guère les dernières pentes de Kurd Dagħ qui dominant la plaine d'Azaz, comme elle ne déborde point les causses lapiyéées du Massif de Bélus et de Zawyé.

Toutefois, dans cette vaste région, il ne subsiste que des taches sporadiques totolisant une superficie de 54.710 hectares, dont 77% enviroa se trouvent dans le Kurd Dagħ crétacé.

Cependant la forêt, même dans les endroits les plus sauvages, n'est plus originelle, c'est plutôt le maquis (le horch) qui prédomine avec son corollaire, la garrigue,

Le recul de la forêt

La forêt a dû souffrir, depuis la haute antiquité du voisinage d'une steppe dépourvue non seulement du bois d'œuvre nécessaire à l'outillage agricole et à l'habitation, mais également du bois indispensable au chauffage pendant les hivers rigoureux.

Ajoutons l'influence de l'homme qui, lors des périodes de sécurité prolongée, s'est attaqué à la couverture végétale afin d'étendre ses cultures vivrières.

Mais le facteur le plus destructeur fut la chèvre qui interdit absolument la régénération naturelle et précipite le déboisement.

En fait, l'élevage caprin fut toujours le seul élevage pratiqué dans ce domaine au relief difficile puisque le pays produit peu de fourrage, la stabulation est presque inconnue et comme les vastes steppes de l'intérieur deviennent desséchées et tondues dès le mois de juin, ne fournissant pendant l'été et l'automne ni herbe, ni eau abondante, il faut faire paître les animaux en forêt.

C'est pourquoi l'élevage, qui constitue une des bases de l'économie nationale, est, dans une certaine mesure, un élément destructeur du paysage végétal.

Mais un correctif s'impose, la forêt généralement installée sur les calcaires n'a jamais fourni une couverture végétale continue par manque de sol auquel la végétation arborescente puisse s'accrocher.

Les arbres poussent dans les fentes pleines de terra rossa dues à la karstification superficielle, ce qui accroît encore la vulnérabilité de la forêt.

Cependant tout incite à croire que les districts en question furent autrefois envahis d'une forêt aux essences plus variées qu'actuellement.

Le Zawyé et le massif de Bêlus ont été soumis à un déboisement systématique dès le troisième siècle de notre ère.

En effet la stabilité et la paix prolongées par suite de l'occupation hellène et romaine eurent comme conséquence une poussée démographique et un épanouissement économique qui engendrèrent une colonisation progressive dans le domaine de la forêt.

Pour J. Mattern(1) le pays « était boisé. L'existence de vastes forêts de pins, de cèdres, de cyprès, est démontrée par l'architecte même de la région ». Cette hypothèse audacieuse entraîne l'auteur à des conclusions qui ne s'accordent point avec les conditions géographiques inhérentes aux causes : « pendant quatre siècles, les constructeurs de nos villes mortes prodiguèrent le bois, sans compter, et probablement sans aucun souci de l'avenir. Le résultat fut le déboisement lent de la montagne, avec toutes ses conséquences, ravinement et peut-être tarissement des sources »(2).

Certes, l'étendue de la forêt est incontestable, mais les essences dont-il est question sont incompatibles avec le climat de notre région. L'architecture seule n'apporte pas une preuve concluante, car les produits commercialisés, le vin et l'huile d'olive, qui s'inscrivirent dans le cadre d'une économie spéculative à l'échelle d'un immense empire, étaient largement rentables pour permettre aux habitants de l'époque de faire parvenir du bois d'œuvre des régions voisines comme l'Amanus par exemple.

En tout cas, la destruction fut définitive, et, la forêt n'a pu reconquérir son ancien domaine et cicatriser ses

(1) 85. J. Mattern, p. 145.

(2) 85. J. Mattern, p. 139.

clairières que dans les endroits très favorisés par l'exposition du relief comme dans le Djebel Wastani où elle a reconquis quelques emplacements parmi les ruines antiques.

Le problème est différent dans la montagne Kurde, qui ne fut colonisée qu'à une date relativement tout récente; au début du 19^e siècle.

Elle était traversée saisonnièrement par des tribus montagnardes kurdes de nord, pendont l'hiver, et parcourue par les nomades de la steppe l'été, se rendant en Amouk.

Le défrichement proprement dit fut entrepris avec la sédentarisation définitive des Kurdes, qui, à la recherche de terre nécessaire à leurs olivettes et emblavures, se sont mis à abattre d'abord les associations couvrant les sols marno-crayeux, faciles à travailler, les conifères. Pin pignon, pin d'Alep et if furent les victimes.

A ces déprédations s'ajoutèrent, durant la première guerre mondiale, une déforestation systématique et massive pour alimenter les chaudières des locomotives, par manque de charbon nécessaire à leur fonctionnement.

Avec l'établissement du Mandat Français, l'administration s'est préoccupée de mettre fin à ces excès destructifs. Il s'agissait de réglementer l'exploitation et protéger les vestiges d'une forêt en voie d'extermination.

Ce fut seulement l'arrêté 226 LR du 7 octobre 1935 qui pourvut le pays d'un code forestier adéquat.

Malheureusement son application ne fut pas aussi heureuse, car les personnes influentes, aghas de Kurk Dag, profitèrent de leurs privilèges auprès des autorités,

abusèrent de leurs permis d'abattage en vue du charbonnage, et occasionnèrent des dégâts inestimables à la forêt de leur montagne.

Depuis l'indépendance, une tentative fut entreprise pour mettre un terme à la dilapidation d'une partie de la fortune nationale(1).

Les postes de contrôle furent multipliés, des poursuites judiciaires engagées contre les déprédateurs, et les permis d'abattage furent refusés ou soumis à des conditions rigoureuses.

En plus le service des forêts procéda à des travaux de reboisement depuis 1945, des bois-modèles furent créés dans sept localités et donnèrent des résultats encourageants.

La végétation forestière —

Situé sur le flanc oriental de cette langue forestière qui plonge ses racines dans le système taurique et s'étend sur les hauteurs bordant la Méditerranée orientale jusqu'aux monts de Judée, le domaine forestier contient des essences d'origine septentrionale, setppique et désertique.

Cependant il convient d'y distinguer les associations qui peuplent encore le maquis et les garrigues des calcaires et la flore moins riche qui subsiste encore sur les terrains marneux du Kurd Dagh.

(1) Arrêté 66 de 21. 9. 1953 qui stipule également la liquidation du troupeau caprin dans la zone forestière.

Cette dernière est représentée exclusivement par des conifères notamment les pins d'Alep (*Pinus halepensis*, Tcham en Kurde) et quelques ifs (*Taxus baccata*), très rares (Pl XX e XXI).

Plus riches en variétés et couvrant des superficies incomparablement plus importantes sont les associations qui constituent les bois plus ou moins dégradés du maquis sur les calcaire karstifiés.

Les cupuliféracées sont incontestablement prédominantes.

En tête vient le chêne vert (*quercus ilex*, Sindiane); qui occupe à lui seul environ la moitié du maquis kurde et forme l'essentiel du paysage végétal spontané. Il est presque toujours accompagné de l'oléastre (*oléa européa*) de l'aubépine ou azerolier (*cataegus flava*), du sorbier (*sorbus domestica*), de la myrthe (*myrtus As*), du botoum (*pistacia atlantica*), du sumac (*Rhus coriaria L*) du jujubier (*zyziphus lotus*, ennab) du buis (*Rhus cotinus*, baqs) du poirier sauvage (*pyrus syriaca*) etc...

Le sous-bois, d'ailleurs très réduit, est représenté par le thym (*thymus capitalus*; Zaater), les scilles (*urginea maritima*, bisselê), l'asphodeles (*Asphodelus microcarpus*, Ayçalan) et un peu de rhodendorn (lissefsé).

Au voisinage des santons, la piété indigène protège de gros bouquets de chêne (*Quercus calliprino Webb*, balloûte) qui couronnent les sommets de Zawyé (Pl: XXII).

Les sources permanentes et les cours d'eau entretiennent une végétation arborescente hygrophile. Dans le Kurd Drgh, comme dans le Djebel Wastani le platane (*Platanus orientalis*, delbe), annonce la présence des sources

Le tamarix (*Tamarix pentandra* Pall, Tarfa); les saules variés (*Salix Louisii*, *salix babylonica*, *salix Dinsmorei*, safsaf) le peuplier (*populus alba*, Hawr), le laurier rose (*Nerium oléandrie*, deflé), et l'orbier (*Ropulus*, balasanne), sont communs sur les rives humides de nos oueds et rivières.

La vallée de l'Enphrate possède une végétation d'une extraordinaire vigueur, quoique abandonnée à elle-même et entravée dans son développement par la visite périodique de nombreux troupeaux

Si elle a pu résister victorieusement à une semblable cause de destruction, elle le doit à la profondeur du sol d'alluvions qui la nourrit et à sa fécondité annuellement renouvelée par les limons fertilisants que déposent dans leur retraite les crues annuelles du fleuve, Cedendant les grands arbres ne s'éloignent guère plus de 300 m du bord immédiat de l'eau, car la salinité de la nappe alluviale les en empêche.

A côté des tamarix qui « n'apparaissent que sous la forme de modestes buisson » (1), et en quelque sorte comme sous-bois aux beaux arbres de peuplier de l'Euphrate(*populus euphratica* Oliv, Gharab) (Pl XXIII), on en voit de fort beaux bosquets dans les îles et dans les endroits protégés.

Enfin les marécagec du Ghab, des poljes de Bélus portent des cypéracées (carex), des phragmataies si serrées et des graminées palustres qui fixent la vase par leurs racines et rhizomes enchevêtrés.

(1) 56. R. Gombault, p. 144.

Ces associations très nombreuses varient par leur densité selon les nuances de l'humidité et de la teneur en sels des sols.

Elles constituaient, avant les travaux d'assèchement, des pâturages excellents aux troupeaux de buffles et favorisaient une économie de cueillette destinée à fournir la matière première à l'artisanat local de sparterie.

B— LA STEPPE CULTIVEE

Les conditions de la géographie physique régnant dans la steppe de l'intérieur expliquent que la végétation naturelle soit composée surtout en xérophytes.

Celles-ci présentent des traits typiquement steppiques, comme la réduction des feuilles, le développement de poils ou d'épines, et la formation de tubercules, qui sont les moyens caractéristiques de résistance à la chaleur et à la sécheresse.

La végétation arborescente spontanée se réduit à des aubépines ou de lycium épineux, le sumac, et l'amandier argenté, ou (goubbeira) (1).

L'extension de l'olivier, du pistachier, la vigne etc . . . est due à l'intervention de l'homme. Rien n'indique que ces essences soient autochtones.

Après les moissons, et quand le sol est suffisamment profond, les chaumes sont généralement envahis d'astragales dont les plus répandus sont : le réglisse (*glycyrrhiza*

(1) R. Gombault 56, p. 144.

glabra, soûs), qui fait l'objet d'une exploitation à double profits; les tiges comme combustible dans les fours urbains, les racines sucrées comme produit d'exportation. Localement ces racines servent à extraire une boisson rafraichissante.

Le prospis (*prospis stephaniana*, kharnoûb), ligneux également dont les gousses sont comestibles par les ovins, l'albgi (*albagi manniferum*: aghoûl).

Mais l'asphodèle demeure la plante caractéristique de cette steppe et constitue un ennemi redoutable pour les cultures céréalières pendant la période critique qui précède les moissons.

Les plantes salsolacées abondent dans le voisinage immédiat des surfaces salines des sebkhas, et sur les plaques de solontchak dans la plaine alluviale de l'Euphrate, ces plantes halophiles coexistent avec le harmel (*peganum harmala*).

Finalement la steppe désertique qui coïncide grossièrement avec l'isohyète de 250 mm, est le domaine de petites graminées, principalement les espèces d'eryngium (Acheb), qui, pendant la saison sèche, cèchent la place à l'armoïse (*artemisia herba alba*, Chih).

C -- LA FAUNE.

Plus sensible à l'intervention de l'homme que la végétation, la faune sauvage est extrêmement rare.

Les districts boisés et les marécages abritent encore des sangliers, dont les incursions font souvent des dégâts non négligeables après les semences et les champs de sorgho, ce qui nécessite périodiquement des campagnes

de chasse organisées par les autorités frontalières syro-turques.

Les carnassiers que représentent l'hyène, le loup, le renard et le serval se raréfient, pourtant on entend, dans les soirées, au voisinage des cours d'eau, la plainte sinistre du chacal.

Le gibier steppique a cessé d'être un objet appréciable, seuls les amateurs chassent en automobile la gazelle dans les confins de Hamad.

Les lévriers et le gibier à plume sont plus abonnants notamment la caille, la perdrix, l'outarde et la tourterelle (*columba turtur*, terghol).

Dans les marécages et salines se réfugient canards sauvages, poules d'eau (*gallinula*), flamants, bécasses, etc ...

Jusqu'à une date récente, tout emplacement d'eau stagnante était infesté d'anophèles propageurs de fièvres paludéennes.

Mais les plus néfastes sont, hors de doute, les nuées d'aridiens (*Acridium peregrinum*) qui s'abattent périodiquement sur le pays, ces insectes, connus sous le nom de sauterelles de Nedjd.

Ils dépouillent les arbres de leur feuillage. Ils furent la cause de famines mentionnées dans les chroniques(1).

D — LES SOLS.

L'étude méthodique des sols syriens est à peine ébauchée(2), mais cette carence n'empêche pas le géographe de

(1) notamment en 1557, 1890, 1905, 1908 et 1914.

(2) Seule la Djezirch a bénéficié d'une étude adéquate et cartographiée.

remarquer les contrastes frappants qui opposent des régions pédologiquement dissemblables.

Si le facteur déterminant de la fertilité demeure toujours la pluviométrie, le facteur pédologique joue évidemment un rôle important en différenciant les aptitudes agricoles, le régime agraire, nuancant même l'aspect démographique et introduisant une certaine variété dans le genre de vie.

Ces sols ont des caractères variables selon la roche mère, leur épaisseur est extrêmement sensible à la pente, de sorte que la moindre éminence trahit la présence ou la nature du substratum.

Cependant tous les sols ne sont pas dérivés de la décomposition directe des roches sous-jacentes, le ruissellement, les apports éoliens permettent souvent à un sol d'empiéter et s'étendre sur des terrains différents justifiant le dicton populaire « le sol diffère d'un empan à l'autre ».

Par suite de la combustion active de la matière organique, les échantillons prélevés et analysés jusqu'ici révèlent un déficit notoire en humus, sinon son absence quasi totale. C'est l'azote qui parmi les éléments fertilisants se rencontre en plus faible quantité, néanmoins, excepté les plaines récemment bonifiées du Ghab et du Roudj, les légumineuses (lentilles, fèves etc...) introduites dans l'assolement remédient à cet état de chose avec la jachère et les engrais.

Mais la plupart des terres ont une richesse, souvent exceptionnelle, en acide phosphorique, chaux et potasse, et d'une alcalinité (PH ou concentration en ions hydrogènes) oscillant de 7 à 8.

Toutefois, faute d'une série suffisante d'analyses permettant une classification rationnelle de nos sols, nous nous contentons de la nomenclature paysanne pour connaître quelques caractéristiques fondamentales.

Tout sol profond et lourd, sans distinction de sa couleur est une terre grasse (*ard sminéh*). Les petites cuvettes mal drainées et portant, temporairement un marécage s'appellent (*ard Saën*) ou (*Chelf, mograka*) et Zor : la plaine alluviale de l'Euphrate.

Les sols salés bordant les *sabkha* et ceux qui forment des taches blanches ou huileuses sont des terres *sbakh* ou *malah*.

Par contre tout sol léger, plus ou moins caillouteux, qui laisse de temps en temps affleurer la roche sous-jacente, est considéré comme *Karaj*.

La terre rouge⁽¹⁾

La *terra rossa* (*ard Hamra*) proprement dite ne se rencontre pas seulement dans les pays de calcaire où elle remplit les cuvettes ou s'accumule dans les fissures (Pl. XXIV), mais couvre de vastes plaines aux horizons calmes reposant indifféremment sur des marnes ou des basaltes (fig. 55).

Sur les éminences karstifiées et dégarnies de toute couverture végétale, elle se réfugie, par petits paquets, dans les diaclases du lapiez, ou entraînée par le ruissellement ou le vent, elle tapisse les plainettes très fertiles des *poljes*.

(1) elle s'appelle dans la région d'Idlib, *Yamméh*, dans la région de Bab, *Kaber*, à Khâne Cheikhoûne, *Habr* et *dacht*, dans le Kurd Dagh.

Lorsque cette fameuse terre a été à l'abri de l'action de l'érosion du sol, elle donne une terre profonde, facile à travailler, et en plus se prête à la mécanisation et à la disparition totale de la jachère dans les districts favorisés par la pluviométrie comme dans la plaine d'Idlib.

Elle constitue également la richesse du plateau sénonien de Hama, du nord de Sadjour, et le plateau de Hass, réputé comme terre à blé par excellence(1).

Mais ce sol devient plus clair, maigre et très souvent caillouteux dans les régions de calcaire encroûté, les terres lourdes étant cantonnées dans les cuvettes d'inondation de Koueik et de Nahr el Dahab.

Bref, cette terre donne sa coloration à bien des paysages. Les calcaires des monuments acquièrent une patine rouge après quelques dizaines d'années.

Voici quelques échantillons prélevés dans la région d'Alep et analysés au laboratoire de chimie analytique de la Société des Agriculteurs de France :

- A : Echantillon pris à Bab, terrain de plaine formé en place portant des cultures maraîchères et vergers (pas d'assolement).
- B : Echantillon pris à Bab, terrain formé en place portant des cultures d'été (pas d'assolement).
- C : Echantillon pris à Mouslmîé (plaine légèrement vallonné).

(1) Dans les environs de Khâne Cheikhône et de Sadjour, la terre rouge se trouve sur un substratum marno-crayeux, situation qui pose un problème délicat sur son origine car « on notera un phénomène sur lequel tous les observateurs sont d'accord; c'est que les terres rouges ne sont jamais représentées sur le calcaire marneux » — La Méditerranée et le Proche-Orient, 2. Birot et Dresch, T. I, p. 81. —

née, toutes cultures (assolement triennal), céréales, légumineuses cucurbitacées (jachère).

D : Echantillon pris à Moulsmié, plaine vallonnée, toutes cultures et vergers (près de Koueik).

E : Echantillon pris à Moulsmié, plaine vallonnée, toutes cultures (assolement triennal).

Composition 0/00 pour cent

	A	B	C	D	E
terre fine	94.00	93.60	87.60	64.00	97.00
cailloux	6.00	6.40	12.40	36.00	2.40
sable siliceux	51.04	30.90	30.10	25.21	36.90
Argile	14.69	26.56	30.92	17.50	26.05
Calcaire	23.50	32.70	24.00	18.50	31.40
Débris organiques	3.83	2.47	1.76	2.00	2.75
Humus	—	—	—	—	—
eau	0.94	0.97	0.82	0.79	0.50
Azote	0.1020	0.0800	0.0530	0.0640	0.0800
Acide phosphorique	0.2790	0.2480	0.1003	0.0839	0.1149
Chaux	13.1600	18.3120	13.4400	10.3600	17.5840
Magnésie	0.3100	0.3500	0.3400	0.3400	0.3150
Potasse	0.7463	0.6664	0.4811	0.4199	0.4012

On remarque dans les terres A et B une richesse tout à fait exceptionnelle en acide phosphorique, chaux et potasse. Elles sont, en outre suffisamment riches en azote; cet élément manque un peu dans les terres C et D.

Sols jaunes sur croûte calcaire-

Le domaine de ce sol dont la couleur est voisine de celle des terres rouges dans le secteur ouest et passe insensi-

blement vers l'est à un teint fauve (d'où la dénomination, Ard Sefra) est celui des terrains marno-crayeux.

Ce sol argileux-sableux dont l'épaisseur varie selon le micro-relief est, en général, un sol maigre et contient une proportion plus ou moins variable de cailloux provenant de la croûte sous-jacente. Ceux-ci ne sont, en effet, que des nodules croûtales arrachées soit par l'araire, soit, probablement, par l'action du gel et de dégel. Ce sol ne tolère la présence d'aucune végétation arborescente spontanée, seuls les asphodèles arrivent à y fixer leurs tubercules, et il n'est pas étonnant de voir ceux-ci, au printemps, accaparer le paysage, escamotant les cultures céréalières sous un feuillage vert sombre.

La présence de la croûte rend les cultures annuelles très sensibles à l'excès de la pluie, or ce niveau quasi imperméable laisse les eaux stagner à la surface et étouffer les racines.

Par contre, en cas de pénurie de pluies, la croûte empêche les racines de s'enfoncer à la recherche de l'humidité en profondeur.

Cependant la présence de la croûte a un rôle bénéfique pour l'arboriculture, On peut planter des arbustes en les plaçant dans des trous percés dans sa surface, les racines se développent en dessous de la croûte(1), échappant ainsi à l'évaporation subaérienne très intense pendant la saison sèche.

(1) L. Dubertret, Notice de la carte lithologique de la bordure de la Méditerranée, Beyrouth 1943, p. 19.

Dans les environs d'Alep, pour établir un jardin irrigué (boustane), on procède d'abord au défoncement intégral de la croûte à coups de pic et on l'épierre ensuite.

De pareils sols ne sont pas toujours favorables à la culture mécanisée, la jachère y est obligatoire et aucun instrument aratoire ne semble pouvoir concurrencer l'araire traditionnel.

En revanche la présence d'une nappe aquifère, aisément exploitable, compense le déficit de la pluviométrie dans cette partie du pays et permet actuellement l'extension de la culture cotonnière.

La croûte calcaire qui habille les collines et remonte les glacis, ce qui met en doute la théorie de sa formation *per descendum* en relation avec la nappe phréatique, cède la place à une croûte gypseuse à l'orée de la steppe désertique à l'emplacement des anciens lacs saumâtres quaternaires, notamment dans le couloir qui se faufile entre les mesas de Chbeith et de Hass.

En général, ces terrains aplâs glabryé (poussiéreux), très légers, forment des aires au voisinage des sebkhas, témoignant de leur extension pendant les périodes pluvieuses du quaternaire, n'ont jamais été conquis par l'agriculteurs.

Tout récemment et avec l'introduction de puissants tracteurs munis de charrues polysocs et polydisques, toutes ces terres ont été défrichées. La croûte superficielle peu consistante et friable a été défoncée, permettant l'affleurement d'un sol pulvérulent, clair, qui donne au début des récoltes extraordinaires, mais s'épuise au bout d'une décade,

Les sols volcaniques :

Ces sols qui sont riches en divers corps minéralogiques, en particulier en acide phosphorique et en potasse, sont très fertiles à condition qu'ils soient suffisamment décomposés.

Les terres de Hass et de Chbeith sont très réputées comme terres à blé.

Dans le Zawyé, les appareils volcaniques constituent des îlots de vergers riches au milieu d'un paysage karstique relativement sauvage.

Ailleurs, dans le Ghab et le Wastani, les sols de basalte constituent des pâturages printaniers qui donnent une herbe très nourrissante.

Par contre, si la décomposition des roches est peu poussée, le sol est rocailleux, se prête mal au labourage comme dans le plateau de Nabgha.

Les sols issus des roches vertes ne sont pas moins fertiles, et sont incontestablement les meilleurs sols du Kurd Dagh.

Sol rendzine :

Le sol du Kurd Dagh méridional qui fut il y a un siècle environ couvert d'une forêt de pinèdes, est actuellement la proie d'une érosion impitoyable qui ravine un relief déjà assez tourmenté.

Le sol originel qui est un rendzine, dont l'horizon superficiel est sombre, se déchire par les effets du « soil érozion » et du labour, et se transforme progressivement en de taches claires provenant de la remontée du substratum crayeux,

Les sols salins :

Les conditions climatiques et hydrographiques de la bordure du Hamad favorisent l'apparition des sols salins localisés non seulement dans les cuvettes mal drainées, mais dans la plaine alluviale de l'Euphrate.

En s'approchant d'une sebkha, le solontchak s'annonce d'abord par les plants halophiles, qui se raréfient au fur et à mesure pour rencontrer enfin le solontchak vivant (sbakh) couvert d'une mince nappe d'efflorescences salines blanchâtres ou de plaques d'une couleur grise huileuse (nazzaz).

Ces sols stériles et ingrats constituent un sérieux obstacle à la circulation pendant la saison humide.

Dans la plaine de l'Euphrate, le solontchak doit son existence à la nappe de la plaine alluviale qui se trouve à une faible profondeur. Il se rencontre sous forme de taches relativement éloignées du lit du fleuve.

Mais l'extension inconsidérée de la culture cotonnière a amené les cultivateurs à puiser l'eau nécessaire à l'irrigation de la nappe salée elle-même, pratique dangereuse dont les conséquences immédiates furent la transformation du solontchak en solonetz beaucoup plus vaste et la stérilisation au bout de quelques années d'immenses étendues jusqu'alors saines.

Les sols alluviaux :

Ceux-ci ont, dans le Ghab comme dans le Roudj, une structure loin d'être homogène. Les fonds qui furent

inondés par les marécages sont constitués d'un sol argileux, plastique, sombre, et tourbeaux sous les phragmataies. Dans les secteurs secs en contrebas des abrupts, la terra rossa prédomine.

Les sols des plaines alluviales qui côtoient les rivières de l'intérieur ou ceux qui forment les cuvettes de matekh, de Sfiré et de Defterdar sont peu différents des sols voisins, mais à part leur substratum qui est franchements argileux et constellé de concrétions calcaires.

Les terres lourdes de la plaine alluviale euphraté-sienne varient en fonction de déplacements antérieurs des méandres. Le fleuve transporte peu d'éléments grossiers en comparaison avec les éléments fins.

En général, les sols du Zor sont clairs en contrebas des falaises crayeuses qui fournissent des masses considérables de débris fins résultant de la décomposition.

Ailleurs le sol devient moins consistant et essentiellement composé de limons gris, fins, riches en paillettes luisantes de mica.

Les bancs de graviers remontent rarement jusqu'en surface, sont stériles et constituent, s'ils se trouvent camouflés sous une mince couche de limon, un danger pour les canaux d'irrigation, laissant l'eau destinée aux champs lointains s'engouffrer sur place.

Les bonnes terres du Zor de l'Euphrate ont été en grande partie délaissées par les paysans d'antan. Ils leur préféraient les terres du plateau, légères et caillouteuses, mais plus faciles à remuer.

Ils se contentaient de travailler les lopins à proximité de l'eau, accessibles aux canaux primitifs des nasba(1).

Ces terres presque vierges converties à l'agriculture après un repos multiséculaire donnèrent des rendements étonnants en coton, de sorte que tout assolement et jachère furent supprimés. Les signes d'épuisement aggravés par la salure n'ont pas tardé à se manifester. On cherche à améliorer ces sols, soit par l'emploi coûteux d'engrais chimiques, soit plus fréquemment, par la jachère.

Conclusion :

Dans un pays aride, comme la Syrie du Nord, dire un sol fertile n'a pas une très grande signification. Cette conception de la fertilité est dépassée par l'importance de la pluviosité qui détermine les bonnes et les mauvaises années.

Cependant, sous une pluviosité égale, les terres lourdes, ont un assolement plus varié et ont échappé, il y a peu de temps, à la contrainte routinière de l'ancien régime agraire, car elles sont introduites dans le cadre d'une économie spéculative et commercialisée avec emploi massif d'un matériel agricole moderne.

(1) Système d'irrigation utilisé sur l'Euphrate jusqu'à la veille de la deuxième guerre mondiale, voir Weulersse 158. p. 305,

DEUXIEME PARTIE

LA GEOGRAPHIE RURALE DE LA
REGION D'ALEP

CHAPITRE VI

A — LE PEUPLEMENT

La situation géographique de la Syrie du Nord la prédispose à être un « creuset » de peuples qui s'y sont amalgamés au cours de l'histoire, d'une manière pacifique ou brutale.

Aux peuples indo-européens et mongoloïdes qui ont déferlé du Nord, du Nord-Est et de l'Est, se juxtaposèrent des sociétés sémitiques venant du Sud, principalement de cette « péninsule arabique, qui était une usine de nomades, la source du Gulf-Stream errant dans le désert »(1).

Ainsi le peuplement de cette partie de la Syrie apparaît extrêmement instable depuis les temps les plus reculés. Cependant un fait retient l'attention, c'est que notre région fut, au moins pendant les trois derniers millénaires, le front septentrional du monde araméen, foncièrement sémitique qui, plus tard, prépara le terrain à un peuplement de même rameau, celui des Arabes.

Les Arabes-

Le mot « arabe » figure, pour la première fois, dans une inscription de Thelmanozor (854 A.J.C.), découverte dans

(1) expression de T. E. Lawrence, citée par R. Boghossian, *La Djézireh*, Alep, 1952.

la région de Hama. « Arabe » désigne une des peuplades habitant autrefois cette région. Elle fait également état d'un prince arabe allié au roi araméen de Damas.

Strabon mentionna dans sa « Géographie », à l'aube de l'ère chrétienne, que ceux-ci se partagèrent le territoire qui se prolonge jusqu'aux frontières de la Cilicie, de la Phénicie et de la Judée avec les Syriens qu'on appelle les syriens proprement dits(1).

Le canton d'Apamée fut, à l'époque des Séleucides bordé à l'Est par un vaste territoire dépendant des phylarques arabes(2).

Les romains organisèrent des légions arabes chargées de protéger le limas oriental de l'Empire contre les attaques de leurs congénères les nomades et, éventuellement, contre les Perses.

Toutefois, si les nomades arabes (Scénites ou Sarcènes des historiens) furent les maîtres incontestables de la steppe désertique,(3), cependant quelques fractions détachées des tribus Tayy et Tanoukh occupèrent, dès le ^{ve} siècle, une partie de la campagne alépine(4), et un faubourg entier extra-muros d'Alep, El Hâder.

En 637, lors de la conquête musulmane, ces colonies s'étaient ralliées aux conquérants, poussées « par un senti-

(1) Géographie de Strabon, Trad. Amédée Tardieu, Paris, 1880 p. 298.

(2) *ibid.* p. 330.

(3) 86. R. Moutherd et A. Poidebard, p. 239.

(4) K. Ghazzi, Histoire d'Alep (en arabe) p. 15, t. III, Alep 1921.

ment instinctif de solidarité ethnique »(1).

Cependant, l'apport humain consécutif à la conquête ne fut pas considérable; les terres vacantes faisaient défaut d'une part, et l'armée absorbait tous les hommes disponibles d'autre part.

Peu de villages furent fondés en Syrie septentrionale à cette époque, sauf quelques-uns dans la région de Bâlis (Meskéné)

De plus, la pauvreté des paysans indigènes ainsi que leur condition juridique humble n'étaient guère des facteurs qui encouragèrent les candidats, et en fait, les nouveaux paysans de la région de Bâlis durent ensuite devenir des tenanciers d'un prince omayade, car ils ne purent avec leurs propres moyens creuser un canal d'irrigation(2). Vers 924, Banou Tamim pillèrent et dévastèrent une grande partie de la région d'Alep.

Mais en 970, une grande tribu bédouine ; Bonou Kilab originaire de Nedjd, s'infiltra dans la Syrie Nord. Ces bédouins furent très turbulents, ravagèrent à plusieurs reprises les confins de la Maamoura et, soixante ans plus tard occupèrent Alep.

Leur cheikh y fonda un royaume éphémère (65ans) qui n'épargna pas même de ses incursions les confins byzantins.

A la fin du XIIIe siècle, leur histoire a été close, ils ont été assimilés par la masse paysanne avec les autres tribus qui changent leur nom souvent, tous les deux ou trois siècles .

(1) J. Sauvaget, Alep, p. 71, Paris 1911.

(2) 91. A. N. Poliak, p. 43.

Toutes ces tribus étaient originaires de l'Arabie centrale. Elles ont été attirées par le phénomène d'attraction qui avait contribué à les pousser hors de leur berceau primitif et qui devait continuer à provoquer l'exode des tribus entières ou de fractions de tribus vers les pâturages de Syrie et de Mésopotamie.

Toutefois, l'éclosion de l'Islam et la conquête qui s'ensuivit facilitèrent l'installation, dans le pays, d'un certain contingent d'immigrés; c'est ainsi qu'on prétend que la tribu Jeiss, appartenait probablement à l'armée de la conquête.

B — LA POPULATION ACTUELLE.

Diversité ethnique et confessionnelle.

Il serait oiseux de se baser sur les notions anthropologiques pour distinguer les grans groupes humains de notre région. Le problème de race ou de spécimen déterminé appartenant à une fraction quelconque, n'existe pratiquement jamais.

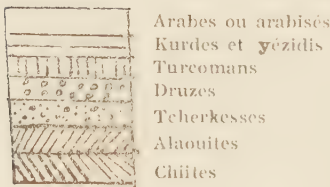
La majorité écrasante est de type méditerranéen, plus ou moins brun, mais il n'est pas surprenant de rencontrer, partout, des types blonds, parfois grands et aux yeux bleus.

Certes, la proportion varie sensiblement d'un district à l'autre, le type blond est fréquent surtout parmi les druzes du Djebel Aala.

Cependant, le morcellement ethnique acquiert un intérêt géographique certain quand il exerce une influence sur le genre de vie. (fig : 56)



Fig: 56 Les groupes ethniques et religieuses



Les gens de l'ouest(1)

On désigne sous ce vocable les habitants du plateau Occidental; paysans ou citadins, parlant l'arabe.

Leur dialecte, leur mode d'habillement, leur nourriture et leurs traditions sont peu différents de ceux des gens d'Alep, mais contrastent avec les habitants de la steppe bien qu'il existe une marge de transition relativement étroite.

(1) ou « Ahl Mogharréb ».

Ceux-ci habitent une région qui, malgré toutes les péripéties, n'a jamais cessé d'être un pays prospère grâce à la variété de ses rsssources et la fécondité de son terroin.

Sur le plan social, l'unité villageoise ou « l'esprit de clocher », se substitue à la structure tribale qui règne, d'une façon plus ou moins vivace, dans le pays de l'Est.

Exception faite de quelques villages druzes, chiïtes et alaouite, la majorité est musulmane sunnite,

Les Druzes —

Au XI^e siècle, les Druzes s'étaient installés dans le Djebel Aala(1), semant la terreur autour d'eux, détruisant les mosquées et pillant les campagnes. Ils y étaient encore nombreux et puissants au début du XIX^e siècle, bien que leurs grandes familles, comme celles des Jonblatt et Halabi(2), aient depuis longtemps émigré au Liban. En 1811, menacés d'être submergés par leurs voisins sunnites, les Druzes du Djebel Aala s'adressèrent à l'émir Béchir du Liban qui fit d'énergiques démarches auprès des autorités ottomanes. Il envoya une escorte pour ramener au Liban 400 familles druzes, dont de nombreux enfants et femmes périrent en route.

Actuellement, ils occupent 12 hameaux dans leur djebel et 5 villages dans la plaine d'Idlib. Leur nombre dépasse légèrement 2.000. La plupart est tombée sous la coupe de quelques grands propriétaires voisins.

(1) qui s'appelait, au moyen-âge, le Djebel Sumac.

(2) Familles riches et puissantes au Liban.

Les Chiites —

Ceux-ci sont les derniers témoins d'une secte qui connut une extraordinaire propagation au Xe et XIe siècle à l'époque des Hamdanides et Fatimides, Leur centre Fouaa, au Nord ouest d'Idlib fut jadis le foyer du chiisme dans la syrie Mord.

Ils sont 4.778 individus dans le district d'Idlib (Fouaa, Maaret Misrine et Kafarya), mais on en compte plus de 6.000 dans le district d'Azaz, dans les deux gros villages de Nabboul et Nghéoulé.

Les Kurdes —

Les Kurdes de notre région ne forment une masse compacte que dans le pays de moyenne montagne qui porte leur nom. Ailleurs, ils ne constituent que quelques ilots dispersés dans la rase steppe au milieu d'arabes ou de turcomans.

Leur première implantion dans le Nord-Syrien date du XVIe siècle, époque du commencement d'un vaste mouvement de déportation engagé par les sultans ottomans contr les tribus turbulentes.

La tribu *Amiki* qui fut introduite la première est originaire des environs de Konya. Deux siècles qlus tard, une deuxième tribu, les *Chakaghi*, est venu s'installer près de la précédente, après avoir été chassée de son pays natal, situé près du lac de Van en Arménie.

Ensuite, deux autres tribus arrivèrent : les *Cheikhâne*, de la Haute Mésopotamie, les *Okji Izziddine* d'origine impécise, et finalement les *Djourné* qui, comme leur prédéces-

seurs les Amiki, vinrent des environs de Konya en Anatolie.

De petites tribus, de moindre importance, existent parmi ces grands groupes, notamment les *Moussa Baghli*, les *Membidge* etc...

Les autres groupes qui se trouvent dans le pays plat sont plus ou moins arabisés. La langue maternelle s'efface rapidement parmi la jeunesse.

Les tribus du Kurd Dagh menaient une vie nomade, Elles pratiquaient la transhumance entre les contreforts de Taurus et la plaine de l'Afrine et n'avaient comme habitation que de misérables huttes de joncs ou de roseaux et les tentes.

Cependant ils « semèrent » les défilés en coupant les routes, ils s'adonnèrent au brigandage et rançonnèrent les caravanes empruntant le couloir de l'Afrine ou le col de Beylan dans l'Ananus,

Excessivement agressifs et turbulents, ils ravageaient parfois les campagnes avoisinantes et infligeaient aux habitants de continuelles vexations.

Devant cet état de choses, source de rixes sanglantes, le gouvernement ottoman a eu recours, au milieu du XIX^e siècle, à diverses mesures pour dompter cette peuplade et la discipliner.

Usant tantôt de la force, tantôt de persuasion, il est parvenu, après plusieurs campagnes meurtrières, à la soumettre définitivement et à lui donner, pour demeure fixe, leur actuel Djebel.

A la fin du XIX^e siècle, les Kurdes qui se sont fixés, ont fait de leur montagne un territoire aussi riche, aussi

bien cultivé que les plaines voisines. Ainsi peu à peu ils se sont transformés de bandits nuisibles et misérables en cultivateurs aisés, utiles et de bon voisinage.

La réputation de grossièreté aussi bien fondée que celle du bédouin qui avait été jadis attribuée au Kurde, n'est plus en cours aujourd'hui, car l'éclatement de la structure tribale et la sédentarisation totale leur ont raffiné les mœurs.

Mais la présence quelques féodaux appelés « agha » est une source de misère pour une bonne partie de cette population.

Ces agha, très souvent endettés chez les usuriers d'Alep, exigent de leur clientèle l'« aghaonié »(1) annuelle de chaque foyer.

Ajoutons que le vendetta, le jeu de hasard et l'alcoolisme qui sévissent parmi ces seigneurs fainéants les rendent plus cupides.

Cette oppression sociale a été la principale cause de la tragique jacquerie qui éclata en 1936-37; une sorte de confrérie religieuse inspirée par un imam, Cheikh Ibrahim, venant de Turquie en 1932, avait trouvé parmi la plèbe kurde un terrain favorable. Les Kurdes y adhéraient massivement pour exprimer leur mécontentement sourd et profond à l'égard de leurs chefs, les aghas.

En 1936, l'accession des nationalistes syriens au pouvoir « menaçait la situation électorale acquise des

(1) Une sorte de prestation que l'on doit verser à l'agha en nature: un bidon d'huile ou de raisiné, par exemple.

députés kurdes »(1) accrédités auprès de la puissance mandataire.

Les mourid, c'est-à dire les adeptes de la confrérie firent alors une révolte larvée contre les agha. celle-ci dura plus qu'un an et fut réprimée brutalement après avoir causé la perte de plus d'un millier de vies humaines. Quelques centaines de familles se réfugièrent en Turquie. Depuis, le pouvoir des aghas a repris de plus belle et les mourid sont devenus des éléments actifs de gauche.

En général, les Kurdes ont perdu toute notion tribale, de sorte que les agha n'appartiennent pas forcément à la tribu de leur clientèle.

Les Yézidis :

Les Yézidis ou les « adorateurs de Satan » sont également des Kurdes. Ils se répartissent dans une vingtaine de villages pour la plupart situés dans le bassin de l'Afrine.

Cette communauté dont beaucoup de ses membres se convertissent progressivement à l'Islam, est en voie d'« absorption » rapide.

Les Turcomans :

Ce sont les descendants d'une grande tribu turco-mongole qui, sous la conduite de leur prince Seldjouk, fuit son pays dévasté par les hordes tatares avec 970,

Après avoir nomadisé en Kirghizie et autour de la mer d'Aral, ils commencèrent leur mouvement vers l'ouest

(1) P. Pondot, 151, p. 125.

et occupèrent les chaînes irakiennes en 1043. Ils ravagèrent le Djebel Zawé au XI^e siècle, mais en 1265, ils mirent à sac toute la région d'Alep, de sorte que les paysans furent contraints de se réfugier à Alep même.

Les villes d'Azaz et Maarra el Noman étaient parmi leur victimes.

Les turcomans bien qu'ils aient été exposés à des mélanges successifs avec les autres peuples gardent encore quelques traits anthropologiques purement touraniens; pommettes saillantes, cheveux lisses, yeux légèrement bridés etc... (Pl XXV).

Ils parlent le vieux turc surchargé d'une forte proportion de mots arabes et la majorité parle l'arabe couramment, excepté ceux qui ont déjà oublié totalement leur langue originelle.

La masse turcomane la plus importante se trouve dans la partie occidentale du district de Djerablous. Ils sont divisés en de nombreuses tribus (ordou) qui n'ont actuellement que très peu de cohésion.

Jusqu'au début de XIX^e siècle, tous leurs bien consistaient en bestiaux, tels que les chameaux, les buffles, les chèvres et surtout le mouton, puisqu'ils pratiquaient l'élevage extensif oscillant entre les pâturages montagnards tauriques et la steppe d'Alep, alors inculte.

Depuis leur sédentarisation, ils perdirent leurs qualités guerrières et furent repoussés, à plusieurs reprises, de leurs terres conquises après chaque déferlement bédouin dans le sud de la steppe.

Aussi il est facile de constater que la toponymie atteste leur ancien séjour prolongé dans le district de Membidge et ailleurs.

Signalons également la présence de quelques petits groupes de turcs. Ceux qui se trouvent dans la région de Djerablous, les *Barak*, se distinguent par un très fort pourcentage d'individus blonds, sinon clairs.

Néanmoins, le long de la frontière, depuis le Kurd Dagb, il existe de nombreux villages turcs ou mélangés avec des Kurdes ou d'arabes, situation peu étonnante dans une zone de brassage humain sur le front septentrional du monde arabe.

Les Tcherkesses :

Il y a trois quarts de siècle, fuyant les persécutions tsaristes, plusieurs dizaines de milliers de Caucasiens musulmans, les Tcherkesses, avaient trouvé asile dans l'empire ottoman.

A ceux de la région d'Alep, à l'instar de leurs compatriotes de Djaulan ou de Homs, des terrains ont été concédés à la lisière de la steppe, encore incomplètement cultivée, pour faire contrepoids aux nomades, encore malfaiteurs et insoumis. Malgré leurs habitudes belliqueuses, il se sont rapidement adaptés à la vie paisible des champs, et leurs cultures se faisaient remarquer parmi les plus soignées.

Les Tcherkesses de Membidge s'étaient installés les premiers, en 1878, dans les ruines d'une ville délaissée

depuis 1400 à la suite du passage des hordes de Tamerlan.

30 ans après, les derniers arrivants furent hébergés d'abord à Alep, ensuite dirigés sur Khanasser, centre ruiné situé dans le couloir séparant le plateau de Hass de celui de Chbeith.

Leur effectif s'évalue à 2,500 à Membidge. 1.500 à Khanasser et plus d'une centaine au village d'Anadâne (district d'Azaz).

Ils appartiennent à deux tribues : *Abzakh* (Membidge et Anadâne), et *Kabartay* à Khanasser.

Cependant ces tribus se subdivisent en fractions. Celle de Membidge en comporte seize(1). Sur ls plan social, ils se divisent en plusieurs classes qui tendent à disparaître parmi la jeunesse, à citre : les princes (Bchèh), les néo - notables (Wark), les esclaves (Bchlèeh); fils d'anciens captifs de guerre ou de misérables. Tous sont dominés par les Kkans.

En général, ils sont hauts de taille, minces(2), le visage plat, avec quelques traits qui les rapprochent quelquefois de la race mongoloïde.

Très attachés à leurs traditions, ils gardaient leurs habits nationaux jusqu'à la deuxième guerre mondiale (Pl XXVI), puis ils ont adopté le costume européen.

Ils aiment peu le travail industriel et surtout le comme-

(1) Ce sont: Sikh, Hatk, Hatlak, Bjeh Dogh. Chebseug, Techettaw Chawaj, Bzounok, Kabartay, Tsey, Burutch, Yemzok Bej et Maratk.

(2) L'obésité est inexistante tant parmi les femmes que les hommes.

rice, mais ils rêvent d'entrer dans l'administration ou, de préférence, dans l'armée. Parmi eux, les grands propriétaires recrutent leurs gérants, qui sont très appréciés pour leur loyauté.

Les grandes occasions sont marquées de danses traditionnelles et compassées, ou au contraire, acrobatiques, qui sont absolument différentes des danses syriennes. Elles leur fournissent des divertissements sains et joyeux. Les danses par couples s'appellent *Zofèq* et *Chéchène*, et par groupes : *Woudj*.

Les Alaouites-

Confinés, depuis fort longtemps, dans la montagne qui porte leur nom, la « descente » des Alaouites dans les plaines orientales est relativement récente,

Depuis la moitié du XIX^e siècle, ils occupèrent la majorité des terres marécageuses du Ghab situées à l'ouest de l'Oronte. Un peu plus tard, ils traversèrent le fleuve et fondèrent les deux hameaux de Récif et de Jayed(1).

Il y a 35 ans, les Haraki, gros propriétaires dans la région de Maaret el Noman, ont préféré installer des paysans alaouites plus dociles et se débarrasser de leurs métayers de la tribu Mawali, qui étaient auparavant propriétaires dans les trois villages de Tell Khazir, mchérfé et Tamé(2).

D'autres grands propriétaires dans la vallée de l'Oronte, près de Salkine, ont suivi récemment cet exemple. Empêchés

(1) Voir carte Ghab Nord au 50.000e.

(2) Voir carte Hamdanié au 50.000e.

d'expulser leurs métayers par une loi approuvée en 1956, ceux-ci faisaient venir des paysans alaouites, réduisant ainsi les anciens métayers ou les ouvriers agricoles au chômage, et les obligeant à accepter les conditions, de plus en plus désavantageuses, imposées par les agha.

Cette tactique avait permis la cohabitation des alaouites avec les anciens habitants, le plus souvent originaires des tribus de la région d'Alep ou de l'Euphrate, dans une dizaine de villages qui jalonnent la rive droite de l'Oronte de Derkouch jusqu'à l'ouest de Harem.

Les Naouar-

Les Naouar de Syrie, dénommés parfois Korbatt ou chingané, ne nous paraissent pas différer beaucoup des Bohèmes ou Tziganes de l'Europe, car on leur trouve les mêmes moeurs, on leur voit tenir la même conduite, et peu-être ils parlent la même langue.

Exception faite d'une centaine de familles qui habitent dans un quartier excentrique d'Alep depuis plus d'un siècle, tous mènent une vie errante en se déplaçant parmi les campements bédouins pendant la période de printemps, utilisant des tentes extrêmement légères susceptibles d'être transportées à dos d'âne.

Ils passent l'hiver dans les endroits relativement abrités comme le Ghab, par exemple, fuyant ainsi les rigueurs de l'hiver de l'intérieur.

Les hommes travaillent comme ferronniers, rétameurs, font des cribles et, éventuellement, sont chanteurs, musiciens et bouffons.

Les femmes pratiquent la danse, le chant et, le cas échéant, des larcins. On ne saurait évaluer précisément leur nombre car ils échappent à tout contrôle par suit de l'instabilité inhérente a leur genre de vie.

Les tribus arabes-

Toutes les périodes d'anarchie, notamment celles qui caractérisent la période de la domination turque pennant le XVIIIe et la première moitié du XIXe siècle furent très favorables à la vie bedouine et par conséquent, au maintien de la structure tribale qui trouve son plein épanouissement quand l'auto-défense cède la place à la protection et l'autorité du gouvernement.

Les tribus proprement dites de la région d'Alep ne constituent point la majorité des habitants de la steppe. Le gros de ceux-ci appartient à une poussière de clans désorganisés, d'origines plus ou moins obscures, mais presque tous se targuent de nobles lignées.

En outre, chaque tribu ne constitue pas un bloc sur le terrain, comme elle le fait au moment de la transhumance, de sorte que toute tentative de représentation cartographique précise de nos tribus ne serait qu'un artifice graphique.

En général, ces tribus sont semi-sédentaires et élèvent des moutons. Voila un tableau récapitulatif de ces tribus :

Nom de la tribu	effectif (1953)	Nombre de tentes(1943)
Hadidyyîne	37.125	6.100
Mawali	18.665	2.000
Bou Khamis	3.125	515
Gailler	2.876	465
Wahab	2.750	470
Leheib	2.185	245
Ould Ali	2.500	360
Oumour	300	27
Total	69.525	10.482

Les Hadidyyîne(1)

La plus importante tribu de notre région a une origine des plus obscures et des plus douteuses. Selon une opinion très répandue, ils auraient quitté, par petits groupes, la région de Moussoul, à la suite d'une querelle intestinale, depuis trois siècles,

Ils jouissaient jusqu'au dernier quart du XIX^e siècle, d'une mauvaise réputation à cause de leurs actes de brigandage et étaient considérés comme clients des Mawalis.

Ils préféraient le travail de la terre à la vie dédouine parce qu'ils ne possédaient, comme moyens de transport, que des ânes.

Ils s'enrichirent après une suite de bonnes années, prirent conscience d'eux-mêmes et se groupèrent autour de la fraction d'Abou Kanach qui fournira, plus tard, le cheikh de la tribu. Ensuite de nombreux clans étrangers qui avaient perdu depuis longtemps tout souvenir de leurs origines s'unirent autour de la fraction principale.

(1) Voir plus de détail: A. Boucheman, note sur la rivalité Mawali et Hadidyyîne, Rev. Etudes islamiques, Paris, 1934.

C'est pourquoi cette tribu est une des plus disparates, et les détails de la mode de son habillement varient d'une fraction à l'autre, ainsi que leur tendance vers la sédentarisation définitive.

Après avoir occupé les districts de Bab et de Membidge, ils durent les abandonner, pour s'établir au sud des marais de Matekh, sous la poussée des waldé. Ces derniers, eux aussi, fuirent la Djéziréh sous la menace des Chammar, venus de Nejd.

D'autres fractions subsistent encore dans le district de Bab (Ghanatsa), à l'est d'Idlib (Bou Chehabeddine) et dans le plateau de Hass (Abraz).

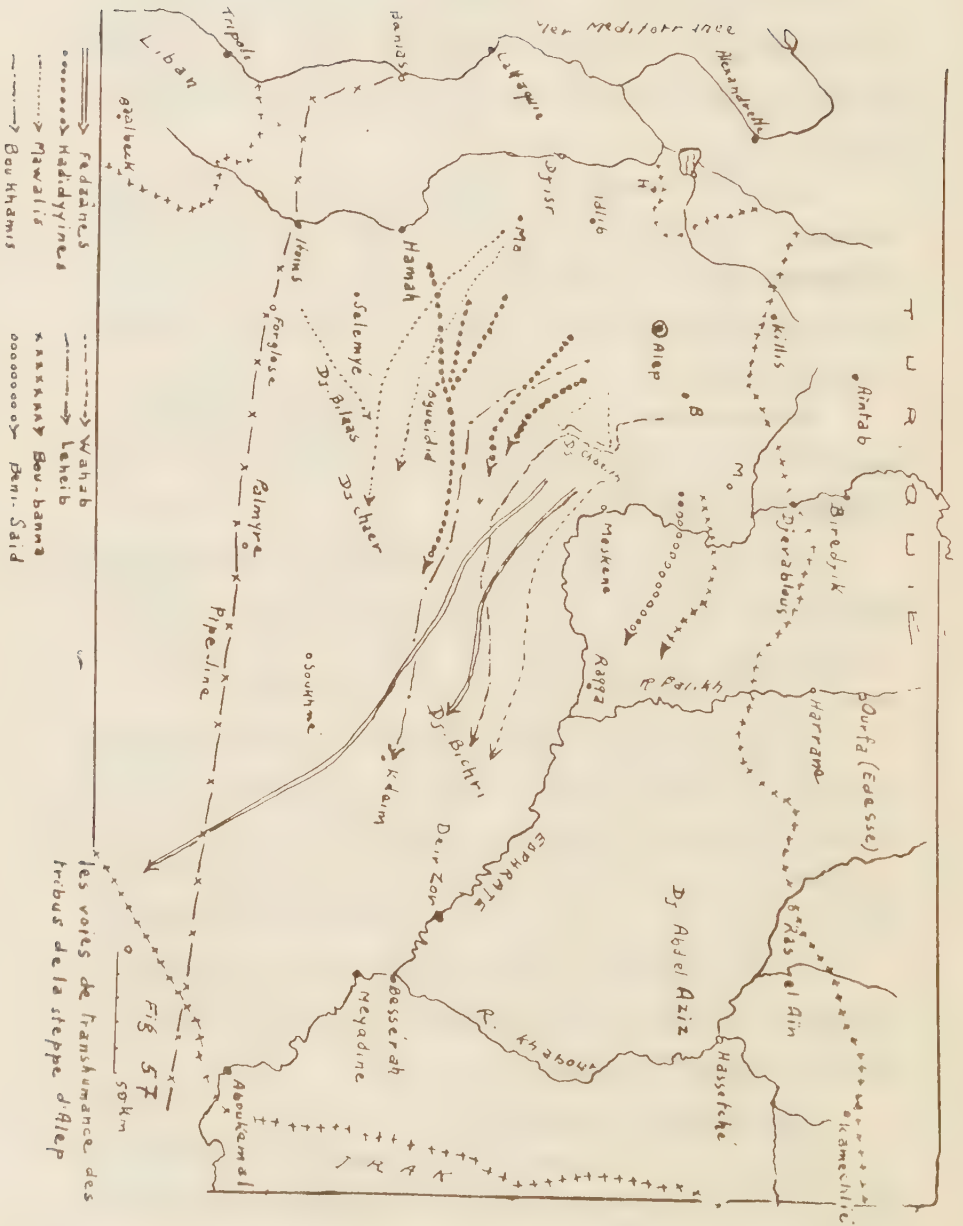
Pendant le dernier siècle, les Hadidyîne ont été chargés par les autorités turques d'assurer la protection des caravanes en route pour Damas, entre Alep et Maaret Noman, moyennant des redevances versées à leur chef.

Quand le gouverneur d'Alep, Aslâne pacha, leur concéda en 1868 des terres, dans le plateau de Ala(1), ils surent les garder, les empêchant de tomber, comme une proie facile, entre les mains des notables et usuriers d'Alep ou de Maarra el Noman, comme le firent leurs voisins, les Mawali.

Leur énorme troupeau camelin leur permettait de s'éloigner, à l'époque de la transhumance, très loin dans le Hamad, jusqu'à Soukhné (fig 57).

Actuellement, les plus aisés parmi eux, remplacent les chameaux par les camions qui assurent le transport des tentes, de l'eau, de foin et souvent l'évacuation des troupeaux

(1) Plateau basaltique à l'est de Maara el Noman.



en cas d'un éventuel danger menaçant la vie de leur bétail. Ils ont une solide réputation dans la fabrication de leur beurre fondu (samné), qui trouve toujours un marché accueillant au Liban.

Bref, les Hadidyyine qui, après avoir longuement hésité, au début du dernier siècle, à se fixer définitivement malgré toutes les avances qui leur ont été faites, se sont montrés, peu après, capables de curer les canaux antiques d'irrigation et devenir de bons agriculteurs sans cesser d'être comptés comme les meilleurs éleveurs de moutons.

Les Mawali -

La présence de cette tribu fut signalée, pour la première fois, dans le Chombol(1) au XIIe et au XIIIe siècle, époque à laquelle le pays était coincé entre les deux principautés croisées d'Antioche et d'Edesse, et recevait les coups impitoyables des hordes mongoles.

La tribu Mawali profita de cette occasion, très favorable à la rapine et fit régner la terreur dans la campagne, juste pour donner un coup de grâce à ce qu'il restait de survivant des attaques croisées et tatares.

En 1599, pendant l'apogée de la puissance ottomane, ils ravagèrent la Maamoura et, en 1654, leur prince Assaf, coupa les routes et obligea le gouvernement d'Alep à lui verser un tribut annuel.

Grisés par leur puissance, ils se mirent à attaquer en

(1) Ce mot désigne une partie du Hamad, située entre l'Euphrate à l'Est, la Maamoura à l'Ouest et la chaîne de Palmyrène au sud.

1682 les caravannes. Le Vali d'Alep, incapable de les pourchasser, intriga afin d'assassiner leur chef près de la ville.

Pour les soumettre effectivement, il fallut la coopération des valis d'Alep, de Bagdad, de Rakka et de Moussol, dans une campagne menée, simultanément, contre eux en 1719(1).

Mais la nouvelle vague bédouine des Anézès, fraîchement arrivée du Nejd, fuyant la pression wahabite, contraignit les Mawali à évacuer la steppe de Homs et de Selemyé en 1805 et s'établir dans une région, relativement difficile, à l'est de Maarra el Noman.

En 1868, l'énergique Vali d'Alep Aslâne pacha, les obligea, après les avoir épuisés, à s'adonner à l'agriculture et à construire des maisons sur le plateau de Ala.

Mais la mentalité bédouine d'anarchie et de pillage se manifesta à plusieurs occasions à la suite de grands événements politiques; en 1907 après la déposition du Sultan Abdul Hamid II et à la fin de la première guerre mondiale.

En l'an 1926, ils durent subir de lourdes pertes infligées par les troupes et l'aviation françaises pour leur coopération avec les insurgés du Djebel Zawyé et furent contraints d'abandonner plusieurs villages au profit de leurs adversaires, très fidèles à la puissance mandataire, les Hadidyyîne.

Quant à leur origine, de nombreuses légendes attestent sa noblesse .

Celle-ci leur est reconnue parmi les autres tribus, même chez les grandes tribus nomades qui les considèrent comme les anciens seigneurs du pays. Aussi le café, au cours des

(1) K. Ghazzi. Histoire d'Alep, t. III, p. 288 et 295.

réunions tribales, « doit leur être servi »(1) avant les autres cheikhs, parfois plus riches et plus puissants.

Ils étaient les seuls parmi les tribus moutonnières qui prélevaient la taxe de frateanité (khoua) dans la Maamoura, droit reconnu, en principe, aux grands nomades.

Le centre de leur sédentarisation est le village de Gatra (SE de Maarra Noman), autour duquel ils colonisaient les terres qui s'étendaient de Maarra jusqu'aux confins désertiques à l'est. Il n'en reste que quelques dizaines de hameaux, puisque la majorité est passés aux mains des grands propriétaires citadins.

Le Cheikh de la tribu passe l'hiver à Gatra. Il n'accompagne jamais ses troupeaux dans leur mouvement de transhumance dans le Hamad, mais délègue un de ses cousins pour régler les éventuels conflits. A la fin de l'automne, ils arrivent au Djebel Belaàs, puis les clans se dispersent à la recherche des pâturages et les points d'eau jusqu'à Palmyre où ils passent les trois mois de l'hiver.

A la fin de mars, ils s'attardent un peu dans le Djebel Belaàs avant de regagner leurs villages dans la Maamoura.

Les Fedaâne

C'est incontestablement l'un des plus forts groupements d'Anézé, à laquelle se rattachent les Rwala de la steppe damascaine, les Sbaa de la steppe de Homs et la famille séoudite, elle-même.

Les Anézé représentent la dernière vague des migrations en date et la plus importante. Leur pénétration en

(1) Boucheman, p. 25.

Syrie a eu lieu pendant la première moitié du XVIIIe siècle, venant de Nejd, en Arabie centrale.

Ils devinrent, malgré les Ottomans, les maîtres absolus du désert syrien pendant le XIXe siècle. En 1830, ils assiègèrent Bagdad et en 1855 ils attaquent et saccagent les faubourgs orientaux d'Alep.

Ce n'est qu'en 1868 seulement qu'une expédition énergique attaqua les Fedaâne, réduisant leur force agressive et les amenant à récipiscence.

Néanmoins, ils continuèrent, peu après, leurs actes de pillage ainsi que le prélèvement de la taxe de fraternité, livrant les emblavures à leurs troupeaux, sans épargner les jardins et les vergers.

C'est en 1870 que le pacha d'Alep fut contraint de concéder à leur chef, grand'père de l'actuel, tous les terrains du plateau de Chbeith et quelques vastes domaines au nord de Djebboul, pour les ménager et co, conjurer jurer leurs dangers.

Le 20 octobre 1918, le retrait des troupes de l'Entente, fut une excellente occasion pour satisfaire leur instinct de rapine. Des centaines de ces nomades s'abattaient sur Alep « armés de fusils, montés à cheval et à chameau, venus pour la curée, parcourent les rues de la ville, attendant l'aubaine »(1) et ils pillèrent une partie de la ville.

Opportuniste par excellence, leur chef qui, par sa perspicacité bédouine, pressentit l'imminence du mandat français sur le pays, se déclara le fervent ami de la France et augmenta ainsi ses privilèges, tout en continuant à perce-

(1) 67. P. Baurain, p. 114.

voir la (khoua) de nombreux villages de la Maamoura, droit qui lui était confirmé tacitement jusqu'à l'indépendance de la Syrie en 1945.

Le Cheikh habite, avec ses fils dans un palais équipé de toute le confort moderne; eau courante, bains, chauffage central, parc d'autos etc... à Jobb el Ali, sur le versant nord du Djebel Chbeith

Il possède plusieurs villages sur le Balikh (affluent gauche de l'Euphrate), sur l'Euphrate, en amont de Meskéné et une série de villages s'étendant de Djebel Chbeith jusqu'à Meskéné.

Il fut le premier chef de tribu qui ait employé l'automobile dans les razzias. En effet, en 1929, il abattit 200 chevaliers d'une tribu ennemie (Jeiss) et vengea son œil crevé auparavant.

Grâce à la voiture il peut envoyer ses ordres et recevoir les nouvelles des piurages ou de ses troupeaux, partir pour régler les conflits avant leur aggravation et poursuivre ses affaires administratives.

Egalement, dans l'intention de consolider son prestige, il possède un luxueux pavillon à Alep même.

Le Cheikh ne s'est jamais intéressé à promouvoir la sédentarisation de ses fedaânes qui, pendant l'été, remplacent les tribus moutonnières dans les solitudes brûlées de Chombol, et atteignent rarement le Chbeith, sauf dans le cas de la pénurie de l'eau. En hiver, ils se déplacent au sud de Meskéné dans la région de Dj Bichri et El Kom.

La recherche des pâturages et l'approvisionnement en dattes peut conduire une partie des Fedaâne plus au

sud, jusqu'à Wadi Hauran (affluent droit de l'Euphrate en Irak). Plusieurs fois, ils ont longuement stationné en Irak.

Le départ de la région d'hivernage a lieu, en général à la fin du printemps; le départ de la zone d'estivage vers la fin de septembre. Ces mouvements ne sont pas nécessairement précédés d'un regroupement de la tribu, car chaque fraction se déplace isolément; mais la plupart emprunte la rive de l'Euphrate.

Les Waldé

Ceux-ci appartiennent à la grande confédération de Bou Chaabâne, ainsi appelée du nom d'un ancêtre commun. Ils occupent les deux rives de l'Euphrate depuis Aroûda (25 km au Nord de Meskéné) jusqu'en aval de Rakka.

Les Waldé, tribu essentiellement moutonnaire, ont pu occuper leur emplacement actuel dans le Nord-syrien, dès le XVII^e siècle, à la faveur de l'expulsion des tribus Chammar et Tayy par les Anézé.

Ils ont perdu aussitôt beaucoup de leur cohésion tribale et se sont sédentarisés. Ils occupent plus de 50 villages au bord de l'Euphrate et dans le district de Membidge.

Par suite de leur installation, ils ont refoulé de petites tribus arabes déjà sédentarisées, vers le nord, qui, à leur tour, poussèrent les Turcomans un peu plus vers le Nord également.

Les Bou Khemis —

Bien qu'ils soient inféodés aux fedaâne, les Bou Khemis sont, pourtant, originaires de la Confédération Dleim, qui

habitent sur les rives de l'Euphrate au-delà de la frontière syrienne.

Ils s'étaient installés d'abord au bord du fleuve en aval de Rakka en 1850, mais les vexations du Vali de Deir ez zor les ont obligés à réadopter la vie nomade en 1882.

Ils peuplent quelques villages au Nord de la saline de Djebboul et s'associent avec les citadins dans la culture et l'élevage.

En hiver, ils poussent leurs troupeux jusqu'au Djebel Bichri.

Au printemps de 1947, un orage sableux faisait périr-le gros de leur cheptel. Ils ne furent sauvés que grâce à l'intervention de l'armée.

Leur caractéristique est l'emploi de tentes blanches en laine pendant l'été qui les protègent des réverbérations du soleil mieux que les tentes noires.

Gaillar : Ils se prétendent être venus de l'Irak au début du XVIII^e siècle et se rattachent aux Hadidyyîne. Presque la moitié est sédentaire dans le district de Bab et de Membidje, le reste est encore nomade. Ils hivernent à Bichri, mais poussent leur troupeaux souvent, en été, jusqu'à Azaz et le Kurd Dagħ.

Wahab : Entièrement nomades, ceux-ci ne possèdent ni terres ni maisons fixes. Ils oscillent entre Chbeith (l'été) et le Bichri (hiver),

Lheib : Cette tribu, originaire du Nejd, avait de puis longtemps une mauvaise réputation. Ils se rallièrent aux Mawali et provoquèrent des guerres périodiques contre les Hadidyyine. Presque la moitié de l'effectif de cette tribu

habite le Hass, les autres se répartissent entre le district d'Idlib et le Roudj méridional. En hiver ils s'éloignent jusqu'au Kdeim (NE de Palmyre).

Les Hanady :

Cette tribu a été introduite dans la steppe alépine à la faveur de l'occupation égyptienne sous Méhemet Ali (1832-1841).

Constituant quelques détachements de volontaires irréguliers (Bachibouzouk) dans l'armée, ils durent se marier avec des bédouines de la région.

Ils s'installèrent d'abord dans la contrée, encore complètement inhabitée, sise à l'Est de Sfiré et de Bab, tout en se consacrant à l'élevage extensif.

M. Cuinet disait « cette population errante s'est fixée, elle n'a point eu à le regretter, car s'étant adonnée à l'agriculture, elle possède aujourd'hui bon nombre de villages prospères et de belles propriétés qui leur ont fait oublier les mières de la vie vagabonde d'autrefois »(1).

Aujourd'hui, ils sont dispersés près de la Sebkhah de Djebboul, dans le district de Membidge, dans le Ghab et près de Khàne Cheikhouné.

Ils entretiennent encore des relations avec leurs anciens parents égyptiens qui se trouvent en Arich (Sinaï), à Damenhour et dans les environs d'Alexandrie.

(1) 73. V. Cuinet, p. 146.

Conclusion :

Il seait superflu de citer les autres tribus qui peuplent la steppe.

Celles-ci ne sont on effet que de petits groupes détachés des tribus principales qui existent en dehors de notre région.

Peu à peu, grâce au contact permanent avec les sédentaires, les moutonniers semi-nomades, avec les Kurdes et les Turcomans, ils se transforment et finalement, s'amalgament avec les populations d'origines extrêmement disparates au milieu desquelles ils se sont établis.



CHAPITRE VII

LA VIE RURALE

A — NOMADES ET SÉDENTAIRES :

Définition et généralités

Depuis l'aube de l'histoire, la région comprise entre l'Oronte et le coude de l'Euphrate a été un théâtre sur lequel se sont confrontés deux mondes tantôt antagonistes, tantôt associés; le monde sédentaire et le monde nomade.

La ligne de démarcation y est essentiellement instable car elle est fonction de deux facteurs qui déterminent son tracé; le premier est physique : la pluviométrie, le second est politique : l'ordre ou plus précisément la paix ou le désordre.

Nous avons constaté auparavant comment l'isohyète 250 mm qui, dans le cas moyen, constitue la bordure SE de notre région et celle de la culture sèche peut, pendant les années médiocres, dépasser vers l'ouest la ville d'Alep elle-même et contribuer, par conséquent, provisoirement au moins, à l'extension du désert et de sa suite le nomadisme aux dépens de la culture.

Plus durable et plus néfaste est une période d'anarchie politique ou de mauvaise administration. Le nomade est toujours prêt à semer la ruine(1), ravager les emblavures,

(1) Les proverbes du pays l'attestent: « Les nomades en décampant laissent la ruine derrière eux » et « on t'apprécie autant que les nomades apprécient un architecte ».

et livrer les arbres fruitiers comme une proie facile à ses troupeaux.

par contre l'autorité d'un gouvenement fort peut faire de ce bédouin un être utile qui active les échanges et par conséquent fait prospérer les deux partenaires.

Ceci est généralement vrai en ce qui concerne la steppe.

Ce règne de l'ordre soumet celle — ci à une ocupation entamée sur deux fronts : d'abord à l'ouest, les sédentaires ou les citadins font la conquête des terres vacantes et sûres, de l'autre côté le nomade voit ses terrains de parcours se rétrécir, perd son troupeau à cause d'une razzia, d'une épidémie ou d'une sécheresse etc... et se trouve containt de se fixsr au sol.

Cette sédentarisation n'empêche pas l'ancien nomade de garder la nostalgie de la vie errante, renforcée par l'incertitude de la nature. Il lui paraît prudent de ne pas « mettre tous les oeufs dans un seul panier » et d'associer l'élevage extensif, dès que les circonstances le permettent, au travail de la terre qui n'absorbe d'ailleurs pas tout son temps.

Cet élevage lui devient de plus en plus difficile, car derrière lui d'autres nomades se sont fixés à la façon des dépôts abandonnés par des vagues déferlantes. Les pâturages du Hamad ne peuvent pas nourrir une quatité illimitée de cheptel pendant le printemps. De plus, le semi—sédentaire qui ne possède généralement pas de chameaux est incapable de s'éloigner comme le nomade et finit par renoncer à cet élevage. Il cesse d'être un « chaoui » et devient un fellah qui tourne le dos au désert et à son ancienne vie.

Avec le temps, les liens qui le rattachent à la tribu d'origine se relâchent puis disparaissent. L'esprit de clan cède la place à l'individualité villageoise, matérialisée par la pratique de l'exploitation communautaire et par une sorte d'autonomie spirituelle concrétisée par la vénération d'un santon local, parfois discutable, dont le « mazar » se trouve juché au sommet d'une butte.

Le cri de ralliement déjà oublié se remplace par des dictons plus ou moins satiriques, d'un village à l'autre.

La sédentarisation est presque irréversible. L'histoire de la Syrie fournit peu d'exemples concrets de retour à la vie bédouine de paysans fixés au sol depuis longtemps excepté les semi-sédentaires qui n'ont pas encore rompu totalement avec leur passé nomade.

La sédentarisation prolongée conduit inévitablement à la surcharge de la steppe, situation qui incite à varier les ressources du sol en introduisant l'irrigation, d'ailleurs facilitée par le contact de plus en plus intime avec le monde sédentaire traditionnel, plus riche en expérience.

Les cultures arbustives, vignobles et olivettes parfois, s'étendent jusqu'à leur limite climatique extrême, accaparant les terroirs médiocres et rodailleux, peu propices à l'emblavure, comme l'attestent les vestiges des terrasses et les champs épierrés sur versants de Hass et de Chbeith.

Mais, hélas, cette évolution pacifique est extrêmement vulnérable. Il suffit qu'une période d'instabilité politique survienne pour que le désert reprenne avec usure le terrain perdu. Les paysans se réfugient dans les centres fortifiés ou s'inclinent devant les nomades avec stoïcisme. Ils auront à

supporter toutes sortes de vexations et de souffrances.

Le nomadisme devient plus profitable, les rezzous sont de plus en plus fréquentes. Les tueries qui en résultent, entre autres fléaux, maintiennent une espèce d'équilibre démographique proportionné aux ressources de la steppe désertique qui résident dans la cueillette des fruits de la nature, les troupeaux servant d'intermédiaires.

En revanche, le plateau occidental, à part le Kurd Dagb et les marécages du Ghab et du Roudj dont la colonisation est contemporaine, fut un pays de sédentaires depuis la plus haute antiquité. Ce sont les « gens de l'arbre » ou « Ahl oud ».

Le paysan, libéré du souci de la sécheresse, est moins fataliste et plus entreprenant. Les traditions héritées dequies des millénaires et peu altérées peu altérées par le temps, font souvent de lui un artisan, relativement ouvert, perméable à toutes les innovations et qui peut, le cas échéant, s'adapter aisément à la vie citadine.

Arboriculteur et sûr de lui-même, il embauche, pour la récolte des olives, le nomade qui traverse le pays au moment de la transhumance.

Les reliefs, relativement accidentés, constituent un milieu naturellement défensif qui enlève au nomade toute envie d'agression et le rend effectivement inoffensif.

Tels sont les deux mondes qui se touchent et se complètent. Leur bon ou mauvais voisinage ont déterminé la prospérité ou la décadence du pays.

La situation du pays avant 1860—

Le régime turc fut extrêmement néfaste pour le pays. Chateaubriand a reconnu que sous « l'autorité turque, peu d'années suffisent, en Syrie, pour que le terrain le plus fertile devienne désert »(1).

Vers 1780, il ne restait dans notre région que 400 villages sur 3.200 qui existaient à l'époque de la conquête turque. Le voyageur n'y voyait que des maisons en ruines, champs en friches et une campagne qui se dépeuplait rapidement car les cultivateurs se réfugiaient dans les villes(2)

L'imprécision de la propriété fut un excellent moyen d'introduire une foule de charges qui avaient pour effet d'accabler le paysan. Les Vali(3) ne concédèrent les terres domaniales qu'à des conditions très lourdes; la moitié ou les deux tiers des récoltes.

Le soldat n'était pas moins redoutable que le nomade, « c'est un vrai brigand sous le nom de soldat »(4)

Dans les régions voisines des nomades, il faut semer le fusil à la main. La moisson, vite faite, on faissit enterrer le blé dans des citernes creusées dans le sol « matmoura », bien déguisées, pour ptotéger les récoltes des regards « dévorants » du soldat de passage ou du nomade(5).

(1) Cité par H. Guys, Esquisse de l'état politique et commercial de la Syrie, Paris 1862, p. 26.

(2) 96. C. F. Volney, p. 44

(3) Gouverneurs ottomans.

(4) 96. C. F. Volney, p. 246.

(5) Ces silos n'ont disparu qu'à la veille de la deuxième guerre mondiale.

Le premier souci de chaque gouverneur était de récupérer le prix de sa charge et même au-delà, en employant des méthodes maintes fois répétées : corruption, spoliation, extorsion et accaparement des vivres. Les villes souffrirent de temps en temps de la famine.

Pour comble, les actes de brigandage commis impunément par les Kurdes, les bédouins et les troupes contribuèrent à dépeupler la campagne au profit des villes ou bien dans les provinces libanaises semi-autonomes et à rendre les semi-sédentaires à la vie errante. La limite du monde sédentaire ne dépassait pas le Bab et le «village» de Sfiré. Au-delà, vers l'Est, les nomades étaient les maîtres incontestables du plat pays.

Reprise contemporaine de la sédentarisation

La sédentarisation est en effet une transformation radicale qui affecte le paysage géographique. Elle provoque un bouleversement de la mentalité bédouine à cause du changement du genre de vie qui en résulte.

La steppe de transhumance devient une zone de culture ponctuée de villages. L'ancien bédouin n'est plus le pillard professionnel d'antan. Dès qu'il acquiert par son travail une certaine aisance, il devient plus doux et plus aimable.

L'ancienne autorité de son chef de tribu lui masquait toute notion religieuse et métaphysique(1) . Maintenant

(1) Un citadin demande, une fois à une bédouine - Pourquoi tu ne fais pas le jeûne du mois de Ramadân - Qu'est-ce que Ramadân? il n'est pas notre Cheikh pour qu'il méritât cette obéissance, lui répliqua-t-elle.

chaque village a son « sayed » qui assure la direction de la prière commune, et les confréries religieuses trouvent là, un milieu très favorable.

Cependant cette transformation qui s'est déroulée dans notre région n'est point un phénomène simple. Ses causes sont, en effet, multiples et complexes. Plusieurs facteurs ont déterminé l'accélération du mouvement de la fixation au sol :

a : Le déséquilibre du monde nomade : Le déferlement des deux flots successifs nomades ; Chammar et Anézé, sur le Hamad a eu pour effet immédiat le bouleversement de la répartition territoriale entre les tribus en place. Les Mawali, comme nous l'avons évoqué, ont été contraints de se déplacer plus au nord et de pratiquer, en partie, la culture, après avoir perdu la plus grande partie de leurs pâturages habituels situés près de Sélemyé et à l'Est de Homs.

Les Chammar qui évacuèrent la Chamieh devant les Anézé, avaient, à leur tour, chassé les Waldé qui ont été établis ultérieurement au bord de l'Euphrate.

Cette pression démographique exercée dans un pays à économie primitive incite les vaincus à trouver un type d'économie agro-pastorale, susceptible de se substituer à celle du domaine perdu dans le Hamad.

b : Les caravanes de commerce qui parcouraient le pays en tous sens étaient une source de profit pour les grandes tribus de la région. Les Mawali et les Hadidyyîne étaient chargés par le gouvernement d'assurer la sécurité des caravannes entre Alep et Hama. Or après le percement du canal de Suez; le courant commercial s'est détourné progressivement en faveur du canal. Plus tard, à la fin du XIXe

siècle, le chemin de fer porta un dernier coup en faisant tarir totalement ces ressources plus ou moins illicites.

c : Les autorités ottomanes, elles-mêmes, ont favorisé cette sédentarisation en distribuant gratuitement des terres vacantes, à charge pour les bénéficiaires, de les mettre en culture. Le sens de cette évolution fut soutigné par le fait que l'on exigea du preneur de « faire feu » sur la terre, c'est-à-dire de construire un village.

Le gouvernement n'a fait, en effet, que hâter et canaliser une tendance spontanée résultant de la ruine de quelques tribues vaincues.

En 1859, 500 tentes de waldé passèrent l'Euphrate et s'installèrent sur la rive droite du fleuve. La même année, le Vali d'Alep donna des terrains, entre le Sebkha et Bab, à des nomades *Ferdoûne*, en vue de s'y fixer.

Mais le champion de la sédentarisation fut le, Vali d'Alep Aslâne Pacha, qui, en 1868, obfint la soumission des tribus après une campagne impitoyable. Il obligea une fraction de celles-ci à se sédentariser dans le Hass et les fit participer à la vie normale des sédentaires en leur faisant payer les impôts et se soumettre au service militaire obligatoire.

En 1870, le gouvernement ottoman s'intéressa plus sérieusement au problème bédouin et créa « la préfecture bédouine » afin d'organiser la sédentarisation. Un conseil de Cheikh de tribus siégea auprès du dirigeant de cet office.

Le sultan Abdul-Hamid II, dès son accession au trône

en 1876 instaura le régime de *Tchiftlik* concernant les terres en friche. La direction de cette organisation aida les candidats par l'octroi de l'attelage, de provisions et d'ustensiles agricoles. En outre ils furent dispensés de tout impôt, excepté de celui sur le bétail par tête. Les pelotons de « muletiers » assurèrent la sécurité des domaines « sultaniens ».

Des jardins-modèles furent créés, notamment celui d'Abou Qalqal (SE de Membidge) qui fut une véritable oasis opulente.

Au bout de quelques années plus de 500 villages tchiftlik ont été créés *ex-nihilo* dans la steppe. Le mouvement s'est poursuivi avec une vigueur accrue et, en 1907, le voyageur anglais Marc Sykes, cite l'exemple de 56 villages reconstruits à l'est d'Alep dans l'espace de trois années(1).

D : Les migrations pastorales qui entraînaient des tribus entières ont été singulièrement réduites par l'occupation des terrains vagues et l'amenuisement des jachères, d'autant plus que, depuis l'effondrement de l'empire ottoman, elles ont été gênées par le passage des frontières, sinon prohibées.

E : Les autorités mandataires françaises qui fondèrent le « service de contrôle bédouin » avaient la ferme résolution de mettre fin aux actes de brigandage et à l'insécurité. Les *razzias* devinrent de plus en plus rares et cette source de profits illicites tarit.

Cependant les nomades, pour des raisons inspirées

(1) 86. R. Mousterde et A. Poidebard, p. 15.

par la politique coloniale(1), furent traités avec certains égards, et continuèrent à accabler les paysans du « tribut de fraternité »(2), qui n'a été aboli définitivement qu'en 1945. D'autre part, aucune politique systématique de sédentarisation n'a été entreprise sous le mandat; les officiers du contrôle bédouin furent guidés par une idée fixe selon laquelle le bédouin est très attaché à la vie errante et considère le travail de la terre comme une déchéance; point de vue vrai pendant les périodes de troubles mais injustifiable avec le retour à la sécurité.

F : La qualité la mieux considérée dans chaque Cheikh est, après celle du courage au combat, la générosité prodigue. Cette générosité arabe a fait de ce chef nomade, toujours en quête de nouveaux revenus, un pionnier de sédentarisation, cherchant par tous les moyens à posséder et exploiter les terres, après avoir perdu définitivement les ressources provenant de procédés inhérents à l'anarchie bédouine.

C'est ainsi que les qualités du nomade deviennent parfois, un facteur de sa fixation. Le chef de la tribu installe d'abord les éléments les plus deshérités de sa tribu, ou s'il les juge incapables, il n'hésite pas à engager des paysans étrangers plus habiles que ses hommes maladroits voire même des jardiniers citadins.

G : Le transport ferroviaire d'abord et le développement de l'emploi de l'automobile ensuite ont eu pour conséquence

(1) 142 V. Müller, p. 159.

(2) 158. J. Weulersse, p. 63-64.

le bouleversement de l'infrastructure de l'économie des nomades. Les grandes tribus chamelières tirent de moins en moins profit de leur troupeau camelin. L'idée de noblesse et de richesse n'est plus associée à la possession des chameaux qui ne trouvent aucun débouché(1).

Le camion le remplace progressivement dans son travail lors de la transhumance. L'auto qui a été introduite dans les campements nomades comme un excellent moyen de défense ou d'agression est devenue un puissant élément de stabilisation tout en maintenant et en consolidant le caractère quasi-féodal du chef, lui permettant de surveiller facilement ses plantations, ses terres et ses troupeaux.

H : Les cours très élevés des céréales pendant les six années de la dernière guerre et l'interruption des relations immédiates entre le paysan et le dépositaire de la ville de même que l'usurier, à la suite de l'instauration d'un office allié assumant l'achat direct des récoltes(2), ont été des facteurs très encourageants à la sédentarisation. Bien des paysans se sont enrichis ou au moins libérés de leurs anciennes dettes.

I : La fin de la guerre fut marquée par la course à la possession des terres. Sous l'initiative des chefs des tribus, chacun cherche à se tailler un domaine dans les confins désertiques encore en friche. Le service des domaines s'est hâté aussi de s'approprier toutes les terres

(1) La boucherie cameline est de moins en moins appréciée dans les villes et réservée aux quartiers de classes pauvres.

(2) O.C.P. ou office des céréales panifiables.

susceptibles d'être défrichées. Le souci de chaque chef est de prouver aux autorités la véracité de la vivication des terres dont il réclame la possession légale par un titre.

Actuellement nous assistons à l'arrêt de la sédentatisation et même à la reprise de nomadisme pour des causes multiples que nous verrons plus loin. De toute façon cet arrêt n'est point conforme à la prophétie de J. Weulersse (1946) qui prévoyait le retour de l'anarchie bédouine sitôt l'indépendance du pays reconnue(1).

B — LE REGIME FONCIER DE LA TERRE.

La Syrie ne connaissait avant le Mandat Français consécutif à la première guerre mondiale, aucun cadastre. L'immatriculation, dite de Defterkhané, léguée par les Ottomans, n'a pas été établie dans l'intention de constituer et de définir les droits de la propriété, mais plutôt dans un but essentiellement fiscal(2).

Celle-ci, entreprise dans des conditions extrêmement défavorables, ne protégeait nullement la propriété, mais contribuait à augmenter le nombre des conflits et litiges au lieu de les supprimer.

Dans maints endroits, les paysans craintifs, sceptiques et mal informés sur le but réel de l'opération, s'abstenaient de déclarer l'étendue réelle de leurs propriétés ou refusaient

(1) 158. J. Weulersse, p. 313.

(2) Sur un titre délivré à un paysan Kurde on lit: «Bienfond limité à l'E par une piste, à l'ouest par une montagne, au Nord une piste, et au Sud un verger».

d'en prétendre la propriété « pour ne pas être recrutés par la corde au service militaire ».

Les notables et les chefs des tribus profitaient de la vénalité des fonctionnaires d'une part, de l'ignorance et de la naïveté de la masse paysanne de l'autre pour étendre leurs terres aux dépens des autres.

Enfin en 1926 fut créée la régie du cadastre. Cette entreprise avait pour but un vaste programme de délimitation et de remembrement des propriétés foncières, notamment de celles qui se trouvent sous le régime de la co-propriété.

Elle visait également à l'amélioration foncière, à l'embellissement des villes et villages et aux perfectionnement de la tenue des registres fonciers.

Ce programme est considéré comme la condition essentielle du développement de l'agriculture et de l'assainissement du régime foncier.

En effet, la consolidation de la propriété, tout en écartant les contestations et les litiges, crée pour les propriétaires une atmosphère de sécurité qui les encourage à redoubler d'efforts et à augmenter les investissements pour l'amélioration de leurs exploitations.

Cependant l'insuffisance des crédits, et non le manque des techniciens, empêche ce service d'accomplir assez vite son oeuvre indispensable. Les travaux exécutés jusqu'en 1957, recensement et délimitation, couvrent les terrains de cinq districts (cazas); Bab, Membidge, Djebel Semaâne, Djerablous et Maarra Noman.

Dans les deux districts de Djisr Choghour et d'Idlib, les travaux sont en cours. Malheureusement les districts de

Harem, de Azaz et d'Afrine n'ont pas encore bénéficié d'aucune amélioration foncière.

En Syrie, les terres mises en valeur par la culture et susceptibles d'une appropriation se répartissent en terres *mulk*, en terres *miri* et en terres *wakf*.

Les terres dites *mulk* qui correspondent à la pleine propriété ne constituent qu'un pourcentage négligeable et sont limitées au voisinage des villes. Elles sont assujettie à la loi musulmane de succession.

Les terres *wakf*(1) sont les terres rendues inaliénables par leurs anciens propriétaires et dont la jouissance a été affectée à une oeuvre pieuse. Ce sont des biens de main-morte ou *wakf* public.

Quant au *wakf* *zourri* « de postérité », il n'est affecté à une oeuvre d'utilité publique qu'après l'extinction des bénéficiaires de l'usufruit,

Les terres constituées en *wakf* n'étaient pas seulement à l'abri de toute confiscation, mais protégeaient la propriété acquise de l'imprudence d'un éventuel descendant prodigue.

Le scrupule de conscience n'était pas suffisant pour protéger ces terres dont l'acquisition par leurs anciens propriétaires a été, dans la majorité des cas, contestable sinon scandaleuse.

En fait, l'immatriculation de 1858 et celle de 1927 ont réduit à très peu de chose le domaine rural des

(1) Elles correspondent aux terres *habous* en Afrique du Nord.

wakfs; les usurpations commises par les notables, la conversion des wakfs zourri en propriété privée ont continué de plus belle.

Il subsiste quelques villages dont la gérance est confiée au service des domaines publics qui verse les impôts perçus à la direction des wakfs.

Les terres *amiri* dont la propriété théorique revient à l'Etat sont, en fait, des terres de propriété privative avec tous ses attributs. Seul le régime de succession échappe au droit coranique. Le régime amiri constitue l'évolution ultime du système de la propriété rurale.

Les *terres domaniales* : constituées en majeure partie par les propriétés du Sultan Abdul Hamid II qui sont revenues au domaine. Elles s'étendent en majorité à l'Est du méridien d'Alep sur une superficie de 462.000 hectares comprenant 758 villages, soit 20% du total des terres de la région,

Ces terres ont connu une extension considérable à la suite de l'incorporation des terres dites « mortes ». Ces dernières, non délimitées, sont en voie d'appropriation par les gros propriétaires nomades, car il leur suffit de les exploiter pendant 10 ans d'une façon notoire, paisible et ininterrompue pour avoir le droit d'obtenir gratuitement un titre de propriété.

La loi qui n'autorise pas le bénéficiaire à obtenir une superficie supérieure à 500 ha ne constitue pas un véritable handicap : le cheikh bédouin fait enregistrer les terrains acquis au nom des membres de sa famille, de ses

serviteurs ou, éventuellement de ses esclaves, mais pratiquement il en reste le seul possesseur.

Pour empêcher que les terres défrichées tombent entre les mains de leurs chefs, les néo-sédentaires se hâtent d'inviter le service des domaines à s'approprier les terres conquises sur la Hamad et se contentent d'être les usufruitiers « sous la protection du gouvernement ».

Les anciennes terres domaniales, recensées et délimitées, sont situées, en général, dans des régions relativement plus humides. Elles sont alloties aux paysans-exploitants soit sous la forme de location simple moyennant une dime(1), soit par bail emphytéotique ou enfin par location-vente en en 15 annuités(2).

Toutefois, en cas d'accès à la pleine propriété, le opin ne doit pas avoir une superficie supérieure à 50 ha dans les terres de culture sèche et à 10 ha quand la terre bénéficie d'une irrigation organisée. L'administratisme des domaines devait, en principe, intervenir pour permettre la cession de ces terrains aux tenanciers précaires et encourager la petite et la moyenne propriété.

Quant à donner des terres à ceux qui n'en ont plus, le service ne peut y prétendre facilement, car, en fait, les terres « disponibles » sont pratiquement occupées depuis la dernière guerre mondiale et les terres en voie d'appropriation ont été réservées, en majorité, à satisfaire les demandes insatiables des grands chefs de tribus ou les propriétaires citadins.

(1) En fait l'impôt ne dépasse pas le vingtième des récoltes.

(2) Système en voie de liquidation à partir de 1951.

Certes, le service a procédé à la distribution, à des journaliers agricoles, de terrains gagnés sur les anciens marais de Matekh.

Malheureusement l'expérience n'a pas donné le résultat escompté; les nouveaux propriétaires, démunis de tout capital, ont dû, en peu de temps, confier leur exploitation aux autres.

Sous le régime Zaïm, en 1949, comme auparavant sous le régime de Mondat, on a procédé à la distribution d'une partie de ces terrains, mais la portée des deux opérations a été très limitée. Elles ne sont effectuées, en grande partie, qu'au profit des seigneurs terriens.

Au dire vrai, les dirigeants syriens, d'origine bourgeoise, n'ont manifesté ni bonnes dispositions, ni passion pour les questions sociales.

Cependant l'appropriation et la distribution des terres domaniales a constitué un slogan électoral très apprécié parmi les classes paysannes déshéritées. Mais contre sa réalisation on voit se dresser, au parlement, la plupart des « interprètes du peuple »(1).

Le régime de la propriété communautaire (Mouchaà).

La propriété individualisée n'existe dans le Nord-Syrien que dans les régions où la terre arable est discontinue, extrêmement émiettée ou compartimentée, c'est-à-dire

(1) Ces lignes ont été écrites avant l'union syro-égyptienne et la promulgation de la loi de la Réforme agraire du 27. 9. 1958.

dans la zone antérieurement boisée du Kurk Dagħ et dans celle du Karst.

Dans le domaine forestier, il s'agit de lopins défrichés aux prix d'un gros effort humain dans un cadre familial. Ailleurs, dans les champs de lapiez, le travail à accomplir n'est pas moins absorbant, car il faut épierrier chaque poche de terre rouge et construire des murettes en pierres sèches, qui servent de limites entre les différentes propriétés.

Ici comme là-bas, l'hétérogénéité du terroir et l'abondance d'obstacles ne sont point favorables à la discipline collective.

En revanche, dans les plaines plates ou modérément ondulées, la propriété individuelle cède la place à un véritable openfield, à assolement obligatoire notamment dans quelques villages-témoins où la redistribution périodique des parcelles est encore pratiquée.

Cette morphologie agraire paraît conforme aux intérêts de la communauté villageoise dans un pays ouvert et sans défense naturelle, excepté celle du corps social que constitue le groupement humain et qui agit en bloc.

Sans qu'on puisse se fonder sur des documents historiques, ce système semble très vieux en Syrie steppique. La prédominance exclusive de l'habitat groupé n'est pas en soi un indice probant lorsque l'eau potable se trouve à portée de tout le monde ou de cinq mètres au maximum de profondeur?

D'autre part les quartiers qui forment le terroir sont

connus sous des noms propres inexplicables étymologiquement, en général.

La propriété collective entrave en quelque sorte la pénétration étrangère dans le village et protège l'unité de la communauté.

Toute vente d'une quote-part de l'indivision à un étranger sans le consentement préalable des autres membres qui ont, selon la tradition, le droit de préemption, constitue une violation et est considérée comme un acte hostile envers tous les habitants.

La cohésion se manifeste encore plus si, par hasard, un paysan dont la terre est hypothéquée risque d'être expropriée au profit d'un étranger au village ou surtout d'un citadin. Le groupe ne manquera pas de l'aider par solidarité collective, afin que sa terre ne tombe pas aux mains du créancier.

Les villages type mouchaa

Le type originel du système mouchaa à redistribution périodique par tirage au sort tous les deux ou trois ans selon la règle d'assolement en vigueur, existe encore dans le Nord-syrien, dans quelques villages-témoins sur le versant méridional du Djebel Zawyé et dans les villages de colonisation récente à l'orée du désert au sud du Djebel Chbeith.

En général le terroir est divisé en un certain nombre de quartiers (*sedd* ou *maqsam*) portant des noms distincts, et dont les qualités agronomiques ne sont pas les mêmes.

Souvent, quand le terroir est homogène et vaste, la

division en quartiers se fait en fonction du nombre des clans qui cohabitent dans le village.

Chaque clan a son quartier dans un coin du terroir et la redistribution biennale ou triennale s'opère au sein du même quartier.

Le quartier ou lieu-dit est divisé, à son tour, en un faisceau de parcelles, parallèles, longues et disposées en lanières, les « strip holdings » des Anglais(1). Les champs en forme ramassée sont pratiquement inconnus, sauf quand il s'agit d'un grand propriétaire citadin et puissant qui a usé de son influence pour regrouper à l'amiable ses parcelles dispersées sur tout le terroir.

La largeur de chaque parcelle est proportionnelle à l'importance de la propriété de tout ayant-droit dans le quartier. Celle-ci est calculée selon une unité conventionnelle de mesure, variable d'une localité à l'autre; elle s'appelle *sahm* = perche, *marsé* = ficelle ou *hablé* = corde (98 cm dans la plaine d'Idlib).

Ainsi les champs sont ouverts et chaque paysan dispose de nombreuses pièces de terre éparpillées dans tout le terroir.

Dans le cas du mouchaa mobile, la redistribution périodique entre les propriétaires, laisse, selon la coutume, un supplément de terre « sayour » comme récompense à celui dont le lot se trouve à la bordure du terroir, car il est

(1) Rapport préliminaire sur la situation sociale dans le Moyen-Orient, N.U. N.Y 1952, p. 176.

très loin du centre et exposé aux dégâts occasionnés par les troupeaux du village voisin.

Souvent le village comporte, si les conditions naturelles le permettent, une auréole formée de parcelles bien travaillées et fumées, cultivées en arbres fruitiers, quelquefois encloses de haies vives, mais libérées des servitudes collectives. En dehors de ce domaine, les champs ouverts sont soumis à l'assolement forcé à la récolte obligatoire et parfois à la vaine pâture.

Les conséquences néfastes de la structure mouchaa

L'émiettement de l'exploitation résultant du jeu des héritages et des achats, qui atteint souvent plusieurs dizaines de parcelles dispersées dans le terroir, l'exigüité des champs dont la largeur se réduit de 10 à 2 mètres constituent des obstacles entravant toute amélioration susceptible d'augmenter le rendement, de varier les cultures etc...

Cet émiettement et cette dispersion des parcelles rend souvent impossible toute exploitation rationnelle et il n'est pas rare qu'un propriétaire soit contraint à négliger les petites parcelles faute d'acheteur,

La réaction spontanée a été de laisser les successions dans l'état de l'indivision et de confier leur exploitation à un membre de la famille.

Dans les zones de très vieille occupation, la première réaction contre les servitudes collectives fut la stabilisation des parcelles et l'abolition de toute redistribution périodique, dans l'intention d'introduire d'autres systèmes de cultures ou afin de procéder à l'irrigation (fig. 58). C'est le démembrement spontané.

Echelle
0 100 200 m

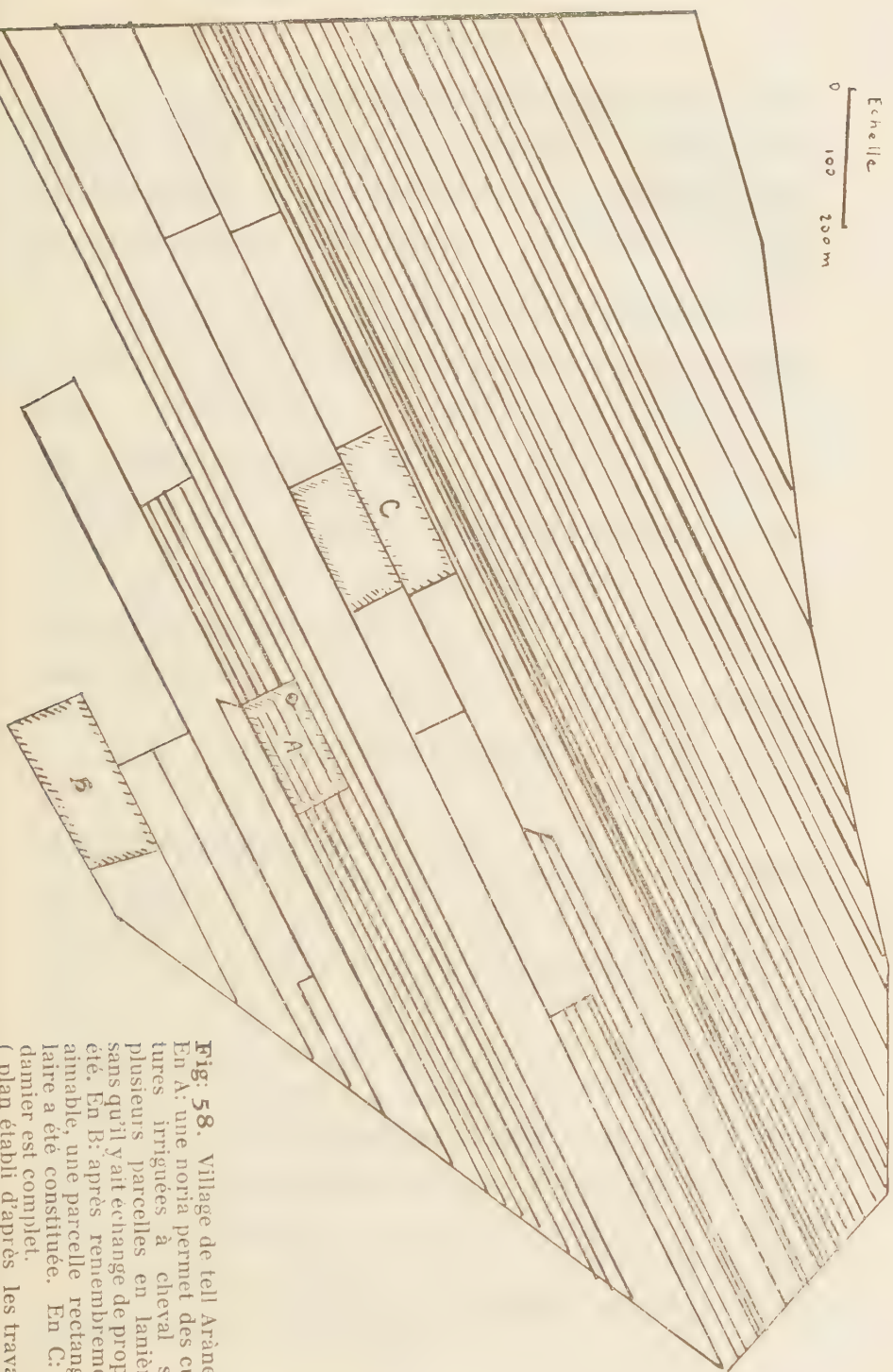


Fig: 58. Village de tell Arâne

En A: une noria permet des cultures irriguées à cheval sur plusieurs parcelles en lanières sans qu'il y ait échange de propriété. En B: après remembrement aimable, une parcelle rectangulaire a été constituée. En C: le damier est complet.

(plan établi d'après les travaux de la régie du cadastre).

Ce premier pas conduit à la libération de la contrainte de l'assolement obligatoire, mais pas de la jachère pâturée ou labourée, et il est aisé de voir des parcelles subdivisées transversalement dont chaque portion porte une culture différente.

Ces tentatives d'émancipation de la contrainte collective ne sont pas partout possibles et exigent le consentement tacite de tous les ayants-droit.

Mais la structure mouchaa est particulièrement hostile à la motorisation de l'agriculture et il est surprenant de voir les terres les plus fertiles paralysées par ce système empêchant toute mécanisation.

Dans cette zone, seuls les gros propriétaires sont en mesure d'introduire dans leur exploitation la technique la plus moderne.

Au point de vue agraire, cette situation a également des effets nuisibles.

En effet, le morcellement excessif des propriétés est la cause de pertes de temps et des frais de culture qui atteignent 25 % de plus. Il occasionne de nombreux conflits qui troublent le libre exercice du droit de la propriété et la paix sociale.

Les pertes de terrains résultant de lisières bordières laissées en friche sont d'autant plus considérables que les parcelles sont plus exigues et sont très sensibles dans le cas de lanières étroites et exagérément allongées, 2 à 3 km, que l'on rencontre fréquemment dans les plaines de la Syrie du Nord.

Ces lisières atteignent parfois 0 m 50 de large et

peuvent atteindre dans certains cas le dixième de la superficie totale du terrain.

Egalement dans la même unité de temps on laboure 30 % moins que dans une propriété d'un seul tenant; les pertes en semences sont estimées à 10 %.

En outre, parmi les difficultés qui surgissent dans l'exploitation du sol, il convient de noter que ce régime oblige à suivre généralement les mêmes assolments et labours et à effectuer la moisson en même temps pour éviter les empiètements et les vols des récoltes. Les labours croisés sont en outre rendus impossibles dans la plupart des cas.

Enfin tout aménagement et amendement de terrain devient difficile sinon impossible. L'irrigation ou le drainage est irréalisable dans beaucoup de cas. L'épierrement et le déracinement des plantes parasites sont pratiquement inconnus.

Bref cette situation a maintenu la vie rurale dans un état retardataire. Elle nécessiterait l'intervention énergique du service du Cadastre.

Bilan des travaux de démembrement et remembrement

Pien que le service du Cadastre ait commencé ses travaux dans la Syrie - Nord en 1927 sous l'égide des autorités mandataires, les réalisations concernant le fond du problème rural, c'est — à — dire le remembrement ou le regroupement parcellaire, indispensable plus que jamais, n'a débuté que dix ans plus tard, à cause de difficultés de tout ordre.

En effet, la structure agraire caractérisée par la dispersion et l'exiguïté parcellaires qui fut plus ou moins compa-

tible avec l'économie traditionnelle, avec son outillage rudimentaire et ses contraintes de sole, s'est avérée l'obstacle le plus redoutable à tout essai de mécanisation de la culture céréalière et cotonnière.

La discipline collective interdisait également l'emploi de fumure et engrais importés susceptibles d'augmenter le rendement.

Les efforts déployés depuis 1940 sont méritoires. Sans apporter des modifications radicales, on leur doit une amélioration tangible dans les conditions sociales et économiques d'une partie de la classe paysanne.

Les travaux entrepris dans ce domaine ont abouti jusqu'en 1957 au remembrement d'une soixantaine de villages dont 49 dans le district de Djebel Semaâne, 6 dans le district de Maarra Noman, 2 dans le district de Bab et 3 dans le district d'Idlib, couvrant une superficie totale de 122.542 hectares.

Certes, les résultats obtenus sont très limités par comparaison avec l'ampleur de la tâche à accomplir. En l'espace de 20 ans, le travail effectué a été peu de chose: amélioration foncière de 6.000 ha par an.

Cependant, les conjonctures actuelles dans lesquelles se trouve le pays entier ne permettent pas d'attendre des réalisations beaucoup plus importantes.

Les modifications dues au remembrement

Le remembrement ne manque pas d'être perçu par le géographe qui traverse attentivement une localité touchée par l'amélioration, au printemps ou au moment des grands labours préparatoires.

Le paysage habituel de champs étroits et allongés à l'infini cesse pour être remplacé par des parcelles larges, de teintes nuancées selon la nature des cultures, constituant une bigarrure agréable par comparaison avec la monotonie des taches de même couleur et de grandes dimensions dans les terres de propriété collective.

L'initiative personnelle trouve son plein épanouissement; toute propriété est d'un seul tenant ou consiste en deux ou trois parcelles au maximum. Aucune servitude vis-à-vis du voisin; « chacun pour soi et Dieu pour tous ».

Le village qui fut une unité sociale sous l'autorité du moukhtar (maire), qui présidait et dirigeait les travaux agricoles, éclate. Les cellules rurales à l'échelle familiale se constituent indépendamment de toute contrainte de communauté villageoise sur la plupart des blocs de terrains. Des fermes nouvelles surgissent (fig. 59). Les paysans ne sont plus obligés de faire venir la moisson à dos de chameau ou sur des chariots sur l'aire d'abattage du village.

Auparavant le laboureur était souvent forcé de se lever à minuit pour atteindre son champ à labourer au lever du jour. Cette fatigue superflue lui est épargnée après le remembrement.

La jachère pâturée que comporte l'assolement de quelques localités et qui fait l'objet d'une location aux nomades est supprimée. La stabulation fait son apparition dans les fermes isolées. Une partie des terres laissées en friche, au sein de chaque exploitation, sert de pâturage temporaire.

Les engrais organiques et les balayures étaient négligés dans le système mouchaa. Il était courant de voir les

tas d'ordures de toute sorte amoncelés en monticules, enlaidissant les cours et les places des villages.

Ceux-ci ont été enlevés et répandus dans les champs sitôt la nouvelle répartition des terres terminée.

Les plantations ne sont plus confinées aux alentours immédiats des villages; les vergers poussent librement dans les parcelles individualisées.

Le remembrement s'est traduit par une plus-value moyenne de 25 à 40 % sur la valeur vénale et de 40 % sur la valeur locative.

L'énumération, dans le tableau suivant, des résultats déjà obtenus dans un village, prouve d'une manière éclatante la portée du succès réalisé le après le remembrement de ses terres.

Village de Khâne Cheikhoûne, superficie 12. 581 ha

<u>Nombre de parcelles chaque de avant-droit</u>	<u>Le matériel aratoire</u>	<u>l'assolement</u>	<u>genre de semences</u>
avant: + 10 parcelles	araire en bois	blé - jachère cultivée, ja- chère labou- rée ou pâtu- rée(triennal)	blé, orge ve- sce, et pas- tèque
après: 3 parcelles indé- pendantes	+ de 30 tracteur dans le village	blé - jachère cullivée(bien- nal)	blé, orge, ve- sce, pastèque et coton.
<u>Quantités ensemencées</u>	<u>Rendement</u>	<u>Valeur de la terre par hectare</u>	<u>Nombre de fermes</u>
avant: 4500 qx: blé et orge	3 fois à 5 fois les semences	15 livres syriennes	néant
après: 2000 qx: blé et orge 10.000 Kgs graines de coton	8 fois les se- mences (mo- yenne)	700 L.S.	100 environ
<u>Nombre d'arbres complantés</u>	<u>nombre de citerne</u>		
avant néant	néant		
après 20.000	200		

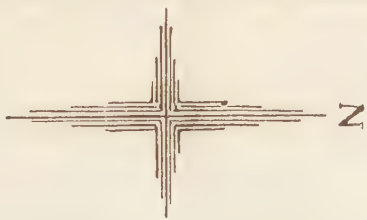


Fig: 59

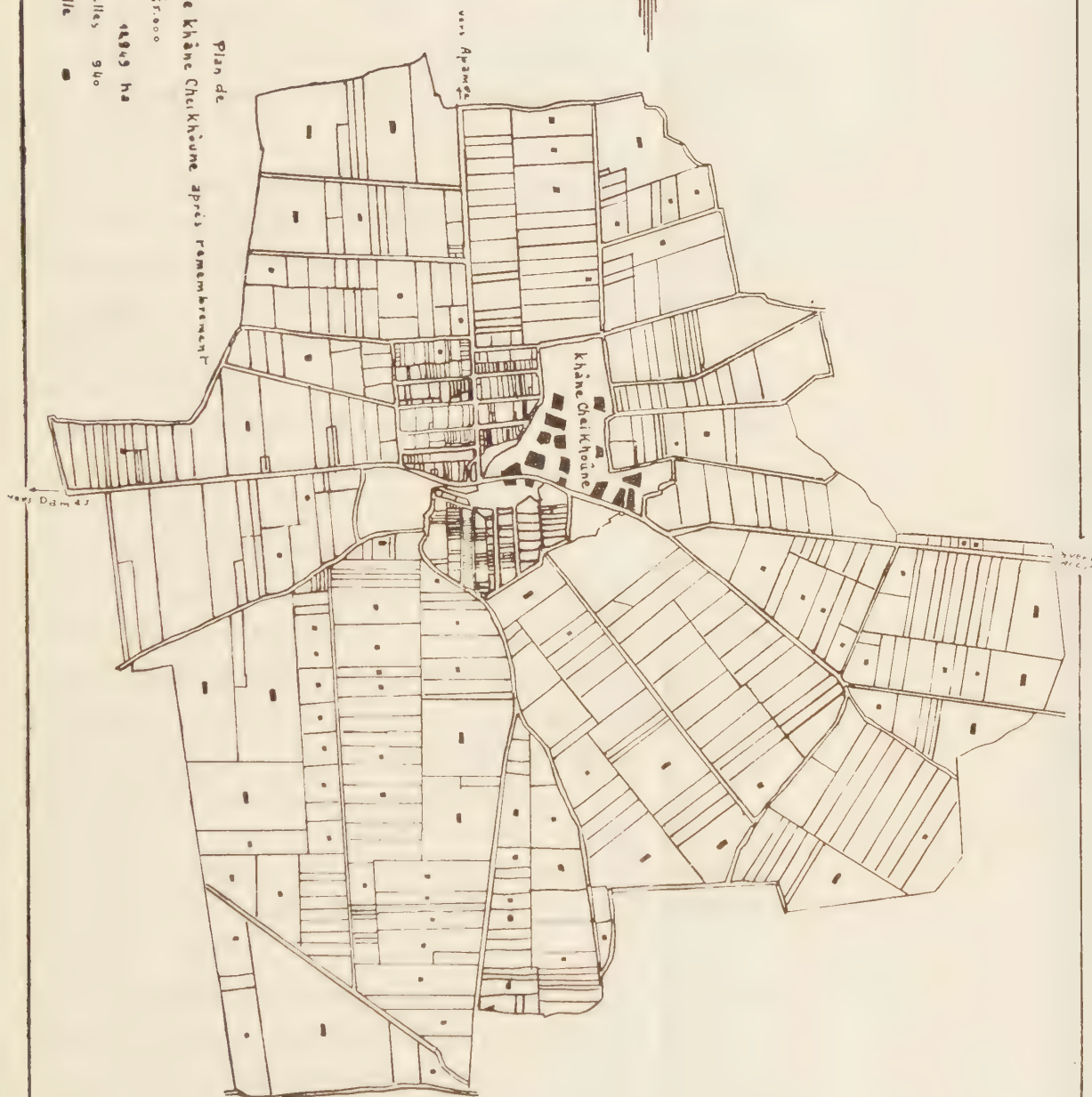
Plan de
Village de khàne Cheikhòune après remembrement

Echelle 1/5000

Superficie totale 4893 ha

nombre de parcelles 940

Ferme nouvelle



Voilà un exemple des progrès réalisés qui se passe de longs commentaires.

Quel résultat énorme sera acquis lorsque la plupart des villages frappés par le système mouchaa aura remembré ses parcelles ?

Si le gouvernement syrien entendait vraiment envisager les problèmes ruraux sous l'angle de la production, il serait amené à transformer profondément la physionomie de la campagne. Il devrait procéder à des remembrements beaucoup plus intenses que ceux qui ont été exécutés et conférer à ses méthodes de culture un caractère nettement industriel qui s'accommoderait mal d'un régime qui comporte de très petites propriétés et des latifundia de type quasi féodal.

La grande et la petite propriété

presque tous les auteurs qui se sont attaqués au problème rural en Syrie, avant la deuxième guerre mondiale, voyaient dans le régime des grands domaines aussi que dans le divorce entre la propriété et son exploitation une des causes profondes de la stagnation de la vie agraire, au même titre que les servitudes communautaires.

De ce point de vue, relativement valable pour son époque, malgré sa simplicité, on ne pourrait nullement expliquer la situation actuelle du régime agraire notamment dans Syrie Nord.

La grande propriété n'a pas la même signification dans toutes les régions. De plus la plupart des chercheurs ne tiennent compte du climat régional, ni de la qualité du sol, non plus que d'un facteur souvent essentiel; la qualité des hommes.

En effet la superficie de la propriété ne peut, à elle seule, nous fournir un critère suffisant et applicable partout. Il nous paraît nécessaire d'envisager d'abord les mobiles qui avaient contribué au développement anormal de la grande propriété au dépens de la moyenne et de la petite propriété.

Bien que l'origine des grands domaines soit très variée et complexe, un fait est à retenir; l'achat massif, simple et direct de terres en vue de constituer une grande exploitation est exceptionnel entre un ou des paysans et un grand propriétaire citadin ou campagnard. Cependant ce mode d'acquisition de vastes domaines est largement répandu au sein de la classe des seigneurs terriens elle-même.

Ceux-ci, les grands notables, portent le titre d'« agha » dans le plateau occidental et plus précisément dans le pays de l'arboriculture; de « beg » dans la steppe, et de « cheikh » pour les néo- seigneurs terriens de tribus plus ou moins sédentarisées.

La latifundia plonge ses racines dans le système quasi féodal qui régnait, jusqu'au milieu du XIXe siècle, dans l'Empire ottoman.

En effet, les terres désertées, les droits de guerre, l'héritage et surtout la spoliation avaient permis aux sultans de constituer un vaste domaine en Syrie et, pour le mettre en valeur, ils en cédaient des parcelles à des partisans qui prenaient des engagements militaires conformes à l'esprit de temps.

Sollicités également par des chefs de grandes familles ou de personnalités, ils leur concédaient des propriétés à titre de *melkané* (*lief*) moyennant une redevance fixe, extrêmem-

ent modique(1). Le reste du domaine était affermé au profit d'anciens fonctionnaires ou de vétérans.

Les derniers, les feutadaires exerçaient la plus dure tyrannie sur la classe paysanne. Les abus les plus manifestes ont été commis lors de la tentative maladroite du cadastre ottoman de 1858.

C'est alors que les notables citadins, les anciens bénéficiaires de fiefs, les courtisans de l'administration et les usuriers se mirent à se tailler dans le bled des domaines au détriment d'une classe ignorante, amorphe et naïve.

Les manoeuvres frauduleuses trouvèrent un terrain favorable auprès des agents chargés du cadastre, très perméables à la vénalité. Leurs duperies firent de plus belle des victimes parmi les paysans craintifs et sceptiques vis-à-vis tout geste gouvernemental. La dispense du service militaire ou des impôts fut le thème favori des promesses. Pour « bénéficier de la protection » contre l'agent du fisc et de son complément le soldat, les paysans permettent à des citadins de s'associer à la propriété d'une partie ou de la totalité de leurs terres. Plus tard, ces « protecteurs » confirmèrent leur usurpation par des titres de propriété, mettant les spoliés devant le fait accompli.

Depuis 1926, à la suite des travaux de recensement et de délimitation, les usurpations se sont répétées mais sur une moindre envergure, il est vrai, en particulier dans les districts de Membidge et de Bab où le droit de jouissance de

(1) 80. H. Guys, p. 29.

nombreux paysans dans les villages domaniaux fut détourné au profit de quelques grandes familles alépinees .

Dans le Knrd Dag, qui n'a encore profité d'aucune amélioration foncière depuis un siècle, les empiètements de divers agha étaient fréquents selon l'exercice de la loi du plus fort, dans une région qui n'avait connu auparavant que des petites et moyennes propriétés taillées et créées de toute pièce aux dépens de la forêt.

Des faits analogues étaient monnaie courante chez les tribus en voie de sédentarisation, pendant tout le XIX^e siècle, surtout dans la steppe où l'autorité gouvernementale était précaire et où le genre de vie associait la culture au nomadisme.

Souvent les paysans, sans défense et opprimés par leurs voisins nomades sollicitaient la protection d'un notable en lui cédant une partie de leurs terres. Ainsi la cupidité de celui-ci qui ne cesse qu'après l'accaparement de tout le terroir succède à la convoitise du nomade qui ne réclame plus que « le tribut de la fraternité ».

Néanmoins les conditions humaines ne sont souvent pas les seules : le climat, lui aussi, est un facteur très favorable à la concentration de la propriété. En effet, les coups de froid qui causent, périodiquement, des ravages terribles dans les oliveraies obligent les propriétaires ruinés, moyens et petits, à vendre ou à hypothéquer une partie de leurs terres pour satisfaire leurs besoins élémentaires ou pour recréer leurs olivettes.

Ces catastrophes climatiques qui n'arrivent que deux fois, en moyenne, par siècle, sont peu de chose à côté

de la sécheresse qui frappe la steppe de l'intérieur beaucoup plus fréquemment.

Le paysan qui vit en général, sans aucune réserve, supporte mal les effets d'une année déficitaire. Il va en ville demander des avances aux usuriers afin d'assurer l'achat des vivres et les semences de l'année à venir. L'usure cumulée et l'hypothèque de son fonds finissent par lui faire perdre purement et simplement sa terre, et il vient grossir la masse des métayers.

Ajoutons à cela l'imprévoyance du paysan qui, à la suite de l'euphorie d'une bonne récolte, gaspille souvent à tort et à travers son argent ou s'endette pour se livrer à des dépenses puériles.

D'autre part, le paysan vend mal ses produits; beaucoup de paysans kurdes ou de la région d'Idlib vendent leur huile quatre mois avant la récolte à une prix qui est inférieur de 50 % par rapport aux cours réels.

L'absence d'une industrie de type capitaliste et moderne jusqu'aux environs de 1930 à Alep, incita les bourgeois qui ne savaient où placer leurs économies, à s'intéresser à la possession de la terre.

En effet, celle-ci n'est pas considérée seulement comme une richesse stable et peu hasardeuse mais comme un signe de prestige ostentatoire.

Les gros propriétaires s'endettaient les années de prospérité pour étendre leurs domaines, répondant par vanité à une sorte de politique de prestige. Telle grande famille terrienne étendait indéfiniment ses domaines pour surclasser la richesse de ses rivales.

Après 1945, les industriels très enrichis pendant la guerre s'intéressaient également à la possession de villages pour acquérir la « noblesse » qui leur manquait, sans intention très poussée de spéculation.

Enfin l'essor de la culture cotonnière irriguée a contribué largement à la formation de quelques concentrations de propriété notamment dans la vallée de l'Euphrate.

La latifundia prend un aspect féodal chez les cheikhs de tribus nomades ou semi-nomades. Etant les chefs représentatifs de leurs tribus, ceux-ci n'ont cessé d'augmenter leurs domaines depuis un siècle. Terres concédées par les autorités ottomanes d'abord, terres défrichées plus tard furent enregistrées à leur nom. Avec la mécanisation de la culture céréalière et le renchérissement du prix vénal de la terre, les cheikhs n'ont pas hésité à en expulser plus ou moins totalement leurs paysans qui sont les vrais colons et les véritables propriétaires. Bon nombre d'entre eux en effet avaient acheté leurs terres « verbalement » auprès de leurs cheikhs respectifs.

C'est ainsi que s'est formée une couche sociale relativement peu nombreuse, mais puissante, de grands propriétaires qui doivent leur richesse au prélèvement d'une bonne partie des ressources de la campagne.

Signification relative du critère quantitatif de la propriété —

Il est hors de doute que la concentration d'une forte proportion de la propriété rurale entre les mains d'une centaine de grandes familles citadines (beg et agha) ou

campagnardes (cheikh) ne laisse échapper de leur emprise que 30% environ de la population rurale qui serait constituée par des paysans indépendants.(1)

A considérer les statistiques, la répartition des exploitations dans la région d'Alep serait la suivante :

<u>Petite propriété</u>	<u>Moyenne propr.</u>	<u>Grande propr.</u>	<u>Terre domaniales</u>
— 10 ha 13 %	10—100 ha 30 %	+ 100 ha 35 %	22 %

Ces chiffres ne distinguent les catégories de la propriété que par rapport à la superficie, critère concevable sous un climat égal, dans une région de qualité de terre égale, et adoptant le même système agricole... ce qui n'est pas la cas.

En général, les vastes domaines se rencontrent dans les régions dont la colonisation est relativement récente et dont le climat est soumis aux influences prédominantes du désert.

Le tableau suivant est suffisamment significatif pour se passer de longs commentaires.

Répartition détaillée de la propriété foncière privée dans les cazas déjà cadastrée (1912).

(1) Rapport préliminaire sur la situation dans le Moyen-Orient, N.U., N.Y, 1952, p. 176.

	Petite Propriété		Moyenne Propriété		Grande Propriété		Terrains ir- rigués par rapport à la surface des zones habi- tées		
Caza: 1 ha	1-5	5-10	10-20.	20-50.	50-100.	100 à 500	500 à 1000	+1000	
Dj. Semaane	0 3%	15%	20%	16%	9%	19%	7%	11%	1,9%
Total	18%			15%			37%		
Maarra	0 2%	7%	13%	8%	11%	29%	10%	20%	0,59%
	9%			32%			59%		
Idlib	0 14%	0%	34%	13%	19%	9%	6%	3%	
	14%			68%			18%		1,7%
Bab	0 0	8%	8%	8%	15%	21%	24%	16%	
	8%			3%			61%		1,8%
Membidge	0 0	3%	1%	0	2%	21%	31%	42%	
	3%			3%			94%		1,2%

Quoi qu'il en soit, l'idée que l'on peut déduire de ces statistiques demeure toujours faussée et incomplète tant que nous ignorons les aptitudes agronomiques respectives de ces superficies dont les chiffres nous ont été fournis à l'état brut, car un hectare de terre complantée de pistachiers en plein rapport vaut mieux qu'une trentaine d'hectares de terres voisines, exploitées une année sur deux dans le cadre d'une culture céréalière extensive.

D'autre part, un hectare de terre irriguée par traction et surtout par dérivation ou par gravité au bord de l'Oronte ou de Sadjour, où les cultures d'hiver succèdent aux cultures d'été, rapporte mieux qu'une vingtaine d'hectares de terres de culture sèche.

De toute façon, en admettant les catégories de propriété employées dans les statistiques, nous les trouvons applicables et précieuses, à condition que les chiffres soient considérés

dans le cadre de la zone steppique de culture strictement céréalière et extensive comportant une jachère labourée dans le système de l'assolement biennal.

Dans cette catégorie, une exploitation de 10 ha donne en moyenne une récolte dont le volume total permettra à peine de subvenir aux besoins indispensables à une famille de fellah. Les cinq hectares ensemencés fourniront de 20 à 25 qx de blé pour une famille de cinq personnes, vivant au seuil de la misère, si on ne suppose les revenus supplémentaires d'un journalier agricole.

L'exploitation moyenne permet de verser un excédent appréciable dans le commerce et exige souvent l'embauche d'un ou deux journaliers et plus, quand il s'agit de culture irriguée.

La latifundia ou la grande propriété traditionnelle commence quand « le propriétaire ne cultive pas et celui qui cultive n'est point propriétaire »(1). Le domaine est rarement inférieur à 300 ha et généralement comprend un hameau ou un village entier voire même une dizaine d'une superficie de plus de 30.000 hectares.

Ces vastes domaines sont particulièrement nombreux dans les districts de Maara, de Bab, de Membidge, et de Djebel Semaâne. Ils atteignent leur apogée chez le chef des Fedaâne qui possède à lui seul le plateau de Chbeith, les villages abrités aux creux des oueds qui en divergent en étoile et une série de villages le reliant à l'Euphrate même.

(1) J. Weulersse, Bull. A.G.F. N° 111, 1938, PP; 58-61.

Dans le plateau occidental, les grands domaines de culture céréalière sont relativement bien moindres que dans la steppe. Au contraire, la moyenne et la petite propriété prédominent au sein d'une société plus égalitaire. Par le jeu des successions, la pulvérisation des exploitations en *mimi-fundia* n'a cessé de s'accroître,

Cette région renferme pourtant les oliveraies les plus étendues, et les plus vastes d'un seul tenant. Leur maintien n'est pas seulement un fait climatique, il est en relation, ici, avec la persistance de la grande propriété qui s'intéresse plutôt à l'oléiculture qu'à la culture annuelle.

La propriété, toujours estimée par le nombre de pieds d'oliviers, capable de subvenir à tous les besoins d'une famille de cinq personnes, devait être autour de 500 arbres, auxquels il faut ajouter, cependant, deux hectares de terres de labour.

Néanmoins nous sommes en mesure de citer quelques chiffres qui permettent de mesurer l'importance de la féodalité et de la bourgeoisie agricole de cette région. La grande propriété atteint 4.000 oliviers dans les environs d'Eriha, 7.000 à Armenaz, 8.000 à Salqine, 10.000 dans le Kurd Dagħ septentrional et 12.000 à Idlib.

Par contre on peut évaluer à 15 % la proportion des propriétaires qui possèdent un nombre de pieds oscillant entre 500 et 1000.

La petite propriété forme la majorité; celle-ci varie de 500 à 50 pieds, mais peut descendre à 10 et même à 5 oliviers. Dans ce cas les petits propriétaires sont obligés de

trouver un travail d'appoint; ils travaillent comme laboureurs ou métayers au quart dans les plantations de coton.

On constate la faible importance de la petite propriété qui n'occupe que 13 % de la superficie totale. Ces petites propriétés se rencontrent surtout dans le domaine de l'oléiculture, dans les villages steppiques surchargés et aux alentours des bourgs. Ce sont pour la plupart des jardins potagers ou des jardins qui servent à approvisionner les bourgs et les villes en fruits et légumes.

Caractéristiques des latifundia.

Nulle part, en Syrie, les latifundia ne sont aussi puissantes que dans la région d'Alep. En effet, la classe de gros propriétaires, est en même temps une classe dirigeante. C'est parmi eux que se recrutent la plupart des députés, des ministres et les hauts fonctionnaires de l'administration.

Leurs propriétés, leur prestige et leur influence se maintiennent à travers les différents régimes politiques grâce au soutien qu'ils apportent à tout régime ou puissance nouvelle.

Ils offrent à toute émancipation sociale une résistance farouche, et opteraient volontiers pour le maintien et la continuité du statu quo. Le projet de loi a été déposé au parlement en septembre 1951 stipulant un niveau-limite à la propriété foncière fut rejeté après avoir provoqué une vague d'indignation parmi ces bourgeois.

Mais une certaine transformation mérite d'être signalée; le gros propriétaire n'est plus cet absentéiste, négligeant qui

se désintéresse de ses terres et vient habiter la ville sans visiter son domaine autrement que pour surveiller la moisson et faire les comptes avec son régisseur. En effet, les exigences de la vie moderne incitent le gros propriétaire à devenir plutôt un hobereau partageant son temps entre la ville et son konak(1).

En outre l'absentéisme de l'agha ou de beg se doublait autrefois de l'absentéisme du capital, car le propriétaire n'avait pas l'habitude de réinvestir ses bénéfices dans son domaine exploité selon le système agraire traditionnel. Il se contentait de faire revenir son capital à la ville dont il est originaire pour l'y dilapider en vaines dépenses vaniteuses et ostentatoires.

Or actuellement ce n'est plus le cas. Le propriétaire est contraint de plus à moderniser sa culture, à rompre avec le régime du passé pour satisfaire ses besoins qui ne cessent de varier et d'augmenter sans se soucier beaucoup, cependant, du sort de ses anciens métayers.

Néanmoins la modernisation qui ne touche que les bons terroirs laisse de vastes terrains non libérés du système d'exploitation traditionnel.

De toute façon, la grande propriété demeure un problème grave qui pèse lourdement sur la vie rurale. La campagne commence à souffrir de son surpeuplement, tandis qu'une poignée de seigneurs terriens possèdent des superficies qui s'étendent sur des kilomètres dans la steppe ou englobe une

(1) Pavillon souvent à l'européenne qui sert de résidence au gros propriétaire et à son régisseur.

ville entière de 5.000 habitants avec toute sa campagne environnante comme le cas de Harem.

Les débuts du recul des latifundia,

La période de la deuxième guerre mondiale fut une occasion précieuse qui arrêta de façon décisive l'extension de la grande propriété grâce à la hausse des prix agricoles permettant aux paysans endettés de gagner l'argent nécessaire à la purge des hypothèques.

L'indépendance politique du pays a été également une circonstance très favorable au déclenchement d'une tendance à l'émancipation de la masse rurale de la tutelle de ses seigneurs, secouant et minant même les positions acquises depuis une date immémoriale.

En effet une partie de la bourgeoisie, bénéficiant de ses privilèges auprès des autorités mandataires avait usurpé des terrains sinon des villages entiers illégalement. L'effondrement progressif de son influence occasionna des revendications et des jacqueries limitées qui permirent la reconquête de bien des propriétés perdues.

C'est ainsi que d'importantes propriétés ont été libérées dans le Djebel Aala et la dépression de Sardine.

En outre, les partis politiques de tendance progressiste qui gagnaient des partisans dans la campagne avaient permis aux communautés rurales de prendre conscience d'elles mêmes. Dans plusieurs régions on a assisté alors à une lutte sourde, mais réelle, entre la classe deshéritée de plus en plus consciente et une seigneurie terrienne dont l'influence et le prestige subissent un déclin incontestable.

Par crainte d'une éventuelle limitation de la propriété et par indignation, plusieurs villages faisant partie d'importantes latifundia dans le caza de Maara et Djebel Semaâne furent mis en vente sous forme de parcelles qui ont été rachetées grâce aux bénéfices réalisées par les paysans pendant les années de la hausse des prix agricoles.

Enfin la loi ratifiée en février 1957 interdisant l'expulsion des paysans et journaliers de leurs maisons est un des facteurs de mécontentement des grands propriétaires.

C — LES FORMES TRADITIONNEN DE L'EXPLOITATION ET LEUR EVOLUTION —

Les conditions politiques, techniques et sociales ne favorisaient guère, jusqu'à la veille de la seconde guerre, aucune transformation radicale dans le système traditionnel de l'exploitation.

Le faire-valoir direct n'existait que dans les districts où prédomine le morcellement de la propriété. Le petit paysan exploite lui-même son ou ses lopins de terres dans le cadre familial ou est secondé parfois d'un journalier engagé pour un travail saisonnier (batoul).

Seul le paysan relativement aisé embauche un ou deux journaliers permanents rétribués en nature et rarement en numéraire.

Le grand propriétaire, absentéiste et indifférent, se déchargeait sur un intendant « wakyl » qui le dispensait de tous les soucis de ses domaines. Il s'intéressait peu à la récolte d'une terre acquise, préalablement sans grands efforts par des moyens dont la légalité est plus ou moins

discutable. Il pratiquait une économie extensive lui assurant des revenus appréciables pour le minimum d'investissements et d'initiative.

Quant aux fellahs qui cultivaient les territoires des seigneurs, ils sont également prisonniers des structures féodales et des méthodes routinières, vivant au jour le jour avec une abnégation et une indifférence qui passaient pour du stoïcisme. En fait, ils ne trouvaient aucun intérêt à obtenir du sol le maximum de rendement, sachant que l'augmentation de bénéfice ne profiterait, en fin de compte, qu'à leur maître.

Certes le paysan vivant dans la détresse, mais du moins il s'enrichissait par son « beg » c'est-à-dire, dans la plupart des cas, son spoliateur.

La technique archaïque permettait aux paysans le vol malgré le contrôle des régisseurs. Il n'était pas rare que la colère paysanne éclatât en jaqueries.

Le manque de soin est une conséquence que traduit l'adage de notre fellah : « Ne demande pas d'où vient le vent qui souffle sur une aire (d'abattage) qui ne t'appartient pas » auquel répond celui du grand propriétaire : « change vite ton fellah et garde, longtemps, ton attelage » pour déjouer toute entente possible entre les paysans, ou entre ceux-ci et le gérant, accords qui ne sont pas toujours à son avantage.

Cette mentalité n'était pas faite pour aider les paysans à rompre avec les vieilles coutumes archaïques pour adopter les méthodes occidentales qui, en nombreux endroits,

auraient pu plus que doubler la production. C'est ainsi que les propriétaires et leurs métayers se trouvaient solidaires et hostiles à la fois, en voyant, d'année en année, les mornes récoltes succéder aux mornes récoltes. Ainsi l'avarice de la féodalité se trouvait punie par son propre crime.

Le maître ne s'intéressait réellement à son domaine que s'il était poussé par le désir d'en tirer les meilleurs rendements; cette tendance qui s'est manifestée un peu avant la seconde guerre était due à des causes multiples :

— L'insuffisance des revenus de l'exploitation, selon le régime traditionnel, à satisfaire les besoins sans cesse croissants du grand propriétaire devant les exigences de la vie moderne.

— L'apparition parmi la classe possédante de quelques ingénieurs agronomes qui sont devenus les pionniers de la modernisation de l'agriculture.

L'introduction des machines modernes; tracteurs, moto-pompes, batteuses etc...

Cependant il fallut attendre une dizaine d'années pour assister à l'éclatement du régime de l'exploitation traditionnelle.

La transformation de la grande propriété : entreprise capitaliste ---

Le domaine qui fut exploité naguère « suivant la formule du petit atelier »(1) en de nombreuses petites exploitations confiées à un nombre équivalent de métayers est

(1) 135. Latron, p. 49.

divisé aujourd'hui, si le terroir est pédologiquement hétérogène, en deux parties : les terres profondes susceptibles d'être labourées à la charrue moderne d'une part, et les terres légères, caillouteuses d'autre part. Celles-ci sont soumises encore à l'ancien régime dont nous verrons les modalités plus tard.

Il est à noter, de prime abord, que, là où la culture devient rationalisée et mécanisée, les diverses formes de métayages cèdent la place au salariat, beaucoup plus avantageux pour le propriétaire, et impliquant, par conséquent, l'éviction totale ou partielle des anciens tenanciers réduits au désœuvrement forcé.

Ainsi le progrès technique se solde par un retard social et on assiste au bouleversement des rapports sociaux par la jeu des forces productives. En revanche la mécanisation a largement contribué au triomphe de l'exploitation directe. Désormais c'est le propriétaire de la terre qui va surtout profiter de la plus-value de la production agricole résultant de l'élimination du métayer et de l'augmentation du rendement. L'économie parasitaire d'autrefois est remplacée de plus en plus par une économie créatrice, ambitieuse et plus rémunératrice.

Si le propriétaire possède un matériel complet de labour et de moisson; les anciens métayers ne trouveront rien à faire et sont contraints effectivement à émigrer si le terroir ne comporte pas de terres légères. Cependant beaucoup de propriétaires, soucieux de ne pas perdre une partie de leur foin par le jeu de la moissonneuse qui fauche assez haut, préfèrent laisser à leurs anciens métayers à

moitié, devenus métayers au quart « mrabéh », le soin d'effectuer la moisson et l'abillage suivant la technique traditionnelle.

Souvent, si tout le terroir est « mécanisable » le propriétaire, sollicité par ses anciens métayers réduits à la misère, consent parfois à laisser à chacun d'eux quelques hectares dont l'exploitation se poursuit comme auparavant. Ces petits exploitants doivent se louer pour arriver à vivre. Ailleurs, la mécanisation accentue le divorce entre propriété et exploitation. En effet, plusieurs pionniers de l'agriculture en Djeziréh, devenus richissimes, ont créé des entreprises agricoles puissantes nommées « maslaha », qui grâce à ses parcs de matériels agricoles modernes, s'adonnent, principalement, à l'exploitation de la terre, remplaçant en quelque sorte le métayage classique.

Lorsque le propriétaire fournit les semences, les récoltes seront partagées de moitié avec la maslaha qui assume tous les travaux. Ce mode est actuellement en honneur non seulement chez beaucoup de grands propriétaires mais chez beaucoup de semi-sédentaires dans la région de Meskène, qui, libérés du travail du sol, ont augmenté considérablement leur troupeau.

D'autres grands propriétaires ont adopté une formule plus simple; ils ont loué purement et simplement leurs villages, évacués préalablement de la majorité de ses habitants, aux maslaha contre une redevance fixée au dixième de la récolte. La possession du matériel moderne est devenue bien plus importante que la propriété elle-même et il arrive, très souvent, que la maslaha ne possède que le quart ou le

dixième de la terre qu'elle exploite. La lourdeur des frais de la mécanisation fait souvent que le grand propriétaire préfère louer ses terres à la maslaha plutôt que les laisser entre les mains de ses métayers.

Notons enfin que de vastes terrains furent défrichés pour la première fois grâce aux tracteurs de ces entreprises qui défoncent la croûte gypseuse des confins désertiques et arrachent les touffes de plantes indéracinables par l'araire rustique du fellah.

Les différentes modalités de l'exploitation indirecte

Le métayage :

Le métayage, avec ses diverses combinaisons, est la forme habituelle de l'exploitation qui se trouve adaptée aux conditions techniques et sociales du milieu. Le grand propriétaire citadin ou campagnard, se trouve incapable d'assurer la mise en valeur directe de ses vastes domaines. Il en est empêché également par les traditions que lui enseignent le mépris du travail manuel et il se contente de concéder l'exploitation de son domaine à des paysans.

De l'autre côté, il existe une grande masse paysanne disponible, pécuniairement faible, sans ressources, prête à fournir sa force de travail. Plusieurs dizaines de milliers de personnes qui vivent sur « les fiets » de leurs maîtres.

La stabilité du métayer était un fait quasi général avant l'introduction du machinisme agricole. Il est courant de trouver des métayers qui travaillent sur le même domaine depuis des générations et quelques-uns prétendent, plus ou

moins discrètement, être les descendants des anciens propriétaires spoliés.

En outre le métayer, rarement libéré de ses dettes vis-à-vis de son partenaire, se trouve rivé au domaine du propriétaire indéfiniment.

D'autre part, le propriétaire qui prend soin de laisser à son métayer la propriété de sa maison le fixe pratiquement au sol. En général, le métayer est engagé chez son patron par un contrat « agd » renouvelable tous les ans, mais aucune des deux parties en présence ne voit un intérêt à mettre fin au contrat ne pouvant espérer trouver un meilleur partenaire. Les métayers ont l'espoir d'assurer l'avenir de leurs enfants en leur transmettant leurs contrats.

Bien qu'ils soient conçus dans le cadre de l'économie traditionnelle, les différents systèmes de métayage n'ont pas subi de modifications profondes par l'emploi du tracteur. L'emploi du tracteur n'a d'ailleurs jamais été à l'avantage du métayer.

Il est à noter qu'en dehors des obligations mentionnées dans le contrat de métayage, le métayer doit souvent à son maître des prestations qui diffèrent d'une région à l'autre. Ces charges gratuites s'allègent au fur et à mesure de l'évolution sociale et disparaissent totalement dans les districts relativement évolués du plateau occidental. Voici les principales.

— Si le métayer possède quelque brebis, il doit fournir trois à 20 kilos de beurre fondu à son patron.

— La corvée ou « fazaa » oblige le métayer ou sa fem-

me à remplir la fonction de domestiques en cas de présence du propriétaire dans son « konak ».

Voici les combinaisons de métayage les plus répandues que l'on rencontre dans les régions de culture céréalière.

A — Le métayage à moitié ou le partage à mi-fruit a été la forme d'association classique la plus pratiquée. Elle persiste dans les localités d'anciennes traditions paysannes et notamment dans le plateau occidental. Le propriétaire fournit le terrain et les semences. Le métayer fournit son travail et utilise comme attelage la paire d'animaux qu'il possède.

Si le métayer s'était endetté vis-à-vis de son patron, il devra, au moment du partage des récoltes, rembourser ses avances et souvent avec usure comme dans le Kurd Dagh.

Si le terrain est assez profond, le métayer n'hésite pas à louer un tracteur pour faire un labour meilleur(1), mais il continue à assurer le reste du travail avec ses moyens archaïques.

B — Dans les régions plus pauvres où manquent les paysans disposant des moyens suffisants, le propriétaire fournit tout et le métayer ses bras seulement. *Le métayage au quart* est la forme la plus répandue dans la steppe et

(1) Depuis quelques années, un métier nouveau fait jour : de nombreux citadins ont adopté le métier de « labour au tracteur » sans qu'ils soient forcément des agriculteurs. Ils mettent à la disposition de leur clientèle rurale leurs machines et les conducteurs contre une somme déterminée sur l'hectare labouré.

dans les propriétés atteintes par la mécanisation. La récolte est divisée en quatre parts dont trois iront au propriétaire et le reste au paysan. Comme la récolte est parfois médiocre ou nulle, le « mrabéh » est réduit à la misère.

Il quitte son village en quête d'un travail saisonnier. Les conditions du mrabéh sont des plus difficiles. Sa part ne lui permet pas, en général, de vivre jusqu'à la récolte prochaine. Il est alors obligé de s'endetter. Les sommes avancées sont déduites de la récolte suivante etc... Il vit ainsi dans des conditions très assimilables au servage sauf s'il possède quelques têtes de petit bétail.

C — Chez les propriétaires un peu aisés et dans les grandes propriétés du district de Maarra Noman, le propriétaire qui ne fournit que le fonds, laisse tout à faire au khammas; métayer à la quinte, qui est astreint à une redevance annuelle en nature ou en argent équivalent au cinquième de la récolte.

La location et le fermage qui étaient tout à fait exceptionnelles il y a quelques années, se font de plus en plus surtout dans les régions irrigables du bord de l'Euphrate et de l'Oronte chez les grands propriétaires qui ne peuvent suffire aux labours et aux semailles et chez les agriculteurs capitalistes citadins qui s'adonnent à une culture spéculative totalement mécanisée.

La mécanisation est également poussée dans l'oléiculture. Elle a libéré beaucoup de journaliers agricoles dans la région de Salqine. Ceux-ci acceptent des conditions inhumaines imposées par les grands propriétaires dans l'affermage de petites parcelles irriguées.

— Les associations de la culture cotonnière.

Les combinaisons de cette culture ne sont pas moins complexes que celles de la culture céréalière. Dans les terres sèches le propriétaire exploite ses terrains soit directement, c'est-à-dire que les travailleurs sont des journaliers assumant les travaux d'ensemencement, de sarclage et de cueillette, soit par des métayers au quart qui n'offrent que leur travail, comme dans les plantations irriguées.

Le métayage à mi-fruit, à l'inverse de celui de la culture céréalière, existe entre un propriétaire paysan et un citadin capitaliste qui assure l'eau puisée par une moto-pompe et les semences. La récolte est partagée en deux parts égales.

Sur l'Euphrate une autre formule est plus répandue : le citadin fournit la moitié des semences, la moitié des frais du labour mécanique et l'installation de l'irrigation. Le propriétaire-paysan assure la cueillette; le sarclage et le reste des travaux nécessaires contre la moitié de la récolte.

Parfois l'association devient tripartite; le propriétaire du terrain reçoit le quart de la récolte, le capitaliste-citadin qui fournit l'installation hydraulique en touche la moitié, et le paysan-travailleur garde le dernier quart.

La part de ce dernier n'a cessé de diminuer d'une année à l'autre à cause du déséquilibre que provoque le tracteur dans la masse rurale. Après avoir été 40 % de la récolte dans la région de Salqine, elle s'est abaissée en 1957 à 25 et même à 20 % de récolte.

Modes d'exploitation des jardins

Les jardins qui s'étendent en aval de Djisr Choghour

sur l'Oronte, les jardins suburbains d'Alep et des bourgades de la steppe sont exceptionnellement la propriété de ceux qui les exploitent. Les modalités de l'association varient d'une région à l'autre :

La plupart des cultivateurs de jardins des environs d'Alep obtiennent une location pour plusieurs années et travaillent en famille ou avec l'aide de plusieurs ouvriers payés à la journée ou au mois.

Ailleurs le métayage prédomine :

A Maarra, le propriétaire qui fournit l'attelage et la noria métallique ou la moto-pompe au métayer obtient les deux tiers de la récolte.

A Derkouch sur l'Oronte, le propriétaire fournit le matériel et l'attelage et laisse au métayer la moitié de la récolte maraîchère et le quart de la récolte fruitière.

Enfin dans les jardins du Sadjour; le métayer reçoit la moitié des produits maraîchers, mais les arbres fruitiers sont affermés aux enchères tous les ans.

L'association à complant est prédominante dans l'exploitation du peuplier. Le propriétaire assure l'eau et le terrain; le métayer l'irrigation et les autres soins nécessaires à la peupleraie. Après quinze ans, au moment de la coupe, chacun reçoit la moitié des tiges.

La vente des récoltes pendantes⁽¹⁾

Beaucoup de propriétaires se sentant incapables d'assurer la récolte ou le gardiennage de leurs vergers préfèrent la vendre pendante sur les branches.

(1) 135. Latron, p. 79.

Ce mode d'exploitation est très courant dans les vergers d'oliviers, d'abricotiers, pistachiers, figuiers et vignobles. L'acheteur prend, à ses risques et périls, les arbres en question un mois environ avant la maturité des fruits ; en mai pour les abricots, en juin pour les pistaches, figues et raisins, en août et septembre pour les olives.

Parfois, l'acheteur n'a aucun but spéculatif, mais étant citadin, cela lui sert de vacances et de villégiature.

Le bail à complant; la mogharsa.

Cette forme d'association qui se maintient, sous une forme coutumière, dans les usages ruraux de Syrie et du Moyen-Orient en général, n'est pas d'origine récente. Elle est bien antérieure à la domination romaine et on la trouve déjà en Chaldée au II^e millénaire avant J. C., mentionnée dans le code de Hammourabi(1).

Par la force des choses, le propriétaire qui possède quelques terres nues, doit recourir au planteur(2), pour les mettre en culture arbustive.

Le contrat stipule, en général, le partage de la propriété entre les deux parties en présence quand les arbres commencent à rapporter ou à une date déterminée.

Le « nassab » doit, d'abord, préparer les trous nécessaires, se procurer des souchets, les planter, soigner et tailler les arbustes. Si la terre est assez profonde et riche, il procède à des culteres intercalaires (culture maraichère,

(1) 95, G. Tchalenko, p. 415.

(2) qui s'appelle *nassab* dans les régions de l'oléiculture et *gharras* dans les pays de vignobles, figuiers etc..

culture de cucurbitacées etc...) ou arbustives plus hâtives que l'olivier, pommiers, vignes et figuiers semées en longues bandes entre les « cordes » d'oliviers.

Mais si, pendant la durée de temps consacré à mettre la parcelle de terre en valeur, le nassab s'est endetté auprès du propriétaire — et le cas n'est pas rare — le montant des avances sera déduit de la valeur de sa part respective au moment du partage. Il ne lui reste ainsi que le tiers ou le quart et, parfois, il sort les mains vides.

En outre, il arrive que le propriétaire fasse pression sur son nassab et tente de le persuader de lui vendre la part qui lui revient. Le contrat de mogharsa pourrait également être substitué à un autre contrat, celui de moçakat, selon le quel, le nassab assure l'exploitation par métayage.

Quant aux modalités de ce contrat, elles varient d'un district à l'autre en fonction du morcellement de la propriété, de la durée du contrat et le système de partage etc...

En ce qui concerne les vignobles, le gharras n'obtient que le tiers de la propriété au moment du partage, dans la région de Bab, tandis qu'à Khâne Cheikhoûne, le propriétaire ne cède que le tiers des arbres, tant pu'ils sont en rapport et non le bien—fonds qui lui reste comme propriété exclusive.

Dans la région de Derkouch, seulement, le partage des olivettes s'opère à moitié entre les deux partenaires, mais la mogharsa se fait ici de moins en moins du fait que les terres disponibles sont presque épuisés.

Dans la région de Maarra, comme dans le cas de

Khâne Cheikhoûne, le propriétaire ne cède que la moitié des oliviers en rapport et non le terrain. La part du *nassab* est tombée à 40 % dans le Kurd Dagħ depuis une vingtaine d'années, mais celui-ci exploite les cultures intercalaires. Ici, la plupart des petits propriétaires ne sont, à l'origine, que d'anciens *nassab* chez les agha.

Dans le Djebel Zawyé, le *nassab* a droit au tiers si la terre susceptible de porter des cultures intercalaires et à la moitié si le terrain est médiocre. Le partage se fait après dix ans et affecte les arbres et le sol.

Eufi à Idlib, la part du *nassab* est de 30 % lors du partage, mais le propriétaire a droit à 30 % des récoltes intercalaires qui sont ici très variées : tomate, figue, abricot, pomme, vigne etc...

En général, la *mogharsa* est peu pratiquée chez les grands propriétaires. Ceux-ci préfèrent en effet employer des journaliers travaillant à la tâche afin de garder l'intégrité de leurs territoires, surtout dans la région de Salqine et d'Armenaz. En outre ils cherchent à enchaîner le *nassab* au moyen d'avances alléchantes afin de le contraindre plus tard à céder sa part.

Actuellement le faire valoir direct prédomine dans les vastes oliveraies ; les journaliers sont abondants et acceptent n'importe quel salaire. Le tracteur remplace le laboureur quand les conditions pédologipues sont favorables. Pour assurer l'élagage, la taille et la cueille, des ouvriers agricoles s'engagent moyennant 10 à 20 % de la récolte.

Beaucoup de salariés désœuvrés s'adonnent à la contrebande ou émigrent clandestinement avec leurs familles, vers

les terres bonifiées de l'Amouk (Turquie). Cependant quoi qu'il en soit, les conditions de vie d'un paysan planteur demeurent relativement supérieures à celles d'un simple fellah de la steppe.

Les associations de l'élevage

Les notables citadins, les commerçants, les ruraux sédentaires et les gros propriétaires terriens cherchent dans l'élevage un placement et un surplus de ressources.

Le bétail peut—être confié aux semi—sédentaires ou aux nomades selon des contrats d'association spéciaux dont voici les principales modalités :

A) — Le propriétaire fournit à son associé le troupeau dont la valeur est évaluée selon le prix en cours. L'associé le doit rembourser au propriétaire tout le capital sous forme de produits : laine, agneaux et beurre fondu.

Lorsque le capital est amorti au bout de 4 ou 5 ans, on procède au partage du troupeau à moitié après qu'il se soit accru de nombreuses agnelles. Cette formule prédomine dans les associations avec les nomades.

B) — Le propriétaire reçoit un kilo et demi de beurre par an pour chaque tête de brebis, la moitié de la toison et tout le croît mâle. L'associé paie la moitié de l'impôt à l'Etat, le salaire du berger et fournit le fromage, le cas échéant, au propriétaire.

Cette association est très courante dans le Kurd Dagh, le massif de Bélus et le Zawyé.

C) — Les sédentaires ruraux confient leurs troupeaux, pendant six mois, d'octobre à mars, aux bergers recrutés

parmi les semi-sédentaires. Ceux-ci sont payés par tête de bétail (environ 500 francs en 1957). Les bergers ramènent le bétail au début du printemps aux confins de la Maamoura où les propriétaires viennent procéder sous la tente à la confection du fromage et du beurre.

D — LA TECHNIQUE AGRICOLE.

Le matériel traditionnel :

Les instruments aratoires du paysan syrien n'ont guère évolué depuis l'Antiquité. L'araire primitif, sans roue, ni versoir est entièrement en bois. Il est muni au milieu d'une pointe coiffée d'un sabot en fer qui fait office de soc. Il a un timon long de trois mètres environ auquel sont attachés les animaux, par l'intermédiaire d'un joug droit appuyé sur le garrot et non sur le front comme en Europe (Pl : XXVII).

Si, par hasard, l'attelage est relativement fort, le paysan attache au joug deux araires et tient dans chaque main un mancheron. C'est la « jozé » que l'on emploie dans les terres meubles et sans obstacles naturels.

L'araire indigène aussi sommaire soit-il, a l'avantage d'être adapté à un sol, très souvent, léger, caillouteux, entrecoupé d'affleurements de la roche-mère. L'araire, étant également léger, est susceptible d'être tiré par n'importe quel attelage et, à la rigueur, l'âne n'éprouve aucune peine à le tirer.

Le sol, en revanche, n'est que superficiellement gratté ; le soc ne s'enfonce jamais au-dessous de 20 cm, empêchant l'épuisement rapide de la terre. En outre, il est facile

à fabriquer sur place par le menuisier ambulant. Seul le soc est acheté en ville.

Néanmoins deux sortes de terrains lui restaient rebelles ; d'abord les petits lopins aux contours capricieux du Karst « *Chelb* », car le laboureur n'y peut manoeuvrer son attelage; jusqu'à l'époque actuelle, dans beaucoup de ces lopins on remue le sol à l'aide de la houe. Les terres argileuses humides ou les terres broussailleuses et fortes du Ghab et de l'Euphrate n'ont été « soumises » et converties à l'agriculture qu'avec l'apparition de la traction mécanique,

Jusqu'à une date récente, pour se rendre compte de la faible mécanisation du travail agricole, il suffisait de parcourir les plaines en automne : généralisation presque totale du labour à cheval, à boeuf, à âne, si ce n'est à attelage mixte même, aspect en relation directe avec l'abondance de la main-d'oeuvre rurale.

Sitôt les labours préparatoires achevés ; l'ensemencement des terres se fait à la main. Le semeur qui porte les grains dans une grande poche ou dans le pan de sa robe, les dissémine d'un noble geste qui persiste ici dans toute sa pureté. Derrière lui, un attelage progresse lentement pour enfouir, avec la charrue, les semences guettées par des troupes denses d'étourneaux.

La date de la moisson est différente suivant les endroits. Le décalage est d'environ trois semaines entre le plateau occidental et la steppe.

Cette différence saisonnière détermine un mouvement de moissonneurs de l'ouest vers les champs de la steppe.

Ceux ci sont en général des journaliers qui possèdent quelques champs et viennent chercher dans les exploitations plus importantes un travail supplémentaire.

Les uns arrivent seuls, les autres avec leurs familles et c'est un spectacle familial que de les voir par groupes dans les places des bourgades, alignés à l'ombre, au pied des murs, attendant l'embauche pour gagner les champs en camions.

Quand les moissons s'achèvent dans la steppe, les travailleurs rentrent à leurs villages respectifs pour moissonner.

Ce mouvement saisonnier de journaliers s'affaiblit d'une année à l'autre ; les moissonneuses-batteuses leur font une concurrence irrésistible dans les champs débarrassées de l'affleurement rocailleux.

Les moissons se font au moyen de l'antique faucille dont le manche est muni d'anneaux métalliques, dégageant un bruit qui effraie, selon les dires des paysans, les reptiles dangereux.

La moisson s'effectue à la main quand elle est courte médiocre comme la moisson des légumineuses. Celles-ci sont récoltées pendant la fraîcheur matinale car la chaleur vide les épis.

Somme toute, il faut 7 à 9 personnes pour moissonner un hectare de blé en un jour, et de 5 à 8 pour un hectare d'orge.

Le moissonneur s'avance sur une largeur de cinq sillons (*Ammàane*) en laissant derrière lui les brassées non liées (*Hodn*), les gerbes étant inconnues. D'autres moisson-

neurs les amoncellent, plus tard, en tas appelés *Ghomr*. Ces derniers seront transportés à l'aire de dépiquage commun à dos d'animal ou sur de grands chariots tirés par une paire de chevaux.

Les récoltes sont entassées sur les aires aménagées à côté des villages : ce sont de petites surfaces de dimensions variables débarrassées de toute trace de cailloux ou de végétation. Le sol est plus ou moins régularisé et tenu propre afin que les sables et les saletés ne se mêlent pas aux grains. Une fois la paille mise en meule (*beidar*), le dépiquage s'opère par écrasement des épis et trituration de la paille à l'aide d'un traîneau portant sur des roues munies de disques de fer dentelés: *Haylâne* ou *djardjar*, le *plostellum* antique(1).

Le grand amusement villageois consiste à monter sur le siège du bâti que tire en cercle un cheval, stimulé de temps en temps de quelques coups de bâton (Fig. 60).



Fig: 60. Le dépiquage par le plostellum «haylâne»

(1) Le dépiquage à l'aide du traîneau muni d'éclats de silex tranchants (*marj*) ou par simple piétinement des bestiaux est pratiquement inconnu dans la Syrie du Nord.

Un autre homme, avec une fourche palmée de cinq dents (médra) rassemble la paille et la replace sous le traîneau. Puis paille hachée et grains sont séparés par le vent, quand il y a du vent ! mais le temps ne manque pas jusqu'en octobre. A la fin du dépiquage, le partage entre propriétaires et métayers s'opère sur l'aire même.

La paille hachée (teben) qui reste et qui sert de nourriture au bétail, est emmagasinée dans de petites coupoles en pain de sucre (chouné), ou entassée sur le sol même avant d'être recouvert d'une mince couche argileuse la protégeant contre les pluies (lod).

La stagnation de l'état de la technique et le maintien des rapports sociaux qui en découlent n'incitaient point le paysan à amender sa terre appauvrie d'une exploitation multiséculaire ou à améliorer ses méthodes culturales.

Aux obstacles qui proviennent souvent de l'ignorance, de la routine et aussi de la misère s'en ajoutent d'autres qui sont le fait de la nature.

En effet, le besoin de chauffage durant l'hiver, la nécessité de se procurer de quoi faire la cuisson quotidienne dans un pays très pauvre en bois, obligent le paysan à faire de l'excrément des animaux, pétri en forme de galettes et séché, l'unique combustible pour le chauffage et la cuisine.

Cet usage prive le sol d'un engrais dont il a le plus grand besoin et c'est un spectacle familier de voir les ramasseuses de crottin et de bouse de vache se disputer les déjections animales sur les pistes de villages.

De même les bains maures des villes et des bourgades ont été chauffés jusqu'en 1950 au feu de fumier.

La fumure courante est donc dispensée par les troupeaux qui vaquent d'ordinaire, en liberté, dans les chaumes et les jachères.

Mais comment procurer les engrais indispensables aux cultures exigeantes comme le coton et les cultures maraîchères suburbaines qui ont bien plus besoin d'éléments fertilisants ?

a - La plupart des gros propriétaires érigent dans leurs fermes « un borj », édifice en forme cubique, à l'écart des habitations, pour y laisser se multiplier des pigeons à l'état sauvage. La colombine, engrais précieux, est le but principal de cette espèce d'élevage. Elle est utilisée seule ou « coupée » avec le fumier de la ferme.

En outre on capture, de temps à autre, une quantité de pigeons en surnombre pour être vendus à la ville voisine.

b - Quelques-uns des gros propriétaires pratiquent l'élevage du gros bétail. Les litières des bestiaux enlevées périodiquement sont déposées, hors du village et constituent avec d'autres ordures ménagères un tas de fumier qu'on arrose avec de l'eau.

c - Le service de nettoyage de la de la Municipalité d'Alep met en vente une ou deux fois par an tous les tas d'ordures ramassés en ville. Les agriculteurs et les jardiniers suburbains viennent les acheter par charge de camion.

d - Les fossés aménagés en dehors des zones urbaines proprement dites et dans lesquels se terminent les égouts des villes et bourgades sont, généralement, exploités intégralement, pendant la saison chaude, par les jardiniers voisins.

e - Les Khans(1) périphériques d'Alep abritent bon an mal an entre 30 et 40.000 têtes de moutons destinées à la boucherie pour la ville et pour d'autres villes syro-libanaises. Cet élevage intensif et toujours en étable, livre à l'agriculture régionale un apport considérable de fumier qui atteint une valeur élevée.

Signalons également que la propagation accrue de l'emploi du réchaud à kérosène genre « Primus » a transformé les coutumes culinaires paysannes : la combustion du fumier est de moins en moins utilisée pour la cuisson des aliments.

Dans les régions boisées ou d'oléiculture la combustion des déjections animales n'est pas chose courante. Les engrais, de toute sorte, y sont utilisés pour la culture.

Quant aux engrais chimiques, en dépit d'une publicité apageuse, outre leur prix de revient élevé, on ne sait jamais très exactement selon quelles modalités ils conviennent à nos sols. La culture cotonnière, seule, en consomme annuellement une quantité considérable : environ 200 kilos par hectare en plus des engrais organiques.

Notons enfin que l'emploi des « engrais verts » qui consiste dans l'enfouissement, par simple labour, des légumineuses en floraison comme la vesce (*vicia sativa*) a commencé tout récemment à être adopté dans les domaines de quelques agriculteurs éclairés.

Bref, l'insuffisance de la fumure nous permet de prévoir la nécessité de laisser la terre « reposer » un an sur deux ou sur trois pour que la nature puisse, d'elle-même, rétablir l'équilibre d'un sol pauvre en humus par définition.

(1) Khan: entrepôt ou caravansérail.

Les types d'assolements —

L'économie agricole communautaire qui prédomine se combine avec d'autres facteurs d'ordres climatiques, pédéologique et économiques pour déterminer les systèmes régionaux de culture.

Mais la nature du sol joue quelquefois un rôle plus important que les influences climatiques pour déterminer le rythme d'assolement. La plus grande partie de la steppe et toutes les terres légères (Karaj) du plateau occidental sont soumises à un assolement biennal, faisant alterner une année de blé ou d'orge et une année de jachère labourée (chgag). Cette pratique est comparable au « dry farming » américain.

La jachère pâturée n'existe guère que dans quelques villages-reliques au sud de Maarra Noman, pratiquant encore la redistribution périodique de parcelles dans le cadre du système de mouchaa non stabilisé.

Par contre toutes les bonnes terres situées à l'ouest de l'isohyète de 400mm peuvent se passer de la jachère pâturée ou non cultivée.

La jachère est introduite dans un système de succession de cultures biennal ou triennal, qu'on peut appeler « triennal amélioré ».

La liste des cultures de jachère varie dans le temps et dans l'espèce, mais une nette tendance se dessine vers les plantes industrielles.

Les tâtonnements et l'empirisme prolongés ont conduit à des spécialisations régionales de sorte que chaque contrée

est connue pour la culture de jachère qu'elle emploie.

Dans la dépression du Roudj les melons accaparent les terres qui sont préparées préalablement avec la fumure de la colombine. Dans le district d'Azaz ce sont les pastèques. La région d'Idlib excelle par ses tomates, le sorgho, le sésame et surtout le coton tandis que les environs d'Alep sont réputés pour leur cucurbitacées (gourde, potiron, courgette etc...). Le tabac se localise dans la région de Salqine et de Harem.

La structure communautaire de la propriété n'empêche nullement dans le plateau occidental que l'assolement libre et individuel soit appliqué depuis fort longtemps.

Le blé est toujours à la base du rythme triennal, suivi d'une culture de légumineuse; lentilles, gesces, vesces ou fèves et enfin une jachère cultivée (région d'Idlib). Souvent l'assolement est biennal; blé puis *seifi* c'est-à-dire culture d'été qui consiste en cumin, anis, coton, etc... (région de Salqine) ou quadriennal : blé, lentille, orge et seifi (région d'Azaz).

Dans la vallée de l'Euphrate l'assolement prédominant est le biennal; blé, coton. Cependant quelques agriculteurs ambitieux ont réussi à obtenir deux récoltes par an; culture d'orge hâtive en hiver suivie, juste après la moisson, par le coton. Mais le rendement de ce dernier ne peut être excellent à cause du gel qui surprend souvent les plantes en pleine production.

Notons enfin que les terres récemment gagnées à la culture de la lisière désertique portent, le plus souvent, de l'orge qui supporte facilement la sécheresse. Là quand la

récolte s'annonce très médiocre, on ne fait pas la moisson mais le tracteur laboure les champs en enfouissant les rares épis qui servent de semences pour l'année prochaine. Opération appelée « tatbine ».

L'évolution récente.

Héritier d'une très vieille technique et riche d'une expérience qui remonte à l'aube des civilisations(1), le paysan syrien sait adopter de nouvelles cultures ; tabac, maïs, riz, coton etc., abandonner ses méthodes surannées et mettre au point les procédés qui permettront la réussite des plantes importées.

Bien entendu, le fellah est prudent et sceptique, mais il n'est pas stupidement routinier. La facilité avec laquelle les méthodes les plus modernes ont été acceptées par lui est une preuve qui témoigne, avec bien d'autres, de son pouvoir d'adaptation.

Certes, s'il a gardé intacts ses us et coutumes, c'est pour des raisons qui lui ont été imposées par les circonstances environnantes.

La période de la domination turque n'était pas seulement un obstacle sérieux à tout progrès, mais fut marquée par une nette décadence qui frappait le monde rural en particulier.

En dépit de plusieurs imperfections inhérentes à son caractère vague et imprécis, le mandat français apporta d'une manière directe ou indirecte une amélioration incontestable.

(1) Beaucoup de règles agricoles sont conservées dans la conscience paysanne sous forme de conseils ou d'adages ex: «Si le sort te maltraite, maltraite le sol... «Laboure deux fois et ensemente tôt».

La paix et la tranquillité qui régnaient à la campagne devinrent enviabiles aux yeux des citadins écartelés par les troubles politiques.

Le paysan, soulagé des méfaits d'un voisin insupportable : le nomade, acheva du coup de grignoter une partie du domaine de ce dernier. Il étendit, en particulier, ses cultures arbustives dans les terrains favorables.

Cependant la technique paysanne n'a pas subi, dans la Syrie-nord en particulier, des modifications profondes susceptibles de transformer sensiblement le régime agraire. La structure communautaire, la concentration de la propriété, la misère quasi générale de la classe paysanne et la carence des crédits de la Banque Agricole en sont largement responsables.

En général, le beg tout en continuant à ne pas demander à son domaine plus que ce qui était indispensable à son train de vie sous forme de redevance en nature, a renoncé à l'organiser en grande exploitation et à rompre avec la technique routinière qui maintenait les formes extensives des cultures céréalières. D'ailleurs le grand propriétaire, comme son fellah, était dépourvu d'argent liquide, lui permettant d'apporter une amélioration sensible par l'acquisition de matériel moderne.

Evidemment, la charrue métallique, dite vigneronne, remplaçait timidement l'antique araire de bois dans plusieurs villages de la région d'Idlib. Quant à la traction mécanique il vaut mieux ne pas en parler,

Depuis 1945 plusieurs facteurs firent de ces gros propriétaires, jadis absentéistes et négligents, des pionniers

en matière de progrès technique. Ceux-ci qui se sont habitués à conduire la voiture n'éprouvent aucune gêne à s'asseoir sur le siège du tracteur et à le conduire à travers leurs champs. Leurs enfants se disputent l'honneur de tracer de profonds sillons.

L'absence de la structure collective et la transformation du métayer en journalier chez le grand propriétaire facilitait particulièrement l'emploi du matériel moderne. Aussi utilisent-ils des machines de tout genre et sans cesse perfectionnées (Pl XXVIII et XXIX) ; charrues polysoes et polydisques, semoirs, tracteurs à chenilles et à roues, moissonneuses-batteuses etc... permettant d'économiser le travail de l'homme dans l'agriculture, réduisant en même temps le prix de revient et confiant à l'agriculture un caractère spéculatif et capitaliste.

Une statistique de 1946 ne mentionne, dans tout le département d'Alep, que 12 tracteurs à chenilles, 6 à roues, 6 moissonneuses-battuses et 2 semoirs. En 1956 le nombre des tracteurs employés dans l'agriculture nord-syrienne s'éleva à 390 et celui des moissonneuses-batteuses à 79(1).

Les contrastes les plus saisissants existent encore dans la plupart des domaines : on peut voir, juxtaposées, dans le même terroir, les techniques les plus modernes et les plus archaïques en fonction de la qualité du sol.

La mise en location des tracteurs et des moissonneuses-batteuses toujours disponibles avec leurs conducteurs-méca-

(1) Le nombre des tracteurs qui fut 300 en 1948 dans toute la Syrie est passé à 1342 en 1951. Etudes et statistiques N.U, N.Y, 1951 p.93.

niciens permet aux petites propriétaires et à beaucoup de simples paysans de profiter plus ou moins de la technique moderne (1).

Cependant l'acquisition de machines compliquées posa un problème très difficile à résoudre au début ; c'est l'absence de toute industrie de réparation mécanique dans les bourgades et à plus forte raison dans les villages. On eut recours alors à des travailleurs que l'on faisait chercher à Alep même ; c'est dans la plupart des cas, chez les arméniens que se recrutaient les mécaniciens les plus adroits. Les conditions de vie relativement difficiles dans le bled et l'importance de la demande dont ils bénéficiaient leur autorisaient de réclamer les plus hauts salaires.

Beaucoup de machines acquises ne furent pas utilisées à plein rendement, et un grand nombre d'entre elles, faute de bien savoir s'en servir, ont été abandonnées à la rouille sur les places des villages.

Sur le plan agronomique, les erreurs commises causèrent d'amers déboires. En effet, beaucoup d'agriculteurs voulaient que la grosse charrue polysocs pénétre très profondément dans le sol et goûtaient avec délices le plaisir de tracer les gros sillons. Mais ils ramenaient à la surface une terre morte que le soleil et l'air n'ont jamais vivifiée. En l'aérant, ils l'asséchaient, compromettant ainsi la récolte future.

(1) Le coût de labour de chaque donem (950 m²) était 250 francs en 1957, tandis que la location de la moissonneuse-batteuse est payée en nature ; 17% de la récolte.

C'est pour cette raison que bon nombre d'entre eux optèrent pour la charrue polydisques qui mélange la terre sans la bouleverser complètement.

De même le tracteur peine sur les pentes, patine quand l'armature des racines et des rhizomes, dans les terres vierges, se fait trop dense.

La charrue a l'avantage de sauter sur les galets, se décroche : les socs perdent leur fil et s'émoussent tandis que le plus proche forgeron est à plusieurs dizaines de kilomètres.

Les moissonneuses - batteuses causent, dans une certaine mesure, des pertes non négligeables. En effet, au moment de la moisson, l'agriculteur, soucieux de vendre sa récolte le plus tôt possible, fait appel à des propriétaires de machines, qui souvent sont là uniquement pour cela, leur demandant de récolter ses champs. Or, le propriétaire de la machine se fait payer en nature et recevra de 17 à 25 % de la quantité récoltée.

Cela cause au paysan une perte double : il perd d'abord le cinquième de sa récolte et ensuite le foin qui aurait pu nourrir ses animaux .

Cette évolution, bien qu'elle ne soit pas généralisée, modifie du tout au tout le rapport des forces en présence : une des premières conséquences a été la réduction du nombre des métayers qui sont de plus en plus remplacés par les journaliers.

Le métayage ne résiste que dans les terrains pauvres, rocailleux et rebelles à la pénétration de la machine .

Des dizaines de villages furent évacués presque complè

tement de leurs habitants, notamment sur les bordures du Djebel Chbeith(1).

Bref, la machine a engendré un déséquilibre social. L'homme devient surabondant et vit dans un état de sous-emploi permanent car le travail de la terre ne lui fournit une occupation que trois à quatre mois par an.

Elle a consolidé une fois de plus le caractère semi-féodal de la propriété et, au lieu de contribuer à l'affranchissement du paysan, l'a écrasé,

En outre, la diffusion de la charrue européenne aux dépens de l'araire rustique a aidé au perfectionnement de la culture et a contribué à la diffusion de l'emploi des engrais chimiques.

Le tracteur a déchargé le paysan de l'entretien d'une partie du bétail de traction.

Enfin la mécanisation de l'agriculture a provoqué une véritable révolution agricole en permettant l'extension des céréales dans des terres vierges qui n'auraient jamais pu être « soumises » sans la machine et qui donnaient au début du défrichement des rendements inconnus jusqu'ici dans le pays; plus de 40 fois la quantité ensemencée.

(1) En 1956, les habitants de 17 villages et hameaux du Cheikh de Fedaâne, 7 villages d'un grand propriétaire alépin (Marius Ged), et 3 villages à d'autres propriétaires alépins furent contraints à abandonner leurs maisons.

CHAPITRE VIII

LE GENRE DE VIE DANS LE PLATEAU

OCCIDENTAL

A — DEFINITION

Bien qu'il ne soit pas possible de fixer rigoureusement les limites qui le séparent de la steppe(1); le Plateau Occidental possède, cependant, une foule de traits caractéristiques auxquels il doit son originalité, Celle-ci, en effet, réside dans la diversité de ses ressources et de la variété de ses aptitudes agricoles.

Dans ce pays voué selon des traditions séculaires aux cultures soignées et à une économie relativement ouverte, la prospérité a été toujours en étroite dépendance avec les débouchés régionaux ou extérieurs. Les principaux produits d'exportation étaient l'huile d'olive, le vin, le raisin sec, les figes sèches, le coton, le charbon de bois, etc..

Si l'on cherche maintenant à dégager les facteurs de cette économie relativement complexe, on retiendra :

a — Un milieu naturel dont la diversité des reliefs, des sols et des nuances du climat, relativement humide (plus de 400mm), prédispose l'agriculture à des productions aussi

(1) On peut approximativement délimiter le Plateau à l'Est par l'isohyète 400mm qui passe à l'Est de Dj Zawyé, un peu à l'ouest d'Alep et englobe le bassin supérieur du Koueik.

variées que massives. Il ne constitue pas seulement un terrain favorable aux cultures arbustives méditerranéennes : oliviers, vagues, cerisiers etc... mais permet également les cultures tropicales : coton, sorgho et même les cultures des pays tempérés, maïs, cucurbitacées etc...

L'irrigation n'y est possible que dans les vallées des principales artères allogènes : Oronte, Afrine et Koueik où elle contribue à assurer les meilleurs rendements. Ailleurs l'alimentation même en eau potable pose des problèmes délicats et dépend presque exclusivement des réserves parcimonieusement utilisées des citernes.

Si les conditions naturelles offrent de grands avantages, elles présentent aussi des obstacles, exigeant de l'homme des efforts acharnés; lutte contre la végétation naturelle, lutte contre le désert de pierres et enfin lutte contre les eaux stagnantes.

b — Exception faite des zones gagnées sur la forêt du Kurd Dagb, le pays se caractérise par une vie sédentaire permanente et solide. Le nomadisme n'y régna jamais en maître bien que les courants de transhumance le traversent à la faveur de conditions particulières.

La structure sociale de la paysannerie y est aussi pour quelque chose. Plus de la moitié des ruraux sont propriétaires des terres qu'ils cultivent. Les moyens et les petits exploitants détiennent 65% environ du sol.

La densité de l'occupation humaine est généralement forte; les hameaux sont inexistantes dans les plaines. Celle-ci sont ponctuées de gros villages et de bourgs animés d'une population grouillante qui, se sentant à l'étroit chez elle,

manifeste une nette tendance à déborder non seulement sur la steppe et la métropole nord-syrienne, mais sur la vallée de l'Euphrate et même sur la Haute Djeziréh.

Le gerre de vie est loin de former un tout cohérent. Si la culture demeure à la base de l'économie, elle est pourtant très souvent complétée soit par l'artisanat rural, soit par l'exploitation de la forêt, soit par l'élevage, soit enfin par la cueillette et la pêche.

B—L'EXPLOITATION DE LA FORET.

L'utilisation essentielle de la forêt demeure l'élevage en dépit des prescriptions du nouveau code forestier(1).

En fait, la protection de la forêt devient de plus en plus difficile tant que celle-ci constitue la ressource vitale des habitants qui s'y étaient installée après avoir fait un long stage dans la pratique de la transhumance.

Une application rigoureuse des termes du code en question priverait évidemment ces montagnards pauvres du principal moyen de vivre qu'ils aient, c'est-à-dire d'élever des bêtes et mettre ainsi quelque chose dans le commerce.

Le seul animal bien adapté à ces pâturages est la chèvre qui trouve dans la forêt sa nourriture préférée en quantités inépuisables et pendant toutes les saisons. En plein hiver, si les arbustes sont drapés de neige, le

(1) L'article 48 de la loi n° 66 du 21.9.1953 stipule l'interdiction du pâturage dans le périmètre forestier et la liquidation totale du troupeau caprin vers la fin de 1955.

berger, à l'aide d'une perche, les dépouille de leurs couvertures afin de permettre à ses animaux de brouter feuilles et brins.

Le domaine forestier est exploité non seulement par ses propres habitants, généralement incapables de former eux-mêmes des troupeaux auxquels s'associent des gens de la plaine ou des citadins, mais par des gens étangers à la montagne. Dès janviers, des habitants de la ville d'Azaz, conduisant leurs troupeaux, remontent dans la montagne Kurde et s'adonnent à la fabrication d'un fromage qui jouit d'une solide réputation sur le marché d'Alep.

La période de transhumance dure quatre mois. Les bergers s'installent dans des hameaux provisoires constitués en chaumières « kherbé » dans lesquelles le bétail et l'homme cohabitent sous le même toit.

A partir de mai, partout retentissent les sonnailles des troupeaux de chèvre, à robes noires ou blanches, qui dévalent de la montagne vers les plaines orientales pour pâturer dans les chaumes. Les bergers utilisent, à cette époque, des tentes en toile blanche.

Cette descente est exigée également, par le manque d'eau d'abreuvement, dans la montagne karstifiée.

Outre les pâturages, l'exploitation de la forêt comporte le ramassage du bois mort, la coupe du bois d'oeuvre pour la construction et les outils dans un périmètre ne dépassant pas cinq kilomètres autour de l'habitat; coupe soumise à une réglementation peu respectée. Les centaines de procès établis chaque année en font foi.

Mais l'exploitation la plus destructive de la forêt

demeure incontestablement le charbonnage clandestin (Pl XXX) et non moins le charbonnage autorisé. Le charbonnage ne s'est très intensifié dans le Kurd Dagħ et le Djebel Wastani qu'après l'annexion du sandjak d'Alexandrette à la Turquie, en effet cette dernière région était le principal fournisseur de charbon à la Syrie.

En principe, la fabrication du charbon est autorisée dans les propriétés privées à condition que le sol défriché soit cultivable, que les arbres abattus ne soient pas de la famille des conifères et que la pente de la terre ne soit pas forte. Dans les forêts domaniales, le charbonnage qui devra s'effectuer dans l'intention d'améliorer la forêt, ne doit s'attaquer qu'aux vieux arbres, ou à ceux qui sont trop serrés sous le contrôle des gardes forestiers.

Malheureusement, les aghas qui se réservent les permis de coupe occasionnent de sérieux ravages et précipitent le déboisement car le charbonnier choisit les meilleurs arbustes susceptibles de fournir des tiges abondantes.

De plus la fabrication du charbon est extrêmement primitive : la meule « machhara » est basse, sans orifice central, médiocrement recouverte de sorte que le pourcentage du bois effectivement carbonisé ne dépasse les 60 % .

Derrière les charbonniers viennent ensuite les bûcherons en quête de bois de chauffage. Ceux-ci, munis d'outils plus efficaces procèdent à l'arrachage des souches que respecte la hache du charbonnier.

Le défrichement ainsi accompli donne lieu à des transformations sensibles dans le genre de vie du montagnard, changement qui se traduit par la substitution progressive

de la chèvre par le mouton, animal inoffensif vis-à-vis des arbres fruitiers et des diverses cultures qui remplaceront la végétation spontanée dans les clairières.

Sur les terrains crayeux du Kurd Dagh, le défrichement n'a pas été la tâche la plus difficile. Les essences conifères n'ont succombé que trop vite. Mais là où le sol n'est pas protégé par des cultures arborescentes sur les pentes, il disparaît avec rapidité.

Le paysage est différent dans les vallées marneuses du Djebel Zawyé Nord. Ici, il ne subsiste de la forêt originelle que de gros arbres clairsemés, appartenant aux essences végétales primitives, mais traités avec amour comme les plantations voisines.

Le dernier refuge de la forêt demeure le Djebel Wastani et le Kurd Dagh septentrional. Ici, il n'y a pas grand chose à gagner sur la forêt. Celle-ci ne s'accroche que sur les calcaires, aux sols discontinus dont l'utilisation et la mise en valeur exigent un travail assidu et acharné.

Le service des Domaines encourage ceux qui s'attaquent à ce travail en leur accordant le droit de propriété, à charge pour eux de défricher, de construire des terrasses, de cultiver d'une manière continue en plantant des oliviers, de la vigne, des pistachiers etc... Cela ne les empêche pas de continuer à pratiquer l'élevage et discrètement le charbonnage. Le cheptel se diversifie de plus en plus en plus, la vache devient nécessaire aux labours et la proportion du mouton augmente(1).

(1) Dans le Kurd Dagh septentrional le pourcentage des chèvres atteint 85^o/_o du troupeau tandis qu'il est de 45^o/_o dans le Kurd Dagh méridional, beaucoup moins boisé.

La transformation la plus profonde s'accomplit lorsque les défricheurs ou plutôt les éleveurs se transforment en planteurs d'arbres fruitiers. L'économie de cueillette est remplacée par une économie productive.

D'abord on procède à une forme de transition entre les deux genres de vie en commençant par le greffage des oléastres et des térébinthes, qui existent sur place, en oliviers et en pistachiers après élimination préalable de toutes les autres associations végétales.

Progressivement, au fur et à mesure que la forêt recule, les plantations gagnent du terrain mais sans colmater, toutefois, toutes les marges abandonnées, étant donné la rapidité plus grande du déboisement.

Les olivettes créées au dépens de la forêt sont très bien soignées et entretenues. Il est souvent impossible de distinguer celles qui dérivent du greffage de celles de plantation.

Cette mise en valeur d'oléastres et de térébinthes accompagnée d'extension rapide de la plantation se développent rapidement dans le Djebel Wastani. Le meilleur exemple se trouve dans les hameaux de Fassouq et de Kharab Soltane(1), (fig. 61).

Notons enfin que le greffage commence à être appliqué sur d'autres essences forestières; les poiriers et les pommiers sauvages en particulier.

(1) Feuille de Salqine au 50.000



Fig: 61. Village de Fassouq. Type de colonisation dans la forêt

L'exploitation des marais —

Les plaines marécageuses du Ghab et du Roudj abritent une population débile et épuisée par le paludisme, qui se caractérise par son genre de vie original et qui subit de nos jours un bouleversement fondamental.

Les quatre piliers de leur économie sont la cueillette, la pêche, l'élevage et la culture du sorgho.

a) La cueillette

L'exploitation des *carex bardi* par les adjudicataires fournit aux journaliers recrutés parmi les habitants des marais, pendant les trois mois d'été, une source appréciable de revenus.

La récolte s'effectue à la faucille. Après séchage, la majorité des gerbes transportée sur barques (fig. 62) et sur

voitures, est exportée vers les villes de l'intérieur; Idlib, Hama et Damas.



Fig: 62. Le transport du «bardi» dans le Ghab

Le bardi est la matière première principale de l'industrie de la sparterie qui revêt un caractère artisanal et domestique dans la plupart des bourgades du plateau occidental.

Les joncs, *Zal*, exploités par les habitants eux-mêmes sont transformés sur place en nattes qui font office de tavaillons dans la toiture des maisons rurales; ils sont également employés dans la toiture des chaumières *tamé*.

L'élevage.—

Les habitants du Ghab pratiquent l'élevage du gros bétail dont 80 % sont constitués par des buffles, au nombre approximatif de 2.500 têtes.

Ces bêtes vivent dans les aires marécageuses quasi-improductives. Ils y pataugent librement car les travaux de labours incombent aux vaches. C'est un spectacle habituel que celui de buffles vautrés dans la fange pendant les heures les

plus chaudes de la journée, ne faisant sortir que leurs nasaux pour respirer pendant que leurs corps jouissent de la fraîcheur de l'eau boueuse (PI XXXI).

Les buffles donnent une chair appréciée dans la boucherie, mais leur premier produit est, avant tout, le lait.

Le lait, plus riche en matière grasse que celui de la vache est généralement livré aux fabricants de fromage, originaires de Hama, qui font installer dans chaque village « un *doulab* » ou entreprise de transformation laitière. Le fromage très savoureux trouve un débouché sûr à Beyrouth et dans les grandes villes syriennes.

Animal peu exigeant, il se contente de ses pâturages naturels, à part une courte période d'hiver où la stabulation serait nécessaire. La propriété moyenne de buffles est de 5 têtes environ. Le troupeau bovin qui représente le reste du troupeau est entretenu essentiellement pour le travail de la terre.

Notons enfin le développement étonnant de l'aviculture; poulets, dindons et plus encore oies et canards se disputant les marais avec les buffles.

La pêche⁽¹⁾

La pêche est, hors de doute, la meilleure source de revenus des habitants du Ghab et du Roudj non seulement parce qu'elle les occupe du 15 novembre jusqu'à la fin de février pour la pêche des silures et anguilles, et du 1^{er} juin au 15 octobre pour la pêche des *Benni*, *Barbus Kersin* HKI,

(1) 122. J. Gaulmier, p. 121.

également, mais parce qu'elle leur fournit l'essentiel de leur alimentation pendant ces périodes de l'année.

Le silure, poisson qui se trouve dans les eaux troubles des marécages, son milieu naturel, a toujours été assez abondant pour permettre l'installation de pêcheries bien organisées depuis le moyen âge et soumises à l'affermage(1).

Selon la coutume, l'Etat met la pêche du Ghab et du Rondj en adjudication pour une période de trois ans. Le concessionnaire organise la surveillance de la prise, l'achat et l'écoulement du poisson dont la production moyenne annuelle est estimée à environ 400 tonnes.

Les pêcheurs utilisent des procédés variables selon la profondeur de l'eau. La pêche la plus perfectionnée demeure l'apanage des Rouadais qui travaillent avec de grandes barques « markab » en employant de longs filets (planche L)

Dans les marécages, la pêche s'effectue à l'aide de 200 petites barques « *jerfé* » manoeuvrées à la gaffe. Le poisson est harponné avec une lance « *fazzara* ».

Enfin quand l'eau est suffisamment claire, c'est-à-dire aux alentours des sources, le pêcheur a recours au trident « *moutrâné* ».

Comme les buffies effraient les poissons, on choisit les moments de l'aube et le soir pour la prise. D'autre part, la pêche est abondante si l'hiver est relativement rigoureux, car la silure cherche alors l'eau moins fraîche des sources.

Quant à la pêche des anguilles, elle se situe en décem-

(1) Le géographe arabe Aboul Féda (1273-1331) cite qu'à son temps la pêche du Ghab fut affermée par les autorités de l'époque.

bre et janvier, au moment de leur migration nuptiale vers la mer(1).

Les silures sont décapités avant d'être mis dans des bourriches en carex et expédiés sur les marchés de grandes villes.

En somme la pêche du Ghab, seule, occupe, 700 pêcheurs et constitue pour eux un revenu d'appoint appréciable. Chacun d'eux peut capturer une quantité variable de 30 à 70 kilos selon la température des eaux. Les pêcheurs livrent leurs poissons aux agents du concessionnaire et sont payés au poids d'une somme équivalente au quart du prix effectif.

L'agriculture.

Les habitants du Ghab et du Roudj, d'origine nomade pour la plupart, ne sont pas d'excellents agriculteurs. Ils pratiquent la culture du sorgho dans les terres libérées des eaux d'inondation hivernale après un labour préparatoire.

Cette céréale constitue la base de leur alimentation complétée par l'acquisition d'une quantité de blé achetée ou produite dans les terres sèches où le blé alterne avec la jachère pâturée.

Cependant les cultures d'été, tomates et cucurbitacées sont assez développées pour diversifier l'alimentation des habitants.

Bouleversement de ce genre de vie

Ce que nous venons de décrire correspond à une

(1) 57. A. Gruvel, p. 321.

situation qui a commencé à se transformer très lentement à partir de 1954 date de l'inauguration des travaux d'aménagement du Ghab, et d'une manière plus accélérée, depuis 1956.

Dans cette dépression allongée entre deux montagnes bien arrosées et traversée par un fleuve obondant, localement languissant, les travaux de régularisation et de drainage s'imposent en effet avec acuité pour soustraire à l'empire des saux les parties marécageuses de la plaine.

D'autre part, les marais entretiennent un foyer de paludisme qui affecte l'ensemble de la population chez qui la malaria n'épargne personne et imprime à la physionomie des habitants les signes d'une souffrance physique débilitante et caractéristique.

L'abaissement du niveau général des eaux de plus d'un mètre, dû au percement du seuil basaltique de Karkor en fin 1957, a donné lieu à l'assèchement de vastes superficies et la mort d'une quantité inestimable de poissons. L'hiver de 1957 a vu réduire l'effectif des pêcheurs à la moitié. Le recul de la pêche est attribuable également à la correction partielle du lit du fleuve ce qui a réduit considérablement les aires poissonneuses.

Par conséquent les phragmitaies subissaient le même sort et s'asséchaient dans les zones exondées d'où la diminution des pâturages de buffles dont le troupeau a perdu 40% de son total.

Mais les travaux d'aménagement n'avancent pas de pair avec les pertes de ressources précipitées que subissent les habitants du Ghab et du Roudj.

Certes, la production agricole a fait un bond en avant;

la culture de coton s'est accrue considérablement dans le Ghab, mais c'est grâce aux capitaux et à l'initiative des citadins auxquels les paysans cèdent leur autonomie économique d'autrefois.

Heureusement, le déséquilibre de leur économie a été compensé, dans certaine mesure, par une amélioration sensible de leur état sanitaire, notamment avec la diffusion de la quinine et l'emploi de plus en plus généralisé des moustiquaires et insecticides.

Mais, hélas, à la suite des travaux d'assèchement qui doivent se terminer à brève échéance, la principale source de production de poisson d'eau douce de la Syrie disparaîtra.

Sans améliorer leurs conditions déjà fort difficiles, les travaux actuels de drainage et d'aménagement entrepris dans ces deux bassins marécageux ont mis, pour la première fois, les anciens habitants du Ghab et du Roudj, sous la coupe des cultivateurs citadins qui se sont mis à exploiter non seulement les terrains récemment gagnée sur les marais mais ceux des paysans autochtones. Ceux-ci sont, en général, incapables de les mettre en valeur avec des procédés modernes.

En effet, en attendant la distribution et l'allotissement des terrains du Ghab et du Roudj, envisagés pour 1963, les cultivateurs et les féodaux de Hama, Djisr Choghour et d'Armenaz se sont rués sur les superficies sauvées de l'emprise des eaux et se sont mis à exploiter ces terres vierges sans les ménager.

Le sort des gens du Ghab et du Roudj en sera-t-il

amélioré comme le suggère les blans audacieux de la bonification?

C — L'ELEVAGE

La polyculture de type méditerranéen qui caractérise le système agricole du Plateau Occidental ne laisse jouer à l'élevage qu'un rôle relativement modeste dans l'économie régionale et fait du gros bétail un simple auxiliaire de l'agriculture(1).

Ici, l'élevage n'est pas seulement stationnaire mais subit, en particulier l'élevage des bêtes de labour, un recul sensible du fait de la mécanisation croissante du transport et des travaux des champs.

En outre, la pauvreté presque générale du plateau en eau potable contraint le paysan à ne pas augmenter inconsidérément son cheptel.

Notons enfin que la fermeture des pâturages de l'Amouk et de l'Amanus, depuis une vingtaine d'années, au troupeau local et la bonification accélérée des marais du Chab et du Roudj ont fait perdre irrémédiablement les meilleures zones de parcours.

La nature du gros bétail diffère sensiblement de celle du bétail de la steppe ; le chameau est pratiquement absent (45 têtes dans le district de Harem, 37 dans celui de Kurd Dagb et 1 seulement dans celui de Djisir et Choghour en 1954)

(1) c'est exactement que pour cette raison nous avons préféré étudier les traits généraux de l'élevage dans le cadre du chapitre consacré au genre de vie de la steppe.

En revanche le mulet et le bardot (obtenu du croisement d'un cheval et d'une ânesse) sont des animaux bien adaptés aux terrains rocailleux et escarpés. Rarement ils sont attelés seuls à l'araire, car, en général, le mulet se double d'un boeuf ou d'un cheval. Dans le Kurd Dagħ et le massif de Bélus le mulet se trouve dans son domaine quasi exclusif.

L'élevage bovin ne suscite aucun intérêt spéculatif ; le paysan n'exige de la vache que son travail et ensuite son lait.

L'abattage des bovidés ne s'effectuant qu'à la fin d'une longue carrière de travail, donne un rendement carné assez médiocre en qualité et en quantité. La boucherie bovine a une activité limitée dans le temps (hiver seulement) et dans l'espace puisqu'elle ne trouve sa clientèle que dans les quartiers ouvriers arméniens. Le chiffre de bovins abattus à Alep en 1940 n'a été que 1581 têtes.

Néanmoins une nette tendance se dessine vers l'élevage spécialisé de races hollandaises et domascales dans plusieurs fermes de gros propriétaires, répondant à une demande de plus en plus accrue de la ville d'Alep en beurre frais et en fromage, mais ceci ne porte que sur plusieurs centaines de têtes seulement.

Quant à la vache indigène dite « *gleili* » ou race d'Antioche, elle est une modeste laitière, 10 litres par jour en moyenne, et très répandue dans les jardins irrigués de la vallée de l'Oronte où le fourrage vert est abondant. Ailleurs la vache ignore les fourrages verts qu'à l'époque de sarclage des mauvaises herbes qui croissent avec la moisson au printemps.

Le mouton, comme on le devine aisément, est complètement évincé des zones de polyculture d'Idlib, de Salqine et du bassin d'Armenaz.

Dans le massif de Zawyé et de Bélus, la faible densité de la population et de l'occupation d'un sol rocailleux, maintient un élevage curieux du petit bétail. Bien que le troupeau soit rentré, la nuit, dans des grottes naturelles ou artificielles, on ne lui apporte jamais de fourrages et on se contente des maigres herbes qui poussent spontanément parmi les pierrailles. Les chèvres, en dévorant les jeunes pousses, contribuent au recul irrémédiable d'une forêt déjà réduite quelquefois à la simple garrigue.

En été, les meilleurs pâturages sont fournis par les chaumes des plaines voisines auxquels il faut joindre plus tard, en fin d'automne, le feuillage des vignobles et des champs de coton. Les troupeaux regagnent ensuite les hauteurs au moment des premières pluies.

Enfin; il convient de noter que l'apiculture est très développée dans le plateau occidental : les ruches en argile qui se superposent dans les cours des habitations constituent des sortes d'annexes traditionnelles du logement (pl XXXII).

D — L'ARBORICULTURE.

En face d'une steppe de couleur fauve et désespérante, ne connaissant la verdure que pendant les deux ou trois mois qui précèdent la moisson, le plateau de l'ouest fait figure d'un pays plus riant aux horizons nuancés.

Aux conditions naturelles du milieu, déjà très favorables, s'ajoutent des facteurs humains non moins décisifs :

la population immémorialement enracinée jouit d'une vie rurale stable qui ne se borne plus au pacage des troupeaux, à une culture superficielle et fréquemment à la merci d'une période d'insécurité.

L'homme qui plante le figuier, l'olivier ou l'amandier les arrose vraiment de sa sueur. Ceci explique que, en dépit de bien des vicissitudes de tout ordre, la petite propriété ou même la *mimifundia* soit fréquente et prédominante : c'est la seule qui permette le déploiement illimité de l'énergie humaine : l'exemple le plus expressif est incontestablement la culture de l'olivier.

L'oléiculture —

L'olivier est ici dans son domaine de prédilection. L'oléastre est présent partout où subsistent quelques reliques de la forêt primitives dans les terrains accidentés. Certes, plus de 98 % des olivettes qui existent dans le Nord-Syrien sont issues de l'œuvre de l'homme, mais comme nous l'avons remarqué précédemment, le paysan se borne encore parfois à dégager les oléastres des fouillis inextricables de végétation environnante et à constituer de vraies oliveraies au dépens de la forêt. On greffe ensuite ces arbustes pour améliorer la variété si celle-ci s'avère dégénérée ou médiocre. D'ailleurs toutes les variétés des oliviers de plantation ont leurs équivalents dans les taillis,

A Derkoûch, de nos jours encore, on continue à extraire des éclats de souches d'oléastre pour les nouvelles plantations qui seront greffées, le cas échéant.

L'olivier qui ignore, ici, l'irrigation, voit son extension

vers l'est freinée, très probablement, par la pluviométrie. Au-delà de l'isohyète 300 mm, l'olivier végète mal, devient souffreteux et très peu productif, mais la température en est aussi responsable.

Etant un arbre méditerranéen par excellence, il ne trouve ses conditions les plus favorables que lorsque les influences maritimes prennent le pas sur les influences du désert; les vents du Khamsine lui sont très nuisibles au moment de la floraison.

L'olivier, incapable de résister aux grands froids, ne peut pas contrecarrer la plasmoyse et meurt, partiellement, au-dessus du niveau du sol. La souche, vivante, est susceptible de donner naissance à des jeunes pousses. Le froid prolongé frappe plus cruellement dans les dépressions que sur les hauteurs à cause du phénomène d'inversion thermique. L'existence d'oliviers plusieurs fois centenaires dans le Massif de Bélus(1), dans des localités désertes et dépeuplées, offre un témoignage concret de leur résistance par rapport aux olivettes des plaines, renouvelées périodiquement.

Ces catastrophes périodiques(2), au lieu de confiner l'agriculteur dans le désespoir, l'incite souvent à régénérer et étendre ses plantations en enlevant de la vieille souche, trop grande pour les nouvelles pousses, plusieurs éclats qui servent à de nouvelles plantations.

(1) 95. G. Tchalenko p. 69.

(2) Les plus proches sont celles de 1911, causant la mort de 300.000 arbres environ et de 1950 dont les dégâts ont été 70₀/o ou plus de 2 millions d'arbres.

Arbre rustique et peu exigeant, l'olivier est capable de s'adapter à n'importe quel terrain, à condition qu'il ne soit pas couvert d'une épaisse terre rouge qui retient l'humidité en hiver et se craquèle en été. L'espacement de 10 à 12 mètres, nécessaire à l'olivier a été susceptible de contribuer à la mise en valeur des terrains du Karst morcelés, mais pourvus de fissures plus ou moins larges remplies d'une terre meuble et fertile, où les plantations dissimulent les surfaces recheuses sous-jacentes.

Sur les pentes rocheuses et caillouteuses, les terrasses deviennent indispensables pour empêcher le ruissellement d'entraîner le sol.

Un tel paysage se rencontre dans les districts de fortes densités humaines notamment à Kafer Takharim et à Eriha.

Le rôle historique de l'olivier :

Celui qui traverse le Djebel Zawyé et le massif de de Bélus, ne peut s'empêcher de s'étonner que ces plateaux, si pauvres malgré quelques vallées verdoyantes qui les traversent, aient pu connaître dans le passé les importantes cités dont ça et là subsistent des ruines. Celles-ci témoignent de la richesse, du bien être de leurs anciens habitants, et ont été le cadre le plus représentatif de l'histoire de notre région, pendant sept siècle environ; du 1^{er} aiècle de notre ère jusqu'à l'occupation musulmane.

Presque partout on rencontre des presses pour huile et vin, moitié taillées dans le roc, moitié construites, accompagnées de leurs meules basaltiques.

L'explication de la prospérité dont jouissait la région

a cette époque se trouve dans la pratique d'une monoculture spéculative, l'oléiculture, ou plus largement une biculture en y associant la viniculture.

Géographes et archéologues(1) s'accordent pour attribuer le succès de cette économie de caractère commercial à une sécurité prolongée : « la paix romaine » et l'intégration de la Syrie dans l'unité méditerranéenne, unité économique et politique réalisée pleinement par Rome. Cette situation contribua à l'éclatement de l'économie fermée de subsistance « économie pour vivre » au profit d'une spécialisation dans des cultures de production massive. Chaque pays apportait au marché « commun » les produits conformes à ses aptitudes. Les massifs buissonneux systématiquement défrichés, « devinrent une forêt d'oliviers si bien que l'Italie craignit pour une des ses principales ressources » (Sion G. U. p. 58).

L'huile et le vin, produits non périssables, pouvaient être aisément écoulés sur un marché exceptionnellement important, dont Antioche fut le centre de ramassage et de redistribution. Non seulement les huiles d'olive mais les vins aussi furent très appréciés en Italie et dans la Gaule.

Pour s'adonner à leur étroite spécialisation, les agriculteurs comptaient sur deux régions voisines pour s'approvisionner en céréales, viandes et légumes car leur territoire n'en tolérait aucune production massive. La viande

(1) Sion. Géog. Univ, T. VII p. 58.

85. P. Mattern p. 138.

95. G. Tchalenko p. 74.

de boucherie et les céréales furent fournies par la steppe, le bois d'œuvre, indispensable aux constructions, était amené des monts d'Amanus, tandis que les légumes et les fruits de jardin venant de la zone irriguée de l'Oronte(1).

Mais une question s'impose, à quoi attribue-t-on la déchéance et la « désertification » de ces massifs ? Tout d'abord : l'explication paresseuse d'un changement climatique est à écarter.

D'autre part, les archéologues (P. Mattern en particulier) qui trouvent la clef du problème dans le déboisement et le ravinement consécutifs, dûs, eux-mêmes, aux invasions persanes et arabes, ne fournissent qu'une justification gratuite, chargée de préjugés, démentie d'abord par la géographie physique du milieu et ensuite, par l'absence de toute trace de destruction brutale ou incendiaire.

D'ailleurs, ces massifs sont des forteresses naturelles qui découragent les cavaliers les plus intrépides. Ainsi la théorie classique et tendancieuse « qui compare les arabes à une nuée de sauterelles, détruisant tout », se trouve, ici, une fois de plus, faussée(2).

En réalité, la destruction de la vie économique de ces massifs semble être la conséquence directe de son isolement, dû à l'interruption du courant commercial avec le monde extérieur à la suite de l'occupation musulmane.

(1) Cette explication est due à M. G. Tchalenko, 95.pp. 73 et 92.

(2) Ce point de vue, très répandu ne fait pas de différence entre arabes et nomades, et ne distingue pas un peuple déterminé ni un genre de vie typique.

Or, une économie fermée n'y est jamais possible. La terre quelque soit l'acharnement du travail prodigué, ne peut produire des céréales suffisantes pour assurer le pain quotidien aux habitants, trop nombreux.

Actuellement, les paysans qui entreprennent la reconquête de ces massifs, après un dépeuplement qui dura douze siècles environ, abandonnent de plus en plus la culture des céréales pour pratiquer l'oléiculture et comptent, précisément comme leurs ancêtres, sur la steppe voisine en ce qui concerne la fourniture des céréales panifiables.

Le rôle social de l'olivier —

Il suffit de parcourir une partie du Massif de Bélus où abondent les ruines antiques, soit les oliveraies d'Idlib et de Salqîne pour remarquer une disposition des habitations, très rapprochées, au milieu des plantations qui témoigne de la faible étendue des exploitations. Les grandes sont exceptionnelles. On constate qu'on est en présence d'une structure sociale beaucoup plus égalitaire que dans les solitudes de la steppe.

La plupart des exploitations sont issues d'une collaboration entre le propriétaire et l'exploitant ou le planteur. Les formes de contraintes qui découlent d'un système féodal s'avèrent incompatibles avec l'arbre. Mais cette économie basée sur la monoculture porte en lui les germes de sa faiblesse et comporte des risques graves.

Prenons un exemple concret : Idlib, où 90 % environ des habitants possèdent des olivettes et jouissaient, jusqu'en 1950, d'un standard de vie relativement élevé en comparaison



avec les autres masses rurales. La classe pauvre était très mince et les habitants se vantaient d'avoir réalisé leur « socialisme spontané ». Or, le gel de l'hiver de 1950 a eu pour conséquence le bouleversement de l'équilibre social de la ville. En 1957 on évaluait à 80 % la proportion des pauvres, à 10% les aisés et à 10% seulement, les riches.

Les moyens et les petits propriétaires sont « noyés » dans des dettes aux taux d'usure scandaleux, 10% par mois, quelques-uns hypothéquaient leurs propriétés chez les usuriers.

Mais la crise a frappé également quelques grands propriétaires, qui, habitués à un train de vie en mesure avec leurs anciens revenus, furent contraints de vendre des parcelles à de petits propriétaires ruinés aussi par le gel, mais qui ont su réaliser quelque économie en pratiquant la culture cotonnière en Djezirch, comme métayers au quart « morabéh ».

La création d'une plantation nouvelle, exigeant une attente longue de plusieurs années, dépasse la capacité d'un paysan réduit à ses propres moyens. Mais cette oeuvre est aussi, très souvent, au-delà des possibilités du capitaliste qui ne peut créer une plantation avec l'aide de journaliers, peu soucieux de la réussite de l'entreprise.

Quelle que soit l'étendue d'une grande propriété d'oliviers, elle est destinée à l'émiettement. Les héritages successifs et l'accroissement de la population contribuent aussi au nivellement des fortunes.

Tout semble indiquer que la grande propriété en oléiculture n'est qu'un bref épisode transitoire sinon exceptionnel.

Le culture de l'oliver. —

En général, l'olivier est considéré comme le meilleur moyen de la mise en valeur des terrains médiocres et impropres à la culture céréalière.

Comme tel, le creusement des trous, profonds de 50 à 70 cm et espacés de 10 à 12 mètres, est un travail préalable à toute implantation. Les nouveaux plants ont trois origines.

— Des éclats, gros comme la tête, prélevés des souches de vieux arbres,

— des souches d'oliviers sauvages,

— et des jeunes pousses, âgées de 2 à 3 ans, munies de leurs petites souches. Ce procédé a pour objectif de ne pas affaiblir l'arbre-mère. Pour ne pas laisser la terre improductive, en attendant que l'olivier entre en rapport dans une dizaine d'années au moins, on pratique des cultures intercalaires d'été (cucurbitacées) voire arbustives (vignes, figues) si le sol superficiel n'est pas assez profond.

Les olivettes sont labourées trois à 5 fois par an, à l'aide de l'araire traditionnel. Seuls les gros propriétaires de Salqîne et de Djoûmé emploient la charrue à traction mécanique. Le premier labour a lieu juste après la récolte; les autres au printemps.

D'autre part, le bêchage et le buttage autour de chaque pied sont bien connus. La taille et l'égalage qui se font, généralement en février, ou après la récolte, s'effectuent une fois tous les trois ou les quatre ans. On y utilise la scie à main, les cisailles et plus fréquemment la sape

« *sotoura* », semblable à la faucille, mais plus lourde et moins volumineuse.

Pour ne pas compromettre une partie de la récolte prochaine, la cueillette à la gaule devient extrêmement rare; sauf dans la région de Salqine. Mais pour atteindre les branches inaccessibles, les cueilleurs se servent d'une sorte d'escabot, haut de 3 m, ou des échelleurs triples « *sallaté* ».

Les cueilleurs sont payés en numéraire et plus fréquemment en nature. Le salaire varie du septième au dixième de la récolte. Il est souvent fixé à 3 kilos 300 comme c'est la coutume à Idlib.

La période de la cueillette déclenche une affluence de main-d'oeuvre extrêmement hétérogène; des Alépins pauvres, des semi-nomades, et des paysans de la steppe viennent avec leurs femmes en quête de l'embauche.

Le rendement varie d'une année à l'autre. En principe, l'olivier donne une bonne récolte une année sur deux. En moyenne, un arbre adulte fournit de 50 à 80 kilos d'olives, mais en bonne année, la récolte peut atteindre 100 à 125 kilos.

Naturellement, il existe dans le Nord-Syrien un grand nombre de variétés d'oliviers dont les unes sont cultivées pour obtenir des fruits à confier « olives de bouche » qui se distinguent par l'épaisseur de leur chair et la grosseur et dont les autres sont essentiellement cultivées pour leur huile « *Zeiti* ».

L'olivier sauvage donne des olives petites, souvent ridées, connues sous le nom de *roumany* ou olives romaines.

La variété principale d'olives de conserve est le

Khalkhali ou *kabarbari* dont les fruits sont gros, très charnus et qu'on cueille en octobre « olives de saumure » ou novembre « olives noires ».

Les variétés destinées à la pression sont plus nombreuses; cependant on en distingue le *maarri* dont le fruit se termine par une petite épine et très apprécié pour son bon rendement en huile. Le *Halkani* donne des olives petites mais abondantes; en grappes, et le *Hemémicy* aux olives arrondies mais relativement petites, il est vrai.

Le paysage des oliveraies incite à apprécier à sa juste valeur le travail acharné dont bénéficie cet arbre vénéré par toutes les religions de l'Orient.

La terre constamment remuée ne tolère la présence d'aucune mauvaise herbe, et on ne peut s'empêcher d'admirer les files d'arbres qui se faufilent à l'infini (Pl XXXIII) formant de magnifiques forêts autour d'Idlib et près de Salqfne.

Après avoir subi une chute vertigineuse dans sa production, l'huile d'olive, qui constituait un des piliers de la cuisine indigène, est concurrencée par l'huile de coton, dans la cuisine et par les autres huiles « coloniales » dans la savonnerie.

Cependant l'huile d'olive à peu près sa solide réputation. La preuve en est que son prix est trois fois plus élevé que celui de l'huile de coton.

Enfin, on estime, en 1946, à 56.863 hectares, la superficie consacrée à l'olivier dans la région d'Alep, totalisant plus de cinq millions d'arbres dont les $\frac{3}{5}$ environ se trouvent dans les districts de Kurd Dagh (1,064,755) de

Idlib (1,120,600) et Harem (1,069,800).

Les vergers et les jardins.

A la différence de l'olivier qui, le plus souvent, acapare, à lui seul, de vastes terrains d'un seul tenant, les autres cultures arbustives : vignes, figues, amandiers, noyers etc..., ne connaissent pas une telle ampleur. Elles sont, dans la plupart des cas, mélangées entre elles ou intercalées au milieu des quinconces des récentes plantations d'oliviers.

a) *La viliculture* était en honneur dans tout le Nord-Syrien depuis la plus haute antiquité. Elle avait atteint son extension maxima, surtout sur le plateau occidental, pendant les sept siècles qui précédèrent l'Islam.

Elle n'était pas favorisée seulement par les facteurs naturels du milieu mais par sa localisation qui assura un écoulement aisé de ses vins jusqu'à la Gaule mérovingienne(1). La vigne qui s'accommode facilement des terres méprisées par la culture céréalière, a dû être fort probablement comme elle l'est d'ailleurs de nos jours, une culture intercalaire dans le cadre de l'oléiculture.

Cette prospérité qui fut liée étroitement à l'organisation économique et sociale d'un vaste empire et qui fut le fruit de la conquête romaine perdit toute raison d'être et a dû succomber juste après la perte du marché extérieur, puisque la consommation locale des vins se réduisit progressivement avec le progrès de la nouvelle religion.

En tout cas, la vigne continue à jouer un rôle éco-

(1) 4. J. Sauvaget, p. 56.

nomique et alimentaire non négligeable. Les distilleries d'Alep, d'Idlid et d'Afrine fabriquent toujours l'arak; eau de vie de raison anisée. Bien que le tonnage de la production de cette liqueur atteigne le même niveau que celui du vin, il ne contribue pas cependant à une extension illimitée des vignobles puisque la consommation faible des boissons alcoolisées tant parmi les chrétiens que les musulmans est un sérieux handicap. D'ailleurs on distingue mal entre les cépages de table et ceux destinés à la vinification.

A la différence des vignobles français, les ceps, ici, rampent au ras du sol pour que les grappes, ne soient pas grillées par le soleil.

Pour obtenir du bon raisin, on procède souvent dès le mois de juin, à l'allègement de la chage des ceps en prélevant une partie de verjus qui se vend en ville(1).

Le raisin, lui-même, ne constitue pas seulement un dessert dans l'alimentation paysanne, mais plutôt une partie intégrante de son régime alimentaire pendant la saison; une grappe de raisin, un morceau de fromage et une galette de pain et voilà un repas classique chez notre paysan.

En plus le raisin est un produit de troc contre le blé dans les régions dépourvues de viticulture de la steppe et de Djézireh; c'est ainsi que les viticulteurs se procurent les provisions en céréales que leurs terres sont incapables de fournir.

Les raisins qui ne sont pas vendables à l'état frais, sont

(1) Le verjus pressé donne un jus acide qui trouve un large emploi dans la cuisine orientale.

séchés pour être consommés comme tels ou transformés en raisiné, *debs*, dans les bourgades.

Les vignobles se disposent, généralement, en auréoles autour des villages, s'accommodant ainsi avec le régime communautaire de la propriété, avec le souci d'éviter de nombreuses pertes de temps et, en cas de désordres, pour qu'elles ne soient pas la proie de maraudeurs ou de bêtes sauvages.

Enfin d'importants vignobles, dans la région de Djisir el Choghour, ont été victimes du phyloxéra qui fit sa première apparition en 1938. La plupart furent reconstituées grâce à des variétés plus résistantes. Le mildiou a été, néanmoins, contrecarré facilement par les services agricoles.

Les districts d'Azaz, de Kurd Dagh et d'Idlib contiennent seuls les $\frac{3}{5}$ des vignobles nord-syriens, soit 14.000 hectares environ.

b) **Le figuier**

Plus robuste et moins exigeant que la vigne, le figuier se rencontre presque partout, sauf sur les terrains lourds ou crayeux. Le figuier « mâle » ne donnant que des fruits incommestibles, est, à vrai dire, un arbuste quasi spontané qui pousse dans les ruines et émerge des grottes.

Il y a aussi plusieurs variétés de figuiers de plantation ; et les agriculteurs afin d'augmenter l'abondance de ces fruits, se servent de la caprification⁽¹⁾, dont l'usage remonte loin dans les nuits des temps.

(1) La caprification consiste à accrocher quelques fruits mâles enfilés sur une branche d'un arbre productif. Des petits insectes chargés de pollens sortent des fruits mâles et pénètrent ensuite dans les fruits femelles.

Le figuier, comme la vigne, qui a une longévité ne dépassant par la trentaine d'année : « dix ans de fatigues, dix ans en or, et dix ans de bois », sert comme culture intercalée dans les nouvelles plantations d'oliviers et il est courant de voir une bouture de figuier plantée dans le même trou avec un souchet d'olivier car le figuier commence à donner ses fruits après six ou même quatre ans.

La production de figes, plus abondante que la capacité d'absorption des paysans, laisse un excédent énorme qui, après séchage et emballage, trouve dans les villes un marché solide tant pour la consommation locale que pour l'exportation.

Le district d'Idib figure au premier plan dans la production de figes, soit environ 30 %.

C) L'amandier

Plus indifférent que le figuier et la vigne aux conditions du milieu naturel, l'amandier est vraiment chez lui car l'amandior sauvage se trouve toujours présent parmi les essences de la forêt. Cependant, les gelées printanières surprennent fréquemment cet arbre en pleine floraison compromettant ainsi sa récolte comme celle de la vigne qui s'y mélange en règle générale.

Cette culture connaît un développement qui ne cesse de s'amplifier en relation avec l'amélioration progressive du standard de vie. Les amandes en effet occupent une place d'honneur aussi importante dans la pâtisserie et la confiserie que dans la cuisine orientale.

En outre, même avant leur maturation, les amandes

vertes sont consommées à un moment où elles inaugurent le cortège des autres fruits après les privations de l'hiver, les fruits « exotiques » mis à part.

d) Le cerisior

Cet arbre, d'origine iranienne, n'occupait, il y a un demi-siècle, qu'une place insignifiante dans le domaine de l'arboriculture régionale. Mais depuis, les agriculteurs de Djebel Zawyé se mirent à sélectionner des variétés nouvelles et la ville d'Eriha s'est faite de la cerise une spécialité. Actuellement, à l'encontre de la plupart des arbres fruitiers, le cerisier forme de véritables plantations dont les plus vastes cernent la ville d'Eriha dans trois directions sur une superficie de 840 ha. Le reste de ses vergers, soit environ 240 ha, se trouve sur les autres parties du versant septentrional du Djebel Zawyé et près de Harem.

Les fruits sont aisément écoulés dans les villes syriennes où on en fait du sirop, des confitures, sans parler des fruits séchés.

Les noyers abondent sur la bordure nord du Djebel Zawyé, en particulier, dans les vallées marneuses. Leurs silhouettes imposantes qui dominent les autres arbres fruitiers, moins volumineux, attirent particulièrement l'attention et justifient la fréquence du mot « *joz*=noyer » dans la toponymie locale ex : ourem el *joz*, ouadi el *joz* etc..

Si le climat local autorise le noyer à se passer de l'irrigation, ailleurs, cet arbre est toujours annexé aux jardins irrigués comme à Harem.

Le poirier est en pleine extension. Il est souvent

dérivé, après greffage, du poirier sauvage ou de l'azerolier qui sont très abondants, dans le massif de Bélus, en particulier à Salqine et Kafer Tekhram.

Le jardin d'essai et les pépinières d'Alep ont répandu des variétés importées qui ont donné des résultats encourageants.

Le pommier qui n'a jamais franchi les haies des jardins, a commencé depuis une dizaine d'années à constituer de petits vergers dans le Djebel Zawyé, notamment sur les terrains volcaniques. Le succès inopiné de ces modestes plantations et le prix élevé des produits ont eu pour effet de stimuler la propagation du pommier dans les autres localités bénéficiant des mêmes avantages climatiques. On estime à plus de 340 ha la superficie occupée par les vergers de pommiers non irrigués.

Problème de la culture fruitière et arbustive. —

On peut fonder les plus larges espoirs sur l'arboriculture dans le plateau de l'ouest. Dans cette région qui souffre d'un véritable surpeuplement, les produits commercialisables ne pourraient, dans les circonstances actuelles, venir de l'élevage ni de la culture des céréales. Ce sont presque uniquement les produits de la culture arbustive ou industrielle.

D'autre part, les vastes étendues rocailleuses sont réfractaires à toute tentative de mise en valeur hors des plantations. D'ailleurs les anciens ont su tirer, grâce aux cultures arbustives, les meilleurs résultats dans ces déserts pierreux au paysage lunaire.

Chaque plantation exige, ici, un épierrement préalable. Pour défricher les plaques de terres rouges (*chelb*) il faut construire, tout autour, un enclos de pierres sèches (*togra*) pour enfin créer un champ minuscule (*hakoura*).

Mais notre paysan, réduit à ses propres moyens, est incapable d'entreprendre un pareil travail de longue haleine car il vit au jour le jour.

En outre, les cultures fruitières de notre région s'exposent, depuis le développement du transport routier, à une concurrence de plus en plus accusée des produits plus précoces du littoral et même de la région d'Antioche.

Bien que la plupart de ces produits fruitiers soit consommée sur place, cela fournit cependant de l'argent frais à l'agriculteur et lui confère une certaine aisance qu'ignore le fellah de la steppe.

Mais l'écoulement des fruits est très souvent gêné par la carence des routes dans les zones de circulation difficile et l'absence de toute espèce de coopératives agricoles ou d'usines de conserve.

L'horticulture. —

L'agrcriculture la plus intensive et la plus raffinée, d'ordinaire, est jointe à l'irrigation. Elle est pratiquée dans les jardins « boustâne », mot qui évoque toujours la présence de l'eau dont la domestication est à la hauteur de la communauté paysanne.

C'est ainsi que la plupart des jardins sont situés non sur les grandes artères comme l'Oronte ou l'Afrine, mais plutôt sur les sources et les torrents qui leur servent de modestes

affluents, sur les sources du Djebel Zawyé et sur les deux foggara d'Armenaz.

Mais les plus beaux jardins de la région se trouvent, seulement, à l'entrée de la gorge de l'Oronte, à Djisr Choghour et, à son aval, à Derkouch.

Là on peut admirer le charme des touffes sombres d'arbres fruitiers et de légumes de toute espèce; l'olivier qui leur sert de bordure, contraste singulièrement, par le vert cendré de ces feuilles, avec le vert jaune et le vert foncé des environs.

Le vieux système d'irrigation sur l'Oronte, au moyen de norias géantes n'est plus en vigueur depuis la propagation du mécanisme de pompage dès la fin de la dernière guerre.

Les eaux des sources de la vallée inférieure de l'Afrine et du Djebel Zawyé (sauf celles du Ghab) sont saignées intégralement par les riverains pour assurer l'eau nécessaire à leurs jardins.

Chaque propriété reçoit son droit en eau « addâne », mesurée en unité de temps « heures » sous le contrôle d'un surveillant désigné par la communauté. La terre du jardin irrigué se vend généralement avec sa ration en eau.

La réglementation de l'irrigation varie d'un périmètre à l'autre, en fonction du débit de la source, la nature du sol ou des cultures et enfin le micro-climat. Ainsi à Tell Sellour, dans la Djoumé, les eaux de la source de Gul Bayir irriguent une cinquantaine d'hectares dont chacun bénéficie d'une heure 15 par semaine (sorgho, maïs et coton).

Dans le Djebel Zawyé, chaque source, aussi insignifiante soit-elle, a un système de distribution réglementé rigoureusement par les riverains qui irriguent une fois tous les cinq jours (cultures maraichères).

Les deux foggaras qui existent dans cette région sont celles d'Armenaz, dans l'extrémité nord du bassin de Roudj. Un puits de captage est à l'origine de chacune d'elles.

La première est alimentée par un puits de 17 m 50, creusé dans le calcaire suivant une section de $4\text{m} \times 4\text{m}$ et présente 3 m 50 d'eau. Elle se dédouble en deux branches desservant respectivement un bassin lavoir à l'entrée du bourg et une fontaine au centre du souk.

La seconde est alimentée par un puits de 8 m foré à l'est de la ville. Son débit est spécialement réservé à la mosquée et à un établissement de bain public. Néanmoins le surplus de l'eau de ces deux canalisations est utilisé, sans compter les eaux usées, à l'irrigation des jardins qui s'étendent au sud de la ville.

Le jardin est, en général, divisé en une multitude de planches bordées de talus de quelques centimètres, qui empêchent l'eau de s'écouler et séparées par de petites rigoles, elles-mêmes dérivées d'une rigole maîtresse, la « sakié ». Pour consolider ces dérivations principales, le jardinier plante, le long de celles-ci, des arbustes exigeants en eau; peupliers, mûriers ou noyers, qui sont susceptibles également de fournir du bois d'oeuvre.

Si le jardin est installé sur le flanc d'un oued, la construction de terrasses longitudinales ou transversales

(quand la vallée est sèche) devient indispensable(1)
(Pl. XXXIV).

Les labours, proprement dits, ne s'effectuent dans les jardins qu'une fois la récolte faite car le reste du travail est exécuté à la main au moyen d'ustensiles appropriés comparables à ceux qu'utilisent généralement les maraîchers de l'Europe.

Les cultures arbustives, à l'ombre desquelles poussent les cultures maraîchères, sont variées et, le plus souvent, mélangées.

Les abricotiers viennent en tête, puis les pruniers, les mûriers, les cognassiers, les noyers, les grenadiers, les poiriers et dans la vallée de l'Oronte où la douceur du climat local permet quelques infiltrations de plantes délicates, on trouve des néfliers, des agrumes, notamment le cédratier (*C. medica*) et le bigaradier (*citrus amara*).

Les cultures maraîchères sont infiniment plus complexes et plus variées; aux plantes d'hiver : choux, choux-fleurs, bettes, navets, oignons, ail, carottes, betteraves et épinards succèdent les cultures printanières, les salades, les romaines, les fèves, les concombres, les pois chiches. Bientôt, celles-ci cèdent la place aux légumes d'été, aubergines, tomates(2), cornes grecques (*hybiscus esculentus*), potiron, courgettes, haricot, etc...

Loin d'être étroitement spécialisés, les jardins de

(1) Celles-ci s'appellent sifar et daf dans le Djebel-Zawyé.

(2) Cette plante a été introduite dans la région d'Alep en 1852 et s'appelle «frangi» qui signifie franc ou français.

chaque région ont néanmoins une réputation appropriée. Harem est connue pour ses piments rouges, Derkouch pour ses grenades et abricots etc...

Les jardins fruitiers et potagers ont connu dernièrement une extension considérable en liaison avec l'amélioration du transport, sauf au Djebel Zawyé, et à la demande de plus en plus accrue de la clientèle citadine,

Cependant les grossistes et les intermédiaires réduisent à peu de chose les bénéfices réels du jardinier.

E- LES CULTURES DES TERRES A BLE.

L'extension des cultures arbustives (fig. 63) au dépens des champs nus n'affecte pas sérieusement les emblavures car celles-ci se réservent toujours les meilleures terres, étant donné l'inadaptation des plantations aux sols lourds. En plus le système mouchaa dans les plaines et l'« économie pour vivre » n'autorisent point une extension inconsidérée de l'arboriculture.

Mais le blé qui souffre beaucoup moins, ici, de l'irrégularité des précipitations que dans la steppe doit faire face à quelques fléaux qui, s'ils ne compromettent pas totalement la récolte, causent, au moins des dégâts considérables.

Tout d'abord, les années copieusement pluvieuses ne sont pas forcément d'une bonne augure dans cette région; les terres rouges, argileuses, retiennent longtemps l'humidité et étouffent les plantes. Si les pluies printanières s'avèrent très abondantes, les paysans introduisent le bétail dans les

champs emblavés pour empêcher la verse et augmenter, d'autre côté, le tallage.

Plus néfastes sont les gels tardifs qui surprennent le blé au moment de l'épiage; en 1940 et en 1956 les récoltes en furent très médiocres généralement.

Si le danger des sauterelles est actuellement conjuré grâce aux organisations qui collaborent sur le plan national et international, d'autres parasites ne cessent cependant d'infliger à nos champs de céréales des pertes très sensibles(1).

La *souné* insecte de 1 cm de longueur *Euryga terin-tegricepus* Put fit sa première apparition dans les environs de Maarra el Noman en 1880. Dans l'intervalle de 1924 — 1930 elle a causé des ravages très importants, réduisant quelquefois les récoltes à rien. Sa dernière irruption a été en 1956.

Le *souné* se multiplie prodigieusement, quand le kham-sine souffle avec intensité, grâce à l'élévation de la température. Les services agricoles dirigent la lutte contre cet insecte. Celle-ci consiste à ramasser, à détruire les bestioles et les plantes contaminées.

Depuis quelques années un autre insecte ; *Syringapius temperatella* commence à causer des ravages redoutables. En effet ce ver, en dévorant la matière chlorophyllienne occasionne une perte double; le blé et le foin. La lutte qui exige des dépenses énormes et la collaboration étroite entre les paysans n'a été jamais efficace.

(1) En 1946, les sauterelles ont détruit la récolte de 30.000 ha de blé.

Le blé qui est à la base du régime alimentaire est infiniment plus répandu que les autres céréales. Les variétés cultivées comportent des espèces indigènes et d'autres dont l'introduction est récente.

— La « *hamarié* » ou rougeâtre, blé dur, est très répandue dans la région d'Alep. Elle s'adapte facilement aux différents sols, en particulier aux sols à substratum calcaire, basaltique ou argileuse. Elle se distingue de la minceur du son, la blancheur éclatante de sa farine et sa richesse en gluten et matières azotiques.

— La « *bayadié* » ou blanchâtre est considérée comme blé semi-dur. La tige est moins haute que la précédente. Elle est probablement la variété la plus ancienne de notre région.

— Le blé *italien blanc* ou *sinator capelli*; variété de blé dur, originaire de Sicile et introduite à la veille de la deuxième guerre mondiale. Elle est très répandue dans les zones irriguées. Sa farine est très recherchée pour la fabrication des pâtes et pâtisserie.

— Le blé *Florence Aurore*, variété de blé dur, introduite en 1932 du Maroc. Etant précoce elle fut adoptée dans les régions ravagées par la Souné.

— Le blé *australien*, celui-ci, le plus récent, a été essayé avec succès au cours de la seconde guerre, lors du stationnement des troupes britanniques en Syrie.

De toute façon, la production du blé dans le plateau occidental ne joue qu'un rôle insignifiant dans le commerce après avoir été autrefois un produit d'exportation, et, dans la plupart des cas, ce sont les blés de la steppe et du Djeziréh qui comblent les insuffisances de la récolte locale pour l'alimentation.

L'orge qui n'est plus mélangée avec le blé pour la confection du pain, occupe les terrains médiocres «Karaj». Elle est réservée à l'alimentation du gros bétail. Le surplus se vend à Alep pour l'exportation.

Le riz: bien quelle soit partiquée depuis fort longtemps dans le bassin de l'Afrine, la riziculture n'a subi aucune transformation de ses méthodes très rudimentaires. Les pépinières et le repiquage sont sbsolument ignorés et on continue à semer les grains à la volée. Elle est localisée dans l'Afrine inférieur et le Chab.

Par suite de l'interruption de l'importation du riz pendant la deuxième guerre, sa culture fut très lucrative et s'étendit au dépens d'autres cultures irriguées. Plus de 1000 hectares y ont été consacrés, produisant 15.000 tonnes environ en 1945, nécessitant l'installation d'une petite usine de décortiquage à Alep.

Dès la reprise du commerce extérieur, la culture du riz se réduisit à peu de chose pour diverses raisons :

— Sa culture qui favorise le paludisme a été déconseillée par les services sanitaires.

— Le prix de revient très élevé du riz syrien ne peut tenir tête à la concurrence du riz de l'importation.

— L'absence d'une mian-d'oeuvre qualifiée pour cette culture.

— Le coton irrigué remplace progressivement le riz dans ses propres domaines,

— Enfin sa culture qui, le plus souvent, a été le résultat de l'intervention du capitaliste citadin est, de plus en plus négligée.

La culture du maïs et du sérgho subit également un recul certain. Ces céréales ne constituent plus la base de l'alimentation des habitants du Ghab comme elles l'étaient jadis. En outre la plupart des paysans font de moins en moins du pain mélangé (orge, maïs ou sorgho et blé) et se procurent le luxe de manger du pain de froment.

Cependant ces deux cultures fournissent le fourrage vert très apprécié, en été, pour le bétail à cornes. Les citadins, si friands de maïs, en font une consommation considérable sous forme d'épis grillés ou bouillis à l'eau. Cultures de jachères par définition, le maïs et le sorgho sont mélangés le plus souvent, à d'autres cultures d'été : cucurbitacées ou cultures industrielles.

L'avoine qui pousse spontanément dans les champs, la folle avoine, ne fait l'objet d'une culture spécialisée que dans les districts relativement humides ; ceux de Djisr et de Harem, sur une superficie de 2.000 ha environ.

Quant aux légumineuses(1) dont les lentilles tiennent la tête, elles sont introduites dans le système de la rotation triennale (blé, légumineuses, jachère cultivée) ou quadrennale (blé, orge, légumineuses, jachère cultivée) c'est - à - dire dans les terres riches.

Les lentilles et les fèves qui jouent un rôle très important dans l'alimentation populaire gagnent de plus en plus de terrain, favorisées par l'accroissement général de la population. De plus le foin haché de ces légumineuses se vend très cher aux éleveurs de vaches et de moutons.

La vesce (*vicia sativa*), l'ers ervilliers (*vicia ervilia*) et

(1) Ou les papilionacées.

la gesse sont toujours utilisées comme provende et parfois comme aliments pour les volailles de la basse-cour.

Les cultures ds jachère labourée comportent une gamme très variée de plantes, essentiellement sarclées ; elles sont soumises à la loi de l'offre et de la demande d'où une variabilité étonnante de la superficie destinée à telle ou telle plante d'une année à l'autre. Cependant il convient d'abord de distinguer entre celles destinées à l'alimentation et les cultures industrielles.

Les premières sont dominées par les cucurbitacées ; (pastèque ou melon d'eau, concombre, concombre serpent (*cucumis flexuosus*), cornichon, tomate et dolique (*dolichos unguiculatus*) etc .. Ces produits contribuent à rompre la monotonie du régime alimentaire du paysan et lui fournissent de l'argent frais quand ils sont vendus en ville.

Parmi les plantes industrielles qui jouent un rôle extrêmement important dans l'alimentation et l'artisanat il convient de citer le sorgho à balai : *meknos* (*Androbogon Sorg Hum* ou *Sorg hum Vulgari*) qui fournit la matière première é un artisanat rural et citadin, de caractère domestique. Les cultures oléagineuses tiennent toujours une large place. On trouve presque partout un peu de ricin, de tournesol mais le sésame est infiniment plus important.

Le sésame, bien qu'il se passe de l'irrigation, exige pourtant un certain degré d'humidité atmosphérique et du sol. C'est pourquoi le gros de sa production est fourni par les districts du Kurd Dag, d'Azaz, de Djisir Choghour et d'Idlib.

Dans ces régions l'attention du voyageur est très

souvent attirée par les gerbes de sésame constituant des tas sur les terrasses des maisons en attendant le séchage préalable au dépiquage. Le sésame, riche en huile nourrisse, entre dans l'alimentation paysanne sous plusieurs formes mais son principal emploi demeure l'extraction de l'huile qui trouve sa place d'honneur dans la cuisine et la pâtisserie, après l'huile d'olive, il est vrai.

Cependant toutes les plantes précitées sont refoulées au second plan devant une culture qui ne cesse de s'affirmer : celle du tabac et une autre qui a connu, pendant les dernières années, une extension extraordinaire, le coton.

Le tabac :

Dans notre région, la culture du tabac constitue le prolongement oriental de l'aire de nicotianes du pays des Alaouites, son domaine principal.

Etant donné que cette culture fait en Syrie l'objet d'un monopole d'État, elle est soumise au contrôle rigoureux des agents de la Régie qui déterminent la variété des graines semencées, la superficie autorisée à chaque paysan et finalement procèdent à l'achat des récoltes.

Plus compliqués que fatigants, les travaux de sa culture couviennent mieux à une main-d'oeuvre féminine; d'ailleurs les lopins qui s'y sont consacrés sont peu vastes.

Les graines doivent être préalablement semées, vers la fin de février, dans des petites planches de quelques mètres carrés, généreusement fumées et protégées, au début, par un rideau de chardons contre l'assaut des oiseaux.

Le repiquage a lieu en avril sur des champs bien fumés. L'espacement de 20 cm entre un plant et un autre est indispensable. La cueillette et l'enfilage des feuilles se font en août. Le séchage sur place s'accomplit en quinze jours; on asperge les feuilles de temps à autre avec de l'eau. Puis, à l'ombre, les feuilles sont entassées sur des planches en bois et soumises à la pression de blocs de pierre avant d'être livrées, en balles, au bureau de la régie.

Ce dernier, ayant le souci de faire bénéficier le plus grand nombre possible de paysans de cette culture rémunératrice et d'obtenir des produits de bonne qualité, fixe la superficie plantée de tabac de 2 à 10 donem selon le nombre de la main-d'oeuvre familiale(1). Le rendement par donem varie de 85 à 110 kilos.

La conjoncture actuelle est très favorable à un développement progressif de la culture de tabac dans toute la bordure occidentale du pays dans le cadre des petites et même des moyennes exploitations. La présence d'une main-d'oeuvre abondante, expérimentée et riche d'une tradition de polyculture méditerranéenne classique est un gage de succès.

Mais le régime de vente contrôlée par la régie est un facteur qui freine son extension. Or notre région ne fournit au monopole de l'état que le 1/10 de ses besoins(2).

La variété indigène dite (Chak el Bint) a été, la seule cultivée jusqu'en 1955 date à laquelle furent introduites des

(1) Le donem mesure 950 m2 environ.

(2) On estime à 5.300 tonnes de tabac la production syrienne de 1954.

variétés yougoslaves de Raviniak, Prilep et Otléa.

Le tableau suivant est suffisamment significatif pour se passer de longs commentaires sur la situation de la culture de tabac et sa répartition en (1956).

<u>District</u>	<u>Nombre de village</u>	<u>variétés</u>	<u>superficie en hectare</u>	<u>production quintaux</u>
Harem	47	Chak el Bint	207	1404
Djisir Choghhour	32	»	305	2278
Idlib	10	»	78	606
Afrine	?	»	4	100
<u>Total:</u>			<u>594</u>	<u>4388</u>
Harem	?	Yougoslaves	1.5	6
Djisir Choghhour	?	»	1.5	10
Afrine	?	»	3	5
Idlib	?	»	3	5
<u>Total:</u>			<u>603</u>	<u>4474</u>

Le coton :

Le coton a été cultivé de tout temps en Syrie. Les historiens arméniens et turcs relatent que sa culture était pratiquée dans la région d'Alep à une époque bien antérieure à l'ère chrétienne(1).

Jamais irriguée, le cotonnier appartenait à la série de cultures dérobées dont l'exploitation o'inscrivait dans le cadre de la jachère cultivée. De ce fait, il a été localisé dans les bons terroirs de la région d'Idlib, recevant plus de 400 mm de précipitations annuelles.

En effet, c'est dans cette zone que la culture coton-

(1) 139. R. Makhzoumi p. 21,

nière plonge dans le passé des racines non moins profondes que l'oléiculture elle-même. C'est ainsi, pour mettre à profit la variété du coton obtenue par l'agronome français Jumel, que Méhemet Ali, khédive d'Egypte, fit engager en 1821 des cultivateurs de cette région pour apporter aux fellahs du Delta leur expérience et leur méthode. Chacun de ceux-ci fut chargé d'instruire plusieurs villages « avec tous pouvoirs sur leurs habitants »(1).

Le cotonnier indigène appartenait à une variété herbacée, *gocsipium herbaceum*, qui ne rappelle guère, avec sa taille rabougrie, 30 à 40 cm de hauteur, ni avec son maigre feuillage, l'arbrisseau tropical. Cette plante avait l'avantage d'être robuste, résistante à la sécheresse, mais elle ne fournissait que des capsules demi-ouvertes ou fermées(2), donnant des fibres de couleur blanc-crème, courtes, 20 à 25 mm et frisées.

Cette variété dite *baladi* ou *Yerli* servait, jusqu'à la veille de la première guerre mondiale, à la consommation locale de matelasserie, alimentait plusieurs centaines de métiers à bras dans le gros village de Daret Azzé, sur le versant oriental de Djebel Cheikh Barakat et permettait enfin l'exportation d'une certaine quantité vers l'étranger par les ports de Tripoli et d'Alexandrette(3).

(1) 102 L. Antoine, p. 5.

(2) La cueillette s'effectuait à partir des capsules que l'on confiait aux femmes pour assurer l'extraction des fibres contrairement aux variétés nouvelles qui donnent directement leurs fibres.

(3) Au cours de l'année 1924, on a exporté par le port d'Alexandrette 1189 tonnes de coton dont 122 t. vers la France, 322 t. vers l'Angleterre et 436 t. vers l'Italie.

Mais déjà, les cotonnades et les filés de l'Europe qui ne furent jamais soumis à des droits douaniers susceptibles d'entraver leur pénétration, avaient, depuis la moitié du XIX^e siècle, envahi le marché du pays déterminant un déclin, qui s'est avéré irrémédiable, de la culture cotonnière.

De 1904 à 1926, le coton produit en Syrie, entièrement de variété « baladi » fut fourni, presque en sa totalité, par la région d'Idlib dont voici les chiffres qui montrent les fluctuations de la production :

Année	tonnes	superficie Ha	Année	tonnes	superficie Ha
1904	1500	—	1920	200	—
1905	500	—	1921	350	—
1906	2500	—	1922	750	9.000
1907	1800	—	1923	2000	—
1909	1800	—	1924	3000	27.712
1911	1200	—	1925	2750	(1)36.507
1912	1500	—	1926	3000	37.000
1913	1380	600 Ha			

Depuis 1924, pour satisfaire aux demandes pressantes de l'industrie de la Métropole, les autorités mandataires déployèrent des efforts méritoires pour développer la culture cotonnière ; distribution des semences sélectionnées, création des centres d'essai, exemption d'impôts pour les terres ensemencées en coton etc..

Sous l'initiative du conseiller agricole français M.

(1) Ou 89% de la production syrienne.

Achard, le coton égyptien (sakellaridès) a fait l'objet de quelques essais ; l'un, entre autres, dans la partie septentrionale du Ghab, à Kastoune, a donné des résultats extrêmement satisfaisants. On a obtenu, sur une surface de un hectare irrigué, une récolte de très belle venue et, sur chaque pied, on pouvait compter 70 à 80 grosses capsules. Peu à peu la variété américaine (Lone star) originaire du Texas, gagnait de plus en plus du terrain, surtout dans les terres irriguées. Cette variété est aujourd'hui la seule cultivée pratiquement.

Le développement de la culture cotonnière dans cette région n'a pas été seulement le fait de l'introduction des variétés nouvelles mais de l'augmentation de la superficie qui lui est consacrée et surtout de l'irrigation.

Celle-ci a sur la culture sèche une supériorité évidente ; elle assure un rendement plus abondant et une qualité meilleure.

Le rendement se situe entre 500 - 800 kilos à l'hectare dans la culture sèche (coton non égrené), tandis que l'hectare irrigué donne entre 1000 à 2000 kilos.

Depuis 1930, le coton ne comptait plus seulement sur les débouchés étrangers. L'usine de Tripoli puis celle d'Alep (1935) exigèrent en effet des quantités croissantes. C'est ainsi que la production de la région d'Alep s'éleva à 5800 tonnes en 1934 et 12.835 tonnes en 1938.

A la fin de la guerre, un ensemble de conditions favorables permirent à la culture cotonnière de se développer d'une façon étonnante. La capacité d'absorption des usines

locales ou nationales augmenta. La récolte déficitaire, en 1949, dans les principaux pays producteurs et la guerre de Corée ont incité les U. S. A. à limiter leurs exportations en vue de constitution de leurs stocks stratégiques (fig.64).

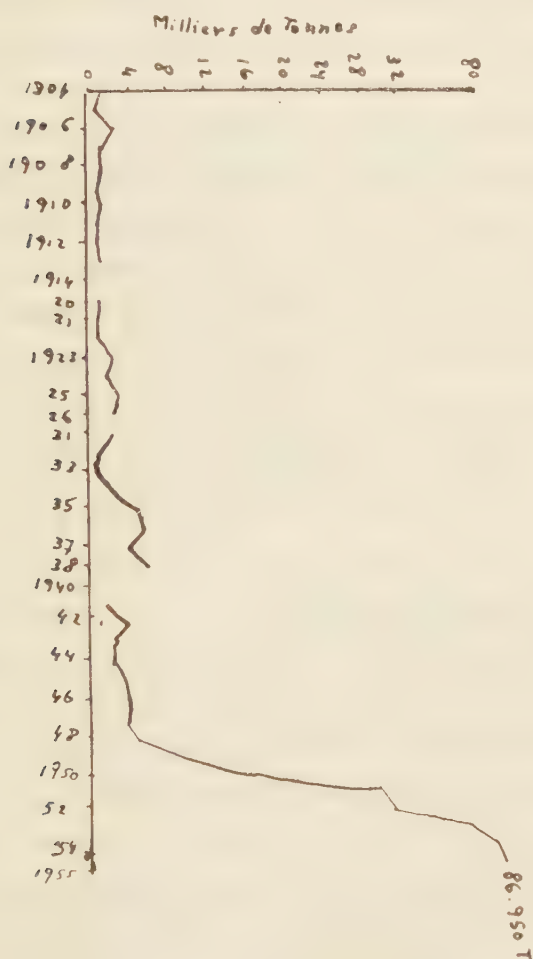


Fig: 64. Le développement de la production cotonnière (fibre) dans la région d'Alep entre 1940 et 1956

C'est ainsi que cette culture a pris une importance capitale dans l'économie nationale et a obligé le gouvernement à obtenir sa direction et à prendre son orientation en main en distribuant des insecticides, en sélectionnant les semences et en multipliant les centres d'essais.

Dans le Plateau Occidental, toutes les terres de cultures sèches, au-dessous de 500 m d'altitude, ont été envahies par le coton.

Les terres bonifiées du Roudj et du Ghab sont également annexées à l'aire cotonnière, mais ici, la culture du coton est devenue une monoculture répétée tous les ans et sans engrais ce qui a abaissé considérablement le rendement; celui-ci après avoir été 2.500 kilos par hectare au début, s'est abaissé à 350 kilos seulement après six ans d'une culture abusive et non contrôlée. Mais le centre de gravité de cette culture n'est plus, maintenant, dans le Plateau Occidental, car l'irrigation l'a déplacé ailleurs, comme nous le verrons plus haut.

Le calendrier agricole —

Le paysan du Plateau Occidental ne tire pas uniquement ses ressources des cultures céréalières, comme son frère de la steppe; au contraire, il est aussi, on l'a vu, arboriculteur, souvent jardinier et il reste un maigre éleveur.

Essayer d'ébaucher les grands traits de son calendrier agricole, c'est montrer les différents aspects de son activité au cours de l'année qui est déjà relativement assez chargée.

Celle-ci commence, toujours selon le calendrier julien(1)

(1) celle-ci marque un retard de 13 jours sur le calendrier géorgien.

à l'automne, *el-safâri*(1), ou plus exactement avec les premiers orages qui permettent le déclenchement des labours; labours préparatoires aux nouvelles semailles; blé, orge et légumineuses ou simples labours destinés à ameublir la terre en jachère, *Chgag*, ou déchirement du sol.

Si la cueillette des olives « de bouche » commence vers mi-octobre, celle des olives destinées au pressage généralement n'a lieu qu'à la fin de novembre et s'échelonne jusqu'à la fin de l'année. Janvier est, en général, une période de désœuvrement forcé; la terre s'y transforme en boue gluante après les pluies ou bien, elle est prise par le gel, empêchant tous les travaux.

En février, on taille les arbres fruitiers et on en plante, le cas échéant, des nouveaux,

Les labours qui précèdent les cultures de jachère s'accomplissent en mars. En avril, outre le sarclage des champs emblavés qui fournit un précieux fourrage vert au bétail, on sème le coton et généralement toutes les plantes d'été. Au mois de mai, on se hâte de moissonner les légumineuses; lenteilles, vesces etc... qui ne supportent aucun retard. On ne moissonne l'orge qu'à la fin du mois. Enfin la moisson du blé s'effectue au mois de juin et avec elle le transfert des récoltes sur l'aire de dépiquage du village.

Le dépiquage qui peut durer jusqu'à la fin de juillet se fait pendant les heures chaudes de la journée, pour

(1) El Kharif en arabe littéraire.

faciliter le hachage de la paille. Cependant on choisit un temps venteux pour le vannage.

Mais en juillet aura lieu aussi la récolte des melons et des cerises qui seront suivis, en août, par la venue précipitée de la plupart des récoltes d'été; cucurbitacées, figes, raisins, tomates, tabac, coton et cultures maraichères.

La cueillette du coton peut durer jusqu'à la fin de l'automne si un coup de gel ne vient pas surprendre les plantes un peu avant.

Ce schéma d'une vie apparemment laborieuse ne doit pas dissimuler une vérité; notre paysan ne travaille effectivement plus de 200 jours par an que rarement. Pour s'en rendre compte, il suffit de parcourir n'importe quel village au printemps ou en été pour remarquer les petits groupes de joueurs aux cartes. Dans le cas plus fréquent, les paysans passent le temps paresseusement, en palabres sans fin chez le moukhtar du village, en buvant de temps en temps quelques gouttes de café amer.

F - LES ACTIVITES ACCESSOIRES ET LES INDUSTRIES RURALES

L'originalité de l'économie paysanne de cette région provient de la diversité de ses éléments. Sans parler ni des charbonniers et des bûcherons des zones boisées, ni des pêcheurs du Ghab et de l'Oronte, ni de la cueillette des joncs et des carex des endroits marécageux, notre paysan se livre à des activités qui le rapprochent plutôt du citadin que du fellah-type d'autres régions syriennes. Cette remarquable exception réside dans l'existence d'une tradition artisanale qui remonte à une date immémoriale.

La cueillette et l'extraction

De tout temps, l'extraction des racines de réglissé, plante sauvage des terres lourdes, a constitué, pour les gens pauvres, une source de profits non négligeables.

Les femmes, le plus souvent, se livrent à ce ramassage qui fournit des tiges qui fournissent un excellent combustible ménager et des racines, filiformes, dont on extrait, dans les villes, une boisson rafraîchissante et saine. Mais le gros de cette matière est dirigé, sans subir aucune transformation, vers l'Europe et l'Amérique.

Si le sous-sol n'a révélé jusqu'à nos jours aucune ressource minérale, cependant certaines variétés parmi les roches en place sont exploitées à des fins variées; les argiles lacustres miocènes « beyloûne, terre à foulon » sont exploitées dans des puits de 2 à 3 mètres de profondeur dans le terroir du village de Kechtaar près d'Azaz.

A cette activité s'adonnent les chiïtes du village de Noubbol(1), qui transportent la matière dans des chariots à Alep, pour la vendre.

Dans cette ville il existe une petite industrie artisanale qui consiste à transformer cette argile, après mélange avec des parfums spéciaux, en anneaux empaquetés et vendus chez les marchands de couleur comme matière nettoyante utilisée avec le savon dans les bains tures.

Incomparablement plus importantes sont les carrières, exploitées à ciel ouvert, du calcaire nummulitique de Meha-

(1) Gros village situé sur la route Alep-Azaz.

nbel(1). Les paysans des environs ont fait de l'exploitation du beau calcaire blanc, rose et jaune, de leur contrée une activité lucrative qui, à la faveur du développement du transport automobile, ne cesse d'augmenter sa clientèle. Malgré les frais de transport qui augmentent beaucoup le prix de revient des blocs, les riches citadins d'Idlib et d'Alep n'hésitent à s'en procurer pour embellir, au moins, les façades de leurs constructions luxueuses.

Ailleurs, les carrières abondent sur les calcaires vindoboniens où l'on partique l'extraction de pierre de taille, moëllons etc... La fabrication de la chaux ne se fait qu'à proximité des agglomérations importantes et c'est au lait de la chaux avec lequel on badigeonne les maisons que doivent leur couleur lumineuse les agglomération de la région.

Les industries domestiques

Les fabrications rurales auxquelles se livrent, à la campagne comme à la bourgade, les femmes, soit pour satisfaire aux besoins familiaux, soit pour s'assurer quelquee ressources d'appoint par la vente de leurs produits sur les marchés, doivent leur existence à la présence d'une période d'inactivité plus ou moins longue; aux éléments du travail fournis par les matières premières de la région : coton, huile, laine à moins que celles-ci ne soient pas assurées par la cueillette même, le sparte.

Ces industries se caractérisent par une spécialisation

(1) Sur l'extrémité septentrionale du Djebel Zawyé, à mi chemin entre Eriha et Djisir Choghour.

régionale en liaison soit avec les traditions, soit avec les matières premières disponibles.

Le tissage : Le tissage des tentes en poil de chèvres, qui fut naguère en honneur chez les femmes kurdes, il y a seulement quelques dizaines d'années, est totalement oublié à l'heure actuelle par suite de la transformation radicale de leur genre de vie et, par conséquent, de leur habitat.

Cependant, celles-ci, presque toutes, pratiquent le cardage et le filage de la laine pour en faire, une fois les fils teints de couleurs vives, des tapis « bsat » aux beaux dessins géométriques, tissés sur des métiers horizontaux. Ces tapis qui font le charme des maisons kurdes ne se vendent que très rarement sur les marchés locaux par des particuliers gênés.

Les femmes de Derkouch se sont réservées le monopole de la confection des filets de pêche, de toutes dimensions, utilisées pour la capture des poissons de l'Oronte et des marais du Ghab.

L'industrie du tissage cotonnier, très répandue jadis dans toute la région d'Idlib, avant la généralisation de l'emploi des filés importés de l'Europe depuis un siècle environ, avait dû battre en retraite et se réfugier dans le seul village de Daret Azzé où plus de 400 métiers à bras « jacquard » sont répartis dans les maisons du village.

Cette industrie qui se maintient au milieu du monde rural fournit un exemple très net d'une activité stimulée par une tradition héritée d'un long passé artisanal, de l'abondance d'une matière première et enfin de l'abondance de la main-d'œuvre. Sur le métier à pédale, à moitié enfoui dans le sol

(fig. 65 et Pl : XXXV) travaillent à tour de rôle le tisserand,

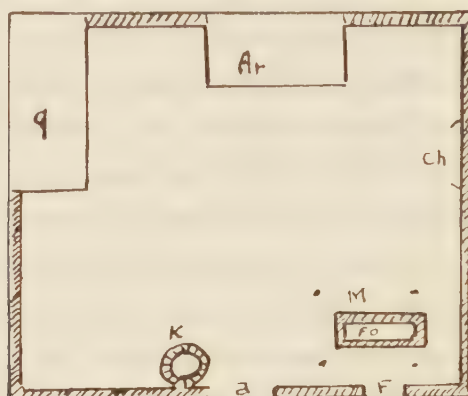


Fig: 65. Plan de la maison d'un tisserand à Daret-Azzé

a : Porte

M : Métier à tisser

F : Fenêtre

ch : cheminée

K: Emplacement de la jar-

Ar : Armoire

re à eau

q : «quara» ou le silo

Fo : Fossé du métier

sa femme et ses fils pendant les périodes creuses, tout en demeurant près de la vie agricole. Chaque tisserand continue à cultiver quelques « hakoura » gagnées sur le désert de pierrailles, à élever une ou deux vaches ou quelques têtes de petit bétail.

Ces tisserands ruraux qui travaillaient à domicile à leur compte, tissant les produits du filage à rouet de leurs femmes, ont dû perdre leur indépendance avec l'abandon des procédés surannés et l'adoption des filés fabriqués.

Désormais, la plupart d'entre eux travaillent pour le compte de commerçants alépins, dont le rôle se limite à fournir la matière première, le fil de coton, et à assurer l'écoulement des tissus : « le *kham* ».

La survivance de cette industrie est due au fait que les colnades, relativement grossières, se vendent à bas prix à une clientèle rurale limitée, et ne supporte aucune mécanisation, ni aucune concurrence de la main-d'oeuvre citadine.

La fabrication du savon :

Cette industrie fut très florissante dans toutes les villes et bourgades situées dans le pays de l'oléiculture. Tous les voyageurs et les géographes du Moyen-âge insistaient sur l'importance de cette activité. On entend encore les Alépins répéter, à profusion, ce proverbe lorsqu'ils parlent d'une chose peu propre : « tout le savon d'Idlib ne suffit pas à la nettoyer ».

V. Cuinet(1) en parlant d'Idlib, à la fin XIX^e siècle cite l'existence de cinq savonneries. Celles-ci ont dû fermer leurs portes définitivement en 1920. L'effacement de cette industrie est attribuable à deux causes principales :

— La concurrence irrésistible des produits des savonneries alépine plus raffinés et moins chers.

— La modernisation de la technique de l'extraction de l'huile d'olive.

De fait, les pressoirs antiques n'étaient pas capables de traiter une récolte abondante; or les olives laissées en attente se chargeaient d'acides qui rendaient les huiles presque incombustibles. La saponification fut la seule issue afin de mettre en valeur ces mauvaises huiles.

(1) 73, V. Cuinet, p. 212.

Actuellement la fabrication du savon n'est plus qu'un travail domestique. Chaque famille fabrique le savon nécessaire à sa consommation privée; on mélange l'huile d'olive à la soude caustique qui remplace la soude traditionnelle obtenue par l'incinération de l'herbe à savon « chnâne ».

La sparterie :

Le sparte qui, on l'a vu, occupe une superficie considérable dans les terres marécageuses du Ghab et du Roudj, était, depuis un temps très reculé, utilisé, utilisé pour la fabrication de divers objets, dans le cadre familial.

Les nattes de sparte, pour lesquelles Idlib est célèbre, sont des articles de commerce représentés dans tous les bazars.

On confectionne également en sparte des cordes, des cabas « *zenbil* », des scourtins « *chlif* », et des bourdigues pour l'expédition des silures.

Les nattes de jonc dont la fabrication est localisée près du Ghab ou abondent osier et juncs sont vendues dans toute la steppe pour les toits des maisons à terrasses.

Plus répandue encore est la vannerie « *tabak* » tressée à partir de la paille de blé ou de riz et décorée de motifs colorés : elle est vendue partout même dans les grandes villes.

Les industries artisanales —

La *poterie* est une industrie fort ancienne. Elle est avantagée par la présence de gisements d'argile pur dans le Djebel Wastani et l'abondance du bois.

Les potiers, malgré l'installation de centrales électri-

ues dans toutes les villes, n'ont pas de machines et n'utilisent que la force humaine.

Les poteries, au nombre d'une douzaine, existent à Idlib et à Armenaz. Chacune de 3 à 4 ouvriers et fabrique des jarres, des alcarazas, des terrines etc... dont l'emploi se rétrécit progressivement par suite de l'«occidentalisation» des goûts. Néanmoins ces produits trouvent encore une large clientèle dans le monde rural.

Plusieurs de ces potiers ont installé des ateliers modernes à Alep et fabriquent des siphons, de la tuyauterie et autres objets sanitaires.

La verrerie(1) — La fabrication du verre que détient jalousement les gens d'Armenaz, n'a jamais dépassé le stade artisanal (Pl XXXVI).

Ces ateliers ne sont en effet que les reliques d'une industrie ancienne étouffée par l'extension de l'industrie européenne.

Les verreries employèrent jusqu'à la fin du XIXe siècle des matières premières locales; les silicates terreux étaient apportés du Djebel Zawyé, tandis que les composés alcalins provenaient du Djebel Bichri (50km de Deir ez zor).

Actuellement, la fabrication de la pâte est totalement oubliée; les débris de verre cassé, récupérés dans les villes constituent la seule matière première que l'on transforme par fusion.

Le nombre de verreries actives varie en fonction de la possibilité d'écoulement des produits fabriqués. Il y avait

(1) Voir 121, l'excellent article de M. J. Gaulmier.

quatre verreries qui travaillaient saisonnièrement en 1916. Pendant la geurre, leur nombre s'est élevé à cinq mais travaillant sans arrêt jour et nuit pour satisfaire les demandes d'un marché privé et coupé de l'importation.

Aujourd'hui il n'en reste que deux seulement travaillant pendant l'automne pour fabriquer de grands bocaux destinés à la conserve domestique d'olives confites et d'huile d'olive, et pendant deux mois, au printemps, (mai et avril) afin de produire des vases pour la conserve de produits laitiers, beurre, fromage au saumure, lait caillé concentré (lebné) etc ...

Mais avec l'emploi récent des moules, les objets fabriqués deviennent plus variés ; verres de lampe à pétrole, verres à boire, coupes, verres de ventouses etc ...

Des dizaines d'artisans d'Armenaz ont émigré à Beyrouth, à Alep, à Damas, à Lattaquieh même à Mossoul et Bagdad pour fonder des souffleries et pratiquer leur métier.

A Armenaz même le travail du verre n'occupe qu'une trentaine d'artisans pour une période de cinq mois par an.

La vente est confiée généralement à des colporteurs de la même bourgade qui achètent aux fabricants une charge d'une camionnette qu'ils vont vendre dans les différents centres et reviennent en rapportant des débris de verre.

La meunerie

L'écrasement des grains s'effectuait, dans des moulins hydrauliques au voisinage de cours d'eau ou de sources importantes et dans des moulins à manège dans la plus grande partie du plateau.

Les premiers sont nombreux dans le Ghab et le long de l'Afrine et, en dépit de la concurrence des moulins à moteurs, quelques-uns se maintiennent dispersés dans les agglomérations.

Les seconds qu'on évaluait à 22 à la fin du XIX^e siècle à Idlib, seules, ont totalement disparu.

En général, les propriétaires des moulins mécaniques sont des citadins tandis que le service des biens wakfs détient la propriété de la plupart des moulins à eau. L'exploitation d'un moulin moderne, rarement directe, est généralement confiée à un ouvrier-mécanicien secondé par un ou deux manoeuvres. Aujourd'hui on en compte plus d'une vingtaine de ce genre.

La fabrication de raisiné (debs):

Les paysans ne font, pour leur consommation privée, que des quantités limitées de raisiné à partir du jus de raisin. Mais le raisiné consistant dont les citadins et, dans une plus large mesure, les paysans de la steppe, sont si friands, est fabriqué à partir du raisin sec dans des pressoirs spéciaux.

Ceux-ci sont nombreux dans les centres très fréquentés par les semi-sédentaires de la steppe. C'est ainsi que sur 35 pressoirs à raisiné qui existent dans la région, 19 sont à Maarra el Noman. Ces pressoirs ne travaillent pas d'une manière constante, mais chacun occupe saisonnièrement de trois à cinq ouvriers.

La fabrication de raisiné a pris beaucoup d'ampleur depuis 1920, car auparavant, le pays d'Aïntab (Turquie) en était le fournisseur principal.

La distillation de l'arak :

Les raisins de qualité médiocre ou invendables sont traités dans les distilleries d'arak : les *Karké*(1).

Les raisins sont mis d'abord dans une cuve où ils subissent une lente fermentation avant de les traiter l'alambic.

L'Islam qui proscriit à ses adeptes sa fabrication au même titre que sa consommation, laisse ce travail être le monopole des chrétiens bien que l'arak ne soit pas uniquement consommé par ceux-ci. Ces distilleries au nombre de 23 se répartissent comme suit : 2 à Idlib, 10 à Azaz et 11 à Afrine. En réalité toutes ces industries sont relativement de faible importance en comparaison avec l'industrie de l'extraction de l'huile d'olive.

Les huileries :

La période de l'extraction de l'huile qui dure généralement deux mois environ confère à la vie paysanne une activité fiévreuse inconnue pendant les autres saisons. Le travail est d'autant plus long et absorbant que la méthode de pressage est antique. Or malgré la modernisation et le perfectionnement de la plupart des huileries, il subsiste encore un très grand nombre de pressoirs anciens « maaçara ».

Dans ces pressoirs, les olives sont déposées d'abord dans un coin du bâtiment en attendant leur tour. Ensuite on les triture dans une cuve en pierre sous le poids

(1) Cette boisson anisée, très connue en Turquie et en Grèce sous le nom de raki.

d'une lourde meule en basalte actionnée par un cheval tournant en manège. La matière broyée est mise dans des courtins en poil de chèvres qu'on entasse les uns sur les autres puis compressés sous une presse à vis tourné par les hommes.

Certes ces pressoirs ont l'avantage de ne pas extraire l'huile des noyaux mais, en revanche leur grand défaut réside dans la conséquence du long séjour des olives dans le pressoir avant le traitement ; c'est-à-dire l'augmentation de la proportion des acides d'où un goût fort et le dégagement d'une odeur désagréable lors de la cuisson.

En outre, il résulte de la puissance limitée que possède le pressoir une extraction incomplète de l'huile, d'où une perte non négligeable.

Les nouvelles huileries modernes, à moteur, n'ont pas ruiné les anciennes. Au contraire, elles ont empêché le long stockage des olives et leur ont permis indirectement de produire des huiles raffinées et très appréciées par la clientèle locale.

Une usine à Armenaz et 9 à Alep traitent les grignons issus des huileries. Elles alimentent; avec l'huile de coton et d'autres huiles « coloniales », les savonneries d'Alep.

Pour sauvegarder la bonne réputation de leurs huiles et pour ne pas être taxés de fraude, les propriétaires des huileries s'opposent farouchement à toute installation d'usine de grignons dans leur voisinage.

Signalons enfin que l'absence de toute huilerie moderne dans tout le Kurd Dagħ septentrional ne porte aucun préjudice

à l'huile qu'on y fabrique. Celle-ci, au-contre, se vend plus cher puisqu'elle passe « de l'arbre à la meule » selon l'expression des habitants.

Conclusion :

Exception faite de l'industrie huillière, les industries rurales ne jouent qu'un rôle de plus en plus réduit dans l'économie paysanne.

Leur déclin est dû à la transformation des goûts d'une part et d'autre part à la facilité des communications qui met à la disposition de la masse paysanne des produits fabriqués dans la grande ville ou importés de l'étranger. Cette situation renforce progressivement l'hégémonie de la ville, déjà très forte, sur la campagne.

G — LES ECHANGES :

En général, le village syrien ne possède aucune fonction commerciale, pas d'hôtel, pas d'auberge, pas de restaurants et pas de boutiques non plus. Cette fonction représentée au premier stade par le commerce permanent et temporaire n'apparaît que lorsque l'agglomération devient un bourg « balad » où se tient un souk et un bazar.

Le souk :

Couvert ou non, le souk comprend une série de boutiques et d'échoppes de petits commerçants et d'artisans. Ces derniers sont représentés par le menuisier, le ferblantier, le fabricant de charrues, le ferronnier, le forgeron, le tailleur, le mécanicien-soudeur etc...

Beaucoup plus nombreux sont les petits commerçants.

les détaillants des produits régionaux bruts ou élaborés ; fruitiers, grainetiers, huiliers etc... ou distribuant les marchandises reçues de la grande ville.

Le souk s'anime particulièrement dans la matinée avec l'arrivée des paysans des alentours apportant leurs produits, mais vite, vers 10 heures, le calme se rétablit et toute vie y semble suspendue.

En effet, le souk n'a qu'une activité anémiée le long de la semaine ; sauf le jour du bazar.

Le bazar :

Celui-ci est un marché hebdomadaire qui se tient un jour déterminé dans la place de la bourgade ou, à la rigueur, dans un terrain vague aux abords immédiats d'un quartier périphérique.

Le bazar représente un aspect d'émancipation économique de la bourgade vis-à-vis d'une ville principale voisine. Mais il constitue également un phénomène d'affranchissement du paysan vis à vis des intermédiaires et des usuriers.

C'est pourquoi chaque bourgade affirme sa personnalité en s'efforçant de créer son bazar *ex-nihilo* et cherche à obtenir l'appui de l'autorité locale ou centrale pour mener à bien son établissement.

En outre les taxes perçues sur les étalages, sur la vente aux enchères, sur la vente des bestiaux etc... constituent le principal revenu de la municipalité de la ville.

Ainsi le bazar rassemble les paysans d'une large partie de la région et les met en contact direct avec les commerçants ambulants; vendeurs d'étoffes, fripiers, vendeurs de

denrées alimentaires non produites dans la région, avec les marchands des bestiaux et avec les courtiers en grains. Le paysan a la possibilité de vendre avantageusement ses récoltes et son bétail. Il a également une chance de vendre ce qui excède la consommation familiale : volailles, oeufs, miel, cire etc... en petite quantité, c'est-à-dire des produits qui ne valent pas la peine d'un déplacement lointain, pour pouvoir s'acheter des objets de consommation courante ou des vêtements.

Durant la journée du bazar, on voit les femmes villageoises alignées l'une près de l'autre, offrant leurs articles de travail domestique et des produits de ferme aux preneurs citadins : le marchandage est le plus souvent dur, car chacun tâche de ne pas être dupé par l'autre.

Mais si la partie du bazar destinée au négoce des marchandises de toute sorte demeure intimement liée au souk de la ville, il n'en est pas de même pour le marché à bestiaux. Celui-ci plus encombrant se tient généralement en dehors de la ville.

Evidemment les bazars les plus dynamiques sont ceux qui se tiennent dans les villes se trouvant à cheval sur deux régions dont les aptitudes sont dissemblables; ainsi le bazar de Maarra el Noman passe pour le plus animé et le plus achalandé.

On y voit côte à côte le nomade vif et agile du Hamad, le fellah hâlé de la steppe et le paysan clair et grand du Djebel Zawyé, mais les facilités de communication permettent la participation de commerçants d'autres villes, d'alepins en particulier.

Notons enfin que les bazars du vendredi sont les plus fréquents car le marché, ce jour-là, coïncide aussi avec la prière commune hebdomadaire qui attire les fidèles des environs venant célébrer la prière de midi dans la grande mosquée de la ville. Le tableau suivant indique les jours de bazar dans les principales villes.

<u>Jour de bazar</u>	<u>villes</u>
vendredi	Armenaz, Derkouch, Harem, Saraqeb et Maaret Misrine.
Samedi	Eriha, Radjou.
Dimanche	Salqîne
Lundi	Danâ, Hammam
Mardi	Bulbul
Mercredi	Afrine, Idlib, Kafer-Tekharim.

Le colportage :

Le colportage représente l'aspect le plus élémentaire du commerce local. Le colportage est pratiqué par des paysans ou des citoyens qui possèdent un certain capital, suffisant non seulement pour se procurer la charge de deux ânes d'étoffes, de mercerie, de bonbons etc... mais pour permettre la vente à crédit dont le terme est « à la récolte prochaine ».

Le colportage, dans une contrée quelconque, est exercé par un ou deux colporteurs qui la fréquentent depuis longtemps ou par les descendants d'anciens colporteurs. C'est pour cette raison que le colporteur « *Tchartchi* » ou « *Baya* » connaît parfaitement toutes les pistes de la contrée et la quasi-totalité des habitants et entame avec eux des relations souvent très amicales.

Il se livre à des négoes aussi compliqués que menus; il va d'un village à l'autre, recueillir des oeufs, des poules, de la laine etc... qu'il change contre des étoffes ou effets de mercerie et parfois contre des friandises sans exclure la vente pure et simple.

Mais tout ce commerce rural laisse une impression de médiocrité qui est au niveau de la faiblesse du pouvoir d'achat de la masse paysanne.

Le colportage auquel s'adonnent les gens de petits bourgs comme ceux de Khâne Cheikhoûne ou les Chiïtes de Noubbol, se maintient dans les zones isolées ou privées de voies de communication praticables en toute saison, notamment vers les hameaux du Kurd Daglı ou les jdar perdus dans les solitudes rocaillenses du Massif de Belus.

En ville, le colporteur est économiquement attaché à deux commerçants différents; le premier est le fournisseur de ses diverses denrées de mercerie, de tissus, de friandises etc ..., le second est représenté par le grossiste qui opère le ramassage des volailles, des œufs, du miel etc... apportés par le colporteur et contre lesquels celui-ci a consenti de troquer les denrées précédentes.

Les habitants des zones frontalières se livrent aussi à la contrebande. Cette forme de négoce extrêmement dangereuse coûte souvent la vie à ces commerçants imprudents. En effet, la politique protectionniste adoptée par la Turquie a permis la création d'un courant de contrebande à travers la frontière apportant aux Turcs des denrées à bon marche en dépit de la vigilance des autorités frontalières.

Quelques produits tels que noix de galle, intestins secs, pistaches etc ... qui étaient depuis fort longtemps exportés par Alep continuant à franchir les limites politiques mais maintenant de façon illégale.

Les modes de transport et de communication

Sous prétexte que le chameau assurait depuis des dizaines de siècles le transports nécessaires aux échanges et que cet animal passe partout, l'Etat ottoman jugeait superflu de tracer des routes, de les entretenir, de construire des ponts sur les torrents et les rivières.

Le transport des marchandises à l'intérieur du pays était calculé par charge d'animal, par jour, et par relai.

Exception faite de la voie romaine, entre Antioche et Chalcis (15 km au sud d'Alep), construite en grandes dalles, et pratiquement inutilisable, il n'y avait dans toute la région que de simples chemins de terre battue ou pistes qui tenaient lieu de routes, se transformant en ornières en hiver et soulevant des tourbillons de poussières aveuglantes en été. Ces pistes suffisaient malgré tout à des échanges intérieurs et extérieurs réduits.

Dans le transport régional, le système primitif prédominait, adapté vraiment avec la configuration du terrain. Seuls les chariots aux quatre roues hautes et minces, tirés par une paire de chevaux « araba » sillonnaient les pistes de la plaine d'Idlib, de Defterdar et d'Azaz, servant soit aux transports villageois ; foin, fumier et transfert des récoltes sur l'aire d'abattage, soit au transport des plus grands fardeaux

entre villages et villes(1).

Ailleurs, dans les zones accidentées, les chevaux, les ânes et particulièrement les mulets assuraient les communications régionales : le système de partage prédominait. Les marais étaient le royaume exclusif de la barque.

Le transport nécessaire aux échanges extérieurs fut assuré par les caravanes. Celles-ci liaient Alep à Alexandrette, à Konya, à Bagdad et comprenaient des mulets, des chevaux, des chameaux et des arabas. Elles durent réduire leur activité, au début du XXe siècle par suite de l'apparition du transport ferroviaire en 1905.

A vrai dire, les voies de communications modernes qui permettaient l'introduction des moyens de circulation motorisés n'existaient guère avant l'établissement du Mandat. Certes, toutes les routes ne sont pas excellentes maintenant, mais en tous cas, sont toujours suppléées par des pistes suffisamment carrossables, pendant la saison sèche si bien que les voitures automobiles peuvent se lancer dans les différentes directions sans craindre de rester en route.

La multiplication des routes a augmenté l'emploi des chariots, mais elle a permis au premier bénéficiaire, l'automobile, de pénétrer dans les coins les plus isolés de la campagne et de remplacer, progressivement les moyens de transport de portage.

(1) L'assertion de J. Weulersse « Il semblait que pour le Proche-Orient la roue n'eût pas été inventée » dans 158 p. 133 paraît imprudente et très exagérée ; or au village de Khanasser seul on dénombrait en 1955 plus de 84 chariots.

Le progrès de la circulation a contribué à l'éclatement de l'économie fermée du paysan, facilitant l'écoulement de ses récoltes vers les marchés de consommation ci tadine et par conséquent l'extension des cultures fruitières, maraichères et industrielles, extension accompagnée d'une tendance marquée vers la spécialisation,

Notons pour terminer que dans les régions de faible relief, la bicyclette d'abord, et la motocyclette ensuite, se sont répandues de façon prodigieuse.

H — L'HABITAT RURAL.

Le plateau occidental n'échappe pas à la règle qui veut que l'habitat groupé soit un des caractères essentiels des établissements humains dans les pays du Levant. Mais ces habitations groupées ont des dimensions variables qui dépendent principalement de la nature de chaque région et de ses ressources.

C'est dans la plaine de Sarmada, de l'Oronte en aval de Djisir Choghour, et notamment dans la plaine d'Idlib et au pied de djebels que sont les villages de Sarmine, de Mæaret-Ikhouâne, de Maaret Misrine, de Kaftine, et de Binnich. Plusieurs de ces agglomérations sont assez considérables pour mériter le nom de bourgs.

Cependant le hameau « jdar » qui compte rarement plus de 100 habitants est un second type d'agglomération beaucoup plus fréquent que le village. Or ce dernier seulement possède quelques embryons d'une vie collective et sociale; une école ou une mosquée.

Le hameau est prédominant dans le Djebel Zawyé, le

massif de Bélus et le Kurd Dagh. Ici, la médiocrité des ressources en combinaison avec la nouveauté de la colonisation ou de la réoccupation, détermine cette forme de groupement relativement réduit.

Mais quelles sont les origines et les causes profondes du groupement de l'habitat ? Sont-elles attribuables aux conditions naturelles ? aux conditions économiques et sociales ? ou aux conditions historiques ?

Les raisons sont en effet extrêmement complexes et diffèrent d'une région à l'autre.

En ce qui concerne le Kurd Dagh dont le peuplement est récent, la réponse est facile ; l'insécurité prolongée et la structure tribale favorisaient amplement le groupement des colons montagnards.

Dans le Ghab, l'implantation s'est effectuée par des clans appartenant à la même tribu, mais la rareté de sites non inodables qui s'oppose à la dispersion doit entrer en ligne de compte.

Le problème de l'eau que l'on peut invoquer pour expliquer la concentration de l'habitat dans le reste du Plateau dont l'ossature est essentiellement calcaire, n'a en effet aucune importance décisive. L'approvisionnement en eau est assuré par des citernes familiales, creusées et entretenues par les paysans car l'exploitation de la nappe « karstique » n'était jamais possible avant la technique moderne.

Reste à savoir si l'économie agricole exige réellement le groupement. Sans doute l'oléiculture est fondamentalement hostile à la dispersion car les pressoirs travaillent généralement pour la communauté.

Dans les plaines ouvertes d'autres raisons viennent aussi renforcer la concentration; là nous avons affaire à des sociétés d'agriculteurs communautaires, vivant avec des moyens réduits, mais chez lesquels le souci de la défense aussi bien que les contraintes agricoles ont entraîné un groupement, parfois exagéré, de l'habitat. Les champs se trouvent très excentriques vis-à-vis du centre des habitations. Les paysans partent avec l'aube pour leurs travaux agricoles et ils ne rentrent chez eux qu'à la tombée de la nuit.

Le groupement provient aussi de raisons sociales; les villageois, étant ici proches parents des citadins préfèrent la vie de voisinage à la vie isolée. Mais l'habitat aggloméré ne nous paraît pas un aspect rigide et immuable(1). Il est la conséquence des conditions qui l'ont déterminé. Les travaux du démembrement nous offrent des exemples diamétralement opposés. Le gros village de Anjara, à une vingtaine de kilomètres à l'Est du Djebel Cheikh Barakat, s'est constellé de six groupes de fermes disséminées autour du village principal; on a ici un type de groupement lâche.

Au village de Khâne Cheikhoûne et dans les villages limitrophes qui ont profité églement de l'abolition du système communautaire, l'éclatement de l'habitat groupé a été plus spectaculaire encore; beaucoup de nouvelles parcelles ont aujourd'hui leurs propres fermes (fig. 59). Nous avons là ce qu'on appelle une dispersion intercalaire.

(1) c'est ainsi que l'affirmation de J. Weulersse 157 p. 239 « Les maisons isolées, les fermes solitaires sont inconnues, elles sont contraire à l'esprit du pays » doit être reconsidérée.

La *localisation* des villages est déterminée par des conditions qui varient considérablement d'une région à l'autre. Dans le Kurd Dagh; le choix du site a été dicté, dans une très large mesure, par un souci de défense né d'une longue période de troubles, contemporaine de l'époque de l'occupation du terrain. Le site des villages convient plutôt à des forteresses. On choisissait les sommets de collines et les versants abrupts pour établir les habitations. Le voisinage de l'eau est, le plus souvent, négligé à la nécessité de sécurité. Le site de Qotanli, sur la route de Midanki-Bulbul en offre le type le plus achevé (Fig. 66).



Fig: 66. Le site défensif du village de Qotanli, dans le Kurd Dagh

L'emplacement des villages établis un peu plus tardivement a été subordonné à des considérations agricoles mais sans supprimer totalement les survivances des périodes de l'insécurité. C'est ainsi que dans la vallée de Radjou-Bulbul, l'emplacement de refuges est choisi au contact de deux terrains aux aptitudes différentes sans négliger le terroir irrigable aux creux de la vallée. Les villageois

peuvent ainsi exploiter la forêt comme source de bois et lieu de pâturage, tandis que le terrain crayeux est voué aux cultures arbustives. Enfin les terrains décomposés de roches vertes, riches en eau sont utilisés comme jardins maraîchers (fig. 67).

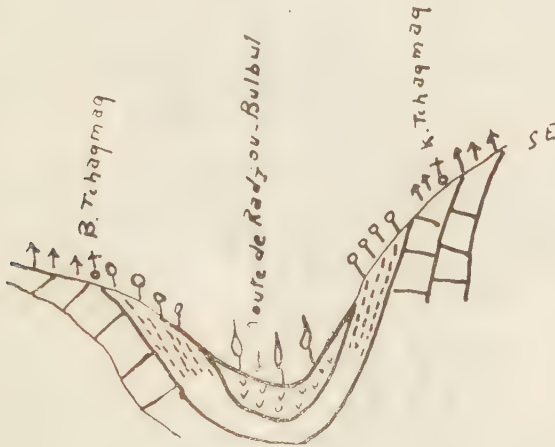


Fig: 67. Le site de deux villages Kurdes

Les sites des villages et des hameaux du Djebel Zawyé et du Massif de Bélus sont déterminés par la localisation des ruines antiques. Or, dans ces régions rocailleuses, il n'existe aucune agglomération moderne créée *ex-nihilo*.

Le problème de défense ne se posait pas car ces pays sont des forteresses naturelles. Les villes et les villages antiques s'étaient installés sur les parties relativement éminentes du terroir qui sont également les moins riches au point de vue agronomique. Les nouveaux occupants profitent de l'existence des ruines, des citernes, d'oliviers redevenus sauvages, pour se fixer, de préférence, sur les mêmes sites (fig. 68).



Fig. 58

Tell Aadi

Agglomération moderne
sur fondations antiques



Olivettes



champs enclos (ha-
koura) pour céréales

Tirée de G. Tchalenko

Les habitations agglomérées des marais du Ghab se localisent sur les endroits les moins submersibles tout en payant de lourds tribus au paludisme. Le léger relief des levées naturelles flanquant le cours principal de l'Oronte permettait à la fixation de villages semi-lacustres. Aussi le village se dresse-t-il comme un îlot et ses maisons basses, constituées en chaumières font une médiocre saillie qui n'arrête pas le regard dans ces plâtitudes humides et miroitantes.

Enfin aucun caractère particulier ne distingue les sites des établissements humains de la plaine presque plate d'Idlib sinon le choix d'un emplacement correspondant au centre géométrique du terroir.

La toponymie bien qu'elle ne fournisse que des renseignements inadéquats, révèle, quelquefois, la pérennité de l'occupation humaine dans la plus grande partie de notre région.

Tout nous autorise à penser que les villages du Plateau, dans leur plus grande majorité, sauf ceux du Kurd Dagħ, sont antérieurs non seulement à l'occupation musulmane mais à la domination hellène également.

S'il persiste encore quelques noms dérivés de leurs origines hellène : Salqine de Séleucus ou El Bara de Kapopera (Dj. Zawyé), le reste ont des racines araméennes aisément reconnaissables.

Kafer : préfixe qui signifie village en araméen ex : Kafer Rouma, Kafer Karmine. *Maarra*, *Maar*, *Maarata* : préfixe araméen ex : Maarra el Noman, Maar Zita et maaret

Mather et les suffixes en *ane*, ex : Hereitane, Anadane.

ine, ex : Sardine, Sarmine, Kleidine.

ia, ex : qarqania.

a, ex : Dana, Baricha, Sarmada.

Dans les régions où l'occupation a été très tardive, le Kurd Dagħ en particulier, la toponymie est particulièrement curieuse; la majorité des noms est en turc. Peut-être ces villages furent-ils baptisés par les autorités turques qui forcèrent les premiers occupants à se fixer. Mais les adjectifs sont quelquefois en arabe ex : Tchaqalleu tahtani et Tchaqalleu Foqani = (Chacal d'en bas et chacal d'en haut).

Quelques villages ont, à côté du nom turc, un autre nom spécifiquement kurde, ainsi le village de Bek obassi= le groupe du bey, s'appelle Gondé biki dans la langue des indigènes.

Pour mettre fin à une toponymie anormale, le gouvernement syrien s'efforce actuellement d'arabiser les noms de tout le Kurd Dagħ.

La maison rurale.

Les matériaux de construction :

En dépit des phénomènes récents d'évolution, assez fréquents dans bien des aspects de la vie paysanne, la maison rurale reste encore, sauf quelques exceptions, sous la dépendance étroite des conditions naturelles du milieu.

Les habitants de quatre hameaux situés sur le versant méridional du Djebel Zawyé(1) et d'un seul hameau, dans

(1) Ce sont: Sihryé, Deir Soubol, Meidan, et Arqâné.

le Djebel Wastani, passent encore la saison d'hiver dans des grottes semi-naturelles, troglodytes. L'été, fuyant la vermine de ces cavernes mal aérées, ils s'installent dans les tentes noires.

L'existence de ces habitations curieuses est liée aux conditions modestes de leurs occupants « khammas » qui mènent une vie qui frôle la misère. Le « leben » mélange de terre et de paille hachée que l'on moule dans des formes rectangulaires, n'est utilisé que dans les hameaux qui bordent l'Oronte et dans le Bas Afrine.

Ailleurs la matière principale de construction est la pierre.

Le basalte qui fournit un excellent matériau dans es autres régions syriennes ; le Djebel Druse et le pays de Homs par exemple, n'est jamais mis à profit par nos paysans qui se contentent de ramasser les blocs qui jonchent le sol et les utiliser tels quels avec un mortier de terre et de chaux. C'est le basalte qui confère à toutes les constructions des régions volcaniques un aspect triste et sombre et c'est grâce à lui que les habitations se fondent dans le milieu noir environnant.

Mais le matériau prédominant est le beau calcaire mummulitique vondobonien. C'est un excellent matériau qui se taille facilement et se prête aux découpages les plus variés. Rares sont les villages qui ne comptent parmi leurs habitants quelques tailleurs de pierre.

Les produits de la carrière sont exploités intégralement. Les moëllons, négligés par les gens aisés, sont utilisés dans les logements des moins riches.

Dans les régions où abondent les ruines antiques, les nouveaux paysans ne se donnent jamais la peine d'extraire la pierre de carrière; ils se contentent d'utiliser les blocs déjà taillés sur les six faces(1), empruntés aux constructions très denses dans le pays, témoins silencieux, mais éloquents, du passé très brillant de ces régions.

Parfois même, au lieu de bâtir, la plupart des occupants se sont installés dans les anciennes maisons, rendues habitables grâce à quelques aménagements assez grossiers, en comparaison avec l'antique architecture(2).

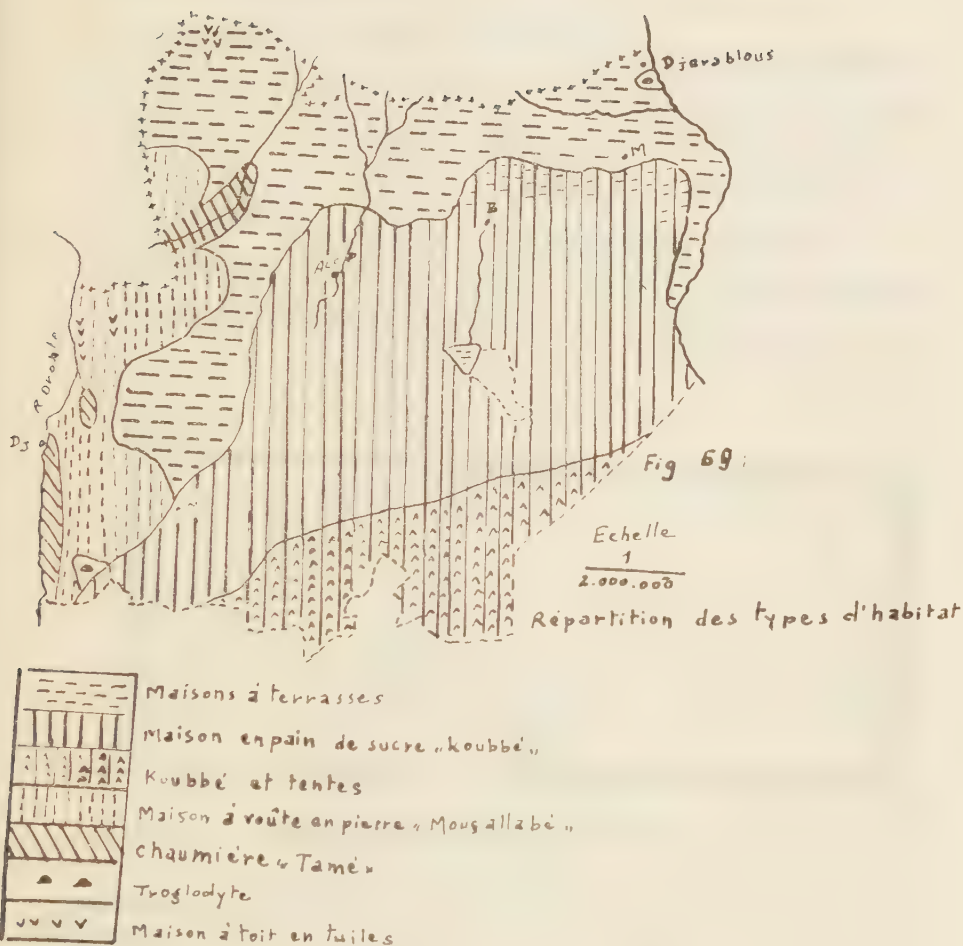
Les types d'habitations —

Le mode de couverture de l'habitat est à la base de la classification des types d'habitation, ce qui correspond d'ailleurs à la nomenclature indigène. On distingue dans notre région quatre types principaux : la *tamé*, la *mouçablélé*, la maison proprement dite « *beit* »(fig. 69) et, enfin, la maison en toit de tuile.

La *tamé* : représente le type d'habitation prédominant dans les régions marécageuses où abondent le jonc « *zal* ».

(1) La formation d'un art syrien était tributaire d'un réveil patriotique, en désaccord avec l'hellénisme et le byzantinisme; l'architecture, la peinture, la sculpture, les arts d'ornements s'engagent dans des voies nouvelles, indépendantes des modèles gréco-romains. L'architecte syrien, rejetant l'emploi inélégant du mortier, superpose à vif les pierres, soigneusement taillées, demande aux seules lois de l'équilibre les conditions de stabilité pour ses constructions- Père Lammens, Magazine. Revue, Beyrouth, mai 1957.

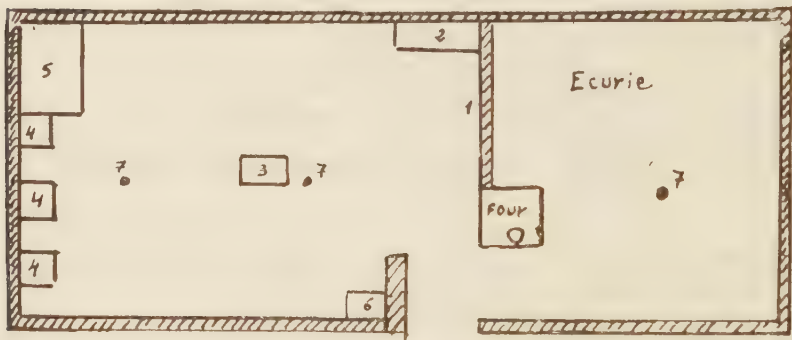
(2) En particulier dans le village de Bernabil, dans le Djebel Aala et le village de Bozghar à l'est de poljes de Sardine.



Cette catégorie désigne un logement couvert d'un toit à deux pentes, formé de bottes de réseaux serrés supportés par des murs construits avec les matériaux en place; en briques dans le Ghab, en blocs de basalte et de calcaire dans le Roudj et exclusivement en calcaire dans le Djebel Wastani.

Ces maisons dont les dimensions varient selon leur destination font l'effet de malles énormes en vannerie en plein champs, mais étant basses et grises sous leur toit végétal, elles donnent une impression miséreuse qui rappelle le gourbi d'Afrique du Nord,

Réservée aux métayers dans la plaine de Djoûmé, utilisée comme écurie dans le Djebel Wastani, la tamé n'est généralement spacieuse et confortable que dans le Ghab (fig. 70).



Plan d'une chaumière au Ghab "Tamé"

0 1 2m



Fig: 70.

- 1 - Murette de 1m de hauteur.
- 2 - Coffre pour vêtements.
- 3 - Foyer.
- 4 - Silo à blé en terre battue.
- 5 - Skalé, ou estrade surélevée pour déposer les matelas;
le jour.
- 6 - Emplacement de la jarre à eau.
- 7 - Poteaux supportant la faîte du toit.

La moucallabé :

Ce type d'habitat constitue l'originalité du pays de massif de Bélus. Bien qu'elle ait pris naissance dans le Djebel Zawyé, elle se répand d'une manière prodigieuse vers le Nord au dépens d'autres modes de construction(1).

Son aspect extérieur qui n'a rien de particulier, est peu discernable de la maison à terrasse ; mais il s'agit d'une maison entièrement en pierre.

La voûte, qui remplace le toit et repose sur les quatre coins, est faite de moëllons sur lesquels la terre est tassée et aménagée ensuite en terrasse. Celle-ci est couverte d'une couche d'argile polie à l'aide d'un rouleau en pierre ou, récemment, d'une couche de ciment.

La technique de sa construction ne donne que des locaux exigüe, le plus souvent carrés, très solides, mais est adaptée aux ressources des régions riches en pierres et pauvres en arbres.

Pour obtenir une pièce plus spacieuse et mieux avenante, on substitue au mur mitoyen un arcade sur lequel repose un côté des deux voûtes juxtaposées (fig.71).

La *maison* proprement dite offre de nombreuses formes variables non seulement en fonction des matériaux avec lesquels on construit les murs : briques crues crépissées à l'extérieur comme à l'intérieur, moëllons et mortier, et pierre taillée, mais le mode de couverture est assez diversifié.

(1) Faute de documents archéologiques, son origine reste obscure.



Fig: 71. La mouçallabé

a — la maison à terrasse : Les dimensions de celle-ci, la largeur en particulier, sont généralement fonction de la nature des traverses sur lesquelles repose le toit. Dans la majorité des cas, le peuplier qui accompagne, abondamment, toutes les sources et les rivières fournit les meilleures poutres qui autorisent une largeur allant de 3 à 4 mètres.

Lorsque les moyens du paysan ne lui permettent pas le luxe de payer le prix de plusieurs poutres de peuplier celles-ci sont remplacées par des troncs d'oliviers, de chênes-verts et d'amandiers. Au-dessus on étend, chez les gens aisés bien entendu, des planches en bois ou à défaut, des nattes de joncs tressées au Ghab, soit, enfin de branchage de lauriers ou d'oliviers.

Le couverture elle-même est constituée d'une couche d'un mélange, très tassé, de terre humide et de teben. Pour rendre ce toit bien étanche, on revêt la terrasse, chaque année lors des premières pluies, d'une nouvelle couche qu'on repasse plusieurs fois à l'aide du rouleau « logh ».

La terrasse devient débordante dans les zones relativ-

ement humides de Kurd Dagħ et la vallée de l'Oronte (fig :72)
et reste ordinaire dans le reste de la région.



Fig: 72. Une maison Kurde

Elle est très souvent utilisée, pendant la saison chaude, pour dormir la nuit, à la belle étoile, à la recherche de la fraîcheur et pour faire sécher les légumes sous un soleil implacable pendant la journée.

En plus, on aménage une partie de la murette qui l'entoure en pigeonnier qui fournit la précieuse colombine (fig. 73).

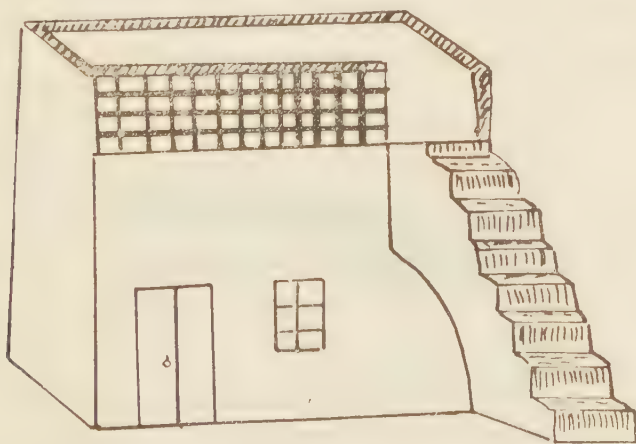


Fig: 73. Maison à pigeonnier à khâne cheikhoûne

b — La maison à toit en tuile rouge, a deux ou quatre pentes qui traduit les influences occidentales et méditerranéennes, égaye le panorama des villages au milieu desquels elle existe. Cependant le coût très élevé de ce type de toiture en limite l'expansion.

Elle est assez répandue dans les villages chez les agha, dans leurs konak, leur logement personnel (fig : 74),



Fig: 74. Le konak d'un agha Kurde

mais souvent on la rencontre sur des maisons en séries réservées aux journaliers agricoles (fig : 75).



Fig: 75. Maisons à toit en tuile rouge dans une ferme près de Salqine.

C — Exceptionnellement on voit quelques maisons en *pain de sucre* dont la voûte pointue est construite, à la différence des koubbé de la steppe, en moëllons superposés (fig. 76).

Le caractère commun de toutes ces maisons est leur orientation qui n'est pas indifférente aux directions des vents et du soleil en particulier. La presque totalité des maisons rurales sont ouvertes vers le sud. En hiver, à la faveur du phénomène de l'inclinaison, les rayons solaires peuvent pénétrer profondément dans les logements mal chauffés, tandis qu'en été le « redressement » des rayons entretient, à l'intérieur, une fraîcheur lumineuse et agréable. Cette direction a également l'avantage de protéger des vents du nord, violents et très froids en hiver.

En second lieu vient la direction de l'ouest qui permet, en toute saison, d'accueillir, avec plaisir, les brises douces d'origine maritime.

Le plan de la maison :

Essentiellement méditerranéenne, la maison paysanne est le produit des conditions naturelles et économiques de son milieu. Les bâtiments d'exploitation agricole qui entourent la cour centrale dans les fermes européennes sont réduits, ici, à la plus grande simplicité. Beaucoup de problèmes que pose une installation agricole dans les pays tempérés n'ont point lieu de se poser ici, d'où l'apparence modeste, sinon médiocre, de la maison rurale.

Le premier fait qui saute aux yeux, notamment dans les régions d'oléiculture, c'est la disproportion patente entre

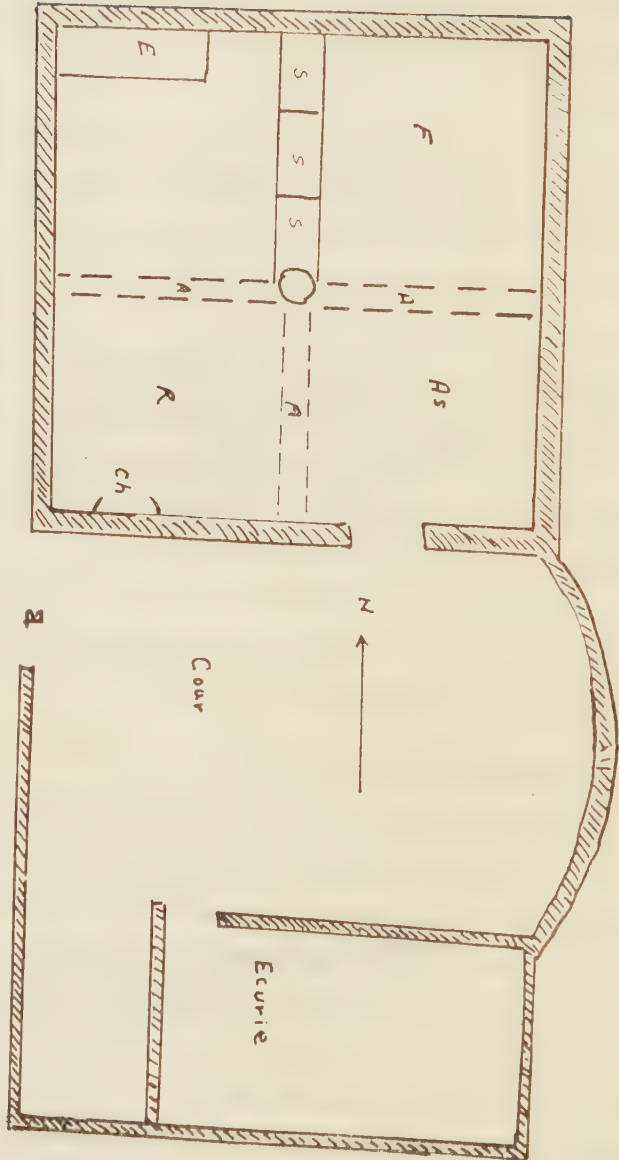


Fig: 76 Plan d'une maison kurde à Dj. Leyloûne

a - Entrée. As - Provisions et débarras. F - Grenier à foin. A - Arcade.
C - Colonne antique supportant les 4 arcades. E - Estrade à matelas.
Ch - Cheminée. S - Silos à grain «kwarar» R - Pièce de réception.

pièces destinées au logement et les annexes qui en dépendent, de sorte que les dernières passent, à peu près, inaperçues.

Cela s'explique aisément par le caractère inhérent à l'économie; culture principale de plantation n'exigeant pas de matériel volumineux, ni une main-d'oeuvre permanente. La récolte des fruits, comme l'extraction de l'huile, se fait dans un laps de temps relativement court. L'emmagasinement de l'huile ne se fait plus car la vente s'effectue souvent à l'huilerie même.

En effet, on a affaire à une maison conçue au premier lieu pour loger le paysan plutôt que pour abriter son matériel, ses produits et son bétail, peu nombreux.

L'exiguïté de l'écurie ou sa position excentrique par rapport au logement correspond à un élevage réduit et à un climat aux hivers doux où les bêtes ne stablulent qu'une partie relativement très restreinte de l'année.

Dans la tamé du Ghab (fig. 70 et 78) ou dans presque la moitié des maisons kurdes, sont confinés, au logis, en hiver, les bêtes et les gens.

L'étable qu'une mince cloison sépare à peine du logis, sert de chauffage naturel.

Dans le massif de Bélus et le Zawycé, les grottes naturelles ou antiques servent parfois d'écuries au troupeau commun du village.

Ailleurs, l'écurie « *Akhor* » bien qu'elle soit rudimentaire constitue, cependant un abri qui protège le bétail contre les intempéries et constitue une partie intégrante de la maison paysanne (fig 76). Elle est doublée, pendant la belle saison,



Fig: 78. Les chaumières «Tamé» dans le Ghab

d'une écurie sans toit entourée d'une clôture de branchages enchevêtrés.

Mais l'étable « *estable* » est de plus en plus spacieuse afin de loger le bétail à cornes qui remplace au fur et à mesure, le troupeau caprin pourchassé par les gardes forestiers du Kurd Dagħ et de Wastani.

Les petites provisions de foin de paille hachée et de bois à brûler sont logées dans des huttes de terre en forme de pain de sucre « *la choïné* » accolées à la murette de la cour (fig.79).

On emmagasine les grains consacrés à confectionner le pain quotidien et le bourghoul dans des silos en terre battue « *kouara* » ou « *khabyé* » ou « *nol* », agrémentés de dessins fantastiques, badigeonnés au lait de chaux et qui servent à cloisonner la pièce maîtresse.

La cour n'est pas toujours fermée, les murettes qui l'entourent forment rarement un écran contre les regards indiscrets.

En effet, la paysanne syrienne, exceptionnellement

voilée, ne mène pas une vie enfermée entre les murs puisqu'elle est, en plus de ses travaux ménagers, le compagnon de son époux dans les champs.

Sauf dans les centres en voie d'urbanisation, la maison paysanne ressemble de plus en plus à la maison citadine avec sa cour fermée d'un mur aveugle, assez haut et lorsque la porte s'ouvre pour laisser passer les bêtes ou les

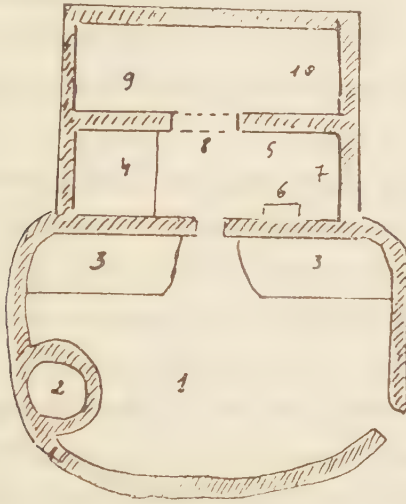


Fig: 79 Plan d'une maison yézidie de la vallée de l'Afrine d'après Lescot

- 1 - Gour
- 2 - Hutte de terre en forme de pain de sucre; on y entrepose le bois à brûler «Choûné»
- 3 - Estrades de terre; l'une sert d'entrepôt, l'autre à installer les matelas sur lesquels on dort; les nuits d'été
- 4 - Estrade réservée aux hôtes, elle se trouve indifféremment à droite ou à gauche de l'entrée.
- 5 - Pièce d'habitation, sans estrade.
- 6 - Cheminée.
- 7 - Pile de matelas.
- 8 - Arcade de pierre; on y tend, d'une paroi à l'autre, un fil de fer qui sert à supporter des rideaux, des foulards et des amulettes.
- 9 - Cellier.
- 10 - Grenier.

récoltes, elle est précipitamment renfermée. Afin d'éviter des dépenses de menuiserie, le paysan réduit au minimum le nombre de baies. Les fenêtres sont fermées en hiver et, pour que la fermeture soit hermétique, on bouche les interstices avec de l'argile.

Somme toute, la simplicité excessive de la maison rurale épargne à ses occupants tout souci d'un plan préconçu. Il est facile de relever beaucoup de plans de maisons sans constater des ressemblances permettant de dégager les traits communs de ces habitations.

Si la plus grande partie des paysans se contente d'une seule pièce, les gens relativement aisés ont des maisons composées au moins de deux pièces dont l'une est réservée à la vie familiale et la seconde sert de débarras et d'entrepôt.

Les traditions de l'hospitalité orientale incitent le paysan, aussi pauvre soit-il, à posséder une pièce où il peut recevoir le visiteur ou le fonctionnaire en passage. Même lorsqu'il ne dispose que d'une seule pièce, il aménage à cette fin une partie séparée de sa pièce par une cloison en terre ou en étoffe (fig. 76 et 79).

Dès qu'il se sent plus riche, il construit une ou deux pièces voisines pour séparer définitivement tout ce qui touche à sa vie familiale et privée. Sa maison devient plus saine et plus propre; murs en pierre crépis à la chaux, des pièces spacieuses s'ouvrant sur une cour intérieure, plancher carrelé ou cimenté au moins, à tel point que la maison correspond souvent à un niveau de prospérité supérieur à celui de son propriétaire.

Le problème le plus délicat à résoudre est celui de

l'approvisionnement en eau; le sol étant dépourvu en général de sources. En été on ne trouve guère d'autre eau que celle qui s'est accumulée au fond des citernes creusées dans l'enceinte de la maison en forme d'immenses jarres, ou des hypogées. Pour augmenter leurs ressources en eau, les paysans aménagent des citernes communes collectant les eaux drainées par les caniveaux des sentiers.

Les femmes assurent la corvée quotidienne de l'eau mais les lourdes ampoules d'antan sont remplacées par l'inélegant bidon à essence.

Contrairement au fellah de la steppe qui souffre peu ou prou en hiver, le paysan de notre région aménage une cheminée dans l'angle de la maison ou dans l'épaisseur du mur. Celle-ci servira, en plus, si la neige devient épaisse en dehors, à la cuisson des aliments.

Les maisons des aghas ou des gens riches « konak » n'a rien à voir avec la maison rurale proprement dit. Ce sont des pavillons copiés sur les plus modernes villas d'Alep avec tout le confort imaginable.

Somme toute les maisons rurales sont peu confortables ou point de vue européen. Elles sont insuffisamment chauffées en hiver, la cohabitation avec les animaux persiste, les latrines sont parfois rudimentaires ou inexistantes. Pas de meubles car on mange très souvent sur le pouce, L'eau courante y est inconnue et l'éclairage artificiel réduit à de petites lampes à pétrole.

Evolution de la maison paysanne.

Les prospections archéologiques, jusqu'ici insuffisantes,

ne sont pas susceptibles de nous permettre de suivre les étapes de l'évolution de l'habitat rural au cours des époques historiques.

Dans les pays de calcaire les ruines gardent encore les traits caractéristiques de la maison paysanne du I^{er} au VII^e siècle de notre ère. Les travaux de plusieurs archéologues et notamment de ceux de M. G. Tchalenko ont permis de se faire une idée précise sur la technique des constructions de l'époque.

La maison paysanne n'était qu'un simple logement. Ceci s'explique par la nature de l'économie reposant exclusivement sur l'arboriculture sèche.

Le toit était en tuiles plates rouges. Il avait une pente unique dans les habitations ordinaires et deux dans les villas (Pl XXXVII et fig.80).

Ce mode de construction s'est éteint au XII^e siècle avec

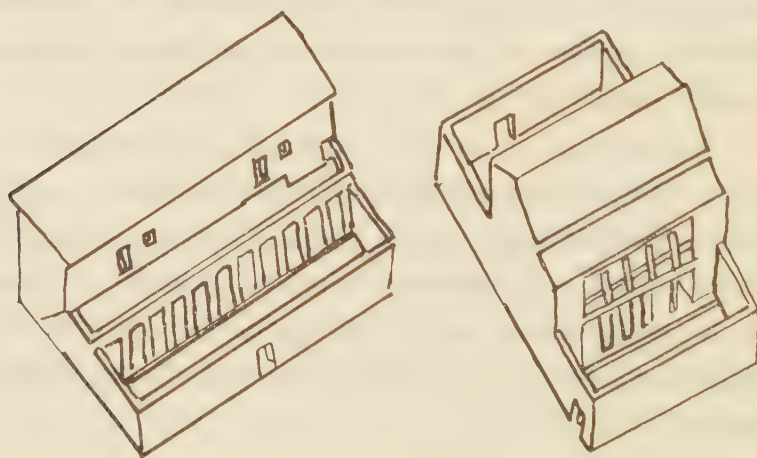


Fig: 80.

Type d'habitation locale, toutes
époques Tirée de G. Tchalenko

Villa 2^e siècle

la disparition de la prospérité économique et de la civilisation hellène qui lui donna naissance.

A l'époque moderne, le phénomène remarquable est la disparition quasi complète de la tente.

En effet, au début du XVIII^e siècle, les Kurdes du Djebel Leyloûne s'installèrent définitivement à proximité des ruines antiques. Ils avaient deux types d'habitat saisonniers ; les cavernes en hiver et les tentes noires pendant la belle saison, exactement comme les habitants des troglodytes du Dj. Zawyé méridional. Leurs maisons actuelles, construites en pierre tirées des ruines ne datent pas plus de 70 ans.

Les tentes noires ne disparurent chez les pasteurs du Kurd Dagb septentrional qu'en 1928 et c'est évidemment dans le Djebel Wastani qu'on observe les transformations les plus profondes ; conséquence manifeste de l'évolution du genre de vie.

Les habitants, originaires des tribus semi-sédentaires de l'Euphrate et les Kurdes pratiquèrent jusqu'à la veille de la seconde guerre mondiale un élevage extensif basé sur la transhumance entre la montagne en été et les vallées, d'en bas, en hiver, d'une envergure de 2 à 3 kilomètres.

Le froid et surtout les vents violents susceptibles d'emporter leurs tentes les obligèrent à fuir les hauteurs. Ils se fixèrent dans des tamé quand ils ajoutaient à leurs ressources traditionnelles celles de l'agriculture dans les clairières.

Avec l'amélioration progressive de leur économie, ils remplaçaient la tamé, abandonnée au bétail, au débarras et au

silo à foin; par la mouçallabé, mais quelques-uns préfèrent à celle-ci, la maison couverte de béton armé, moins massive et meilleur marché (fig : 81).



Fig: 81 Maison à terrasse de béton armé dans le Djebel Wastani

De toute façon, le difficulté croissante de se procurer des gerbes de jonc pour couvrir la tamé, due à la pénurie de ces plantes aquatiques par suite de l'assèchement des marais est un facteur qui précipite cette évolution. La propagation de l'emploi du béton armé, relativement assez tardive, comme mode de couverture de la maison paysanne a résolu, une fois pour toute, le problème épineux de la toiture dans une région pauvre en bois d'oeuvre. Certes, le béton armé a un inconvénient sérieux, c'est qu'il transforme la pièce en fournaise pendant la canicule et en un intérieur glacé lors des froids rigoureux, mais pour notre paysan ce ne sont pas des soucis qui figurent au premier plan,

Aussi après l'épuisement des associations de pinèdes de la forêt du Kurd Dagħ méridional, la maison de béton contribue avec mouçallabé à éliminer les autres types d'habitations.

Le toit en béton a aussi l'avantage de permettre l'écoulement intégral et soigneux des eaux de pluie qu'on recueille jalousement grâce à des gouttières en zinc, acheminant l'eau vers la citerne familiale.

Certes, les habitants fortunés de gros villages ou bien les féodaux influents ont le pouvoir de construire des habitations qui s'écartent sur bien des points des types habituels; mais plus des trois quarts de la population rurale continuent à bâtir leurs maisons suivant des usages bien établis depuis des générations.

En ce qui concerne les dépendances de l'exploitation paysanne, on constate l'adoption par quelques grands propriétaires d'écuries très modernes et de hangars pour abriter leur matériel agricole qui n'ont rien à envier aux meilleures fermes de Californie.

Plan et personnalité du village.

Le village ou, à plus forte raison, le hameau « jdar » se caractérise par l'absence de toute règle qui peut guider le développement de l'agglomération. Le plan du village est un agrégat de constructions jointives dans les terrains plats, éparses et isolés quand les rochers transpercent le sol.

Le souci de la voirie n'est pas une préoccupation sérieuse; la prédominance du portage suppose une largeur surfixante pour laisser passer un animal chargé d'un bissac ou d'une grande fascine de brauchage. Les ruelles sont des boyaux qui se terminent soit par un cul de sac soit se raccordent dans une placette « saha » sise devant une mosquée ou en face de la maison d'un notable.

Dans les villages assez importants, on distingue l'ébauche d'une division organique correspondant au nombre des clans ou « familles ». Chaque division porte un nom distinct, très souvent celui d'une direction cardinale. Néanmoins la personnalité de tout gros village se concrétise dans ses institutions de solidarité qui procèdent à la fois de la communauté sociale, morale et parfois religieuse. Au premier plan figure la salle des réunions quotidiennes annexée toujours à la maison du moukhtar qu'on appelle « manzoul » au sud du Djebel Zawyé et « ouda » dans le reste de la Syrie-Nord.

C'est la maison des hommes qui tient à la fois le rôle de club et d'auberge où l'on reçoit les personnalités de marque en passage dans l'endroit, mais aussi le plus humble des voyageurs et on leur offre repas et couverture : toutes proportions gardées, il est vrai.

Tous les paysans du village se mettent à contribution pour couvrir les dépenses et les frais de cette salle sous l'égide du moukhtar.

Mais la diffusion de l'emploi de la radio à pile sèche raréfie progressivement les réunions nocturnes dans la «ouda» et contribue à desserrer les liens traditionnels parmi les membres de la communauté villageoise.

Sur le plan économique, la solidarité villageoise se traduit par la construction et l'entretien des installations dont on profite en commun; le curage annuel d'une citerne commune, l'usage d'un moulin à manège pour le décortiquage de bourghoul etc...

Quelquefois le village a un gardien temporaire de l'a-

ire de dépiquage, un veilleur de nuit permanent et un ou deux bergers payés par les propriétaires du bétail pour mener le troupeau vers la garrigue ou sur les chaumes.

Jusqu'à présent, le village n'a encore bénéficié d'aucune des réalisations matérielles ou sociales qui sont les premières manifestations de la civilisation moderne; routes, électricité, eau courante, service sanitaire, etc... sont pratiquement inexistants en dehors des villes et des bourgs.

I — LES AGGLOMERATIONS.

L'histoire des villes du Plateau Occidental est extrêmement chargée en péripéties. Depuis l'aube des temps historiques, cette région n'a jamais cessé d'être imprégnée de civilisations urbaines et les traces de l'antique réseau de bourgades et de centres sont aisément retrouvables (1).

Villes-relais et centres de petites régions agricoles à la fois, la prospérité de la plupart de ces villes dépendaient étroitement de l'équilibre de ces deux facteurs qui constituèrent, dans une large mesure, leur raison d'être.

Les caractères géographiques qui déterminent souvent l'implantation des villes, la présence de l'eau, le site etc... ne sont pas, ici, une nécessité impérieuse et déterminante dans de nombreux cas. C'est plutôt la position de la ville et son rayonnement économique qui sont susceptibles de lui permettre de survivre aux guerres et aux empires (fig:82)

(1) Voir R. Dussaud, *Topographie historique de Syrie Antique et Médiévale*, Paris, 1927.

En outre, nos villes furent pendant très longtemps soumises à l'influence prédominante et directe, mais non simultanée très souvent, de deux métropoles régionales desquelles dépendait leur activité; Alep et Antioche.

Toute modification de la fonction politique ou administrative de chacune de ces deux grandes villes dont la vocation est parfois dissemblable, avait sa répercussion profonde sur la vie urbaine en particulier.

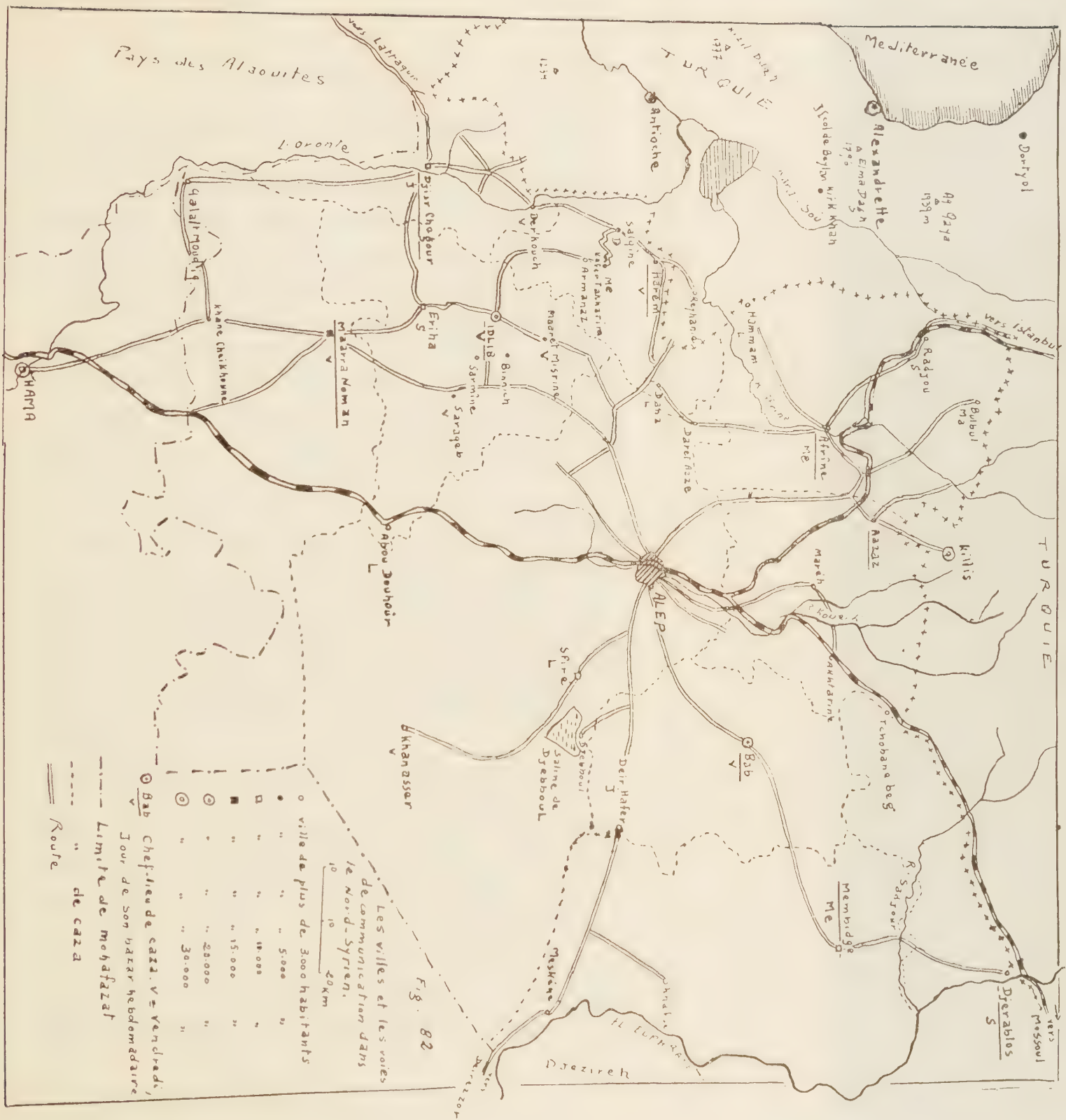
Le découpage politique postérieur à la première guerre et celui consécutif à la cession du sandjak d'Alexandrette à la Turquie ont eu comme conséquence curieuse et dramatique la décadence de quelques-unes de nos villes, la naissance et la résurrection des autres.

Les origines de ces agglomérations s'échelonnent de la très lointaine antiquité jusqu'à nos jours en passant par l'époque hellène qui fut, incontestablement, la meilleure période de l'épanouissement des cités.

Caractères généraux —

Quelle que soit la configuration topographique du site, la plupart de nos villes ont des plans identiques à ceux de toutes les villes traditionnelles du monde arabe. Tout d'abord on distingue une zone ancienne (antérieur à 1920) dont le plan ne révèle qu'une masse confuse de constructions basses de laquelle émergent quelques rares maisons à étages et que surplombent les silhouettes effilées d'un ou deux minarets.

Contrairement à la maison paysanne, la cour des maisons est hermétiquement fermée aux regards indiscrets



des passants par des murs aveugles, les fenêtres ne donnent que sur la cour.

Les rues ne sont, en réalité, que des passages étroits, en dédales, mais conduisent, en général, à la placette du bazar ou du souk. Rares sont les maisons qui se détachent de la masse urbaine pour s'en écarter.

Depuis le Mandat, toutes les villes furent dotées de municipalités qui empêchent toute construction spontanée et établissent des plans non seulement pour pour orienter et réglementer l'extension mais pour l'aménagement de la ville ancienne. Aussi leur aspect se transforme-t-il progressivement.

Aux carrefours des routes excentriques se sont constitués des quartiers neufs comprenant le sérail, les services de sécurité, un lycée, un hôpital, des garages, des entrepôts et stations d'essence de différentes firmes. A proximité, les notables érigent leurs pavillons modernes entourés de jardins, le long des routes principales qui mènent à la ville formant ainsi l'embryon d'un quartier bourgeois.

Néanmoins le noyau ancien, avec ses maisons ramassées autour de la mosquée, ses caravansérails « khan » et son souk, subit quelques retouches indispensables à la circulation moderne et il suffit de tracer une ou deux percées orthogonales dans le pâtre de maisons pour l'éventrer et l'aérer.

De toute façon, la vieille ville garde jalousement le commerce traditionnel, mais s'adapte aux exigences de la vie moderne et une certaine concurrence se dessine, timidement, entre les deux parties de la ville.

La population citadine —

Quelle que soit l'importance numérique des habitants de nos villes, leur population est foncièrement et fonctionnellement rural par ses origines et par ses activités principales.

Les commerçants et les artisans, relativement peu nombreux, tirent aussi leurs revenus d'appoint de l'agriculture et les citadins au sens strict du terme ne dépassent nulle part le dixième de la population.

Ces bourgs situés, très souvent, dans des régions, démographiquement surchargées, drainent vers elles plusieurs catégories de population villageoise; les riches ou enrichis et les ouvriers agricoles, réduits au chômage total.

Mais la population de ces villes qui continue à vivre des campagnes, par suite de prélèvements usuraires, de bénéfices capitalistes, commerciaux ou d'associations multiformes, ne peut augmenter son effectif à l'infini sans provoquer un déséquilibre qui engendre inévitablement une émigration vers les grandes villes, vers Alep principalement. C'est ainsi que les assertions qui supposent une opposition brutale entre les gens de la campagne et de la ville, opposition dans leurs manières extérieures et dans leur origine, sont au moins en ce qui concerne notre région, sans fondement(1).

(1) 158. J. Weulersse, p. 85.

Le rôle de la ville —

La ville, à vrai dire, n'est pas toujours un organisme parasite qui exploite la campagne sans une appréciable contrepartie; c'est elle qui transforme son bled en orientant la production et en introduisant les capitaux et le matériel d'équipement moderne.

C'est dans les villes que les machines agricoles se trouvent, ainsi que leurs propriétaires. Les carburants, les ateliers de réparation y existent également.

En ce qui concerne la fonction industrielle, la ville a parfois son artisanat : menuisiers, rétameurs, tailleurs, forgerons etc... ou une activité industrielle réduite, héritée du passé ou récemment créée, de toute pièce, pour transformer les produits agricoles régionaux.

Toutfois, ces villes, à part Idlib et Bab, n'ont ni vraies usines ni prolétariat. En revanche, il y règne un climat de cité marchande. C'est là que se sont concentrées les denrées destinées à être expédiées dans les grandes villes par les commerçants grossistes qui alimentent les maisons d'exportation ou les usines du pays. Chaque ville régionale joue ainsi le rôle d'un centre de ramassage.

Le souk permanent et le bazar hebdomadaire représentent la fonction de distribution. L'existence d'un réseau routier reliant les différentes villes à Alep et les services réguliers de camionnettes et d'autocars contribuent à écouler rapidement les produits agricoles périssables, ce qui permet d'accroître leur rôle commercial.

Bref, ces villes sont de gros centres de collectage, fournisseurs de grandes villes. Elles sont étroitement liées

à celles-ci, et, en particulier, à Alep dont elles partagent l'essor économique.

Le rôle administratif de la ville lui vaut une fraction non négligeable de fonctionnaires dans sa population. Ceux-ci, en majorité des étrangers à la ville, provoquent une certaine activité due à leur niveau de vie relativement élevé.

Idlib :

Idlib est le chef-lieu d'un caza qui passe pour le plus riche en Syrie. En 1700 ce n'était qu'un simple village, alors que, maintenant, la ville actuelle renferme plus de 32.000 habitants.

En effet, à la fin du XVII^e siècle, Mohamed Koberly, gouverneur d'Alep l'acheta au domine public, pour en constituer une propriété wakf au profit des sanctuaires de Médine et de la Mecque. Il y érigea un caravansérail, un bain et un souk afin d'y former un noyau urbain.

Ainsi, sous l'impulsion de son fondateur, le bourg attira petit à petit les habitants des bourg voisins, en particulier ceux de Sarmine dont Idlib a été l'héritière.

Au début du XVIII^e siècle, elle devint le centre d'une nahié attachée administrativement à Eriha qu'elle détrôna au milieu du même siècle. Elle devint chef-lieu d'un caza englobant, cette fois, l'ancienne capitale administrative.

En 1890, son rôle de ville régionale s'était déjà affirmé par une industrie basée sur l'agriculture de sa région. Un certain nombre de pressoirs à huile y traitaient

ses récoltes en olives et fournissaient ces matières grasses nécessaires pour alimenter ses cinq savonneries qui furent très réputées. En plus l'industrie de filage et de tissage de coton qui était pratiquée dans les villages des environs alimentaient en tissu ses 48 teinturiers. Sa population comptait 13.400 habitants dont 2.000 chrétiens(1).

L'importance croissante de la ville va, enfin, modifier les courants traditionnels de la circulation, déclasser la médiévale Sarmine et lui enlever les avantages de sa situation sur la route de caravanes se dirigeant vers Damas (fig. 83).

Idlib a profité plus tard, en 1925, de sa position sur une route reliant Alep à Lattaquié, route qui assure un trafic de plus en plus important après l'aménagement du port de Lattaquié destiné à compenser la perte de l'escale d'Alexandrette qui fit beaucoup de tort au commerce alepin.

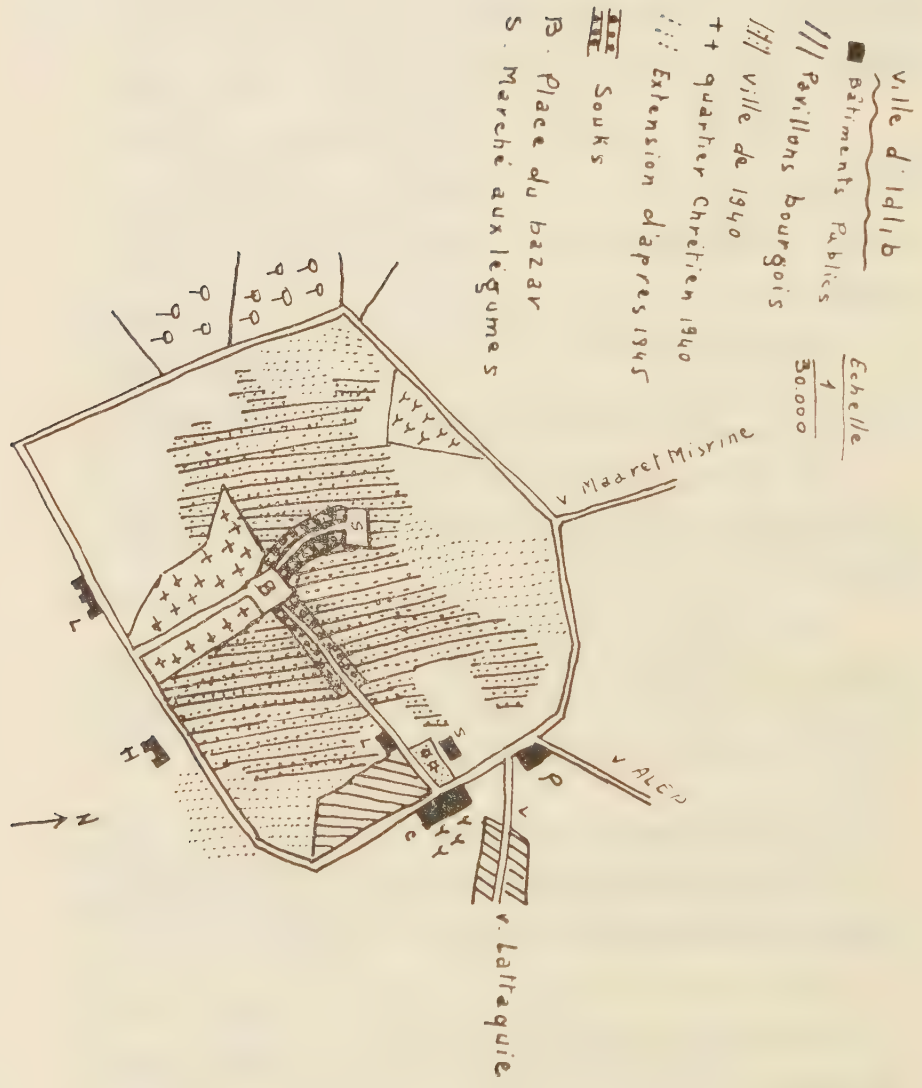
Idlib qui aura sa gare sur une ligne de chemin de fer, mettant Lattaquié en liaison avec la Djezireh et l'Euphrate, ligne dont l'exécution est imminente, attend attend allègrement un avenir beaucoup plus brillant.

Les fonctions de la ville :

L'activité principale qui confère à la ville sa personnalité est incontestablement l'oléiculture car les olivettes idlibiennes

(1) 73 V. Guinet p. 212 notait : « il y a dans cette ville (Idlib) 2138 maisons, 700 boutiques, 12 khans, 11 fours, 1 pharmacie, 3 bains turcs, 5 savonneries, 48 teintureries et 20 moulins mus par des chevaux.

Fig 83



s'étendent sur plus de 12.000 hectares. L'idlibien quelle que soit sa confession n'a qu'une idée ; économiser pour devenir propriétaire d'un certain nombre de pieds d'oliviers. Au vrai, il ne se considèrera comme effectivement fortuné que le jour où il aura immobilisé sa fortune, quelquefois modeste, en achetant ou en acquérant, par la méthode de mogharsa, des oliviers.

Travailleur infatigable, l'idlibien excelle dans l'art de soigner les arbres qui lui donneront leurs fruits dans l'avenir. Il attendra en se contentant de peu, s'octroyant le minimum de satisfaction, le moment où les arbres entreront en rapport.

Bien qu'ils soient considérés comme citadins d'une ville importante, la majorité des habitants d'Idlib tirent du sol une partie sinon la totalité de leurs ressources. Les dimensions de la propriété, toujours considérées en fonction du nombre des pieds d'arbres, sont plus égalitaires qu'ailleurs; entre 600 et 700 arbres. La proportion de gros propriétaires qui possèdent de 2-3000 pieds et des petits propriétaires possédant de 100 à 150 pieds, ne dépasse pas le vingtième des habitants.

Afin d'atténuer les risques d'une monoculture excessive, l'idlibien a introduit sur ses terres une gamme d'autres variétés d'arbres : abricotier, cerisier, pistachier et, en particulier, figuier,

Les figues sèches des vergers de la ville jouissent d'une bonne réputation et sont facilement exportables à l'étranger.

La culture sèche du coton, fort ancienne dans la

région, vient en tête après l'oléiculture dans l'économie de la ville. Les idlibiens se sont lancés tout récemment dans la culture cotonnière irriguée dans le Roudj et dans les terrains gagnés sur les marécages du Koueik inférieur.

Son industrie, bien qu'elle soit la plus développée de celles d'autres villes de la Syrie Nord, Alep mise à part, reste secondaire en face de l'agriculture qui lui donna naissance.

Le tressage de sparterie, vestige des activités passées qui s'inscrit dans le cadre de l'artisanat traditionnel, est pratiqué chez des familles de conditions modestes.

La poterie, également très ancienne, occupe une vingtaine d'ouvriers travaillant dans quatre établissements fabriquant des jarres de toutes dimensions à usage varié, des briques et, tout récemment, des vases émaillés, des siphons et des tuyaux utilisés dans l'industrie moderne du bâtiment.

Les boutiques d'artisans sont nombreuses; ferblantiers, étameurs, orfèvres, forgerons, menuisiers et charrons auxquels s'ajoutent progressivement les ateliers de réparation mécanique.

Plusieurs meuniers possèdent des moulins mus par des moteurs diesel, assurant le ravitaillement en farine de la ville et de la région proche.

L'industrie de l'extraction de l'huile, très florissante, est capable de traiter les olives des habitants et une partie de celles récoltées dans les environs immédiats. Les pressoirs traditionnels, une centaine environ, sont secondés par quatre huileries modernes équipées pour trai-

ter éventuellement les grignons.

Toutes ces huileries qui travaillaient durant deux mois avant le gel de 1950, ont dû fermer leurs portes pour permettre à 6 d'entre elles (2 huileries modernes et 4 pressoirs) de travailler pendant 10 jours seulement en 1956. La production de l'arak, du vin et du vinaigre est assurée par trois distilleries « karké » que dirigent des chrétiens.

Mais l'industrie moderne dans tous les sens du terme est, sans doute, celle de l'égrenage de coton. Celle-ci débuta modestement en 1930, se développa rapidement depuis 1935 et surtout à la fin de la deuxième guerre mondiale. Le nombre d'égreneuses qui s'élève à 155, est réparti dans 7 entreprises et suffit à traiter la récolte régionale et une partie du coton du Roudj et du Ghab(1).

Le coton égrené, au lieu d'être expédié sur Alep, est dirigé directement sur Lattaquieh pour l'exportation, échappant ainsi aux intermédiaires alepins.

Ville rurale, ville d'artisanat et d'industrie naissante, Idlib présente aussi l'aspect d'une ville cossue de bourgeoisie commerçante. La gamme des services qu'elle est apte à rendre y est plus complète que dans n'importe quelle autre ville de province. A son souk, animé par une population

(1) Le nombre des machines égreneuses en dehors d'Alep, se répartit comme suit (1953) :

Idlib	155	} caza d'Idlib
Maaret Misrine	31	
Saraqeb	22	
Fouaa	13	
Azaz	24	
total	235	

nombreuse, s'ajoute un bazar actif qui attire, le vendredi, une masse imposante de paysans et des dizaines de commerçants ambulants d'Alep.

On y trouve des commerçants variés : bijoutiers, photographes, libraires, fripiers, marchands d'appareils de T.S.F., de mobiliers, trois hôtels, etc...

Idlib est, en plus, le centre bancaire de toute sa région; la Banque de Syrie et du Liban y installa une succursale en 1933.

Mais sa fonction fondamentale reste celle d'un marché d'huile d'olive et son avenir est étroitement subordonné à la prospérité du commerce celle-ci.

La population idlibienne, réputée pour son intelligence et sa prévoyance ne vend pas ses huiles sitôt sorties des pressoirs comme le font la plupart des agriculteurs d'autres régions ou à l'avance, comme les Kurdes.

Les citernes d'Idlib peuvent contenir une quantité énorme d'huile équivalent à la moitié d'une récolte ordinaire en attendant les meilleurs cours ;

Ses fonctions de chef-lieu administratif d'une région de 110.000 habitants sont complétées par une fonction intellectuelle représentée par deux lycées et plusieurs écoles primaires.

L'existence d'une élite intellectuelle qui dépasse en pourcentage la moyenne d'Alep même, se signale par la présence d'un nombre appréciable de médecins, de professeurs et d'ingénieurs. Ceux-ci en surnombre dans leur ville, cherchent à exercer leur profession libérale dans la métropole nord-Syrienne. En plus Idlib est une véritable pépinière non

seulement de fonctionnaires capables mais d'hommes capables de se créer de belles situations.

La ville possède un hôpital de 200 lits, 1 dispensaire, 8 cliniques et 7 bains publics. L'alimentation de la ville en eau potable était le problème capital car Idlib ne comptait autrefois que sur ses citernes qui collectaient les eaux des terrasses et pâtes des maisons, eaux dont la propreté était douteuse. Les maladies des yeux et de la peau furent très répandues parmi les habitants.

Davant cette carence en eau aggravée par l'accroissement et la modernisation de la ville, Idlib a été dans l'obligation de demander à son territoire l'eau qu'elle ne pouvait trouver dans son sous-sol ou dans ses environs immédiats.

En 1926, on amena, grâce à un ouvrage rudimentaire, les eaux de Aïn Martine dont le débit a 32 m³ par jour. Les eaux étaient distribuées par quelques bornes-fontaines au centre de la ville pendant deux heures par jour. L'eau potable était assurée aux grands fonctionnaires et les notables. C'est en 1953 que les eaux de la source Arri (bord oriental du Roudj) ont été amenées à Idlib, sur une distance de 17km assurant à la ville 500 m³ par jour.

En plus d'une dizaine de bornes-fontaines fournissant l'eau au public, le nombre des abonnés s'est élevé à 650 en 1956.

L'électricité est produite par une centrale thermique. L'insuffisance de sa production empêche toute utilisation de l'énergie électrique dans l'industrie, mais plus de la moitié des habitants jouissent de l'éclairage moderne.

Le noyau de la ville, enserré autour de sa placette de

bazar est en grande partie abandonné par la bourgeoisie qui préfère depuis 1930 construire des maisons à l'européenne sur le pourtour de l'agglomération notamment en bordure de la route d'Eriha et du côté nord-est.

Le mouvement de construction qui s'arrêta pendant la guerre, par manque de ciment et fer, à repris de plus belle en 1948 mais, malheureusement, le gel de 1950 le bloqua très sensiblement,

La catastrophe a eu comme conséquence la paupérisation et la prolétarianisation de la majorité des idibiens. Un certain nombre d'artisans émigra à Alep et à Damas. Plus nombreux sont ceux qui sont allés en Djezireh, louant leurs bras comme ouvriers agricoles dans les plantations de coton. Ainsi Idlib qui recevait jadis beaucoup de main-d'œuvre d'Alep, de Hama et des nomades pour la cueillette de ses olives, subit une épreuve extrêmement dure par suite d'un caprice de la nature.

Afrine-

C'est une étape de caravanes sur une grande route reliant Alep à Antioche. L'origine de la ville remonte à l'installation d'un khan sur la rive droite du fleuve qui porte le même nom,

Exploitant un excellent site de gué d'abord et un site de pont à pont à partir de 1926, l'ex-village d'Afrine doit sa transformation en ville à sa désignation comme chef-lieu du Kurd Dagh, remplaçant le centre de Maabatli qui a péri-cilité après l'évacuation turque.

Depuis, des réfugiés arméniens, originaires de Killis

(Turquie) s'y installèrent suivis ensuite par les Kurdes des environs. Le nombre de ses habitants n'était pourtant pas en 1929 supérieur à 800. Ce chiffre comprenant un tiers d'arméniens.

En 1930, la bourgade fut dotée d'un sérail groupant tous les services administratifs. La fonction administrative s'est associée pour stimuler la croissance de la ville à la fonction commerciale qui se développe hâtivement à la faneur du bazar hebdomadaire du mercredi.

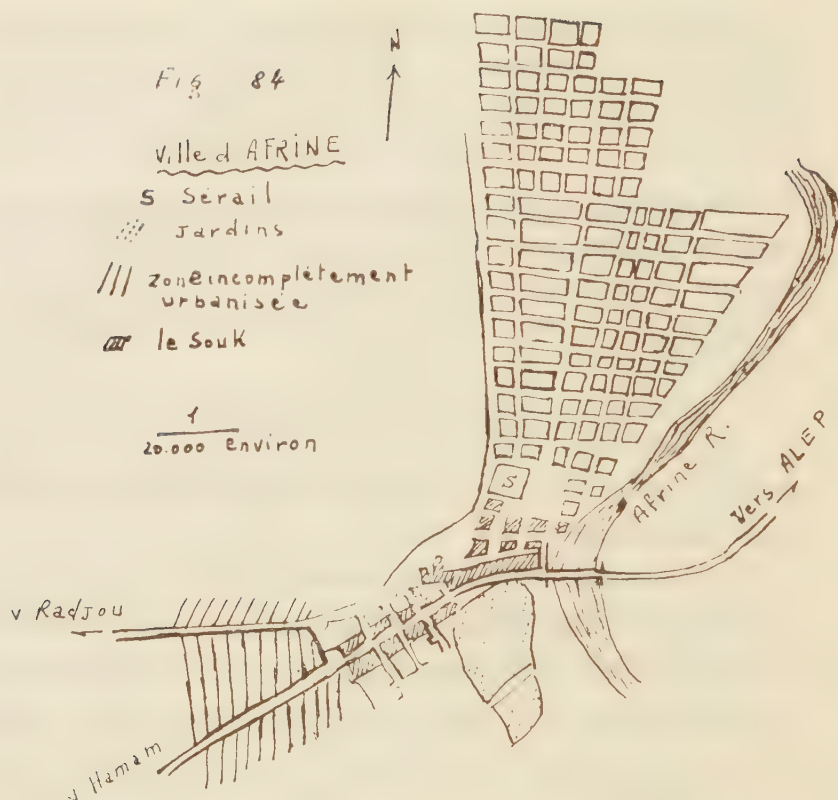
Progeessivement des aubergistes, des commerçants et des artisans originiaires d'autres villes, notamment d'Alep y apparaissent et établissent leur souk le long de la route de Hammam.

Le marché local a servi de lieu d'échange entre les montagnards qui se détournèrent des anciens centres ; Reyhanié et Kirk khan, devenus turcs en 1938 et les gens de l'agglomération, très habiles, qui ont su profiter de la nouvelle situation.

Si sa fonction commerciale s'exprime par la convergence de trois routes, son plan en damier (fig. 84) affectant la configuration d'un éventail illustre, par l'absence des labyrinthes traditionnels des villes orientales, son origine très récente.

L'absence de bourgeoisie locale ou de notables très riches se traduit par l'absence de pavillons ou de grands bâtiments modernes, mais cela n'empêche pas que ses demeures soient coquettes, en général. Afrine est l'une des plus plaisantes villes de la Syrie du Nord.

L'industrie, essentiellement artisanale, est plus variée que puissante. On y compte une huilerie moderne, un moulin, plusieurs distilleries d'arack en plus de nombreux menuisiers,



forgerons et un seul tisserand de carpettes.

La présence de la colonie arménienne, spécialisée en mécanique, se manifeste par trois ateliers de réparation de matériel agricole moderne, de voitures etc... Tous les habitants bénéficient, depuis 1936, d'une eau courante saine et propre, distribuée en ville, par quelques bornes-fontaines et aux 40 abonnés.

Bien qu'introduite plus tardivement, en 1953, l'électricité pénètre dans plus de 420 logements, soit chez le tiers des habitants à peu près.

La ville d'Afrine avec ses 4.500 habitants (1957) en majorité non arabes, se considère comme la capitale des Kurdes en Syrie.

Maarre el Noman

Sise sur les dernières pentes du Djebel Zawyé, Maarra passe pour une des plus anciennes villes de notre région.

Son ancien nom, araméen, serait Arra. Au III^e siècle elle a été habitée par un clan d'une tribu yéménite « Tan-oukh », chrétienne convertie à l'Islam peu après la conquête arabe. En 1030, le voyageur persan Nasser Khassro, vanta ses souks bien achalandés et ses vergers où abondent l'olivier, le figuier, le pistachier, l'amandier et la vigne. L'Andalou Ben Joubair disait en 1192 que son terroir est totalement couvert d'arbres fruitiers. Yaqout de Hama décrit au XIV^e siècle, longuement sa richesse mais Ibn Batouta, le géographe marocain, qui la visita en 1325 disait qu'elle n'était qu'une petite bourgade Chiite.

Néanmoins la ville connut au cours de sa longue histoire des périodes très sombres. Nicéphore Phocas, l'empereur byzantin l'a saccagé plus ou moins totalement en 968. Les Turcs seldjoukides la mirent à sac ainsi que ses environs à deux reprises: en 1070 et plué terriblement 10 ans plus tard, lorsque le prince Tetch incendia beaucoup de villages des environs de la ville. Mais en 1098, ce fut la destruction systématique et totale ; les Croisés ne se contentèrent pas seulement de massacrer ceux qui ne furent pas emmenés en captivité, mais abattirent également les arbres de ses vergers. Enfin, 40 ans plus tard, ils évacuèrent, la ville et le Djebel

Sumac (Zawyé) sous la pression des troupes Zenguides.

Le terrible tremblement de terre de 1137 la détruisit en partie.

Les Mongols touchèrent la ville en 1301, après avoir sauvagement ravagé tout le pays pendant trois mois.

Au XIV^e siècle, les bédouins Mohanna, ancêtres des actuels Mawali infligèrent à la région les razzia les plus redoutables et en 1347 le pillage, le brigandage de la grand route et la destruction des récoltes par l'introduction des troupeaux furent monnaie courante. Pendant toute la période ottomane, Maarra n'était qu'une insignifiante bourgade. La ville commença à recouvrer son ancienne importance au lendemain de la première guerre mondiale. Sa population qui était 5.000 habitants en 1930 avait triplé en 1956.

Située sur l'artère principale du pays, la route Alep-Damas, elle sert d'entrepôt aux produits agricoles, d'élevage, notamment aux produits laitiers, beurre et fromage, distribués ensuite dans les grandes villes. Etant le chef-lieu d'un caza qui comprend la moitié méridionale du Djebel Zawyé, elle est une petite capitale régionale.

Les beg de la famille Hiraky, considérés comme faisant partie des plus puissants féodaux de Syrie, habitent sur place et leur emprise s'étend aussi bien sur les villages céréaliers de la steppe que sur les olivettes de l'ouest.

La concentration exagérée de la propriété, tant citadine que rurale, entre les mains de quelques individus, expose la ville, de temps en temps, à des remous sociaux, souvent graves et sanglants.

Empêchée de se développer vers l'Est à cause de ses jardins irrigués, la ville s'étend dans les autres directions. Son bazar, aussi vieux que celui d'Idlib, est extrêmement animé; la facilité des communications y attire des commerçants d'Alep, de Hama et de Djisr Choghour.

L'industrie est représentée par 4 pressoirs d'huile d'olive, 6 pressoirs à raisiné, une petite entreprise d'égrenage de coton (5 machines), cinq métiers de tissage de tapis indigènes et cinq ateliers pour la confection des manteaux bédouins « abayé » et de tapis à dessins géométriques.

Les femmes font du tressage de sparterie. Une poterie assure les besoins de la consommation régionale en terrines et en vases destinés au rafraîchissement des boissons.

Les quelques familles chrétiennes de la ville s'adonnent à la boulangerie, à la vente des boissons alcoolisées et dirigent une salle de cinéma.

Depuis 1937 la ville est équipée d'une centrale électrique* mais l'eau courante n'y a été introduite que quinze ans plus tard.

Harem —

C'est le chef-lieu d'un caza; en partie étagé sur le flanc ouest du Djebel Douélé, en partie groupé autour d'un tell haut de 45 m que couronnent les vestiges d'une citadelle arabe.

Après avoir été conquise par les Arabes en 638, Harem a été reprise par les Byzantins en 969. Fortifiée, elle n'a été reconquise par les musulmans qu'en 1088. Les Croisés occupèrent « Harenc » de 1098 à 1164 avant sa chute sous

les coups des hordes mongoles de Holagon en 1529 qui massacrèrent gens et bêtes avant de l'abandonner en ruines.

Réduite à l'état de bourgade insignifiante pendant le XIVe et XVe siècles, elle fut cependant « renommée pour ses grandes, sans pépins, et très juteuses »(1). Elle fut désertée complètement pendant les trois siècles suivants.

En 1827 commença la reconstruction progressive de la ville sous l'initiative de propriétaires de la famille Barmada. Son extension fébrile en 1924 a été due au stationnement des troupes françaises chargées de « pacifier » l'insurrection du massif de Bélus. Des théâtres, des cafés furent bâtis à la hâte pour assurer les distractions aux militaires.

Sitôt la paix rétablie, l'activité diminua et la ville sembla retomber dans sa stagnation. La cession du sandjak d'Alexandrette amputa la ville de ses meilleures terres irrigables. Ce fut un coup mortel pour l'activité de sa population.

Le bazar de la ville n'a plus qu'un rôle strictement local tandis que toute l'activité artisanale se limite à un cordonnier et à trois menuisiers.

Cette situation s'est aggravée, en plus, par la structure bizarre de sa vie sociale; tout le territoire de la ville appartient à une seule famille de même que la plupart des maisons et boutiques de la ville.

Les habitants ne sont que des métayers au quart ou de simples locataires. La fonction administrative est la

(1) 66. Aboulféda, Paris MDCCCXLVIII p. 36 et G. Demombynes: La Syrie au début du XVe siècle d'après Qalqachandi, Paris 1923, p. 90.

principale activité de Harem; le personnel des services de douane, de la gendarmerie, de l'autorité frontalière et autres fonctionnaires assure à la ville sa survie,

Cependant Harem est toujours réputée pour ses fruits, ses jardins maraîchers et ses olivettes qui s'accrochent aux contreforts du Djebel. La source qui jaillit dans le fossé entourant son tell alimente ses jardins en une eau abondante qui entretenait, jadis, la malaria. La municipalité s'est chargée de l'adduction de l'eau potable de Aïn Taïbout (500m de la ville) en 1929, mais l'électricité produit en 1952 seulement n'entre que chez un sixième des maisons; preuve patente de la paupérisation de ses habitants.

Bien que le mouvement de construction soit presque stoppé, l'aspect de la ville, avec quelques toits en tuile rouge qui fait annoncer le pays d'Antioche, demeure avenant et témoigne de son ancienne prospérité perdue. L'originalité de cette ville provient toutefois de sa structure sociale unique dans le pays.

Djisir el Choghour :

Bien qu'elle ait été mentionnée dans la « géographie » d'Aboulféda (XIVe siècle) qui lui attribue « des vergers, des fruits en abondance »(1), rien n'y indique cependant une grande antiquité, sinon son vieux pont romain au creux du ravin, dans l'endroit le plus resserré du vallon.

Son site de pont lui permet de jouer le rôle de plaque tournante entre Lattaquié, Alep, Hama et Antioche. La

(1) 66. Aboulféda p. 38.

plus grande partie de la ville s'élève en amphithéâtre sur le penchant de la montagne et présente un bel aspect lorsqu'on la découvre de la rive opposée de l'Oronte.

Les maisons qui ont, en général, peu d'apparence sont construites, en majorité, en briques crues, avec des toits débordants. Mais la ville est dans une période de développement accéléré du fait de l'affluence considérable d'émigrants depuis la fin de la seconde guerre, du fait aussi des travaux d'aménagement du Ghab et enfin des espoirs fondés sur le passage prochain du chemin de fer.

Depuis 1945, la ville s'étend particulièrement vers le nord, dans le quartier réservé aux travailleurs et aux nouveaux émigrants de conditions modestes. Le quartier de l'ouest qui fut le quartier des chrétiens est, actuellement, mélangé parce qu'au cloisonnement confessionnel se substitue une ségrégation sociale : le centre de la ville attire la bourgeoisie de toutes croyances.

Sauf les réfugiés du sandjak d'Alexandrette (1939) et les palestiniens (1948), la plus grande partie de ses nouveaux habitants sont des paysans des environs qui viennent louer leur bras, comme manœuvres, ou des gens munis de capitaux suffisants pour se lancer dans le commerce.

On estime sa population à 14.000 habitants (1956) dont 1400 chrétiens et 170 alaouites. Son bazar hebdomadaire qui compte parmi les plus animés de la Syrie Nord, s'installe dans la place voisine du souk tandis que le marché aux bestiaux se fait sur la rive droite de l'Oronte.

En outre le passage quotidien de 180 cars, comions et voitures publiques en ville, en moyenne, constitue une

soucre appréciable de ressources pour les habitants. L'industrie artisanale, relativement active, se consacre au tressage de sparterie, à la couture, à la confection de vêtements paysans et à la broderie dans le cadre familial. Dans son souk nombreux sont les forgerons, les menuisiers, les charrons etc... Deux moulins importants produisent aussi de la glace.

L'eau potable y fut amenée de la soucre d'Ichtabrak (au 5km de la ville) et pénètre dans 50 % des maisons. En revanche l'électricité, plus récente, installée en 1949, pénètre dans 50 % des habitations.

Salqîne :

Une de plus jolies localités du pays, la ville de Salqîne, serait, selon la légende, l'ancienne résidence d'été d'un roi séleucide d'Antioche, qui lui aurait légué son nom. La ville se développe sur les deux rives d'un oued bordé de cyprès et d'autres arbres géants, qui dévale du Djebel Douelè.

Les nombreuses sources, de faible débit, il est vrai, qui sourdent du flanc occidental du djebel permettent d'associer aux immenses oliveraies qui couvrent une superficie de plusieurs milliers d'hectares les cultures maraichères et les vergers. Bien placée au contact de deux régions, économiquement nuancées, elle est le siège d'une bazar où les jardiniers et arboriculteurs d'une part, les éleveurs et propriétaires des champs à céréales de l'arrière pays d'autre part, viennent échanger leurs produits.

Plus de 85 % des habitants possèdent des olivettes

auxquelles s'associent la culture des arbres fruitiers (pommiers, poiriers, cerisiers) et des cultures maraîchères très raffinées.

Sur les terres moins fortes le tabac accapare des surfaces appréciables. Quelques-unes de ses 10 huileries, toutes modernes, s'adonnent à la meunerie pendant la morte-saison. Les salquiniens, réputés pour leur habileté dans la fabrication du savon domestique, en vendent des petites quantités qui excèdent leur consommation privée.

Sa municipalité, dirigée par des fonctionnaires avisés et dynamiques, assure aux habitants l'eau courante, l'électricité et une vie sociale agréable représentée par un club et une bibliothèque.

Le gel de 1950, bien qu'ayant causé des dommages considérables à ses olivettes, n'a tué que les branches supérieures des arbres. Ceux-ci ont pu recouvrer leur ancien rendement après quatre ans seulement. La répercussion du gel sur le développement de la ville n'a pas été aussi profond qu'ailleurs. La population de la ville qui était 3.000 personnes en 1930 a plus que doublée en 1956 (7.000),

Eriha —

Au pied du Dj. Zawyé, Eriha jouit d'un climat local très agréable pendant la saison chaude.

Longtemps confinée dans son rôle de centre régional qui disputait au Maarra la domination économique du Dj. Zawyé, la ville bénéficie de sa situation sur la route de Lattaquié à Alep dont le trafic ne cesse de s'intensifier.

Insuffisante pour l'alimentation de la ville en eau, la

source captée sur le versant du djebel et amenée au centre de la ville, est réservée aux bornes-fontaines tandis que la majorité des habitants utilise l'eau des citernes de leurs patios.

La proximité et la facilité des communications avec Alep a favorisé, en particulier après l'annexion du centre de Harbyé (près d'Antioche) à la Turquie qui était un lieu d'estivage traditionnel des Alepins, l'extension de la ville sur les pentes du djebel et la constitution d'une banlieue d'estivage où se réfugient les fonctionnaires et les petits bourgeois d'Alep pendant la canicule, échappant ainsi à l'atmosphère « de four » de la grande cité.

Eriha qui se veut hospitalière aux estivants placides et modestes, a déployé des efforts nécessaires pour rendre leur séjour agréable. Les propriétaires des vergers ont bâti des petites villas avec tout le confort possible, destinées à être louées dès le mois de mai aux ménages des citadins. En outre, deux hôtels confortables avec café-jardins furent construits pour le séjour bref des week-end.

La ville elle-même (Planche XXXVIII) se diversifie sur le plan social. Une banlieue bourgeoise, à l'européenne, s'étend vers l'ouest tandis que les catégories sociales moins aisées construisent des maisons à patio, dans la direction du Nord.

Sa population qui a doublé au cours de ces 25 dernières années (12. 000 en 1955) est très active et relativement bien instruite. Beaucoup d'entre eux émigrent à Alep après avoir trouvé de bonnes situations dans les professions libérales ou l'administration.

Les autres villes —

Il serait oiseux d'étudier, d'une façon détaillée, les caractères, très semblables des autres villes de la région bien qu'elles soient assez peuplées : (1956).

<u>Ville</u>	<u>habitants</u>	<u>ville</u>	<u>habitants</u>
Khâne Cheikhoûne	7554	Daret Azzè	4000
Azaz	7400	Sarmine	3785
Maaret Misrine	5816	Dana	3433
Kafer Tekharime	5650	Derkouch	3125
Binnich	5054		

Cependant on ne saurait utiliser ces chiffres bruts tels quels pour en déduire des conclusions favorables aux caractères urbains de ces villes, en relation avec leur importance numérique.

La ville la plus peuplée parmi elles, Khâne Cheikhoûne donne l'impression d'un gros village à peine touché par les réalisations et les apprences qui caractérisent les autres villes; pas de rues dallées, pas d'eau courante, un seul bain maure rudimentaire et pas d'artisanat digne d'être signalé.

Par contre, Derkouch, la bourgade dont l'effectif de ses habitants est le plus modeste, possède, au contraire, ses moulins, ses bains, son marché, son bazar et sa municipalité (Pl XXIX :). Ses habitants, à l'étroit chez eux, surtout après l'annexion de leur terroir à la Turquie doivent gagner leur vie dans l'administration ou émigrer vers les gros centres et même en Djeziréh.

Sarmine :

Ville très importante dans le passé et dont les originaux se comptent par milliers dans les différentes villes syriennes, est en stagnation après avoir été dépouillée de ses fonctions administratives par Idlib et de sa fonction d'étape des caravanes de pèlerins de jadis par Saraqeb, ville à 12 km à l'est.

L'existence de 6 mosquées dont 3 en ruines et 7 khan désertés témoigne de son glorieux passé(1).

Azaz :

Est une ville très ancienne qui plonge ses racines dans les brumes de l'histoire, ce dont témoigne son tell formidable qui fut couronné par une forteresse démolie en 974 à la suite d'un tremblement de terre.

Les Croisés occupèrent « Hazart » jusqu'en 1152 pour assurer la liaison entre le royaume d'Antioche et la principauté d'Edesse.

Les Mongols l'ont détruite totalement en 1260. Ses habitants se réfugiaient à Killis (Turquie). Azaz demeura un simple hameau dépendant administrativement de cette dernière ville. C'est en 1920 que commença sa résurrection lorsqu'elle fut choisie pour remplacer Killis, devenue turque, dans ses fonctions comme chef-lieu d'un caza syrien. En 1930

(1) 82. ibn Batoutah, le géographe arabe du XIV^e siècle disait «ville belle, abondante en vergers, et la plus grande partie de ses arbres consiste en oliviers. On y fait le savon en briques, qu'on exporte au Caire et à Damas, et aussi le savons parfumé, pour laver les mains, qu'on colore en rouge et en jaune. On y fabrique des vêtements de coton qui sont jolis et qui prennent le nom de cette ville».

elle avait 5.000 habitants dont le tiers était composé d'arménins réfugiés de Turquie.

Ville reconstruite, elle a un plan en échiquier qui évoque le désir de sa municipalité de la doter d'un système de voirie facilitant la circulation moderne.

Daret Azzé :

L'industrie artisanale du filage et du tissage n'a su résister à l'invasion des tissus étrangers que dans cette curieuse ville perdue dans le désert karstique. Le filage traditionnel du coton au rouet continue encore pour le tissage des variétés spéciales de tissus et plus de 400 métiers Jacquard confèrent, avec leur martèlement assourdissant, un ton caractéristique à sa vie urbaine.[†] Plus de 75 % de ses habitants possèdent des lopins de terres complantés d'arbres fruitiers qu'ils exploitent en plus de leur travail domestique.

Plus de 250 familles ont abandonné leur pauvre ville pour vivre à Alep et nombreux sont ceux qui ont réussi à s'enrichir rapidement dans la pratique du tissage mécanique.

Kafer Tékharme :

Centre d'un bassin très fertile au Nord du Roudj, cette ville qui supplanta Harem, est relativement récente. Le monoculture représentée par l'olivier, est la principale ressource de 90 % de ses habitants.

Durement éprouvée par le gel, sa municipalité n'a délivré aucun permis de construction entre 1950—1956 puisque la production de l'huile d'olive y fut en 1955 le quart de celle d'avant 1950.

Beaucoup de petits et moyens propriétaires, ruinés, émigrent en Djéziréh et ailleurs en quête de travail.

Maaret Misrine :

Où les olivettes ne couvrent que le tiers du territoire a supporté tant bien que mal l'épreuve du gel.

Son industrie artisanale se caractérise par la prédominance des ateliers de réparation de machines agricoles et de soudure ce qui atteste une mécanisation poussée de l'agriculture de sa région, très fertile.

Sa fonction commerciale est extrêmement atténuée par la facilité de communication avec Idlib, trop proche, et plus encore avec Alep.

Somme toute, le compartimentage géographique du plateau occidental a favorisé le développement de nombreuses villes à rayonnement régional, qui se distinguent par leurs belles constructions en calcaire blanc, leurs petits jardins publics, et leurs rues propres le plus souvent dallées.



CHAPITRE IX

LA VIE RURALE ALEPIENNE

Quelques quartiers périphériques de la ville d'Alep, notamment ceux du Sud-est(1), abritent une population imprégnée de traditions, relativement peu évoluée, et dont une fraction importante partique des activités spécifiquement rurales ou pseudo-rurales.

Le genre de vie de cette population qui se caractérise par le « balancement » saisonnier entre la campagne suburbaine distante souvent de quelques centaines de mètres seulement et la ville est, probablement, l'héritage des périodes d'insécurité chronique d'autrefois.

Condamnés à vivre en ville pendant une partie plus ou moins longue de l'années, pendant l'hiver au moins, quelques-uns de ces habitants, adoptent, soit pour augmenter leurs revenus, soit afin d'éviter l'ennui d'un désœuvrement forcé, des professions artisanales, font du commerce ou offrent leurs bras dans les différents chantiers de construction.

Certes l'importance relative des revenus provenant des travaux agricoles dans le budget familial, par rapport

(1) Ce sont les quartiers de Maqamât, Maadi et Bab Neirab voir carte Alep 1/10.000).

à ceux gagnés en ville, varient considérablement selon la nature de l'exploitation agricole qui peut-être considérée comme un lieu de villégiature pendant la saison chaude ou comme la principale ressource. Toutes les transitions imaginables existent.

Toutefois, l'économie rurale de cette fraction de paysans-citadins repose sur des bases saines; tous possèdent leurs maisons en ville et, ce qui est plus intéressant, la plupart exploitent eux-mêmes et directement leurs propriétés.

Le groupe des jardiniers se détache de cette masse car ceux-ci tout en gardant leurs maisons de ville, tendent de plus en plus à se fixer définitivement dans leurs jardins.

En outre, la nature du travail qui exige une main-d'œuvre nombreuse dépassant le cadre familial d'une part, l'énormité des investissements nécessaires à la création ou à l'exploitation du jardin d'autre part, ont pour conséquence, le plus souvent, non seulement la séparation entre la propriété et l'exploitation, mais également, entre l'exploitant et les journaliers.

Tous les jardiniers et les cultivateurs du périmètre suburbain s'adonnent à leur travail par métier et par tradition. Ils descendent de très vieilles souches citadines arabes et sont presque tous musulmans sauf les quelques jardiniers maraîchers dans la vallée du koueik, en amont de la ville, qui appartiennent à la communauté chrétienne indigène.

Les zones maraîchères et procédés d'irrigation
(fig ; 85).

Les conditions naturelles et humaines ont été, de tout temps, très favorables au développement d'une zone de

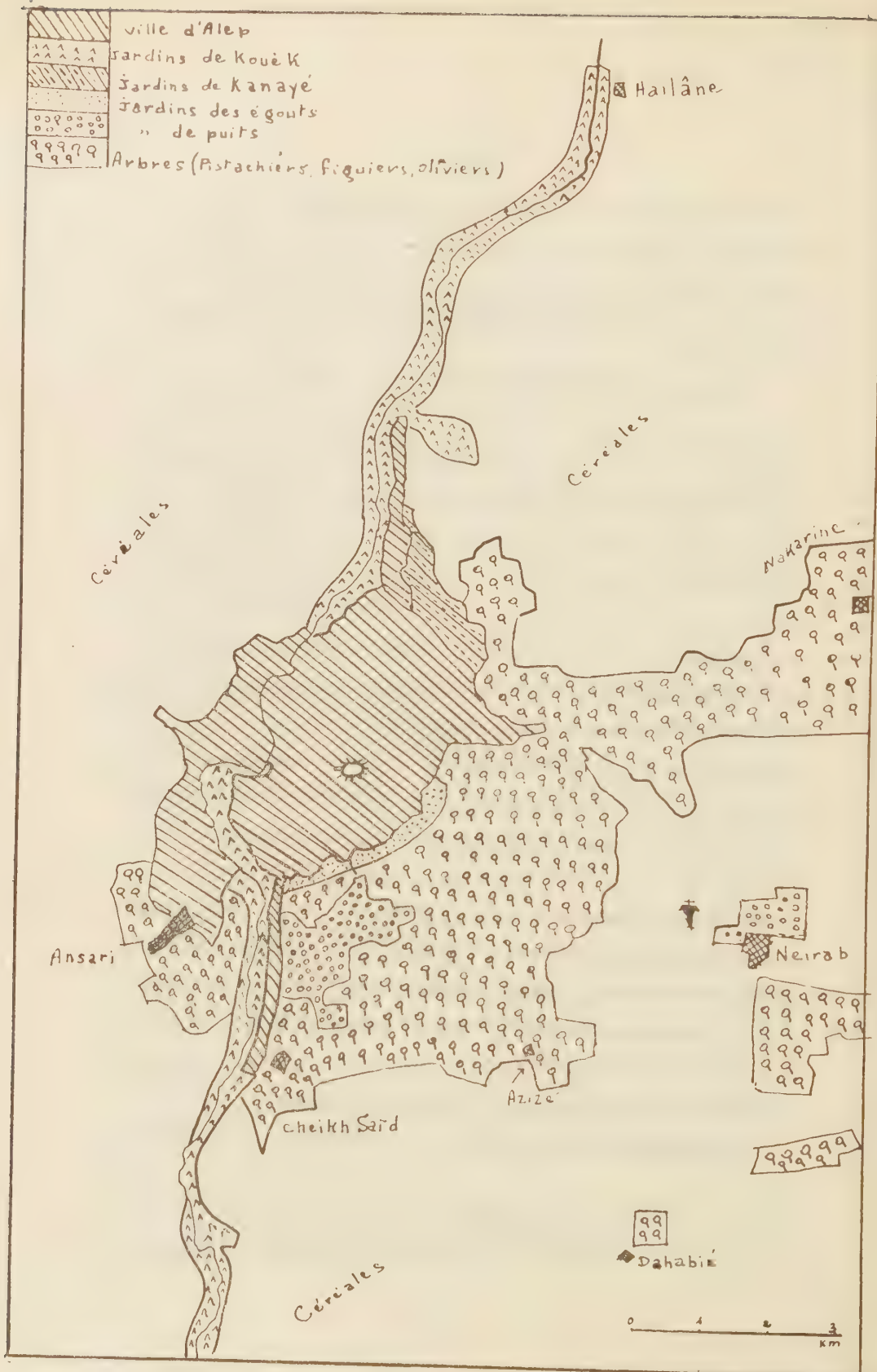


Fig: 85. La campagne alepienne

cultures intensives et irriguées à proximité de la grande ville qui constitue un marché exigeant.

En effet, le bassin d'Alep est une « boutonnière » ébréchée vers l'Est, creusée dans les marnes crayeuses et entourée de trois côtés par les calcaires secs et nus.

Son sol, généralement meuble et léger repose très souvent sur une mince croûte calcaire dont le défonçage impose une condition préalable à toute plantation.

Le koueik qui constitue sa bordure occidentale forme une plaine alluviale, de largeur faible, mais régulière de 350 à 400 m, particulièrement fertile, grâce aux limons rouges et fins qu'apportent les crues capricieuses du torrent.

Il est hors de doute que cette plaine semblable à un ruban vert serpentant au pied d'une falaise fauve ait été le berceau du jardinage dans la région. Le contrôle et la domination des eaux fertilisantes d'une rivière permanente montrent la hauteur du génie des hommes d'antan.

On a réussi de bonne heure à étendre les cultures irriguées non seulement aux abords immédiats de la rivière mais à toute la bande alluviale d'un bout à l'autre.

Ici le système de l'irrigation adopté varie en fonction de la distance qui existe entre l'appareil d'irrigation et le cours d'eau.

Le *Gharraf* est une roue dont la jante creuse, et compartimentée puise l'eau d'une dérivation pratiquée dans la rive du fleuve. Le rayon de la roue correspond forcément à la profondeur de l'eau. La partie inférieure de la roue plonge dans l'eau du réservoir et par une demi révolution amène l'eau à la surface du sol.

Dans les terrains un peu plus hauts, l'irrigation des jardins se fait au moyen d'une grande roue de bois, munie de godets à sa périphérie et mue, à l'aide d'un engrenage rudimentaire, par des cheveux ou, à défaut, par un chameau, voire une paire de bovidée ; c'est la *noria*. La partie inférieure de la chaîne à godets plonge dans les eaux d'un puits creusé dans la nappe alluviale ou la roche en place et, au fur et à mesure que les godets montent, l'eau se déverse dans un petit réservoir à travers le jardin parmi les planches plantées, au moyen de rigoles creusées à même la terre.

La bande touffue de jardins irrigués directement ou indirectement par les eaux de la vallée du Koueik, s'étend sur 16 kilomètres environ en amont et en aval de l'agglomération.

L'utilisation intégrale des eaux d'étiage du bassin supérieur du koueik par les Turcs, pour l'irrigation des rizières et, plus récemment des champs de coton, a eu pour conséquence l'emploi plus large des *noria* métalliques. Le lit du koueik est pratiquement à sec pendant plus de 7 mois par an, d'où une utilisation restreinte du système de *gharraf*.

Plus tard, les *norias* ont été équipées, dans les jardins proches de l'agglomération en particulier, de moteurs électriques ou remplacées par les moto-pompes,

La deuxième zone maraîchère est celle de *Qanayé*. Ce sont les jardins du Nord. L'extension de cette zone fut rigoureusement limitée par le débit disponible d'une *foggara* destinée à alimenter, en premier lieu, la ville en eau potable

et à assurer, secondairement, l'eau nécessaire à l'irrigation des jardins situés avant son entrée en ville et dont la superficie avoisine 54 hectares,

La foggara prend naissance à Haylâne, village situé à 8 km au Nord d'Alep. Elle est alimentée par un groupe de sources fournissant un débit moyen de 80 L/s ; soit 7.000 m³ par jour.

Sans que l'on puisse connaître avec précision l'histoire de la création de ce canal, il est hors de doute, qu'il fut construit avant la conquête romaine(1). Ce canal ouvrage complexe, suit d'abord le tracé du koueik, puis à la faveur d'un aqueduc de 150 m franchit un vallon pour s'échapper de la vallée du fleuve, vers l'est. Ensuite son tracé est commandé par les détails de la topographie ; tantôt il coule à ciel ouvert, tantôt souterrainement jusqu'aux jardins qu'il fertilise.

L'eau est distribuée par des orifices calibrés, pratiqués dans les murs latéraux du canal, appelés *ford*, ou par le canal d'irrigation du jardin lui-même, dit *addâne*, puis dirigée par les rigoles secondaires vers les planches, ou recueillie provisoirement dans des bassins où elle est emmagasinée afin d'être répartie par la suite.

Dans les conditions actuelles, chaque hectare reçoit 300 m³ par semaine ce qui équivaut à une tranche d'eau de trois centimètres par arrosage.

Avant 1932, l'eau du canal était affectée en totalité à la ville pendant l'hiver pour remplir les citernes des

(1) 61. S. Mazloum.

ayants droit d'Alep. Pendant la saison chaude, elle était distribuée selon une rotation hebdomadaire entre la ville et les jardiniers; le débit était réservé durant trois jours à l'alimentation de la ville et 4 jours à l'irrigation des jardins. Pendant les 96 heures des 4 jours, l'eau était distribuée aux différents jardins proportionnellement à leurs superficies respectives.

Le contrôle et la répartition des eaux étaient confiés aux *Kanawati*, équivalent de Chawi de Ghouta de Damas.

Mais le canal a perdu totalement son rôle de fournisseur d'eau potable à la ville. En effet celle-ci était exposée à toutes sortes de pollutions le long de son parcours à ciel ouvert en amont des jardins et souillée par les infiltrations des eaux usées pendant son passage en ville. C'est pourquoi la S. E. E. A.(1) a entrepris de séparer depuis la tête du canal les eaux qui reviennent à la ville et celles destinées aux jardins. Mais avec l'adduction des eaux de l'Euphrate pour la ville d'Alep en 1955, le canal s'est confirmé définitivement dans sa fonction d'irrigation. L'eau est répartie par gravité, sur les cultures irriguées qui se sont développées en amont de cette zone, à Bēidine, grâce à la libération de la part qui avait été attribuée à la ville auparavant.

En général, les jardins du Qanayé sont considérés comme les meilleurs car ils ne sont pas guettés par la pénurie d'eau qui a frappé les jardins du Koueik et affecte de temps à autre la zone des jardins à puits du sud de la ville.

(1) Société de l'Electricité et des Eaux d'Alep.

Les jardins à puits :

Ceux-ci à la différence des deux zones précitées ne constituent point une masse continue de cultures denses et irriguées, mais plutôt des taches de verdure sombre dispersées parmi les vergers dans la région d'arboriculture sèche au sud de la ville.

Cette zone de jardins est de création relativement récente. Les premiers puits furent creusés au début du XIX^e siècle, mais leur nombre n'a cessé d'augmenter jusqu'à la veille de la dernière guerre. A cette date se sont manifestés les premiers symptômes de l'abaissement général de la nappe aquifère dans le bassin d'Alep, abaissement dû à un pompage imprudent appuyé par des moyens techniques puissants effectué d'abord par la S.E.E.A et par quelques jardiniers ensuite.

Le puits profond de 10 à 15 mètres, a un orifice maçonné, rectangulaire, large de 1m50, long de 2m50. Le fond du puits a la forme d'une jarre taillée dans le roc, de dimensions variables, afin de capter le plus grand nombre possible de drains souterrains et stocker le volume d'eau dont la disponibilité est indispensable à la bonne marche de la noria.

Pour faciliter l'écoulement des eaux dans les rigoles, on préfère aménager le puits et la citerne dans la partie la plus haute du terrain.

La tâche la plus difficile à exécuter est, hors de doute, la création intégrale, mètre par mètre, du sol de tout le jardin, alors que la présence de la croûte calcaire à

quelques centimètres de profondeur empêche la pénétration des racines.

On commence par faire sauter la croûte, soit à coups de pic, soit à l'aide d'explosifs. Après le défonçage total du dallage de croûte on épierre ensuite le champ, puis on apporte des quantités considérables de fumier pour former un excellent sol, semblable à du terreau.

Les pierres enlevées du sol servent à construire un mur qui bordera le jardin sur la piste voisine, constituant un obstacle contre les animaux et les maraudeurs, mais aussi un écran empêchant les indiscrets de regarder la famille du jardinier.

Cet écran en pierre est, en général doublé d'un écran végétal; mûrier, grenadiers et figuiers s'enchevêtrent, entretenant une fraîcheur ombragée et agréable sur les allées qui bordent les jardins.

Presque toujours, la présence de la noria et du bassin-réservoir « birké » est signalée par un bosquet de mûriers d'une exubérance prodigieuse inconnue ailleurs, qui couvre l'ensemble d'une ombre fraîche et épaisse.

La dernière zone de jardins, d'ailleurs la plus récente, est *celle des égoûts* qui constitue une bande longeant la collecteur principal qui assure l'évacuation des eaux usées de la moitié orientale de ville.

Jusqu'en 1940, les eaux sales constituaient un véritable ruisseau qui coulait à l'air libre, contournant la ville au S.W. et au S, empêchant sérieusement l'extension des faubourgs dans cette direction à cause de puissants relents qui en émanaient, mais les jardiniers des environs trouvaient

pendant l'été qui active l'évaporation, des quantités considérables d'engrais.

Quand la municipalité eut entrepris une canalisation couverte et assurant l'étanchéité du canal souterrain, le débit appréciable incita les propriétaires des vergers riverains à en profiter. Ils transformèrent ainsi des dizaines d'hectares en riches jardins maraîchers, libérés de tout souci de manque d'eau ou d'engrais (fig. 86).

Arboriculture et horticulture jardinières —

La différenciation des jardins alépins selon leur mode d'irrigation n'implique nullement des différences dans le système de culture pratiqué.

Partout on trouve les mêmes arbres fruitiers amateurs d'humidité; le mûrier est le corollaire inséparable du puits sur lequel il étale son ombre. Les rigoles sont partout bordées de rideaux de noyers, de grenadiers, d'abricotiers, de mûriers et de peupliers. Pruniers, cognassiers et pommiers forment souvent des touffes homogènes mais compactes.

Mais en réalité, les arbres fruitiers servent de cadres et de parasols naturels aux planches (meskabé) de plantes potagères et marichères infiniment plus variées; oignon, ail, choux, persil, épinard, bette (*beta vulgaris*), navet, raves, radis et bettteraves, cultures traditionnelles de l'hiver qui précèdent en général, les laitues, les fèves, les concombres et les pois-chiches.

En été , les planches sont envahies par le maïs , les courges , les citrouilles , les piments et les tomates .

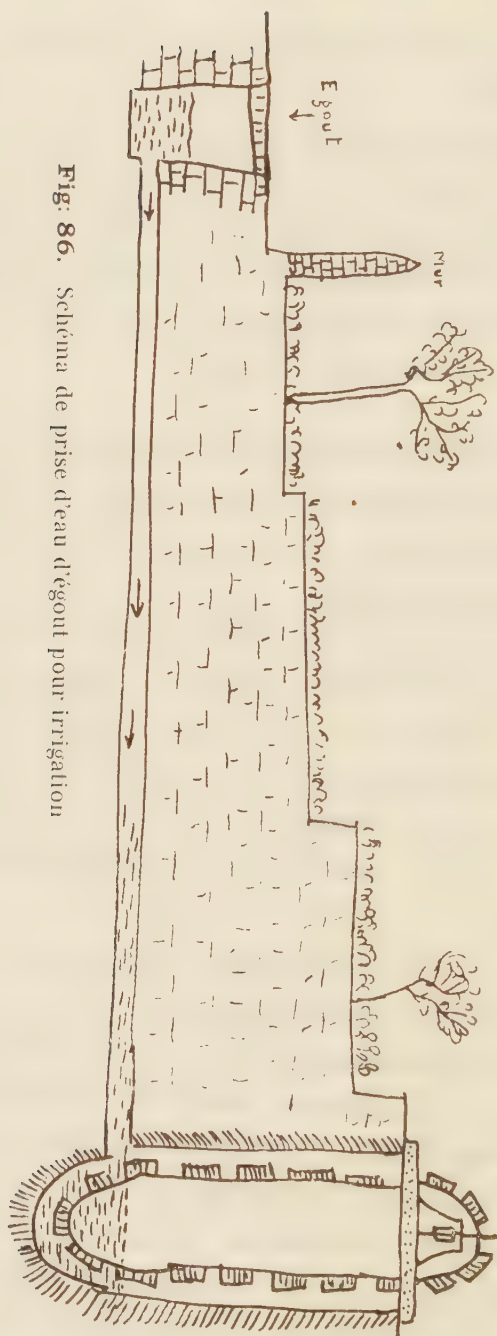


Fig. 86. Schéma de prise d'eau d'égout pour irrigation

Au début de l'hiver , la surface des jardins est encore couverte de planches de choux et d'aubergines tradives , de sorte que la terre ne reste jamais sans produire .

Mais le jardin est appelé à une autre fonction dans une ville qui n'a pas assez de jardins publics . En effet , le jardin est la promenade traditionnelle et préférée des citadins pendant les week - end du printemps et les jardiniers qui tirent des profits supplémentaires de cette occasion , transforment une partie de leurs terres en magnifiques jardins d'agrément où abondent les jasmins , les roses qui parfument l'air . Là le citadin peut jouir de la douceur de l'air et de la tranquillité avec ses amis , sa famille .

Enfin , la fumure du jardin est largement assurée grâce à la ville toute proche qui fournit également un excédent considérable transporté par camions vers les cultures cotonnières irriguées de la steppe .

Mais la menace qui pèse lourdement sur l'avenir des jardins d'Alep est la concurrence que subissent leurs produits sur leur propre marché , essentiellement local . La facilité du transport permet aux autres localités qui disposent d'une main-d'oeuvre abondante , meilleur marché et des disponibilités en eau moins coûteuses , de vendre leurs légumes sur les halles de la ville à des prix moins élevés ; cela sans parler du domaine où la culture alepienne est manifestement déficitaire : celui des fruits .

L'arboriculture sèche :

Si l'extension des jardins demeure toujours

strictement limitée aux quantités d'eau dont on dispose dans cette région aux ressources acquifères faibles , rien cependant ne s'oppose au développement de l'arboriculture sèche , admirablement adaptée aux sols et surtout aux précipitations problématiques . Les vergers (karm) forment autour de l'agglomération un cadre presque continu de verdure claire et pâle qui adoucit plus ou moins l'austerité sévère des horizons immédiats de la grande cité .

Quand on s'y promène , le verger offre l'aspect d'une végétation claire , car les arbres sont espacés de 5 à 6 mètres , disposés en quinconces impeccables sans culture intercalaire . Rien que de la terre ameublie qui témoigne des labours répétés , empêchant les mauvaises herbes de pousser .

N'exigeant aucune irrigation pour leur démarrage , les jeunes pousses ne peuvent être , cependant , plantées que dans des trous , profonds de 0 m 70 à 1 mètre , creusés dans la roche en place après l'enlèvement de la mince croûte superficielle .

Mais le caractère essentiel des vergers alepins c'est l'extrême pauvreté des espèces qui se limitent aux figuiers , oliviers et surtout pistachiers .

Le pistachier :

Genre d'anacardiées de l'Asie , le pistachier (*Pistacia Vera L*) dont la culture constitue une « véritable spécialité d'Alep »(1) est un arbre bien connu dans plusieurs

(1) 4. J. Sauvaget p. 10.

pays voisins et méditerranéens, notamment en Turquie, Irak et Iran.

En greffant le pislachier, on l'a vu déjà, sur le térébinthe (botoum), on obtient de beaux arbres, rapidement productifs. Pourtant il semble que cet arbre ne fournisse que des fruits stériles et vides quand l'humidité atmosphérique ou les précipitations dépassent un certain niveau. Les arbres plantés récemment à Idlib, bien que de très bonne venue ne donnent que peu de pistaches «pleines».

Néanmoins cet arbre qui est d'une rusticité à toute épreuve n'entre en plein rendement qu'après une très longue attente : de 15 à 20 ans environ.

Le cultivateur sème d'abord des pistaches sèches dans un carré de terre abondamment fumée. Les pousses ne tardent pas à paraître et après quatre ans de pépinière, elles auront 1 m de haut (1).

En janvier ou février, il choisit les pousses les plus vigoureuses et transplante chacune avec une ou deux boutures de figuier ou un sarment de vigne. Les pépinières ne donnent que des térébinthes stériles ou des pistachiers aux mauvais fruits.

Il procède au greffage en fente lorsque l'arbuste atteint sa septième ou huitième année. Le pistachier, au tronc noueux, au feuillage luisant qui ne fournit qu'une ombre médiocre (Pl : XL :), se distingue par sa longévité.

(1) Le jardin d'essai d'Alep vend chaque année des dizaines de milliers de pousses à des prix très modiques.

Il peut atteindre facilement un ou deux siècles, s'il résiste à surmonter l'action néfaste d'un coléoptère « *calcophora mariana* » ou Katoù. Sa fructification est souvent compromise par les coups de froid tradif et par un autre insecte qui attaque le feuillage et les fruits (El mann) ou (*Pluvitaria pistacæ Bad*). C'est pour cela que sa production est sujette à des variations vertigineuses d'une année à l'autre; 4350 tonnes en 1950, mais 474 tonnes seulement l'année suivante.

Matière recherchée dans les industries de confiserie, de chocolaterie à l'extérieur et de la pâtisserie indigène, les pistaches se vendent cher. L'exportation à destination des U.S.A. accuse bon an mal an plus d'un millier de tonnes environ. On estime à 350.000 le nombre de pieds de pistachiers autour l'Alep, couvrant une superficie de plus de 1500 hectares.

L'olivier :

L'olivier est, ici, à l'extrême limite de son habitat. Il est donc non seulement plus vulnérable aux coups de gel mais aussi aux caprices de précipitations, d'où l'irrégularité de son rendement.

Les oliviers bénéficient, ici, de soins qui sont à certains égards supérieurs à ceux prodigués dans les olivettés du Plateau Occidental. Pourtant leur allure n'a pas la même vigueur. Cela tient à des causes agronomiques ; les arbres sont souvent très serrés, les trous peu profonds, ce qui entrave la libre prospection des racines à travers le sous-sol. C'est pourquoi les oliviers deviennent la proie de

différentes maldies et donnent prématurément des signes de vieillesse.

La culture des oliviers est destinée exclusivement à fournir des olives de bouche pour la consommation citadine. Les espèces d'oliviers sont des variétés à gros fruits, très charnus, notamment la variété khalkhali.

Le figuier :

Cet arbre constitue parfois des vergers entiers à lui seul, mais en général, il est exploité en attendant l'entrée des pistachiers en rapport.

Exposé périodiquement, comme l'olivier, aux coups de gel, mais beaucoup plus encore aux ravages des insectes, les figuiers d'Alep ne sont productifs que trente ans environ. Après, la qualité de leurs fruits s'abatardit rapidement.

La récolte s'effectue une fois tous les trois jours et les fruits sont livrés au marché à l'état frais, le séchage étant inconnu même dans le cadre privé.

Calendrier de la vie rurale du « karram » alepin(1),

Pour le karram, la vie de campagne commence au milieu de juin au moment de la caprification des figuiers qui dure une semaine environ.

A la mi-juillet, tous les membres de la famille viennent habiter la maison de campagne au milieu du verger.

La récolte des figuiers débute le 20 juillet et dure jusqu'à la fin d'août. A cette date commence la récolte des pistaches qui s'effectue en une seule fois.

(1) Le «Karram» signifie le propriétaire d'un verger de culture arbustive sèche dans la région d'Alep.

La récolte des olives commence au début d'octobres et avec elle se fait la taille et l'élagage de différents arbres. On fait en sorte qu'à la fin d'octobre tous les travaux soient achevés et que toute la famille puisse regagner la ville.

Les travaux de laboures et de buttage des oliviers sont confiés à des ouvriers qui travaillent à la tâche et possèdent, en même temps, un attelage.

En général, tous les travaux de cueillette sont assurés par la femme et ses enfants. Le père qui a son travail en ville, vient le soir pour passer la nuit parmi les siens, et apporter avec lui les légumes et les provisions nécessaires. Le matin, il « redescend » en ville, de bonne heure, en amenant avec lui les fruits récoltés, les déposant chez le grossiste et reprend son travail habituel.

Mais les karram qui exploitent des terres de labours en plus de leurs vergers sont rarement capables de pratiquer un métier quelconque en ville, car ils « exploitent » la morte-saison en labourant les vergers des autres. Ils sont de plus en plus rares car la plupart ont préféré planter leurs terres à blé en arbres pour trouver le temps nécessaire pour exercer un métier déterminé et stable à Alep.

L'élevage :

L'élevage à Alep revêt deux aspects bien différents dans leur but, leur nature et leur ampleur; l'élevage laitier essentiellement caprin et bovin et l'élevage de boucherie « d'engrais-sage » exclusivement ovin.

La chèvre laitière n'est point de même race que celle de la campagne dite « Djebeli ou « montagnarde ». Elle est

de la variété «Chami » ou damascaine, originaire de la Ghouta de Damas. Comme dans toutes les banlieues maraîchères des villes syriennes, elle est considérée comme la bête nourrice par excellence.

Elle se caractérise par sa tête allongée, son front bombé, ses oreilles longues et pendantes. Elle est dépourvue de cornes et de barbe,

Sa taille est relativement haute de 70 à 80 cm, sa robe est parfois blanche, acajou, alezane, rarement noire. Grâce à ses mamelles très développées, cette chèvre est une bonne laitière, susceptible de fournir 2 à 3 litres de lait par jour.

La vache laitière est aussi de race damascaine. De taille élevée 1 m 45, elle a la tête allongée et étroite. Les oreilles sont tombantes et les cornes peu développées. L'encolure est étroite et longue, le fanon est développé, la queue attachée très haut et non relevée à sa base. La robe est rouge, acajou ou brun. C'est une excellente laitière, capable de fournir une vingtaine de litres de lait quotidiennement.

L'effectif de ce troupeau destiné à assurer la plus grande partie du lait nécessaire à la consommation alepine s'est développé considérablement pour deux causes fondamentales.

a) — La transformation récente du régime alimentaire : le lait a été, autrefois, considéré comme l'aliment exclusif des nourrissons et des malades. Il ne figurait jamais sur la table des citadins, sauf pour quelques mets locaux. Les notions modernes de l'alimentation et le contact avec les

européens ont introduit l'habitude de prendre le lait frais chaque matin pour le petit déjeuner.

Evidemment, les boîtes de lait concentré ou en poudre de l'importation étrangère garnissent assez de rayons chez les épicerie; mais on préfère le lait frais.

b) — L'abondance de provende provenant des tourteaux de l'industrie de l'huile de coton, de sésame et des issues de meunerie.

L'inexistence de laiteries et d'établissements de pasteurisation laisse aux éleveurs eux-mêmes la charge de la livraison directe du lait aux consommateurs. Tous les matins, depuis l'aube, on voit les vendeurs de lait parcourir les rues portant leurs seaux et, derrière eux, leurs chèvres qui fouillent les poubelles à la recherche de toutes les sortes de débris végétaux qui leur conviennent, au mépris du service de nettoyage. Les autres laitiers, les vachers, poussent devant eux leurs dignes vaches, s'arrêtant ça et là, trayant leurs vaches sous les yeux de leurs clients pour ôter tout doute de fraude.

Cette tournée matinale permet également aux vaches de dévorer, comme les chèvres, des tas entiers de peaux d'orange, de citrons, de pastèques etc... avant l'arrivée des balayeurs des rues. Mais dans les quartiers du centre de la ville où l'accès des bêtes est inconcevable à cause de l'intensité de la circulation, les laitiers vendent leur lait tout seul.

La demande accrue de lait a encouragé les jardiniers de la banlieue maraîchère à pratiquer cet élevage bovin extrêmement profitable et à consacrer quelques planches

aux cultures fourragères notamment au trèfle; *Trifolium* et à la luzerne; *Medicago sativa*.

Ainsi l'élevage bovin destiné exclusivement à la production laitière, qui fut accaparé, naguère, par les beggara « vachers » du quartier Bab Neirab (SE de la ville), se répand dans les autres quartiers périphériques et dans la zone maraîchère voisine.

Notons enfin qu'un embryon d'une zone laitière (périmètre laitier) se dessine autour d'Alep, grâce aux moyens de communication rapides, mais cela se limite à quelques fermes modernes des grands propriétaires.

L'élevage *ovin* pour la boucherie est une spécialité traditionnelle d'Alep. Son caractère spéculatif et capitaliste permettait à celle-ci d'étendre son champ d'action sur toutes les grandes villes syriennes et libanaises.

Cette activité qui se bornait jadis à fournir les bêtes de boucherie à la ville d'Alep seulement, s'est développée considérablement dès le début du XXe siècle grâce à la liaison des grandes villes par le chemin de fer, puis, après 1930 par les moyens de transport routier.

Cet élevage consiste à assigner aux bêtes un séjour fixe pendant quarante à soixante jours et à les gaver de provende variées, constituée principalement de graines concassées, de gesses, vesces et orge mélangés à de la paille hachée, de légumineuse ou de sous-produits de meunerie.

Au terme de l'engraissement, l'animal devient une masse trapue de viande et de graisse, incapable de se déplacer très loin. Il acquiert un poids de 90 à 100 kilos dont 10 à

12 kilos reviennent au poids net de la masse adipeuse caudale.

L'animal, mâle castré ou brebis, appartient généralement à la variété « *herrek* », originaire du Kurdistan. D'une taille de 80 cm environ, il est considéré comme le meilleur animal de boucherie. On importe également, de la région d'Erzroum, afin de les engraisser des bêtes de la variété « *moor* » de toison ocre et très frisonnée. A défaut de ces deux variétés étrangères on choisit de beaux spécimens de la variété indigène dite « *Awasse* ».

Cet élevage est pratiqué dans de vastes khan situés à l'Est de la ville. Chacun peut contenir de 1000 à 1500 têtes. L'effectif permanent de ces bêtes varie de 30.000 à 40.000 bêtes.

Les animaux engraisés sont livrés à la boucherie de la ville qui en abat presque 40 %, tandis que le reste est expédié par rail ou camions à Damas, Hama, Homs et au Liban.

Enfin cet élevage constitue une ressource considérable d'excellent engrais organique très apprécié dans les champs de coton irrigué.

La maison campagnarde

La maison campagnarde s'adapte, ici, au genre de l'exploitation et à la durée du séjour du propriétaire. Elle est presque sans toit dans les vergers de figuiers : seulement des branchages soutenus par quelques minces perches pour procurer de l'ombre. Elle est beaucoup plus évoluée dans les olivettes ou les vergers de pistachiers de sorte qu'elle

se rapproche de la maison citadine par ses dimensions et ses matériaux de construction.

En outre, elle est adaptée à l'insécurité quasi permanente de jadis comme nous le verrons dans l'habitat dit « mantara » et même dans le « koukh » du pauvre verger de figuier. Signalons enfin que l'orientation de cette maison tient compte de l'état du temps au moment de son occupation. Elle répond donc à toutes les conditions qu'exige l'exploitation agricole dans cette zone,

C'est ainsi que nous pouvons distinguer deux types principaux d'habitation ; la maison du verger et la maissou du jardin.

a) **la maison du verger :**

Celle-ci, essentiellement temporaire, se présente sous trois types : le koukh, la koubbé et la mantara.

Le *koukh* comporte trois éléments ; la pièce, l'écurie et l'estrade (fig. 87). Cette maison est généralement sans toiture et, orientée, comme les autres maisons campagnardes, vers le nord, à la recherche de l'ombre sous un soleil torride. Elle est dépourvue de fenêtres, celle-ci étant remplacées par des barbacanes (*takah*) s'ouvrant vers l'ouest et donnant sur l'estrade.

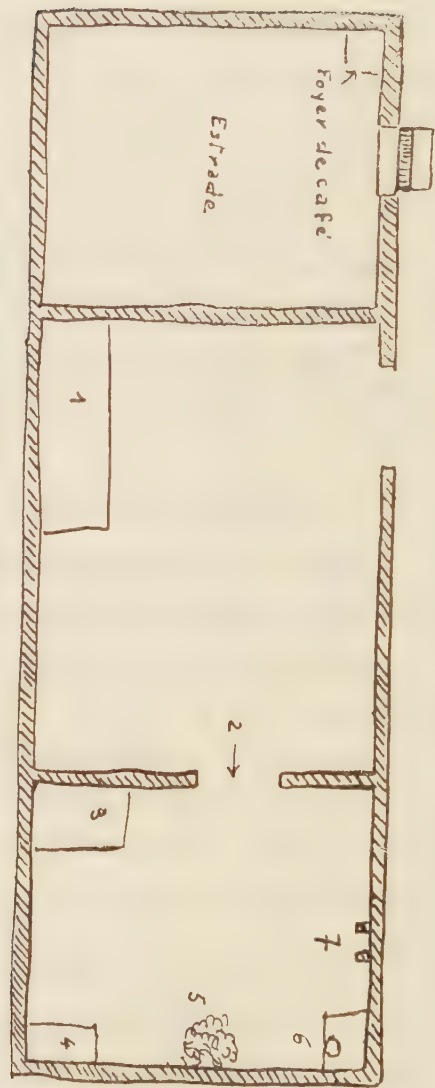
Cette habitation est construite en pierres brutes qui abondent dans le verger ou provenant de la dalle de croûte, jointoyées par un mortier d'argile mêlée au teben.

Les dimensions du koukh ne dépassent pas 4 m x 2 m quel que soit le nombre de la famille, quique son



Plan d'un koukh

1 - estrade à installer les matelats 2 - l'entrée de la cuisine
 - écurie 3 - auge pour âne 4 - auge pour mouton 5 - bois
 à brûler 6 - four 7 - Foyer à cuire 8 - W.C.



1 2 3 m



Fig: 87

but essentiel est simplement de protéger la literie et les personnes, pendant la journée, des rayons du soleil.

Le soir on étend des nattes et des tapis à même la terre devant le koukh ou sur l'estrade, surélevée de quelques dizaines de centimètres.

L'écurie se trouve à l'est de la pièce pour éviter les odeurs désagréables. Ses murs ne dépassent 1 m 50 d'hauteur, tandis que ceux de la pièce s'élèvent à 2 m 50. Celle-ci comprend également la cuisine et c'est pour la facilité de la communication avec la pièce et pour la sécurité contre les voleurs que la porte de l'écurie s'ouvre sur la pièce et non sur l'extérieur. Le karram y abrite, le soir, son animal, les fers aux pieds, ou les quelques têtes de petit bétail qu'il possède.

L'estrade, située toujours à l'ouest, est entourée d'une murette de 0 m 50 qui n'empêche pas les brises douces de l'ouest de circuler librement pendant la nuit. Elle est le lieu du repas du soir et de celui du petit déjeuner. Elle est aussi, pendant les nuits éclairées par la lune, le siège de longues veillées entre voisins, qui durent parfois jusqu'à minuit.

Dans un de ses coins se trouve le foyer pour café amer, boisson traditionnelle offert aux visiteurs.

Le puits se trouve en général au sud-ouest de l'estrade ou encastré dans la mur du koukh pour protéger les femmes contre le soleil.

La *koubbé* ne diffère guère de la maison précédente que par la substitution au toit en branchage d'un cône de briques crues en «pain de sucre». Celle-ci se trouve

dans les vergers d'oliviers et de pistachiers, c'est-à-dire, ceux qui exigent un séjour pouvant se prolonger jusqu'aux premières pluies automnales. La koubbé exige un crépissage annuel pour empêcher l'invasion des herbes.

La *mantara* (fig. 88) présente le type le plus perfectionné des maisons campagnardes. Elle caractérise les riches vergers de pistachiers et souvent les olivettes importantes. La *mantara* (1) se compose d'abord d'une grande pièce en pierres taillées dont le toit est fait d'une solide voûte de pierres reposant sur les quatre coins, comparable au mouçallabé du Massif de Bêlus. Elle a deux petites fenêtres qui donnent sur l'estrade. Celles-ci permettent non seulement d'aérer l'intérieur de la *mantara* mais autorisent le propriétaire à prendre les assiettes de sa femme, d'une manière discrète, s'il y avait des hôtes retenus à dîner chez lui.

La *mantara* est munie, à l'intérieur, d'un escalier qui donne accès à la terrasse, entourée d'une murette de 1 mètre de hauteur et destinée au séchage des pistaches épluchées et, essentiellement, à l'origine, pour la défense en cas d'attaque hostile.

Bref la *mantara* est un type d'habitat caractérisé par sa perfection et son confort. Même l'écurie, sise à l'est, est couverte d'un toit et peut abriter quelques têtes de mouton en plus des animaux de bât.

Le propriétaire construit souvent une ou deux

(1) signifie tour de gardiennage.

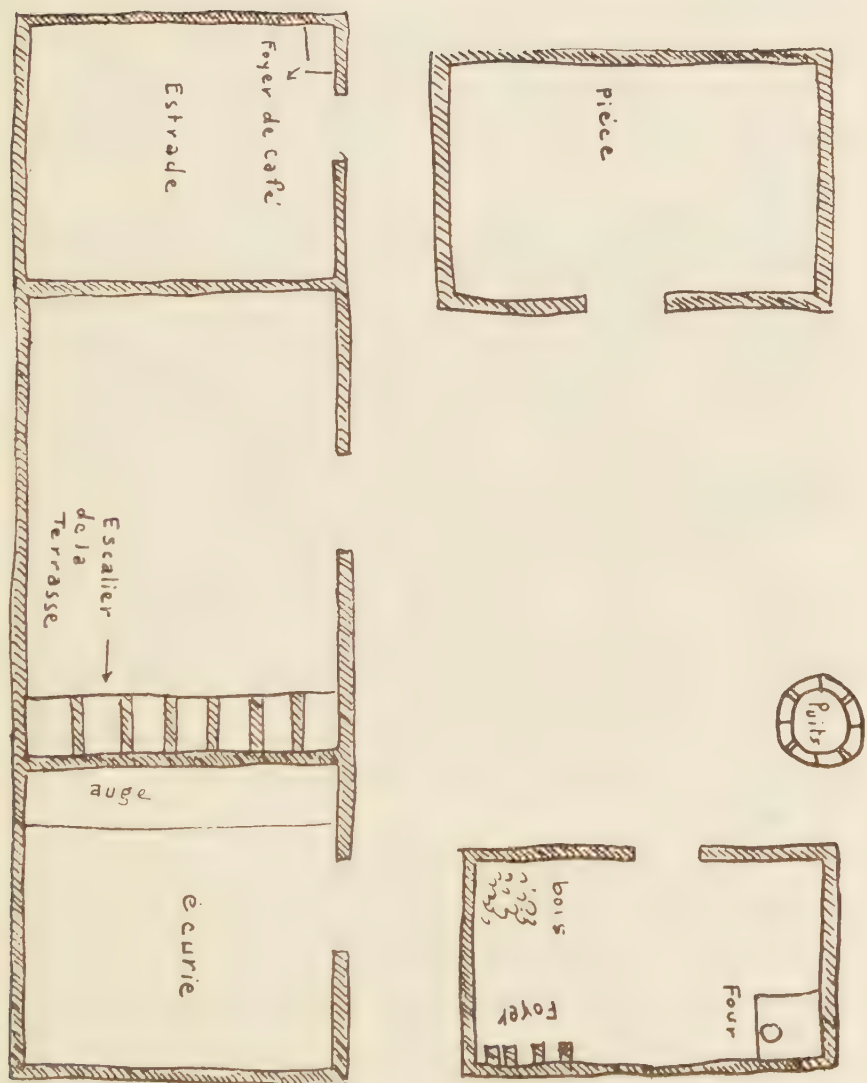


Fig. 88. Plan d'une Mantara

pièces supplémentaires pour y loger, le cas échéant, ses enfants mariés. La cuisine, elle aussi, est couverte et avenante.

On constate que le souci de protection contre les voleurs est visible dans le plan du koukh tandis que celui du mantara trahit une crainte des voleurs et des agresseurs.

Aujourd'hui, en effet, par suite d'une période de sécurité à la campagne comme en ville, beaucoup de karram commencent; par manque de logements en ville, à se fixer définitivement dans ces maisons campanardes; plus aérées et plus saines qu'en ville. Il y apporte seulement quelques modifications sommaires : dellage de la cour, construction d'une murette autour de la maison. etc..

L'aménagement d'un système de routes asphaltées rayonnant autour de la ville facilite amplement cette tendance qui est aussi liée à l'accroissement de la ville, car le déplacement quotidien à destination de la ville et vice versa par bicyclette libère le karram et ses enfants, ouvriers ou étudiants, de l'encombrement des bêtes de selle.

La transformation de l'habitat campagnard a pris un autre aspect dans les riches vergers de l'est de la ville. En effet, la plupart de ceux-ci appartiennent à de riches propriétaires bourgeois qui, étant conservateurs, préfèrent passer la saison chaude, avec leurs familles, dans leur maison au milieu des vergers, à proximité de la ville, plutôt que se déplacer au Liban où les mœurs sont plus libérales.

Aussi des maisons à l'européenne y ont été construites avec tout le confort moderne ; centrale électrique privée, eau courante, garage etc... de sorte que cet habitat dévient une sorte de maison de plaisance et que sa fonction essentielle passe au second plan.

b) la maison du jardin :

Conçue pour un séjour permanent, la maison jardinière est plus complexe que les maisons précédentes et répond à des fonctions qui exigent des locaux plus spacieux, en particulier une écurie vaste pour abriter des vaches laitières, des animaux pour actionner le manège de la noria, une grange, etc...

Parfois la maison est doublée d'une autre maison, indépendante, destinée à être louée à une famille citadine pendant la saison chaude.

Toutefois, à part les annexes que nécessitent l'exploitation, cette maison est une copie de la maison citadine traditionnelle.

CHAPITRE X

LES GENRES DE VIE DANS LA STEPPE

A — DEFINITION.

Semblable à un ruban qui s'étend entre le désert et les plaines fertiles, la steppe se distingue, dans la région d'Alep par son énorme étendue vers l'est. Si sa limite ouest, en contact avec le pays du Plateau Occidental, est aisément reconnaissable grâce à la combinaison des éléments de géographie physique, humaine et agraire, sa limite orientale est, par contre, difficile à tracer, car la steppe cultivable ou la Maamoura se prolonge dans les platitudes de la steppe désertique ou le Hamad.

Toutefois les marges désertiques sont soulignées par la présence de dépôts gypseux continentaux, phénomène lithologique et pédologique qui accentue encore les effets de l'aridité en provoquant la percolation karstique des eaux et la propagation des sols salins.

Mais l'hydrologie, seule, constitue une véritable « muraille de Chine »(1) qui interdit toute extension de la conquête des terres au dépens du Hamad; ceci en raison du caractère très séléniteux des eaux souterraines non potable sinon purgatives qui ne permettent pas la fixation au sol. En plus, l'incertitude de la pluviométrie est de nature à

(1) Terme dû à J. Weulersse.

entraver la solution du problème d'approvisionnement en eau potable car elle rend inutile le recours aux citernes dont on se sert dans les villages des régions karstiques.

Conditions physiques et humaines —

Soumise à une variété aride du climat méditerranéen (400 — 250 mm), la steppe appartient à la fois aux marges de la vie agricole et à la bordure de la vie pastorale. Bien que le climat soit relativement sec, le sous-sol formé de roches peu perméables corrige en quelque sorte l'avarice du ciel et on constate que les ghouta(1) de cultures irriguées s'y développent sur une surface plus importante qu'ailleurs. Le paysan, depuis les temps les plus reculés a su tirer parti d'une eau précieuse. Les céréales et la jachère labourée se partagent la majeure partie de la surface consacrée aux cultures sèches, mais l'arboriculture sans irrigation est possible dans la frange recevant une tranche annuelle de pluies dépassant les 300 mm.

Néanmoins la nature du sol en combinaison avec le climat régional paraissent être le plus responsable de la géographie agraire en ne tolérant que des systèmes de culture plus ou moins extensif, ce qui confère à la vie rurale un aspect sévère comparable à celui du paysage.

Dans ce pays de grandes concentrations foncières, la structure sociale se distingue par une large assise de paysannerie constituée de pauvres métayers, de petits exploitants et de journaliers agricoles extrêmement déshérités.

(1) Ghouta correspond approximativement à la signification du mot espagnol huerta,

Sur sa bordure orientale (— de 300 mm), la culture de céréales ne peut pas, à elle seule, constituer la base d'une vie rurale décente; les semi-sédentaires y associent l'exploitation des pâturages extensifs situés dans le Hamad voisin.

Avec la technique moderne, la steppe cultivée s'est élargie, grâce à la mise en valeur des terres vierges, jusqu'aux limites mêmes des terres où la culture de l'orge, même, y devient impossible. Par suite du perfectionnement de la technique du « dry farming » qui n'est pas une nouveauté dans le pays, la culture céréalière est poussée dans des régions qui n'ont jamais connu, dans le passé, que la vie pastorale.

Cette « culture loterie » dont le bilan demeure, jusqu'ici, positif, cherche, après avoir conquis les dernières terres cultivables, à s'étendre sur les terres exploitées selon les méthodes traditionnelles et bouleverse la vie de ses exploitants. De toute façon, la steppe demeure une « zone d'influence » disputée pacifiquement ou violemment selon les périodes de l'année, entre les pasteurs et les paysans. Entre eux, subsiste l'éternel conflit opposant comme partout les populations pastorales aux populations agricoles.

Comment trouver les limites orientales de cette zone? ou plutôt comment fixer une frontière entre une vie sédentaire et une vie nomade? En réalité, cette frontière est essentiellement instable; elle dépend non seulement du climat fort capricieux d'ailleurs, mais de la situation politique du pays tout entier.

Quand l'anarchie règne en maître, c'est dans la steppe que se situe alors le théâtre d'une lutte constante entre des influences contraires, le lieu où se combattent deux systèmes économiques, où s'affrontent deux morales, deux régimes politiques hostiles et inconciliables(1).

Par contre, pendant une période normale, le sédentaire et le nomade vivent en osmose, chacun trouve son compte dans la collaboration et la bonne entente avec l'autre. Le nomade assure à son troupeau l'eau nécessaire à l'abreuvement et les pâturages dans les chaumes pendant l'été, le sédentaire profite de la fumure spontanée de ses terres, mais il peut revendiquer son droit sur le pâchage; c'est-à-dire une compensation en nature et, parfois, en numéraire.

Les tribus semi-sédentaires subissent, les premières, une évolution sensible par suite de leur contact prolongé avec les sédentaires; d'abord une nette décadence de l'élevage camelin, due en partie à la réduction de migrations puis une tendance à construire des maisons plus confortables par goût du bien-être, enfin une tendance vers l'individualisme dans le cadre familial et tribal. Toutefois, l'explication des transformations périodiques des genres de vie et de modes d'exploitation ne peut-être saisie, concrètement, qu'à travers un aperçu historique.

Exposé historique

Les paysages ruraux de la steppe sont caractérisés

(1) 140. R. Montagne, p. 221.

par l'immensité des terres nues soumises à une culture extensive céréalière, et par quelques zones bien localisées de cultures arbustives et maraîchères irriguées : bordure occidentale du Djebboul, vallée de Nahr el Dahab, environs de Membidge, le Sadjour et le bassin de Matekh.

Certes, la présence de ces aires privilégiées est étroitement liée à des conditions naturelles très favorables : la fertilité du sol et les possibilités de l'irrigation. Or, celle-ci ne peut-être aménagée que dans une atmopgère de paix et de sécuriié. Toute phase de troubles a été marquée par une décadence profonde car la revivification exige des efforts humains parfois plus considéarbles que la création elle-même.

En effet, les travaux d'irrigation sont, en même temps, des travaux de drainage, de bonification et d'assainissement. Leur négligence, conséquence fatale des périodes d'anarchie ou de guerre, entraîne inévitablement la propagation du paludisme, et par suite, un abattement physiologique de la population, ce qui ralentit, sinon empêche, les efforts de restauration.

Sous la domination perse (Ve siècle A.J.C.), la région d'Alep fut gouvernée par un satrape. Ses terres furent distribuées aux vétérans qui tenaient les paysans pour des serfs. « Les habitants de la Syrie furent taillables et corvéables à merci selon le désir du Cyrus » : « quand il sont pauvres, disait-il. ainsi que raconte Xénophon, il sera plus facile de les assouplir »(1).

(1) 67. P. Baurain, p. 5.

Néanmoins les Perses furent aussi soucieux de la prospérité économique du pays , de nombreux canaux souterrains creusés contribuèrent, par l'humidité qu'ils fournirent, à augmenter la fécondité du sol. Les eaux des rivières furent méticuleusement dirigées sur les terres voisines.

Après l'opulente période des successeurs d'Alexandre, la splendeur de l'époque romaine apporta à la Syrie romaine les trois facteurs indispensables à son développement économique : la paix, les travaux d'irrigation et l'extension de l'exportation des produits agricoles.

Sous les Romains, le paysan a réussi à repousser le nomade loin de ses champs. Pour ceux-ci, le désert était à l'origine de deux dangers; les incursions persanes et les nomades.

La steppe fut protégée, vers le sud-est, par un limes solidement jalonné d'une série de fortifications qui contournerent le Hass et le Chbeith.

La bordure steppique a été, comme l'atteste l'archéologie, le lieu de contact de quatre groupes ethniques; les Grecs, les Romains, les Araméens et les Arabes.

Les légions romaines assurèrent le maintien de la sécurité partout où elles en étaient chargées. En outre, les émirs arabes, gagnée à la cause de Rome, furent considérés comme de grands employés et chargés de rendre les tribus nomades voisines inoffensives pour la campagne tout en les acheminant vers la sédentarisation.

Au voisinage du limes et à partir du IV^e siècle, toute agglomération est place de guerre. Progressivement une série de garnisons d'occupation d'une armée de moines remplaça

les légions. Pendant le Ve et le VI^e siècle « les monastères et les paysans, sous la conduite des évêques, restent les principaux défenseurs des campagnes »(1). Les petites bourgades comme Khanasser, Zebed etc..., furent contraintes d'élever de grandes enceintes polygonales de brique crue sur des assises de basalte. Ces fortins rudimentaires, en rase steppe, étaient largement suffisants contre les bédouins « dont les attaques, au dire de l'historien byzantin Procope, sont arrêtés par le plus méchant rempart, fut-il de boue »(2).

A l'abri de cette double barrière formée par les légions et plus tardivement par les garnisons de moines guerriers d'une part et les chefs nomades d'autre part, la *pax romana* régna longuement dans la steppe.

La structure sociale y fut caractérisée par la prédominance de la grande propriété des vieilles familles syriennes qui possédaient la terre. Leurs paysans n'étaient guère plus que des esclaves.

La steppe de Chalcidique bénéficia de toutes les sortes de techniques connues à l'époque : canaux, aqueducs, barrages de dérivations etc... C'était d'après Pline l'Ancien, une des plus opulentes régions de la Syrie(3). Comme de nos jours, la culture principale était le blé sur les terres sèches, mais on cultivait aussi les arbres fruitiers et peut-être la vigne sur les terres irriguées.

(1) 86. R. Mousterde et A. Poidebard, p. 238.

(2) 86. R. Mousterde et A. Poidebard p. 237.

(3) 86. R. Mousterde et A. Poidebard p. 13 (*Regio Chalcidena fertilissima Syriae*).

L'assertion de quelques auteurs qui voient dans l'existence de tas d'épierrement sur les pentes des plateaux de Hass et de Chbeith une preuve d'une ancienne culture de la vigne(1), se trouve réfutée par l'insuffisance des pluies et par l'absence de toute trace des trous dont la préparation est une condition préalable à chaque plantation dans ces parages arides.

Après avoir passé par de nombreux cycles analogues de mise en valeur correspondant à des périodes de paix relative, périodes faciles à trouver au cours des péripéties de sa longue histoire, la steppe continue à jouer son rôle de creuset d'assimilation, dans lequel des peuplades nomades se transforment en semi-sédentaires, puis en sédentaires paysans ou fellah et finalement en citadins.

B - LA CULTURE CEREALIERE.

Le blé et, peut-être, l'orge aussi, on été semés dès la préhistoire dans les steppes du Proche-Orient où le froment se rencontre parfois à l'état spontané dans quelques localités.

Les plus immenses surfaces leur sont consacrées. Ils sont l'élément essentiel de l'alimentation de la population de la steppe, que le niveau de vie, encore très bas, les réduit au végétarisme forcé.

Cette monoculture céréalière qui s'étend largement jusqu'aux lisières du désert est en liaison étroite avec le climat sec et les hivers froids.

Aux facteurs climatiques il faut ajouter la nature peu

(1) 86. R. Mousterde et A. Poidebard, p. 13.

variée du sol, la structure agraire caractérisée par le régime mouchaa et surtout la prédominance de la très grande propriété.

Ces deux céréales, le blé en particulier, doivent surmonter plusieurs dangers, justifiant l'adage très populaire disant : « Ensache d'abord tes récoltes avant de dire je possède ».

Sans mentionner la défectuosité des précipitations ou leur inopportunité, les récoltes sont exposées très souvent à l'échaudage occasioné par les bouffées brûlantes de khamsine, à la verse après les chutes de grêle et enfin aux baisses nocturnes de la température pendant les nuits fraîches qui précèdent la moisson.

Le voisinage du Hamad exposait autrefois les emblavures aux invasions des sauterelles rampantes qui détruisaient toute verdure et rendaient au sol, en quelques heures, sa couleur originelle.

Mais les céréales ont surtout à résister à l'assaut d'un autre fléau, d'autant plus redoutable qu'il est peu connu, la « souné »(1).

La lutte contre la souné n'est malheureusement pas aussi fructueuse que celle déclenchée contre les sauterelles. Elle est rendue extrêmement difficile par le fait suivant : la souné acquiert sa pleine activité néfaste au moment où le blé approche de la maturité, c'est-à-dire à l'époque des grandes

(1) La souné «*Eurigaster integriceps*» est un petit insecte qui loge dans les épis de blé et suce les graines encore laiteuses. Il ne fait pas de bruit et, sans qu'on s'en aperçoive, vide le contenu des épis de champs entiers.

moissons de l'orge et des légumineuses. Il en résulte que les paysans préfèrent à ces moments-là s'occuper de la moisson plutôt qu'entreprendre le ramassage de la souné. En outre, l'administration, malgré les efforts financiers qu'elle déploie et les mesures de coercition qu'elle inflige aux fellahs, n'obtient pas partout des résultats pleinement positifs.

Le charbon, maladie qui transforme les graines en poudre noire ou brune, cause des dégâts sensibles dans les champs mais ne constitue nullement un véritable danger sur les récoltes.

Les variétés

Le maïs et plus spécialement le sorgho qu'occupèrent jadis une place d'honneur parmi les cultures irriguées et jouèrent un rôle non négligeable dans la confection du pain, marquent un recul surprenant devant le progrès des cultures industrielles : devant le coton par exemple.

Le blé dont les variétés sont les mêmes que dans le Plateau Occidental, n'est très abondant que dans la frange la plus arrosée de la steppe. L'orge, amie de la sécheresse et des sols légers sinon squelettiques, est plus cultivée dans la partie orientale, moins arrosée. Elle accapare la totalité ou presque des superficies gagnées, dernièrement, sur le Hamad.

En effet, l'orge semble avoir été, d'abord, plus fréquemment cultivée que le froment en liaison avec l'insécurité. Moissonnée précocement un peu avant l'arrivée des nomades, en transhumance, elle avait un rôle naguère plus

important dans l'alimentation paysanne et animale (transport caravanier).

Au point de vue agronomique l'orge talle mieux dans les terrains médiocres que le blé qui ne donne souvent que des épis légers, faiblement chargée de grains. Dans les terres neuves, l'orge est la seule céréale qui s'adapte d'une façon excellente aux sols gypseux.

En outre, outre, son rendement est beaucoup moins capricieux que celui du blé, car quelle que soit la taille de la plante, elle porte presque toujours son épi. Bref, l'orge pousse et réussit partout. Elle est d'une rusticité à toute épreuve, alors que le blé, très fragile, peut-être sérieusement endommagé par un fort orage ou une sécheresse prolongée. « Si ton père te laisse pauvre, tu n'auras qu'à semer l'orge » dit le dicton. Les variétés cultivées sont au nombre de quatre :

— L'orge grecque « roumi » : son épi, volumineux, contient six rangées. Sa culture est largement pratiquée dans les terrains irrigués ou inondables en tant qu'excellent fourrage.

— L'orge blanche ou syrienne : variété plus répandue que la précédente parce qu'elle est précoce, plus rustique et et vient dans tous les sols. Elle est matière à exportation pour la brasserie étrangère et, comme elle est riche en amidon, les paysans pauvres en consomment des quantités considérables pour la confection de leur pain.

— L'orge noire : celle-ci est la plus précoce parmi les espèces cultivées. Elle se distingue par la grosseur de ses

graines, leur poids spécifique. Elle est très recherchée pour les mélanges de provendes.

— L'srge Bryor: variété introcuite des U. S. A. en Syrie en 1938. Elle est caractérisée par la forme ramassée de ses graines et par la minceur de son son. Elle est d'une valeur industrielle incontestable.

Les procédée traditionnels et leur évolution

L'insuffisance des pluies, entre autres choses, force le paysan à suivre les règles dictées par les donditions naturelles du milieu ; celles de la culture sèche. Certes, le dry-farming pratiqué, ici, est un type de culture sèche, empirique, hérité d'un lointain passé, qui se différencie de celui exercé dans le Far West par l'abseuce de labour de déchaumage, c'est-à-dire de tout labour consécutif à la moisson.

En effet, ces labours dont l'utitité est de réduire l'assèchement du sol, ne s'avèrent pas très efficaces alors que le sol, étant donné sa légèreté, est intégralement desséché peu avant la moisson. D'autre part, l'attelage composé d'animaux efflanqués n'est pas assez vigoureux pour disséquer une terre endurcie sou un soleil impitoyable.

Mais l'évolution la plus spectaculaire, tant le plan technique que sur le plan social, s'est effectuée dans les terres profondes susceptibles de supportes les machines de labour.

Les terres lourdes de la steppe sont aujourd'hui soumises au principe classique du dry farming, le tracteur marche sur les trace de la moissonneuse soit pour labourer

la terre, soit pour enfouir les récoltes qui ne valent pas la peine d'être ramassées.

La conquête des dernières terre utilisables s'est accomplie grâce aux machines et sans apporter de modifications sensibles à la répartition de la population puisque toute fixation au sol y est écartée par le manque d'eau douce.

Là, le principe de l'agriculture ne s'appuie jamais sur les notions de culture classique dans d'autres régions: pas de fumures, pas de sarclage et pas d'assolement régulier non plus, mais on s'obstine à obtenir une production abondante par la force du travail. La terre peut donner, au début bien entendu, de bons résultats, tant qu'elle est encore riche. Mais l'appauvrissement dû à l'épuisement des éléments fertilisants accumulés pendant des siècles, conduira certainement à la ruine du cultivateur sinon au retour provisoire au moins, de ces terres à la friche.

Le rendement

Irréguliers par définition, les rendements sont sujets à des variations surprenantes non seulement dans le temps mais dans l'espace.

Dans une année abondamment pluvieuse ils risquent d'être médiocres dans les terrains lourds de terra rossa, or, les semences, à peine émergées du sol, sont exposées au danger de l'étouffement et de l'envahissement par les mauvaises herbes. En revanche, les terre légères ne souffrent jamais de l'abondance des pluies.

D'autres facteurs se combinent pour entraîner la médiocrité des rendements: la situation excentrique des

nouvelles emblavures s'étalant jusque dans des régions parcimonieusement et irrégulièrement arrosées, l'archaïsme des techniques et les méthodes culturales caractérisées par l'absence ou l'insuffisance de fumure.

Sur les immenses surfaces, à l'orée de la steppe, qui ne furent, il y a quelques années que de véritables désert gypseux exploités comme pâturages aux troupeaux, la culture n'y est plus qu'une «partie de pocker»: s'il pleut suffisamment, le rendement peut atteindre 38 ou 40 fois les semences (l'orge) et 25 fois pour 1 (le blé). Si la sécheresse persiste, on perd tout, mais on ne s'en prendra pas à la paresse du cultivateur qui dispose d'une technique et de matériels très modernes.

Cependant il convient de distinguer les terres lourdes «saène» et les terres légères «karaj» de la steppe, dans les premières le rendement varie entre 10 à 40 pour 1, tandis que dans les secondes il oscille entre 2 et 18 pour 1.

Sur les terres situées au sud du Djebel Hass; on n'obtient en moyenne de bons rendements (25 pour 1) qu'une fois tout les dix ans. C'est de cette constatation que provient leur dénomination très expressive «les Achéryâte»: les dizaines.

Dans la région de Membidge, où la terre est légère et épuisée, le rendement n'atteint 10 pour 1 qu'une fois tous les vingt ans. Le normal est d'obtenir 2 pour 1, ce qu'on appelle «la semance et sa sœur», mais il y a aussi la paille en plus !.

Aussi le rendement est généralement faible tandis qu'en France, où déjà tout n'est pas pour le mieux, le

rendement de blé par hectare s'élève de 18 à 20 quintaux, il n'est dans la steppe que de 6 à 7 quintaux en moyenne dans l'ensemble des terres emblavées, et de 8 à 9 quintaux d'orge dans les terres qui lui sont consacrées.

— Caractère capitaliste de l'exploitation de la bourdure steppique: les entreprises —

Les caractéristiques de la marge steppique, incertitude très marquée du climat et par conséquent, de la récolte, médiocrité du sol et mauvaise qualité des eaux rendaient son exploitation impossible dans le cadre de l'économie classique.

Le paysan, réduit à ses propres moyens, ne peut entreprendre le défrichement de ces terres hérissées de touffes végétales aux racines dures et pivotantes. En outre, ni l'usurier ni le grand propriétaire ne consentait à avancer des capitaux nécessaires à la mise en valeur de ces terrains considérés jadis comme stériles et définitivement perdus.

Il aurait fallu attendre les circonstances favorables consécutives à la dernière guerre; hausse du prix des céréales, introduction massive de matériel agricole puissant de toute provenance et particulièrement l'intervention des pionniers de la Djeziréh.

En effet, ces puissants capitalistes enrichis d'une expérience heureuse dans des terres identiques en Mésopotamie syrienne se sont lancés à la conquête de cette marge avec tous les moyens dont ils disposent.

Appuyés sur des établissements financiers puissants,

banques officielles et privées, ceux-ci appliquent une agriculture intégralement mécanisée, extensive pour qui les bonnes récoltes, bien qu'elles soient espacées, peuvent-être largement payantes.

Le succès brillant de ces entreprises (maslaha) fut stimulant pour les féodaux voisins. Ceux-ci essayent de supprimer les modes traditionnels d'exploitation et d'exploiter eux-mêmes leurs villages, tout en abandonnant à chaque ancien métayer, afin de ne pas le priver de son gagne-pain, un lopin de terre de 10 hectares, superficie qui semble être-dans le système de monoculture extensive courant-la limite minima au-dessous de laquelle on ne pourra plus parler de véritable vie agricole capable d'assurer l'essentiel de l'alimentation.

Progressivement les communautés paysannes fraîchement sédentarisées imitent leurs devanciers et cofient aux maslaha la charge des labours et moissons contre la moitié de la récolte. Affranchis du labeur des travaux agricoles, ils se sont spécialisés dans une occupation à laquelle ils gardent encore une profonde nostalgie : l'élevage.

C - L'ELEVAGE ET LA TRANSHUMANCE.

L'élevage constitue dans la steppe une grande ressource. Mais à la différence de l'agriculture qui bénéficie des meilleures réallisations de la technique moderne, les procédés employés dans l'élevage ne s'inspirent pas suffisamment des méthodes appliquées dans les pays avancés dans ce domaine.

Certes le climat ne permet que de médiocres pâturages;

le bétail se nourrit, pendant presque les deux tiers de l'année, uniquement de cellulose c'est-à-dire de la paille hachée, du teben, et des chaumes.

Cette nourriture marquée par sa très faible teneur en protéine est insuffisante pour entretenir un animal ruminant ou équidé, cela est attesté par la maigreur du cheptel particulièrement à la fin de l'automne.

L'instruction très rudimentaire de la masse rurale d'une part et le fait que l'élevage se pratique, en sa grande majorité, chez les nomades ou les demi-sédentaires, d'autre part, font que tous les moyens préventifs contre les effets nocifs des intempéries soient encore médiocres. Aussi pas d'abris contre les tempêtes de neige ou les chaleurs de la canicule.

Les années de grand froid, les bêtes succombent en grand nombre puisqu'elles sont débilitées déjà par la sous-alimentation. Il en est de même aussi lors des années pluvieuses; les pertes sont alors causées par les douves hépatiques et, en particulier, par le *Straugibus filaria*.

Evidemment, certains grands propriétaires alepins ont adopté les principes de l'élevage rationnel : amélioration des races par croisement ou sélection, stabulation des animaux durant la mauvaise saison, alimentation réglementée du bétail grâce à des réserves de fourrage, protection des animaux contre les épizooties par une surveillance active et vigilante. Une certaine spécialisation vers la vache laitière se dessine dans les grandes fermes; liée à la facilité de communication avec Alep.

En outre l'essor urbain crée, en bordure de la steppe,

une clientèle sans cesse plus nombreuse et plus exigeante; on se se figure sans grande difficulté, en effet, les possibilités d'absorption d'une grande cité comme Alep aussi bien comme centre de consommation directe, que d'exportation, après engraissement.

Malgré l'extension imprudente de l'agriculture au dépens des pâturages; on n'enregistre, pourtant, aucun recul sensible de l'effectif du cheptel. A ne considérer que les effectifs du troupeau ovin : leur nombre fut 859.600 têtes en 1936 contre 840.239 en 1954. Mais une chose demeure certaine, c'est la stagnation de l'élevage devant le développement de l'agriculture et l'accroissement de la population.

En plus, le troupeau de la steppe est marqué par une nette supériorité dans l'élevage ovin et camelin par rapport à l'élevage caprin et bovin pour lequel le plateau occidental prétend à la suprématie incontestable.

Effectif du troupeau dans le mohafazat d'Alep en 1954

	district	Bovins	moutons	chèvres	chameux
Plateau Occidental	Kurd Dagħ	14.600	34.790	58.606	37
	Harem	11.702	13.971	18.196	45
	Djisir Choghhour	7.851	12.749	18.979	4
	Azaz	11.500	21.695	21.668	84
	Idlib	11.400	42.843	21.473	184
(1)	Djebel Semaane	14.200	268.747	45.784	4.180
	Maarra Noman	5.178	118.932	30.333	1.161
	Bab	7.000	148.647	18.441	5.547
La steppe	Membidge	8.650	129.473	25.216	510
	Djerablous	7.500	17.306	16.606	115
	Alep et environs	4.805	31.086	8.575	806
TOTAL :		104.306	840.239	283.877	11.673

(1) Une remarque s'impose, c'est que les caza de Djebel Samaane et de Maarra sont à cheval sur la steppe et le plateau de l'ouest.

Ce tableau illustre éloquemment la place qu'occupe la chèvre dans les régions boisées, le Kurd Dagħ en particulier, tandis que le chameau fait presque défaut dans la plus grande partie des pays du Plateau Occidental.

L'élevage ovin -

Le mouton indigène : comme tous les moutons de l'Asie centrale, occidentale et la plupart des pays de l'Afrique blanche, le mouton syrien appartient à la race asiatique *ovisaries asiatica*, mouton à grosse queue adipeuse, à laine rêche, de couleur blanchâtre, jaunâtre, marron ou tachetée.

Cependant on en distingue plusieurs variétés dont les individus sont plus ou moins appréciés par les éleveurs pour la boucherie ou pour leur qualité laitière.

La variété *Awasse* est de loin la plus nombreuse. C'est un mouton busqué, La tête dégarnie de laine, est pourvue de cornes en spirales longues de 40 cm chez le bélier et de 10 cm chez la brebis, parfois celle-ci n'en possède pas. La taille est d'environ 0 m 70 et la longueur de 1 m. La toison bien épaisse, est blanche, ayant fréquemment des taches noires ou brunes. La queue est très développée. Elle s'élargit fortement vers la base, couvrant l'arrière train. Elle est couverte de laine. Au revers, elle est nue et porte une raie marquée. Cette queue constitue une masse de graisse pouvant atteindre un poids de 4 à 5 kilos. Cette variété est la moins résistante à la soif et à la neige.

La variété *gara'a* (chauve) : animal sans cornes, d'origine probablement anatolienne. Hauteur 0 m 70. La laine est blanche, faiblement ondulée.

La variété *chaffal* ou *moor* se rencontre par-ci par là. De taille relativement basse, 0 m 60, de toison généralement noire à laine frisée. Cette espèce est bien appréciée pour la boucherie.

La variété *herrék*, signalée précédemment, a une toison fréquemment tachetée de brun. La masse caudale, extrêmement développée, pèse presque 10 kilos, taille 0 m 80. considérée comme la meilleure bête de boucherie.

Afin d'améliorer les variétés indigènes, le gouvernement syrien introduisit, en 1930, une quantité de géniteurs, des deux sexes, de la race mérions de Crau, et l'on procéda à des croisements avec les variétés pricitées. Malheureusement cette entreprise ne fut pas poursuivie et les éleveurs continuent à suivre leurs procédés ancestraux.

La laine, généralement sèche et rêche, est exportée à l'étranger où elle trouve son emploi dans la fabrication des tapis. Une quantité limitée est utilisée sur place dans la matelasserie. L'éleveur du mouton s'intéresse d'abord à la viande et reste indifférent à toute sélection basée sur la toison.

Cependant il ne faut pas retirer une qualité au mouton indigène ; la rusticité. Vivant au petit bonheur tantôt dans des chaumes trop secs, tantôt dans des pâturages n'offrant qu'une herbe rase, lui imposant des parcours fatigants, il prouve une résistance admirable.

En outre, il n'hésite pas devant les eaux impotables pour l'homme ; c'est-à-dire les eaux sénécliteuses ; son organisme joue le rôle d'un filtre, fournissant à l'homme une boisson saine, le lait, ou rafraîchissante, le petit lait.

Traits généraux de l'élevage moutonnier-

L'augmentation de la densité de l'occupation du sol d'une part, l'extension inconsiderée des emblavures au détriment des terres de parcours, d'autre part, ont eu des répercussions profondes sur les systèmes d'élevage du mouton sans toutefois, comme nous l'avons vu, affecter sensiblement l'importance de l'effectif global.

Suivant une ligne qui se superpose approximativement à l'isolhyète de 350 mm, on peut distinguer, dans la steppe deux zones distinctes en ce qui concerne l'élevage. A l'ouest de cette ligne, les moutons sont de plus en plus élevés à l'étable, groupés en petits ou moyens troupeaux, trouvant aisément leur nourriture, sans préjudice pour les champs. Les jachères et les chaumes constituent les pâturages favoris, car le climat local ne tolère aucune culture dérobée en dehors du périmètre irrigable, aucune culture susceptible d'entraver le libre parcours des troupeaux.

Néanmoins ces pâturages limités par les confins du terroir ont des possibilités fort restreintes; les plantes vivaces et spontanées sont rares en dehors de terres fortes où l'on trouve les gousses de *proscopis* (*kharnoub*) en abondance.

A la fin de l'automne, les troupeaux envahissent les vignobles et les champs de coton et, vite, la steppe est dépourvue de toute verdure.

L'appoint nécessaire à la courte période de stabulation forcée est fournie par la paille hachée de céréales ou, de préférence, de légumineuses, de grains d'orge concas-

sés, des issues de la meunerie ou des huileries achetées à Alep.

Cet élevage domestique est destiné essentiellement à assurer les produits laitiers nécessaires à l'alimentation familiale. Le troupeau appartenant à chaque famille dépasse rarement une dizaine de têtes de brebis ou de chèvres.

Cependant on rencontre souvent des paysans qui se sont spécialisés dans un élevage purement spéculatif, mais très limité, il est vrai. Ils achètent quelques têtes de moutons, deux mois avant la grande fête (Aïd el kébir) et les soumettent à un régime alimentaire très riche pour les engraisser et les vendre, en ville, à la veille de la fête.

Lorsque le troupeau individuel atteint plus d'une centaine de têtes, cas peu fréquent à l'ouest de l'isohyète de 350 mm, le déplacement devient inévitable, c'est la transhumance.

D'une manière générale on distingue le déplacement vers les zones de cultures *taghrib* ou la marche vers l'ouest et le déplacement dans le sens contraire, vers le désert, nommé *tachrik*; la marche vers l'est.

Ces dénominations fort anciennes n'ont pas, toujours une signification d'orientation précisément déterminée et conforme aux directions. Cependant il convient de distinguer entre la transhumance massive à laquelle s'adonnent des fractions entières d'une tribu quelconque et la transhumance qu'effectuent les bergers, suivis, plus tard, par les propriétaires des troupeaux eux-mêmes.

Dans le dernier cas, l'élevage n'est qu'une occupation complémentaire auquel se livrent les riches paysans sédenta-

ires dont le genre de vie marque la prédominance de l'agriculture sur le nomadisme et de la maison fixe sur la tente.

La transhumance des propriétaires vers le Hamad s'effectue généralement en janvier-février selon les nouvelles parvenue sur l'état des pâturages et se termine en mai, peu avant la moisson. Ils rentrent alors dans leurs villages respectifs pour lâcher le troupeau dans les chaumes. Ce déplacement est limité dans le temps et dans l'espace puisqu'il ne dépasse pas les 100 kilomètres dans le Hamad.

Souvent le troupeau individuel ou villageois est confié à un berger payé en nature du dixième du croît. Celui-ci spécialisé dans son travail, peut s'éloigner beaucoup plus dans le Hamad, mais il s'approche des confins de la Maamoura en mars pour permettre au propriétaire de venir transformer lui-même le lait de son troupeau en fromage ou en beurre.

Au moment de la tonte, en avril, le berger touche sa part respective du croît du troupeau et renouvelle, le cas échéant, son contrat écrit ou verbal avec le ou les propriétaires.

Plus originale et plus complexe est la transhumance des tribus semi-sédentaires de la Maamoura. Jusqu'à nos jours, en effet, le tiers des Hadidiyyine et le quart des Mawali ne possèdent pas de terres cultivables ou n'y trouvent pas une occupation quelconque. Ils vivent encore sous la tente et l'élevage extensif forme leur unique ressource.

Néanmoins l'amélioration générale des conditions d'élevage pendant la transhumance due à la multiplication des puits, à la lutte de plus en plus efficace contre les épizoties,

à l'emploi de l'automobile et à l'aide prompte que donne l'administration en cas de détresse, incite même les sédentaires à reconstituer leurs troupeaux et augmenter leurs revenus.

En plus, d'autres facteurs viennent aussi favoriser l'élevage chez les tribus; la mécanisation partielle ou totale de l'agriculture libère beaucoup de paysans et la rareté des catastrophes qui ruinèrent autrefois les éleveurs poussent de moins en moins ceux-ci à solliciter l'association du citadin. Aussi les deux tiers des Mawali et plus de 80% des Hadidiyyine possèdent leurs propres troupeaux.

Ces éleveurs ne restent fixés à leurs villages qu'une partie de l'année. Quand vient l'hiver, des villages entiers se vident en grande partie, deux ou trois familles y demeurent pour garder les maisons et les champs.

Le troupeau, la tente et les provisions sont transportés, le plus souvent, par camions, la famille par automobiles individuelles ou par cars. Chaque campement important dispose d'un camion-citerne prêt à aller chercher de l'eau douce en cas de nécessité. Le camion assure également l'approvisionnement du troupeau en foin ou provende si les pâturages s'avèrent insuffisants pour entretenir les animaux.

La tente à six ou à sept paires de perches qui fut naguère la tente d'apparat du chef bédouin, est utilisée largement pour abriter le bétail contre les coups de froid ou les tempêtes de neige.

Néanmoins les différentes tribus de la Maamoura ne peuvent dépasser les chaînes de la Palmyrène, le Chombol

étant leur domaine exclusif en hiver. Les éleveurs du Caza de Membidge traversent l'Euphrate et hivernent en Djeziréh sur les jachères du Cheikh des Fedaâne. Ils sont contraints de céder une tête de mouton pour chaque roupeau afin d'utiliser ses abreuvoirs.

Le retour à la Maamoura, au mois de mai, s'effectue également par camion afin d'épargner aux animaux alourdis les fatigues de longues marches.

Les chaumes sont presque les seuls pâturages disponibles pendant plus de quatre mois. C'est pourquoi on commence à donner aux moutons, chaque soir, du foin mélangé de grains pour compléter leur régime alimentaire défectueux.

D'une ampleur beaucoup moindre et de plus en plus faible est le déplacement vers l'ouest des nomades et des semi-sédentaires. En effet celui-ci se double, en général, d'un déplacement de main-d'œuvre et de chameaux car l'estivage dans le Kurd-Dagh ou le Massif de Bélus coïncide avec l'époque des moissons. Les hommes et les femmes s'emploient comme moissonneurs et assurent, dans ces pays relativement accidentés, le transport des récoltes vers l'aire de dépiquage au dos de leurs chameaux. Il s'y attardent avec leurs troupeaux, sur les chaumes, en attendant la récolte du coton et des olives.

A la fin de la récolte du coton à laquelle ils participent largement, notamment dans le Ghab, ils introduisent leurs animaux dans les champs cotonniers qui constituent grâce à leur abondant feuillage, un excellent pâturage.

La plupart des propriétaires n'exigent de ces éleveurs aucun versement. D'ailleurs les troupeaux enrichissent les terres de leur fumure. En automne, ils rebroussement chemin et regagnent leur pays excepté un contingent de main-d'œuvre qui s'attarde pour participer à la récolte des olives.

La *tonte*, qui a lieu en avril, est pratiquée généralement par des tondeurs citadins munis de ciseaux qui vont d'un campement à l'autre. Les toisons sont livrées au marché à l'état brut.

A l'âge de deux ans, les brebis sont saillies par les béliers ; ceux-ci ne sont presque jamais isolés du reste du troupeau dans le courant de l'année et ils ne sont pas non plus favorisés d'un régime alimentaire spécial.

On compte généralement deux brebis dans le troupeau de cent têtes de brebis. L'accouplement se fait, d'une manière générale, au cœur de l'été. L'agnelage commence en décembre, parfois un peu avant.

Les agneaux, dont la naissance coïncide avec une période froide, souffrent beaucoup de celle-ci en particulier ceux provenant de brebis sous-alimentées ou de celle qui étaient atteintes au moment de l'agnelage de diarrhée fétide. En outre, les agneaux sont séparés de leurs mères pendant les premières semaines afin de les abriter contre les intempéries et de diminuer le nombre des tétées autant que possible.

L'effectif du troupeau n'augmente en nombre que par la quantité des agnelles que gardent les propriétaires. Les mâles, eux, sont vendus, sauf un ou deux parmi les plus beaux spécimens.

Les modes de transformation du lait sont encore presque inchangés ; la femme s'occupe de traire des brebis. Dès que la traite est terminée, elle essaie d'enlever, d'abord, les corps étrangers au lait en procédant au filtrage à l'aide d'un tissu en coton et se hâte de la faire bouillir. Lorsque le lait redevient tiède, elle y ajoute quelques cueillérées de yoghourt pour le transformer en lait caillé, *khâter*.

Le lait caillé, une fois achevé, on le verse dans de grandes outres en cuir ou dans des barattes à main, chez les Turcomans en particulier.

Les femmes se mettent à secouer les outres en y versant, de temps à autre, de l'eau fraîche jusqu'à ce que le beurre se soit séparé du petit lait. Les boules de beurre sont alors recueillies dans des cuvettes de cuivre. On les fait bouillir afin d'éliminer toute trace de lait ou d'eau. Le beurre bouilli «*samné*» est alors conservé dans des outres que l'on livre au commerce.

Etant incomplètement écrémé, le liquide qui reste dans l'outre après le prélèvement du beurre constitue une boisson agréable et rafraîchissante remplaçant l'eau ordinaire souvent chargée de chlorures. Quand le petit lait devient très abondant on n'hésite pas à en offrir aux animaux.

La lait caillé est, souvent, concentré en «*lebné*» après avoir été égoutté pendant deux jours dans un sac de tissu léger. On transforme ensuite la pâte obtenue en boulettes que l'on met dans de petites jarres pleines d'huile d'olive. Au Hamad, faute de vases, on assèche les boulettes de lebné au soleil, *hogte*, et on les conserve dans des sacs pour l'hiver.

Si la fabrication du beurre est restée presque partout au stade individuel, la confection du fromage est le plus souvent artisanale. Elle est le fait des citadins. En effet, des marchands alepins séjournent au printemps parmi les campements d'éleveurs et achètent presque tout le lait frais produit. Puis ils se chargent de la fabrication du fromage à l'aide de pepsine de l'estomac séché d'un agneau en bas âge. Puis on découpe le fromage produit en cubes conservés dans de la saumure. D'autres fabricants se spécialisent dans la fabrication du fromage turc dit «kachkawane». Enfin le résidu est transformé, lui aussi, en fromage de qualité médiocre dit «kariché».

L'administration et l'élevage

Dès le début du Mandat, un service de police sanitaire vétérinaire fut créé après la promulgation de l'arrêté 1004 du 30.8.1921. Depuis, les efforts conjugués des autorités mandataires et nationales ont été secondés et appuyés par celui de l'Union ovine coloniale qui, en 1929, créa deux bains antiparasitaires dans la steppe d'Alep.

Afin de pallier à l'insuffisance des précipitations et d'écarter les dangers des intempéries, le service de l'hydraulique avait établi, peu avant la dernière guerre, un plan judicieux visant à créer des abreuvoirs dans les différentes zones de transhumance, des abris contre les vents glacés du Nord et enfin, des réserves de fourrage destinées à vendre des provendes nécessaires en cas de disette.

Malheureusement, faute de crédits nécessaires pour

la réalisation du plan on s'est borné à creuser un certain nombre de puits.

En revanche, le service vétérinaire est suffisamment équipé. Dans chaque chef-lieu d'un caza se trouve un fonctionnaire assez qualifié pour diagnostiquer les maladies et procéder à la lutte nécessaire ou alerter le service central d'Alep. Dans cette dernière ville, le service compte un personnel nombreux et spécialisé, muni d'une réserve de médicaments et d'un parc d'automobiles.

D'ailleurs les éleveurs ont de tout temps utilisé les bains soufrés pour la lutte contre les parasites externes qui attaquent les moutons, poux, sarcoptes et les tiques qui provoquent chez les animaux l'anémie, et la gale. Actuellement, étant donné la cherté du prix de la fleur de soufre en comparaison avec les produits insecticides à base de gamexane ou autres (D.DT et dérivés), les éleveurs accordent leur préférence aux insecticides modernes d'autant plus que leur efficacité est plus certaine.

Enfin, dans l'intention d'améliorer les races locales, le gouvernement syrien établit une station de monte pour les bovins dans le Ghab et pour les ovins dans la steppe d'Alep.

Cependant toutes les mesures préventives prises jusqu'ici s'avèrent manifestement insuffisantes devant les hypothèques que représentent la sécheresse prolongée et le froid. Périodiquement le cheptel subit des hécatombes terribles. Le souvenir est encore présent dans toutes les mémoires de la sécheresse prolongée qui a sévi plusieurs années de suite de 1932 à 1935. La mortalité atteignit un

taux effrayant parmi les troupeaux d'ovins et de caprins. Débilités par le manque d'eau et d'herbe, ceux-ci furent victimes à la fois du froid et de la sous-alimentation. Des milliers de pasteurs ayant perdu toute ressource affluèrent dans les villes, demandant la charité.

Si de pareils malheurs sont écartés actuellement, les années sèches ou froides sont, pourtant, marquées par une forte mortalité frappant les agneaux en particulier. De ces catastrophes, on peut s'en rendre compte aisément en consultant les statistiques annuelles.

L'élevage caprin, bovin et camelin -

Plus sensible au froid et à la sécheresse que le mouton, la *chèvre* se rencontre rarement dans les troupeaux des nomades ou des semi-sédentaires. En revanche, elle vit, mêlée au mouton, dans les troupeaux villageois, mais elle ne constitue nullement, comme on l'a vu dans le Plateau Occidental, des troupeaux distincts.

Avec le recul rapide de la tonte, ses poils se vendent de plus en plus difficilement. Mais la chèvre locale dite « *samar* » dont la taille atteint 65 à 78 cm, de couleur noire et brillante, est une excellente laitière.

Le bouc est parfois castré et élevé pour être vendu à la boucherie. Les chèvres et les chevreaux dont la viande se vend moins chère que celle du mouton, sont livrés aux abattoirs des villes en grande quantité notamment pendant la saison chaude puisque leur chair, moins riche en graisse, est plus facile à digérer que celle du mouton.

L'élevage des *vaches* est encore pratiqué dans des

conditions médiocres. Le petit cultivateur n'y voit qu'un animal de trait. Manquant de fourrage, il la nourrit insuffisamment et partant, en obtient un rendement laitier dérisoire.

La variété indigène dite « bédouine ou *gleiti*, est une race primitive et rustique, de petite taille, 1 m 08 à 1 m 11. Elle se rattache au type brachycéros. Les cornes sont peu développées ou absentes. Dos ensellé, ventre tombant, peau épaisse. Le rendement en viande est de 35 à 40 % pendant la sison sèche et de 45 à 55 % lorsque l'animal est en bonne forme c'est-à-dire au printemps. Si cette race ne fournit de bonnes vaches laitières, sa chair par contre est appréciée.

Partout, dans les villages, veaux sevrés, taureaux et vaches sont envoyés aux champs en un même troupeau. Aussi la monte se fait-elle de la façon la plus naturelle par un taurillon ou par un taureau dès les premières chaleurs senties chez la vache. Les taureaux ne sont isolés du reste du troupeau que pour les travaux agricoles relativement durs, c'est-à-dire pour tirer l'araire ou tourner la noria. Ils ne jouissent d'aucun régime alimentaire particulier.

Dans le zor(1) de l'Euphrate l'élevage bovin est en recul par suite de la substitution progressive du tracteur au bœuf et la destruction par les labours profonds, des plantes ligneuses spontanées qui constituaient auparavant des pâturages favoris aux bovins.

L'élevage bovin s'améliore sensiblement dans les

(1) Le mot zor signifie vallée alluviale et humide.

terres de cultures intensives et irriguées. Là, bien que l'élevage purement laitier soit extrêmement rare, les vaches sont cependant bien nourries grâce aux champs de luzerne, de trèfle, et de différentes plantes susceptibles de fournir beaucoup de fourrage; sorgho, feuille de choux-fleur etc... Néanmoins, les résultats acquis demeurent limités d'abord parce que le périmètre irrigué est faible en proportion de l'ensemble des terres, ensuite à cause de la concurrence irrésistible des plantes industrielles ou autres plantes irriguées.

Cependant la supériorité des méthodes des riches propriétaires citadins par rapport aux procédés traditionnels apparaît dans le domaine de l'élevage de la vache laitière; stabulation presque permanente, pratique des croisements, de la sélection et surtout, alimentation régulière.

A ces bêtes sélectionnées on fournit une nourriture de choix, fournie en partie par l'agriculture elle-même et les plantes fourragères. Au foin on ajoute du son et des tourteaux.

Le caractère spéculatif de l'élevage est illustré par l'importance du troupeau; chacune des fermes contient pluaieurs dizaines de têtes et parfois une centaine. Le lait est transformé sur place en fromage ou en beurre ordinaire qu'on se hâte de livrer au marché. Les veaux sont vendus à la boucherie. Cet élevage moderne n'est pratiqué, en fait, que dans un nombre restreint de grandes fermes, une dizaine environ.

Le *chameau* qui était naguère une monture de course et de guerre, une bête de transport caravanier et la base

sur laquelle reposait l'économie pastorale perd, de plus en plus, son intérêt. Le train et surtout le camion remplacent définitivement les caravanes. Celui-ci, rival mécanique, oppose au chameau une concurrence redoutable partout où existe des pistes utilisables. Les longues théories de dromadaires qui parcouraient jadis les routes millénaires reliant Alep à Bagdad, à Alexandrette, à Konia et Damas ne sont plus qu'un souvenir du passé.

Cependant les grandes tribus de la steppe qui pratiquent encore la transhumance demeurent fidèles au chameau et continuent à en élever.

Le chameau demeure largement utilisé comme agent de transport des nomades dans le désert, pour quelques manipulations lourdes sur des pistes non accessibles à d'autres moyens de circulation, pour charger par exemple, une tente alourdie par la pluie. Aussi le chameau est-il l'inséparable compagnon de la plupart des éleveurs et un élément, pour ainsi dire, caractéristique de la vie du Hamad. L'éleveur utilise son lait, son poil et éventuellement sa chair. En effet le chameau tient ici la place qu'occupe le cheval dans la boucherie en Europe. Sa chair plus tendre que celle du boeuf indigène, est très appréciée dans les quartiers déshérités des villes. Son duvet, de loin plus fin que la laine indigène est vendue pour le tissage de manteaux bédouins, semblables aux bournous, ou exporté à l'étranger. La toison printannière de chaque bête pèse environ trois kilos.

Les meilleurs pâturages du chameau, pendant la saison sèche, sont les prairies de salsolacées qui bordent les grandes sebkhas.

D'après les statistiques, l'effectif du troupeau camelin subit une régression véritable mais lente. Chiffré à 13.142 têtes en 1937, il n'a diminué que de 1.469 têtes en 1954.

L'élevage des équidés —

De même que le camion a été le principal concurrent du chameau, de même la petite voiture a été néfaste à la race chevaline.

Le cheval pur sang ou arabe, dénommé *assil* constituait autrefois environ le dixième du nombre total des chevaux de toutes sortes de notre région. Le cheval assil paraît-être de même race que le cheval de travail. C'est davantage par la sélection, les soins donnés et la nourriture que par la race qu'il se distingue des autres.

Depuis 1926 le pourcentage du pur sang n'a cessé de décroître. Lentement mais irréversiblement, le cheval cède la place à l'automobile. Au désert, la sécurité s'affermissant, le cheval a perdu sa qualité d'animal de razzia. Celle-ci n'est plus qu'un souvenir.

Sous le règne de l'auto de marque américaine, le cheval arabe devient une anomalie.

Aujourd'hui les courses de chevaux, organisées par les sociétés hippiques de Beyrouth et d'Egypte entretiennent le goût de l'élevage chevalin chez quelques éleveurs alepins et campagnards qui s'en occupe judicieusement. Cependant, les chevaux assils gradent encore leur place chez les fellah relativement aisés. Les grands cheikhs entretiennent quelques beaux spécimens de chevaux de selle à côté de juments destinées à la reproduction. L'importance relative des chev-

aux de race varie considérablement d'une région à l'autre; c'est ainsi que le district de Maara el Noman est considéré comme le véritable royaume du cheval. Les Mawali sont réputés comme d'excellents cavaliers qui ne marchandent pas sur les soins qu'ils donnent à leurs bêtes.

Le cheval de travail est un animal de trait (d'araire, dé chariot) de bât et de selle. Dénommé le *guédiche*, c'est également un cheval arabe « mais mêlé de sang hétérogène provenant de souches autochtones préexistant à la conquête arabe et dont l'origine est probablement mongolique (cheval tête busquée de Sanson »(1)

La mécanisation du transport et de l'agriculture a eu comme conséquence inévitable la réduction de l'effectif du cheval d'un quart environ entre 1945et1954. En outre, dans les terres caillouteuses et rocailleuses on lui préfère le mulet qui excelle par la fermeté de son pas et par son endurance. Aussi le nombre des mulets a presque doublé dans la même période.

L'âne, animal de bât pour les menus travaux; corvée d'eau, transport de fascines de bois à brûler etc... est moins exigeant que les autres équidés en nourriture et en soins. Les ânes de la variété dite « *bid* » qui se distinguent par leur taille haute et leur rapidité sont considérés, à certains égards, comme des animieux de selle.

Ainsi l'élevage du cheval et celui du chameau sont stationnaires sinon en lente régression. Au contraire celui

(1) 111, Collection du CNCE, p. 20.

du mulet progresse tandis que celui de l'âne, rustique et sobre, se maintient.

Signalons pour terminer que le paysan élève une quantité de volailles. Ces bêtes cherchent elles-mêmes la plus grande partie de leur nourriture car on ne consent pas à leur donner quelque chose à picorer. Elles nettoient en quelque sorte les alentours. Les poulets en particulier, en reculent devant aucune immondice.

Enfin l'apiculture devient de plus en plus rare au fur et à mesure qu'on s'avance vers le Hamad.

D — L'IRRIGATION ET LES CULTURES IRRIGUEES (fig. 89).

L'originalité de la vie rurale dans la steppe réside dans ses doubles paysages géographiques, radicalement opposés, et inégalement répartis. Celui des terres à céréales nues et monotones et celui des dépressions irriguées(1), ombragées et opulentes. Dès qu'on s'éloigne de ces zones d'irrigation, il n'est plus possible de rencontrer ces touffes de verdure si caractéristiques de la campagne européenne.

Les contrastes qui différencient ces deux mondes sont nombreux. Sur le plan économique; c'est l'opposition entre la prospérité et l'indigence. Il suffit de citer d'abord un dicton très populaire dans la steppe; « l'associé de

(1) Selon le dicton local « La terre déprimée, boit son eau et l'eau des autres », mais on fait également allusion par là aux vertus de la modestie.

l'eau n'a jamais le dessous », évidemment ici, l'homme qui possède de l'eau sur sa propriété, possède un allié puissant pour toutes ses cultures. Nous sommes, également, en présence de deux paysans différents; le premier est maître de son destin et le plus souvent libre. L'autre fataliste, vit à la merci des pluies capricieuses. Il est soumis aux ordres du propriétaire de son terrain sinon à la rapacité de l'usurier d'où une différence de mentalité aussi. L'opposition est d'ordre social et alimentaire aussi car, le premier, évolué un peu plus rapidement, tend à imiter le citadin dans sa maison, sa cuisine et parfois dans ses modes d'habillement.

Cette impression devient une réalité qui saute aux yeux lorsqu'on étudie de près le genre de vie des habitants de la vallée du Nahr el Dahab ou de celle du Sadjour et celui de leurs voisins des terres du plat pays.

Certes la nature a doté la steppe d'appréciables richesses hydrauliques, mais ces avantages sont subordonnés à l'exécution de travaux coûteux qui nécessitent ensuite un entretien et un contrôle continuel, sans lesquels les terres ne reçoivent pas l'eau ou au contraire, faute d'un bon drainage, en sont saturées et par conséquent, deviennent un foyer de paludisme propagé par les nuées de moustiques.

Le problème de l'eau revêt, dans la steppe soumise à un climat sec et presque subdésertique, un caractère vital car c'est de sa solution que dépend le développement économique d'abord et social ensuite de cette région.

La « domestication » des eaux superficielles et la prospection des eaux souterraines en vue de leur utilisation y sont des conditions préalables à toute extension de l'irrigation. Celle-ci en favorisant le peuplement rural, est seule capable de contrebalancer l'influence exagérée des agglomérations urbaines où se concentre le gros de la population lorsque les terres sont arides et les récoltes soumises au gré du destin, c'est-à-dire du ciel.

Aussi la clef de la prospérité de la steppe réside dans l'irrigation et l'insuffisance de l'eau en surface a fait que, dès la plus haute antiquité, on s'est ingénié à la rechercher dans les réserves aquifères du sous-sol. Nous savons quel parti ont su en tirer dans le passé les habitants de la région.

a) **Les eaux courantes:**

L'utilisation des eaux des rivières aux époques historiques n'a pas évolué en sa technique. Celle qui est en usage présentement l'est, sans le moindre doute, depuis des millénaires,

Il s'agit presque toujours de barrages de dérivations submersibles (1) de canaux latéraux pour l'irrigation (2), de biefs pour actionner des moulins ou répondant aux deux objectifs à la fois.

Les barrages sont d'autant plus soignés et solides que le débit en est relativement faible; c'est ainsi ceux

(1) Ceux-ci s'appellent «sikr» sur le Koueik et «migdab» sur le Sadjour ainsi sur le Nahr Abou Qalqal.

(2) Ceux-ci sont dénommés «bande» sur le Sadjour.

qui jalonnent le cour du Sadjour, extrêmement rustiques, sont ronstruits en pierres sèches, sans mortier (Pl: XLI) tandis que ceux du Koueik inférieur et du Nahr Abou Qalqal sont des ouverages soignés, ccnstruits en pierres de taille jointoyées à la chaux ou au ciment (Pl. XLII).

Le barrage donne lieu soit à un canal de dérivation unique, soit, c'est d'ailleurs le cas le plus fréquent, à deux canaux délimitant l'amont des terrains à irriguer.

Si ces barrages permettent une meilleure utilisation des eaux en périodes de hautes eaux, ils sont, en revanche, capables d'atténuer les maigres de l'été, alors que l'évaporation est en pleine puissance.

Les eaux de sources, quand elles atteignent une certaine abondance, sont également maîtrisées par des barrages et partagées au sein de la communauté villageoise comme celles de Sfiré, d'Assane etc...

b) **Les eaux souterraines :**

L'exploitation des eaux souterraines, incomparablement plus importante que les superficies qu'elle fertilise, obéit à deux procédés différents ; les canaux souterrains est les puits.

1 — *les galeries souterraines* : dénommées canaux romains et canus sous ce vocable dans les ouvrages scolaires(1), ces galeries subaériennes s'appellent « sarab »

(1) Ces ouvrages s'appellent « Qanayé » dans la région de Homs, « foggara » au Sahara, « Kiariz ou Karyz » (J. Pouquet ; les déserts PUF 1953) en Turkestan « Karez ou Keriz » en Turquie (28 Furon p. 91) « feledj » dans la dépression de Hadramont et la presqu'île d'Oman (J. Pouquet).

dans la steppe alepienne(1) et remontent, sans doute au moins les premières d'entre elles, à l'époque babylonienne(2). Elles constituent le meilleur témoignage des efforts séculaires déployés généreusement par les anciennes peuplades pour la recherche et l'utilisation des nappes souterraines.

Leur captage s'effectue au moyen d'une galerie qui, à partir d'un point déterminé dans une plaine ou dans une vallée, pénètre dans le rebord du plateau voisin tout en demeurant quasi parallèle à la surface topographique, permettant ainsi l'écoulement des eaux drainées, vers l'aval.

L'alimentation en est assurée par les eaux d'infiltration tombées sur le plateau et qui percolent à travers les fissures superficielles de la roche (marno-calcaire ou marne-orayeuse), jusqu'au niveau supérieur de la roche saine. C'est à ce niveau que les galeries collectent l'eau des veines recoupées ou celles que laissent suinter leur parois.

(1) Ces travaux avaient été entrepris vraisemblablement sous les Babyloniens, les Perses, et poursuivis, peut-être, sous la domination romaine. En effet, l'actuelle Membidge qui s'appelait Mambyce et Mobbog à l'époque hittite et Hierapolis sous les Séleucides devait son antique prospérité à un réseau dense de galeries qui sillonnaient sa campagne et contribuaient à une culture de luxe ; le mûrier, culture essentielle pour la sériculture, pratiquée dans cette ville jusqu'à l'invasion Mongole.

Selon Plutarque, Crassus, conquérant romain, se conduisit, en 53 A. J. C. plutôt en commerçant qu'en général d'armée ce qui attira sur lui le blâme universel. Au lieu de faire la revue de ses troupes et de les tenir en haleine par des exercices et des jeux militaires, il s'amusa pendant plusieurs jours à compter les revenus des villes, à peser lui-même à la balance les trésors que renfermait le temple de Hiérapolis», 67. P. Baurain, p. 13.

(2) 64 S. Mazloum, p. 11.

Ces canalisations creusées à même dans une roche friable et leurs parois laissées à nu, s'altèrent avec le temps et, à défaut d'un entretien périodique, elles finissent par s'obstruer et leur débit diminue sensiblement.

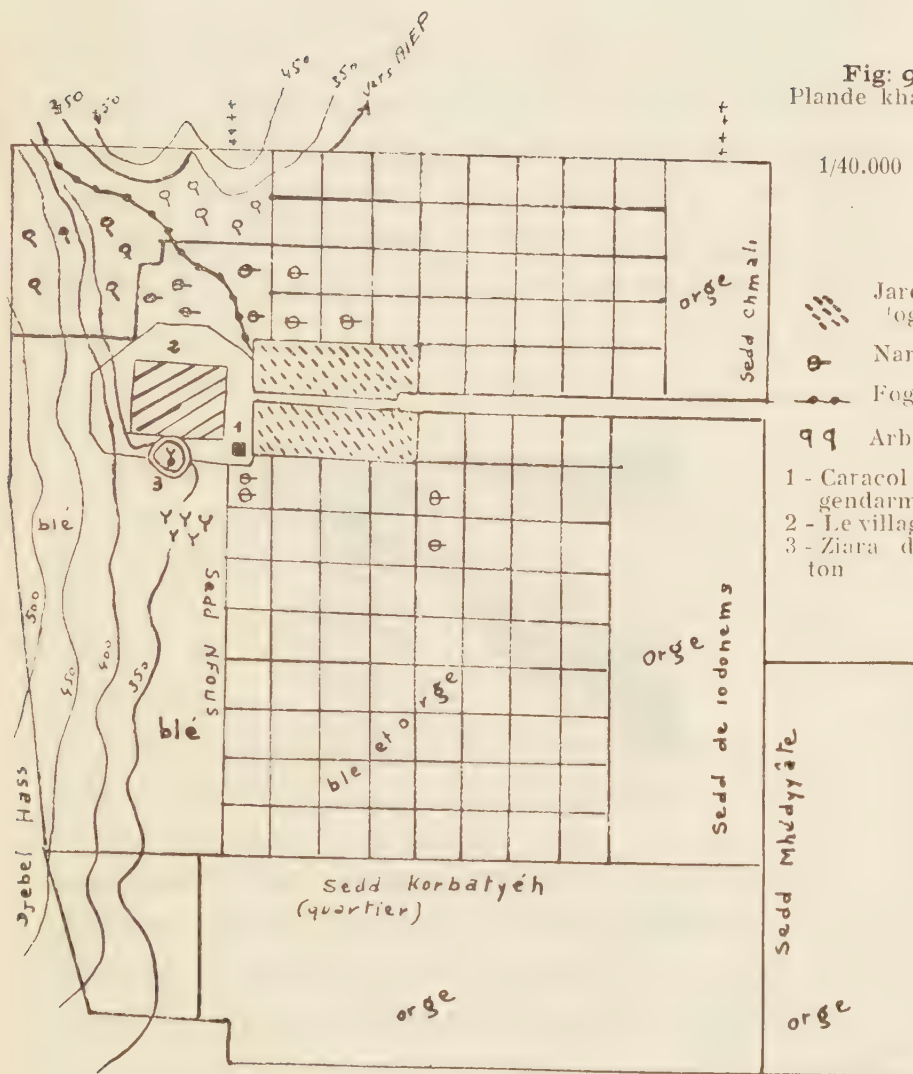
Le *sarab* consiste soit en une galerie simple et unique comme celui de Khanasser dont la longueur dépassant les 12 kilomètres, débitant 8 L/s, et arrose une superficie de 15 hectares (fig. 90), tantôt il est muni de galeries secondaires qui s'amorcent de la galerie principale, jouant le rôle de véritables affluents comme celui de Ain el Sett à Bab, long de 1800 m, débit 47 L/s.

Parfois deux ou trois *sarab*, simples ou composés, convergent vers l'aval et donnent lieu à un véritable ruisseau auquel ils fournissent le gros de son débit, par exemple le Nahr el Dahab, lui-même.

Mais le génie antique atteint son sommet dans les *sarab* croisés et superposés; en effet, à Membidge, deux *sarab* différents, le premier venant du sud, le second venant de l'ouest, se croisent à 500 mètres environ au sud de la ville et chacun continue son chemin, à des profondeurs différentes bien entendu.

Quelquefois, le *sarab* draine la nappe de sous-écoulement d'une vallée sèche : dans ce cas, il est creusé parallèlement au thalweg, à quelques mètres seulement de distance, pour que les regards ne soient pas colmatés par les dépôts charriés lors d'une éventuelle crue. Ce procédé se rencontre dans plusieurs vallées dirigées vers l'Euphrate au Nord de Meskene, en particulier le *sarab* de Tell el Tuton et le *sarab el khafsè*.

3 m
2
1



Dans le paysage, le sarab est reconnaissable par des cônes semblables à de géantes taupinières. Ceux-ci sont constitués par les déblais des regards qui jalonnent, à distances régulières de 15 à 15 mètres, la galerie et qui ont permis le creusement initial. Ils débouchent en forme d'entonnoirs à la surface du sol. La profondeur de la galerie varie 5 à 15 mètres. Parfois en débouchant à l'air libre, le canat est construit de dalles de pierre plus ou moins cimentées (fig. 91).



Fig: 91. le sarab à ciel ouvert

Exigeant des conditions topographiques, lithologiques et hydrographiques spéciales, les sarab sont extrêmement rares dans le pays plat s'étendant au sud de la route d'Alep-Meskéné tandis que ces canaux sont très nombreux plus au Nord.

Délaissés et négligés depuis plusieurs siècles, ces canaux ont été, jusqu'en 1930, presque inutiles et parfois nuisibles puisqu'ils entretenaient des vasques et des marécages malsains.

L'intervention de l'Etat en matière d'hydraulique agricole s'est traduite depuis 1935, par une aide technique et financière à diverses formes permettant le curage des galeries obstruées, le déblayage des regards, et enfin l'assèchement des marécages; en particulier, la fameuse *goëlé* de Membidge.

Depuis, poussés par l'âpreté au gain, les communautés villageoises se sont lancées, elles-mêmes, à la découverte et à la revivification d'anciens canaux dont les traces sont à peine perceptibles.

La possession et le partage des eaux

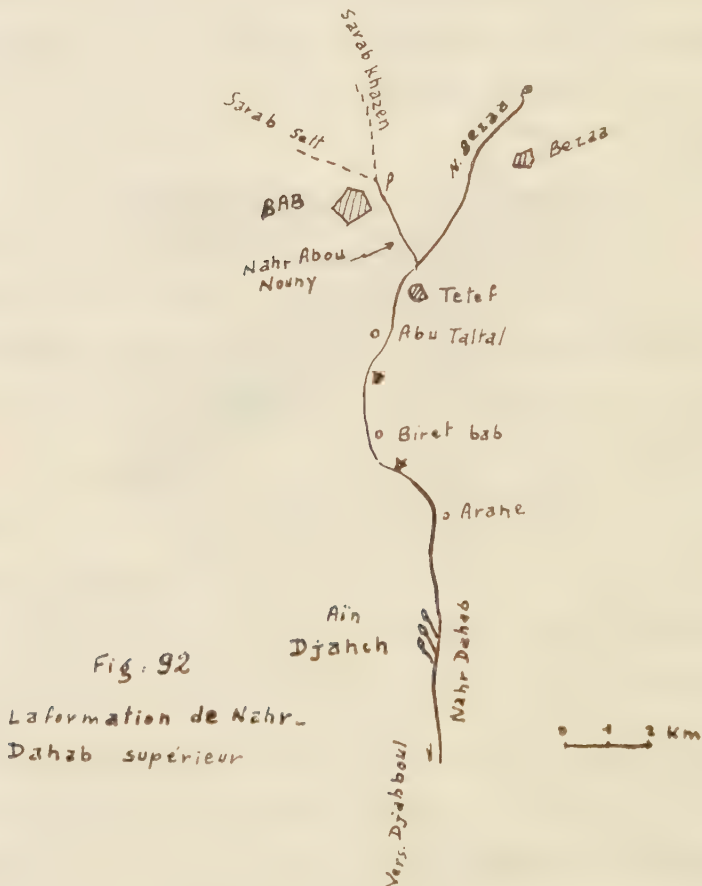
Non seulement le régime de la propriété de l'eau et les modalités de sa répartition varient d'une zone d'irrigation à l'autre, mais ce qui rend leur étude extrêmement difficile c'est la différence de la nomenclature et de sa signification.

Sur le Nahr Sadjour, le Nahr Abou Qalqal et les sarab des environs de Membidge, l'irrigation a lieu tous les huit jours sous le contrôle d'un surveillant appelé « baktchi » (1), qui tient sa charge d'un conseil formé de plusieurs membres élus parmi les propriétaires sous le patronnage du moukhtar ou d'un notable. Le droit à l'eau « *addâne* » se mesure en unité de temps; l'heure et ses divisions. Aussi le nombre de 192 « heures » est divisé sur la superficie irrigable. Le droit à l'eau n'est jamais séparé de la possession de la terre bénéficiaire. Mais le propriétaire

(1) mot turc signifie gardien.

peut détourner son droit en eau sur une terre voisine moins fatiguée ou le céder pour une durée saisonnière à un autre paysan quand il ne veut pas pratiquer une culture d'été (1).

Le système est diamétralement différent dans le bassin du Nahr el Dahab. Là, par surcroît, il varie sur chaque tronçon du réseau supérieur (fig. 92). A Bezaa, la



(1) En général, l'irrigation est libre en dehors de cette période.

mesure du droit à l'eau est le «*feddâne*» correspondant à quatre hectares environ (1). Le propriétaire de chaque feddâne a, en effet, le droit de détourner toute l'eau du ruisseau pendant 12 heures une fois tous les 10 jours. L'étendue variable des propriétés laisse tantôt l'eau s'écouler pendant 40 heures (3 feddânes et 1/3), tantôt pendant 30 minutes seulement (17 ares ou 1/24 du feddâne).

Les habitants de Bezaa utilisent intégralement l'eau de leur ruisseau pendant toute la saison de l'irrigation (de mai à septembre) exactement comme les agriculteurs de Bab qui saignent à blanc le Nahr Abou Nouni formé de la convergence de deux sarab et d'une petite source.

Un peu en amont de Tadef, le Nahr el Dahab se reconstitue à la faveur de petites sources qui sourdent dans son propre lit. Là le droit à l'eau pour l'irrigation n'a rien à voir avec la propriété de la terre. Le moukhtar tient un registre dans lequel il enregistre les ventes, les achats et la location des kirats. Chaque kirat suffit à irriguer un hectare. L'eau dont dispose Tadef est égale à 400 kirats (2).

Le régime de Tadef est un exemple suivi par tous les villages de l'aval, mais le débit correspondant au kirat varie d'une localité à l'autre selon les disponibilités en eau. La coutume paraît-être très ancienne et il est oiseux de tenter de chercher des renseignements sur son origine.

En somme, le Nahr el Dahab arrose, le long de son parcours, les champs voisins, totalisant une superficie d'un milliers d'hectares.

(1) Le feddâne égyptien mesure 42 ares environ.

(2) Le prix du Kirat a été 20 livres or ou 56.000 francs français, en 1950

c) **Les eaux des puits:**

A côté des aménagements précités qui relèvent de l'organisation de la communauté paysanne, il y a lieu de signaler par ailleurs d'importantes réalisations dues à l'initiative privée.

Jusqu'en 1940, l'irrigation par puits n'a été pratiquée que dans le bassin de Djebboul au moyen de deux procédés aussi rustiques qu'archaïques; la nasba, appareil élévatoire primitif (1), et la noria en bois, munie d'une chaîne à godets sans fin et montée sur une roue. Celle-ci est actionnée par un animal ayant les yeux bandés et tournant en manège.

Pendant la dernière guerre, ces deux systèmes cédèrent la place à la noria métallique, plus légère et plus efficace (Fig: 93).



Fig: 93. La noria métallique

(1) 158. J. Weulersse p. 305.

A partir de 1945 et au cours des dernières années en particulier, de nombreuses installations de pompage ont été réalisées par les agriculteurs, encouragés par la hausse exceptionnelle des cours du coton ou d'autres plantes industrielles.

Ces installations représentent actuellement près de 4500 stations de pompage, formées généralement de pompes centrifuges accouplées à des moteurs thermiques, fertilisant d'immenses superficies qui furent des terres à céréales, pour la plupart.

Voici à titre comparatif le nombre des stations dans la steppe et dans le Plateau Occidental en 1951, totalisant une puissance de 11. 300 CV.

<u>Caza de la steppe</u>		<u>Caza du Plateau Occidental</u>	
Caza de Djebel Semaâne	762	Caza de Azaz	64
» Bab	470	» Maarra	32
» Membidge	287	» Idlib	24
» Djérablous	041	» Afrine	03
		» Harem	1

On procède d'abord au creusemant d'un puits d'essai pour s'assurer, préalablement, de la capacité de la nappe aquifère en présence. Si le forage est couronné de succès, on installe des galeries ou des tranchées de captage de façon à pouvoir fournir le débit minimum de 10 m³/heure qui rend possible et intéressant l'établissement d'une moto-pompe (Fig : 94).

Les conséquences de la mécanisation de l'irrigation

Cependant, l'exploitation anarchique à laquelle se

sont livrés les agriculteurs de la région, en étendant la zone

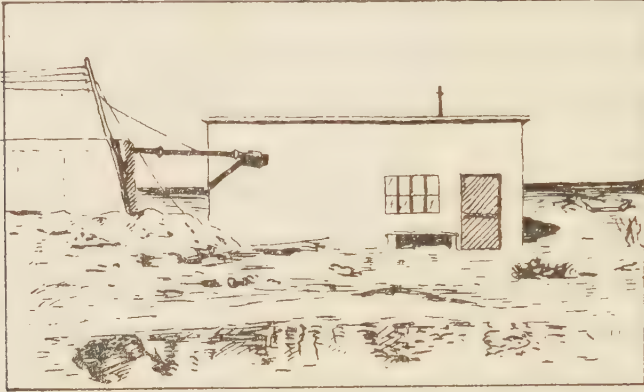


Fig: 94. Une moto-pompe dans la plaine de Djebboul

de culture cotonnière sans se préoccuper des possibilités hydrauliques du sous-sol a fait pousser un cri d'alarme par le Service Hydraulique d'Alep. Malheureusement cet avertissement a été noyé dans la propagande tapageuse dispensée avec enthousiasme par les services économiques et agricoles.

Aussi le danger n'a été ni conjuré ni, au moins, limité.

Les eaux qui alimentent ces puits sont, en effet, plus des eaux fossiles que des eaux d'infiltration renouvelables annuellement. « Il vaut mieux prévenir que guérir » dit le proverbe; malheureusement, cette règle d'or est méconnue des gouvernants qui ne se rendent compte des responsabilités de leurs charges qu'une fois le dommage fait.

On peut constater, maintenant, que les eaux souterraines en exploitation depuis quelques années déjà dans les différentes parties de la steppe, commencent à donner des signes sérieux d'appauvrissement, sinon d'épuisement notamment dans le bassin du Djebboul.

Des sources importantes se sont complètement desséchées et, ce qui est plus grave, la plupart des sarab sont, depuis 1954, à sec. Or, beaucoup de nos cultivateurs, désireux d'économiser leurs efforts, ont installé directement des moto-pompes sur les regards de ces antiques galeries.

Le Nahr el Dahab autrefois un ruisseau permanent, s'est trouvé, en 1952, au milieu d'un pays criblé de puits et a cessé de couler en dehors de quelque semaines, en fin d'hiver. Tout le vieux système d'irrigation de son bassin a été bouleversé. Cette situation qui est le résultat logique d'une exploitation inconsidérée, a compromis considérablement les possibilités économiques de la steppe, en causant des déboires dramatiques et des pertes sèches qui se chiffrent par dizaines de millions de livres syriennes.

En outre le dessèchement du sol, dû à l'abaissement considérable de la nappe aquifère a réduit extrêmement les conditions favorables à la vie des arbres fruitiers qui furent parfois, assez vigoureux. Des vignobles entiers se sont desséchés. Presque tous les jardins de Sfiré, autrefois ombrageux et touffus, sont, aujourd'hui, désolés.

Pour comble, les habitants de la steppe ont commencé pour la première fois dans l'histoire à éprouver des difficultés pour s'assurer l'eau nécessaire à la boisson et aux usages domestiques.

A cette déprédation s'ajoute un gaspillage dû à la défectuosité de la technique du système d'irrigation lui-même. En effet, le transport et la distribution des eaux, pourtant si précieuses, qui s'effectuent au moyen de canaux de terre, occasionnent des pertes, par évaporation et par infiltration,

que l'on peut estimer à 25 % du débit par kilomètre.

Evidemment plusieurs agriculteurs, afin de réduire de pareilles pertes, ont fait cimenter les rigoles qui répartissent l'eau à travers leurs champs ou, parfois, ont remplacé les canaux de terre par des rigoles de tôle. On conçoit aisément que dans la situation difficile actuelle, le problème de chercher de l'eau nouvelle, peut se poser avec moins d'acuité, si l'on conserve l'eau disponible. Cette solution paraît très souvent moins coûteuse.

Les canaux de terre, enfin, sont exposés aux destructions dues aux animaux fouisseurs; rats, taupes ou reptiles qui, par malheur, délaissent l'eau stagnante qui est un foyer favorable au pullulement des moustiques.

Les eaux d'inondation —

La dépression du Matékh est une cuvette fermée, située au sud d'Alep, où se déversent les eaux du Koueik durant ses crues printanières. Ces eaux inondent une superficie variable de 3000 à 16.228 hectares selon les différentes périodes de l'année.

L'intervention de l'Etat consistait d'abord à assainir une région désolée, habitée par une population débilitée à l'extrême par la malaria et ses sequelles, à bonifier cette plaine marécageuse et, en particulier, les marais de Siha envahis par des touffes enchevêtrées de plantes aquatiques et à discipliner, enfin, des inondations qui sont parfois considérables (50 m³/seconde).

Les travaux ont été commencés en 1947 et furent terminés en 1951. Trois ensembles de canaux de dérivation

ont été établis permettant de détourner les crues normales de la rivière et de les utiliser pour l'irrigation printanière de la plaine assainie.

Les trois canaux principaux, dont deux sont sur la rive gauche, mesurant 12 et 20 kilomètres, le troisième de 25 km sur la rive droite, sont capables, avec l'aide d'un réseau secondaire développé sur plusieurs centaines de kms, de faire passer un débit de 10 m³/s, fertilisant les terroirs de 25 hmeaux et villages (fig. 95).

En principe, chaque hectare doit bénéficier de deux irrigations par an, totalisant 600 m³, séparées de 50 jours. Si les inondations s'avèrent abondantes; celles-ci peuvent être augmentées jusqu'à trois, quatre et même cinq irrigations. L'irrigation par inondation est destinée aux emblavures et aux terres destinées à la culture cotonnière. Dans le dernier cas, l'eau d'inondation permet d'augmenter l'humidité du sol avant les labours préparatoires d'avril, étant donné qu'ici, le coton n'a aucune chance d'être irrigué après l'achèvement des travaux de semence.

Mais le voisinage de la nappe phréatique et les facilités d'irrigation à l'échelle individuelle permettent à quelques cultivateurs de combattre victorieusement la sécheresse estivale et font étendre la zone des cultures irriguées aux alentours de la dépression du Matekh.

Les jardins et le cultures irriguées —

Le climat de l'intérieur, avec ses amples écarts thermiques, ses étés excessivement chauds, ses vents contrastés, tantôt desséchants et brûlants, tantôt glacés, est relativement

Fig 95
Plan du réseau
d'irrigation de
MATEKH

CP: Canal principal
CL: " latéral
CS: " Secondaire



moins favorable à quelques cultures délicates que le Plateau Occidental. En outre la mauvaise qualité des eaux de la bordure désertique, chargées de chlorures, provoque la stérilisation du sol au bout de quelques années d'exploitation.

A ces différences qui relèvent de l'influence du milieu naturel, il convient de noter que l'origine nomade de la plupart des paysans constitue parfois un handicap sensible devant l'extension de l'arboriculture, en général, et des cultures maraîchères en particulier.

Néanmoins les Babiotes et les Séfiriens sont des jardiniers habiles qui ne marchandent à leurs cultures ni le travail minutieux, ni la fatigue, ni le temps.

L'arboriculture irriguée ou sèche, les cultures industrielles et maraîchères qui réussissent contribuent à enlever, par endroits, la monotonie et l'austérité du paysage. Malheureusement, les disponibilités limitées en eau des nappes souterraines s'avèrent insuffisantes, même sur une superficie proportionnellement faible, pour transformer radicalement le système économique de la steppe qui demeure, essentiellement, céréalier.

Plus massives que variées, les cultures arbustives tendent aussi vers la spécialisation régionale. La région du Bab est le domaine quasi exclusif du grenadier, les environs de Membibhe excellent par leurs noyers et le Sadjour par le peuplier (pl XLIII). On rencontre partout l'abricotier, le mûrier et quelques pommiers et poiriers.

Quant aux cultures maraîchères proprement dites, elles ne connaissent de développement considérable que

dans les zones bien desservies par des routes menant à Alep ou à proximité de gros centres urbains. Ailleurs, les cultures vivrières qui jouent un grand rôle dans l'alimentation locale ou celles qui donnent des produits non périssables prédominent; haricots blancs, fèves, maïs, sorgho, dolique (*dolichos unguiculatus*), coriandre (*coriandrum sativum*) etc...

La culture de la pomme de terre, presque ignorée jusqu'en 1948, s'est très développée dans les jardins du Bab. La production commence à satisfaire la plus grande partie de la consommation d'Alep. En outre Bab s'est spécialisé depuis longtemps dans la fabrication, toujours dans le cadre familial et d'une façon rudimentaire, de la purée de tomate et du sirop de grenade, non sucré, très utilisé dans la cuisine syrienne. Par endroits, notamment dans la vallée du Sadjour et du Nahr el Dahab, le blé occupe des superficies énormes dans les terroirs irrigables. Avec deux ou trois irrigations ou en obtient des rendements excellents et réguliers, environ 30 quintaux à l'hectare.

La riziculture fut introduite avec grand succès en 1946 dans la vallée du Sadjour sous l'initiative de quelques capitalistes alepins. Ces derniers fournissent les semences et le travail contre 35 % de la récolte comme location de la terre et de son eau. Le riz est semé à la volée, sans repiquage, mais donne, pourtant, des rendements excellents. Bien que la moisson se fasse à la faucille, l'abattage est exécuté au moyen de batteuses et le décortiquage en usine à Alep.

Les cultures industrielles-

En face du Plateau Occidental qui monopolisa naguère la culture du coton, le *chanvre* était, avec la laine, les deux matières textiles produites dans la steppe qui alimentaient les industries de corderie, de tissage de *abayé*(1), de tapis et de carpettes à Alep.

Le chanvre fut utilisé, en partie, sur place pour la fabrication de la corderie, notamment à Bab et à Mombidge où le développement de cette industrie a été généralement lié à la prédominance du transport caravanier, grand consommateur de cordes.

Le chanvre est une culture irriguée. Semé en mars, la récolte a lieu en octobre. On enlève d'abord les graines, très appréciées comme ingrédient consommé, après grillage, avec les boissons alcoolisées (*mèzè*).

Le rouissage se fait en janvier, le broyage et le teillage en février. Après le séchage, les balles de fibre sont dirigées sur Alep.

Le chanvre occupait une place honoable parmi les autres cultures irriguées de la vallée du Sadjour et du Nahr el Dabab avant que ne se déclanchât la véritable révolution agricole due à l'extension de la culture cotonnière dans la steppe depuis 1948. Aujourd'hui, il est cultivé pour former un écran végétal protégeant les cultures maraîchères délicates contre les vents, la poussière et surtout de l'ardeur du soleil.

Le coton, introduit brutalement dans la steppe depuis

(1) manteau ample du bédouin, semblable au bournous.

la fin de la dernière guerre par des cultivateurs qui auraient été poussés par l'appât du gain, avait entraîné en effet des modifications profondes ; une série de disparitions plus ou moins totales. D'abord celle du chanvre, celle du riz un peu plus tard et ce qui fut très grave, ce fut l'arrachage systématique de vignobles à Sfiré et à Kabbacine (N. de Bab), de noyers et d'abricotiers (près de Membidge) pour les remplacer par les champs de coton (Pl : XLIV).

Le choix de cette nouvelle spéculation agricole est directement lié aux débouchés urbains représentés par les nouvelles usines qui ne cessent d'augmenter leur puissance d'absorption et, surtout, à l'exportation à l'étranger(1).

Aussi la substitution au marché de consommation locale, aux besoins d'autant plus variés que limités, d'un marché de consommation lointain à gros besoin pour son industrie a fait éclater l'ancienne économie « pour-vivre », a créé les conditions d'une monoculture exclusive avec tous ses risques et a transformé la polyculture d'intérêt local en une culture spécialisée.

L'aménagement des puits, l'établissement d'une installation d'irrigation et l'achat du matériel moderne sont en dehors des moyens modestes d'un simple paysan. L'intervention du citadin, disposant de crédits privés et parfois publics était inévitable.

Celui-ci en tant que capitaliste, plus spéculateur que

(1) Les exportations totales de la Syrie se chiffraient en 1953 à 27.779 tonnes dont 10.000 T sont des achats français. Ceux-ci s'élevaient à 22.000 tonnes en 1954 et à 37.000 T en 1954.

cultivateur, n'hésite pas à engager des crédits avancés sur les récoltes, encore sur pied et spéculer sur les prix. Cependant, cette culture destinée en sa grande partie à l'exportation, est très sensible aux fluctuations du marché extérieur et, partant, aux crises de mévente qui revêtent parfois un caractère dramatique et redoutable.

Mais, un des plus grands bienfaits de cette culture a été incontestablement, le drainage et l'assainissement des petits marais, *Saène*, qui parsemaient la steppe et, en particulier, des petites dépressions fermées qui jalonnaient la bordure orientale du plateau basaltique de Ala.

Les moto-pompes ont été installées sur des tranchées collectant les eaux stagnantes des flaques et au bout de deux ans, toute trace de marais a été éliminée. Ici, le coton entre en assolement biennal avec le blé, également irrigué, une ou deux fois avant la moisson. Le sol riche en humus donne, au moins au début, des rendements excellents.

Parfois, comme dans la région de Bab, la monoculture cotonnière devient excessive, car elle élimine les autres plantes grâce à l'emploi copieux des engrais organiques. Cependant le rendement qui fut, au début, autour de 4 tonnes de coton par hectare, ne cesse de s'abaisser et on estime que le rendement de deux tonnes est une moyenne (coton non égrené).

En admettant les données du rapport du ministère de l'agriculture, la Syrie serait le troisième pays du monde (en dehors de l'U. R. S. S.) pour le rendement en fibre de coton par hectare(1) :

(1) Rapport annuel de 1954.

<u>Pays</u>	<u>Kilos par hectare</u>
Egypte	550
Pérou	500
Syrie	377
Soudan	314
Mexique	309
U. S. A.	300

L'arboriculture sèche

Plusieurs facteurs ont conspiré pour restreindre les superficies consacrées à la culture de l'arbre en dehors des périmètres irrigués par le Sadjour et le Nahr el Dahab.

En effet, la vigne, le pistachier, l'amandier et le grenadier venaient convenablement presque partout jusqu'à l'isohyète de 350 mm si l'on prépare des trous assez profonds, dans la roche en place, lors de la plantation.

Les facteurs humains jouèrent jadis un rôle déterminant; malheureusement l'arbre est la première victime qui succombe en cas d'une razzia bédouine ou d'une querelle entre deux clans ennemis.

De plus l'origine nomade de la plus grande partie des habitants pèse lourdement sur leur mentalité peu conciliable avec l'arbre qui exige des soins appropriés et un dévouement sans bornes.

Le régime agraire joua et joue encore un rôle peu favorable à l'extension de l'arboriculture sèche; l'indécision de la propriété due à la structure communautaire, l'assolement obligatoire avec la vaine pâture freinent sérieusement

l'extension des plantations. Le paysan, céréalier et éleveur par tradition n'a pas pu se transformer en un planteur dont l'attitude vis-à-vis de l'arbre est diamétralement opposée.

Cependant avec l'établissement de la sécurité à la campagne, le paysage tend en plus à sa diversifier. Les collines du Nord-est et la région de Sliré, avec leur terrain marno-calcaire, sont très favorables aux arbres fruitiers.

La bordure occidentale de Sabkha de Djebboul est une des plus riches zones de vignobles et la vigne y occupe des superficies considérables. En hiver, quand les sarments sont coupés, c'est la monotonie des terres jaunes, avec de ci de là les rares silhouettes chétives des figuiers.

La vigne s'est avérée extrêmement résistante aux hivers rigoureux comme à la sécheresse des étés torrides. Elle a été très tôt une culture commercialisée.

Le raisin de table, le raisin sec et le raisiné sont des matières faciles à écouler soit dans les centres urbains, soit dans les régions qui n'en produisent pas.

Malheureusement un insecte dont le cycle s'étend sur cinq ans : le *wazwaz* (*cicada hematodes*) apparut pour la première fois en 1943 dans la région de Bab et détruisit plus de 80% des vignobles de la région. Le coton qui absorbait la préoccupation des cultivateurs ne leur permit pas de recréer leurs vignobles.

Les autres arbres, le pistachier en particulier, sont des cultures qui connaissent aujourd'hui une extension originale. Le pistachier et l'amandier, arbres qui n'entrent

effectivement en rapport qu'au bout d'une quinzaine d'années sont des cultures qui rebutent le paysan moyen et de ce fait, sont presque exclusivement pratiquées dans les domaines de gros propriétaires alepins.

Dernièrement, quelques-uns, afin de se débarrasser définitivement de métayers qui surchargent le terroir après la mécanisation de la céréaliculture, cherchent à exploiter intégralement les terres médioeres en arbres fruitiers.

On rencontre ces riches vergers qui s'étendent souvent sur des centaines d'hectares dans la région de Tchoban-Bey, à proximité de la frontière syro-turque.

E— LA VALLÉE DE L'EUPHRATE DU LE ZOR

Large de quatre kilomètres en moyenne, intimement enserré entre les deux lignes d'escarpements qui la côtoient, la vallée de l'Euphrate constitue une remarquable bordure orientale, très nette, du pays d'Alep.

Sous un ciel intensément bleu, le fleuve, majestueux et impressionnant, coule tantôt rapide, tantôt calmé, comme une large bande d'argent enchassant des îlots de verdure et se faufile vers l'infini entre deux berges sombres et croulantes.

Le contact entre la plaine alluviale et la steppe environnante s'effectue sans transition, mais non sans grâce au moyen d'un versant subvertical d'une blancheur éblouissante, nu, ou couronné de dalles calcaires rougeâtres ou de terrasses noirâtres. Plus haut, la steppe, montone et fauve, étale, des deux côtés, ses horizons poussiéreux.

La vallée de l'Euphrate, le Zor, est, en effet, loin

de former une plaine continue et homogène de terre grasse d'origine alluviale. Sur 12 kilomètres en amont de Kalaat Nadjem et sur 10 kilomètres en aval de Quenchlet Youssef Pacha, elle n'est qu'un simple goulet laissant passer juste le flot fougueux, empêchant toute fixation humaine ou implantaion végétale.

Dans l'ensemble, il s'agit d'une région qui, bien qu'elle jouisse du même climat que la steppe environnante, est infiniment plus humide à cause de la proximité, aisément accessible, de la nappe souterraine et de la facilité avec laquelle s'offrent ses eaux chargées de limons fertilisants, d'où l'absence de toute hantise des aléas des précipitations chez les fellah du pays.

Mais ce milieu qui paraît, du premier coup d'œil, très favorable à une vie rurale d'autant plus riche que complexe, n'hébergeait qu'à regret, jusqu'à une date très récente, qu'une population très clairsemée qui y vivait chichement. «Ce paysage grandiose est mort: ces eaux semblent stériles et l'homme absent» (1).

Cette situation anormale était, en effet, la conséquence d'un faisceau de facteurs naturels et humains défavorables. La terre formée en grande partie de limons était extrêmement fertile et envahie par des plantes ligneuses fortement enracinées que l'araire antique devait éviter au lieu de les détruire. Elles constituaient un concurrent redoutable aux cultures.

(1) 158. J. Weulersse, p. 35.

La fleuve, en modifiant à chaque crue la configuration de ses berges, oblige les riverains à changer l'emplacement des installations de l'irrigation, opération fatigante et relativement coûteuse.

Mais le facteur déterminant résidant dans le genre de vie des habitants, peu compatible avec des cultures basées sur l'irrigation et, par conséquent, exigeant la persévérance et les soins.

Vivant comme des demi-sédentaires ils partageaient leurs efforts entre le désert et la terre. Sur celle-ci ils ne pratiquaient que des cultures vivrières dans le cadre d'une économie strictement fermée.

L'irrigation:

Etant inférieur de 5 m environ par rapport à celui de ses rives, pendant l'été, le niveau du fleuve nécessite le recours à des procédés aussi puissants qu'efficaces pour fertiliser les terres voisines. Jadis, l'eau nécessaire à l'irrigation était véhiculée à l'aide d'un système élévateur très précaire et très primitif, installé au bord immédiat du fleuve, sur les berges abruptes et peu consistantes.

Il s'agissait d'appareils en bois « doulab » qui puisent l'eau au moyen de grosses outres en cuir, élevées au-dessus du niveau de la berge et vidées par un système de cordage et de poulies mises en branle par la traction d'une bête boeuf ou cheval, qui, pour faire remonter l'outre, descend la pente d'une tranchée creusée dans le sol derrière le doulab et la remonte afin de la remplir de nouveau. L'animal doit être doublé d'un homme qui le fait travailler.

L'outre déverse à chaque montée 50 à 60 litres d'eau. Aussi un appareil à poulie unique, *nasba*, que tire une seule bête, fournit environ 12 m³ d'eau à l'heure et peut ainsi irriguer 4 hectares de cultures d'hiver et 1 seul hectare de cultures d'été.

Mais il n'était pas exceptionnel de voir des doulab installés avec deux poulies actionnées par deux animaux, *tchard*, voire même par trois, *tlat bkar*(1), côte à côte, alimentant une rigole unique d'irrigation. Les pauvres qui ne possédaient pas de bêtes, s'attelaient à la corde, remplaçant l'animal en la nouant autour de leur ventre, le travail de la terre était fait, dans ce cas, à la houe.

A ces appareils se sont ajoutées à la veille de la deuxième guerre, les norias métalliques, actionnées également par la force animale. On estimait à 24 m³ l'eau que peut fournir une de ces roues à godets actionnée, à tour de rôle, par deux bêtes, ce qui permettait l'irrigation de 12 hectares de cultures d'hiver et 4 hectares de cultures d'été.

L'archaïsme et l'inefficacité du vieux système d'irrigation faisaient échapper les 3/4 des terres du Zor à l'irrigation. Celles-ci furent consacrées aux pâturages et, éventuellement, à la culture de l'orge, car le blé ne réussit, ici, que très rarement sans être irrigué.

Sur les terres irriguées, en plus des eaux de pluie, il fallait au blé pour donner une récolte satisfaisante, quatre ou cinq bonnes irrigations. Les terres inondées, au printemps, par les eaux des crues du fleuve, ont été, sitôt émergées,

(1) Signifie trois poulies.

semées de dolique ou de préférence de sorgho qui constituait la principale culture d'été.

A vrai dire, c'est pour parer à l'insuffisance de blé destiné à la confection de bourghoul que les paysans du Zor cultivaient le sorgho dont ils faisaient une galette lourde qui tenait lieu de pain appelée *tarmous* dans la région de Djerablous et *djelf* plus en aval.

Les seules véritables cultures sèches sont celles qui dépendent des eaux de crues sporadiques dévalant, sur les aires d'épandage, des ravins, *chaïb*, à leur sortie du plateau avoisinant. Là la récolte est d'une étonnante irrégularité; les fortes crues charriant de la boue et des limons risquent d'étouffer une bonne partie des plantes, tandis que les maigres crues provoqueront un désastre plus ou moins total et c'est seulement lorsque l'eau arrive d'une manière convenable qu'on obtient d'excellentes récoltes.

La transformation récente :

Dès 1935, on se mit à substituer aux antiques et peu productifs appareils élevatoires des moteurs et des pompes automatiques fonctionnant au mazout. Avec le succès des plantations cotonnières pendant et après la deuxième guerre, l'usage des moto-pompes alla en se développant considérablement. Aujourd'hui, dans le Zor de l'Euphrate, c'est par centaines que se comptent les installations qui servent à irriguer des centaines de milliers d'hectares, jadis en friches, pour la plupart.

Dans la nouvelle économie ouverte, l'eau sera dirigée, de préférence, vers les cultures industrielles et commerciales

sur lesquelles le capitaliste, fournisseur d'investissements énormes, fonde ses espoirs et ses spéculations.

Le propriétaire de l'installation hydraulique ne tolérant pas les cultures vivrières, celles-ci ont disparu pour la plupart; les cultures de sorgho, de maïs et de dolique ne se font plus. D'autre part, le paysan, se sentant plus aisé qu'autrefois mange le pain du froment qu'il achète en Djeziréh ou celui que produisent les terres des *chaïb*.

En revanche, les cultures maraîchères que pratiquait naguère le paysan pour rompre la monotonie de son régime alimentaire ont cédé la place au coton et de ce fait l'approvisionnement des habitants de la région en légumes et fruits, est assuré par les colporteurs qui viennent vendre, par camions, les produits des jardins de Bab et de Membidge.

La culture du coton qui exige une main-d'œuvre nombreuse et habile a engendré une importante modification sur le plan démographique. Les paysans de la région, maladroits, indociles et peu endurants ont été remplacés tantôt partiellement, tantôt massivement, dans les grands domaines bien entendu, par des paysans babiotes ou le plus souvent par des paysans du Plateau Occidental.

Non contents de soumettre le Zor entièrement à l'irrigation mécanique, les agriculteurs-capitalistes amènent l'eau de l'Euphrate, grâce à des installations doublées, jusqu'au delà de la vallée alluviale, c'est-à-dire sur le plateau voisin.

Au début, le rendement fut excellent malgré le manque de technique chez les agriculteurs citadins et les paysans, mais celui-ci ne cesse de s'abaisser pour des causes

multiples ; épuisement du sol dû à la monoculture, absence presque totale des engrais et, en particulier, depuis l'aval de Quenchlet Youssef Pacha, l'augmentation de la salure des terres par suite de l'utilisation des eaux saumâtres de la nappe alluviale.

Sur les terres fertilisées par les crues printanières du fleuve, l'arachide est semée directement après le retrait des eaux. La récolte aura lieu fin octobre. Quant au riz, s'il n'occupe pas plus de place dans le Zor, c'est que la perméabilité du sol s'est avérée très peu favorable aux cultures inodées.

Bref, la population du Zor a perdu l'autorité sur la terre qu'elle cultive. Les récoltes ne lui sont, en général, pas destinées, sinon en faible part, puisque la majorité des produits de sa terre est commercialisée. Cette évolution presque unilatérale, engendre une situation économique tout à fait originale et paradoxale.

Mais, à vrai dire, une civilisation d'agriculteurs ne pourra s'y établir que de façon précaire et déséquilibrée, en attendant l'exécution du plan d'aménagement de la plaine après l'établissement du barrage-réservoir de Quenchlet Youssef Pacha.

F — LES ACTIVITES SECONDAIRES.

Les industries rurales :

On ne saurait parler d'un véritable artisanat rural, dans la campagne la steppe, en dehors des agglomérations urbaines. Le paysan est contraint, soit pour raccommo-der ses savates, soit pour réparer son araire, d'aller en

ville ou d'attendre le passage de l'artisan ambulant, également citadin.

Cette carence surprenante de traditions du travail manuel trouve son explication dans l'origine bédouine de la plupart de la population locale. Turcomans, Kurdes et Arabes se sont fixés au sol depuis un siècle seulement, période insuffisante pour provoquer une transformation spontanée des moeurs et des attitudes, surtout si l'on tient compte qu'une minorité mène encore une vie de transition entre la semi-sédentarisation et le nomadisme tout court.

Les femmes, seules, se livrent à des industries destinées à satisfaire, en partie, les besoins de la famille et dont les matières premières sont tirées des produits de la terre, ou du bétail.

Beaucoup de paysannes occupent leurs loisirs à filer, à l'aide de la quemouille, de la laine ou du poil de chèvre qui leur servira à tisser, sur des métiers horizontaux la *chegga*, bande de la tente ou les sacs *odl* pour la manipulation des céréales au dos du chameau.

Ces deux industries qui se réduisent progressivement par suite du recul de la tente et de la mécanisation du transport sont remplacées, de plus en plus, par le tissage de tapis de couleurs vives, aux dessins géométriques.

Les produits fabriqués dans le cadre familial ne sont qu'exceptionnellement destinée au marché ou fabriqués sur commande. Mêmes s'ils dépassent les besoins familiaux, ils sont considérés comme un placement convertible en argent en cas de gêne.

Dans la bordure septentrionale de Hass, les femmes

sont spécialisées dans la fabrication d'une poterie spéciale *ghdara*, sorte de cuvette en terre largement utilisée à Alep pour la confection de quelques mets spéciaux.

Mais la véritable industrie familiale, destinée au marché, est la fabrication des concentrés de grenade et de tomate qui trouvent dans les villes des débouchés très larges en dépit de la concurrence des conserves de Damas et d'Italie.

La cueillette :

La steppe donne lieu à divers produits de cueillette dont les racines de réglisse tiennent le premier rang et peuvent-être considérées comme une spécialité de la région. La plante se rencontre à l'état sauvage dans les terres lourdes des bassins fermés et du Zor. L'arrachage et le ramassage se font avec des moyens rudimentaires. Ces opérations commencent vers les premiers jours de décembre et finissent en mars.

En effet, la récolte de cette racine est une source toute particulière de revenus pour des paysans, les *batoul* qui n'ont pas de terrains arables en leur possession.

L'extraction des racines était très active avant la première guerre mondiale. La production moyenne était de 10 à 15000 tonnes par an, dont presque la totalité était dirigée à l'étranger et en particulier aux U.S.A.

Avec l'amélioration sensible des conditions de la vie paysanne, les habitants de la région semblent délaisser cette activité extrêmement fatigante. Aussi le tonnage des exportations au cours des dernières années a exceptionnellement dépassé les 5.000 tonnes.

Ajoutons que les printemps des années pluvieuses donnent lieu, dans les bordures désertiques à une cueillette souvent très abondante de truffes. Elle provoque une sorte d'euphorie dans la steppe car elle fournit de l'argent liquide par la vente en ville en plus d'un excellent aliment aux paysans qui n'arrivent pas à faire la soudure.

La pêche : Bien que l'Euphrate soit un fleuve suffisamment poissonneux, les riverains, descendants de nomades, n'ont jamais su tirer parti de cette ressource non négligeable. Ceux qui exercent la pêche, en tant que profession, sont très peu nombreux. La pêche telle qu'elle est encore pratiquée de nos jours par les autochtones est très primitive.

La variété principale qui abonde est le barbeau et ses similaires, appelés les poissons blancs ou *benni*. On se sert surtout d'embarcations légères « *chakhtour* » et des filets, mais on lance souvent, quelques lignes de fond. Cependant il existe un mode de pêche très simplifié et original *El toom*; cette pêche se fait généralement et, pour plus d'efficacité, à deux: un homme s'occupe de composer l'appât formé par des vers et de la coque du Levant (*Anamirta coculus*). Cet appât, une fois consommé par le poisson, l'anesthésie. L'autre pêcheur fait descendre à l'eau une outre gonflée, l'utilise comme embarcation, et se prête à harponner les poissons qui émergent le ventre en haut et que lui indique son associé resté sur la rive.

Parfois, notamment en été pendant les nuits de clair de lune, on pêche par le tir au fusil les gros poissons qui dorment à la surface dans les eaux peu agitées des rives concaves.

Depuis 1950, un certain nombre de pêcheurs palestiniens réfugiés se sont installés à Meskéné et ont apporté une technique plus perfectionnée et plus productive. La plupart des prises sont de gros poissons qui pèsent 50 à 100 kgs. C'est ainsi qu'on alimente le marché d'Alep d'une quantité appréciable de poisson, compensant dans une certaine mesure la pénurie de poisson, de plus en plus accentuée, depuis le commencement des travaux d'aménagements du Chab.

G — LES ECHANGES.

Les échanges s'effectuent, ici, par quatre procédés : le souk, le bazar, le colportage et le troc.

Le bazar, dans les bourgades de la steppe, n'est, avant tout, qu'un marché à bétail d'abord et de céréales ensuite. L'activité commerciale du souk se ranime le jour du bazar, il est vrai, mais elle ne suscite jamais une affluence de commerçants ambulants comme, ou l'a vu, dans les bazars des villes du Plateau Occidental. Les transactions se déroulent entre maquignons et paysans d'une part et entre les derniers et les grossistes des céréales de la localité, d'autre part.

La poussée urbaine qui suivit la deuxième guerre mondiale provoqua l'augmentation du nombre des bazars. Jusqu'à 1930, il n'y avait que celui du Bab et de Membidge. Actuellement on en compte plus d'une dizaine. Voici la date des principaux.

Lundi : Sfiré, Abou-Dohour(1).

(1) Bourg sur le chemin de fer à l'extrémité méridionale des marais de Matekh.

Jeudi : Deir Hafer⁽¹⁾

Vendredi : Bab, Membidge, Khanasser

Samedi : Djerablous.

Le colporteur, *Tchartchi* ou *Haouaj*, charge un ou deux ânes, parfois un mulet, deux caisses jumelées pleines de tissus pour femmes, de cotonnades, de mouchoirs, de savon, de friandises et d'objets de mercerie. Il consent à vendre sa marchandise à crédit, ou, à la rigueur, il l'échange contre des œufs ou de la volaille.

A la différence des pays du Plateau Occidental, tous les colporteurs de la steppe sont des Alepins dont la majorité est issue du quartier Kattanéh, à l'est de la vieille ville.

Ceux-ci, en pratiquant le collectage des œufs et des volailles, jouent un rôle principal dans l'approvisionnement de la métropole nord-syrienne. L'excédent est dirigé sur le Liban.

Pour assurer l'expédition de ces denrées à l'état frais, ils n'hésitent pas à affréter des camionnettes, à leur compte, chargées de cages encombrées de bêtes de basse cour; dindons, canards, oies, poulets ou de grosses caisses pleines d'œufs.

Les gros vignerons du pays assurent l'écoulement de leur raisin par le troc contre du blé ou de l'orge. Ils affrètent des camionnettes ou des camions pour transporter de grandes caisses de raisin en Djiziréh ou dans les villages et les centres de la vallée de l'Euphrate où se pratiquent

(1) bourg sur la route Alep-Meskéné.

les échanges puis ils rebroussement chemin, avec leur charge en céréales.

Parfois on charge les caisses et les hommes dans un wagonnet tiré par un tracteur et, à chaque village en route, un homme descend et décharge deux caisses, puis le tracteur continue sa marche jusqu'au déchargement complet des hommes et de leurs produits. Après une ou deux heures, le conducteur revient sur ses pas, pour charger les céréales contre lesquelles on a troqué les fruits, et à nouveau les hommes et les caisses vides.

Cette dernière méthode est pratiquée, évidemment, sur des distances réduites, c'est-à-dire de 30 à 50 kilomètres autour des vignobles,

Les moyens de transport et de circulation

La steppe est un pays qui n'oppose aucun obstacle sérieux à la circulation. Même avant la première guerre mondiale, un réseau dense de pistes emprunté par les caravanes se dessinait autour d'Alep qui ressemblait à une araignée au milieu de sa toile.

Evidemment, avec l'établissement du Mandat Français, cette région a été la première bénéficiaire des avantages de la circulation automobile sans attendre l'achèvement des travaux entrepris sur les chantiers routiers.

En effet, les facteurs qui ont contribué à la substitution du transport automobile au transport rudimentaire de portage et de chariots furent nombreux. Le réseau ferré, trop lâche et conçu sur une échelle internationale n'est jamais susceptible de déclencher une concurrence sérieuse sur le

plan régional. En outre, la plupart des routes asphaltées sont étroites et épousent l'ancien tracé des pistes caravanières, ce qui a rendu incompatibles les deux systèmes de transport et, par conséquent, l'élimination brutale des caravanes, au moins, sur les routes principales.

La politique de dumping à laquelle se livrent les différentes marques automobiles, la facilité accrue de paiement et les prix très modérés des carburants rendent l'utilisation sinon l'acquisition de l'automobile possible presque à tout le monde.

Ces progrès de communication ont eu sur l'économie rurale des conséquences beaucoup plus favorables que néfastes. Ils ont permis l'extension des cultures irriguées et fruitières par suite des grandes facilités offertes à l'écoulement des produits sur les marchés des villes.

Bien que l'élevage du chameau et du cheval ait subi une régression inévitable, l'élevage du mouton, a, cependant, profité extrêmement de l'aide apportée par la voiture. Celle-ci empêche plus ou moins efficacement les hécatombes auxquelles ont été soumis, périodiquement, les troupeaux de petit bétail.

Enfin elle a rapproché les gros propriétaire de ses domaines et, parfois, a réduit considérablement l'absentéisme de celui-ci. Mais en contribuant à faire éclater l'économie fermée du paysan, elle lui a permis des relations plus fréquentes avec la vie des villes ce qui lui occasionne des dépenses souvent inutiles et superflues, dues à sa naïveté.

Le transport fluvial :

La navigation sur l'Euphrate à son tour a subi l'effet de la concurrence routière et s'est réduit à fort peu de chose.

A vrai dire, les moyens de transport fluviaux n'y ont pas évolué, semble-t-il depuis l'époque où l'Empereur Julien, entreprenant sa campagne en 363 contre Sapor II le Grand, roi de Perse, fit ravitailler ses troupes, aux prises avec les Iraniens en Mésopotamie, par des barques qui descendirent le cours d'eau.

Des barques en bois, très rudimentaires *Chakhtour* (Pl. Chakhatir), montées à Birejik (Turquie) naviguent toujours dans le sens du courant, transportant des céréales importées de Turquie ou, exceptionnellement, des marchandises prises de la gare de Djerablous. Le flottage du bois de chauffage, *loff*, se fait de temps en temps, sur des distances réduites et en quantités limitées.

En effet, dans l'état actuel du fleuve, les obstacles naturels sont difficilement surmontables; abondance de seuils, berges concaves creulantes, lit instable, chenaux anastomosés et, surtout, nombreux méandres qui doublent les trajets à parcourir.

Cependant les tentatives d'utilisation de l'Euphrate pour la navigation furent nombreuses(1) : entre 1835-1837 le colonel anglais Chesney reconnut l'importance de ce fleuve qui représente une artère remarquable sur la route de l'Inde. En 1903, le capitaine Dobbs, attaché au service politique

(1) 142. V. Müller, p. 78 à 81.

des Indes, entreprit une étude plus approfondie et lança les données de l'idée de relier l'Euphrate à la Méditerranée par un canal commençant de Meskéné et se terminant à l'embouchure de l'Oronte en passant par Alep et Antioche(1).

Au lieu de cette idée trop audacieuse, une société française organisa, en 1870, un service régulier entre Meskéné et Falluja en Irak, mais elle renonça à poursuivre cette entreprise quatre ans plus tard.

Pendant la première guerre mondiale, les Allemands utilisèrent le cours d'eau grâce à une flottille de 8 chalands à moteur, de 0 m 60 de tirant d'eau, de 10 tonnes de tonnage à la descente, mais remontèrent le courant avec une charge beaucoup moindre.

Au début du Mandat Français deux missions d'études furent accomplies; celle de Debieuvre en 1921 et de Héraud en 1922 qui admirent la possibilité de l'exploitation du fleuve par des bateaux propulsés ayant 0 m 80 de tirant qui seraient capables de naviguer pendant 11 mois par an ou 9 mois par an avec des bateaux ayant un tirant de 1 m 30. Somme toute, l'Euphrate ne paraît pas appelé à jouer un rôle de navigation aussi important que dans le domaine de l'irrigation.

H - L'HABITAT RURAL.

En étroite liaison avec le genre de vie qui subit une transformation à un rythme accéléré et, parfois, des

(1) 59. S. Mazloun, Congrès des ingénieurs arabes (Le Caire) 1946 (en arabe).

bouleversements, l'habitat rural de la steppe évolue aussi, à son tour, mais moins rapidement, bien entendu.

L'anarchie qui régnait jusqu'au milieu du siècle dernier avait livré le pays à l'hégémonie du nomade qui ôtait à l'habitat fixe toute raison d'être. Les villages ont dû cumuler leurs ruines, la vie urbaine a disparu totalement, sauf à Bab, dernière bastide devant la vague déferlante du nomadisme.

Le souci manifesté par les autorités ottomanes de mettre les bédouins à la raison en assurant la sécurité et de les attirer par tous les moyens dont elles disposent à se fixer au sol a provoqué le relâchement de l'unité tribale et la fusion d'une grande partie de ses éléments dans la masse anonyme de fellahs.

La décadence de l'économie pastorale a entraîné fatalement, la suprématie de l'habitat fixe sur la tente qui demeure un habitat provisoire tant qu'il y a encore quelques liens avec l'élevage extensif. La tente disparaît inévitablement à la suite de la perte ou de la vente du troupeau.

C'est ainsi que se produisit « un véritable phénomène de précipitation humaine »⁽¹⁾ qui se caractérise par le groupement de la population errante dans des habitations fondées sur ou à proximité d'anciens sites. On peut saisir d'une manière concrète les trois étapes qui marquent le changement total du genre de vie en suivant l'évolution de l'habitat dans la steppe; la tente du nomade (I) se double

(1) Terme dû à A. Perpillou, *Habitat rural C.D.U.* p. 40.

d'une maison chez le semi-nomade ou le semi-sédentaire (II). L'abandon de l'habitat mobile est l'ultime évolution vers laquelle tend la sédentarisation (III).

Cependant la précarité dans le genre de vie avait permis, jusqu'à nos jours, le maintien de l'usage exclusif de la tente chez quelques fractions des Hadidiyyine et des Mawali qui pratiquent l'agriculture comme métayers et ne restent dans leurs « villages » que pendant les périodes des labours et des récoltes.

La tente est utilisée, dans la région de Membidge, avant la marche vers l'est, comme étable réservée aux moutons et aux chèvres. Parfois la tente représente un logement plus confortable, en été, que la maison, mal aérée. Le paysan abandonne, volontiers, celle-ci pour la tente établie à proximité, pendant toute la canicule. C'est le cas pour une partie des Mawali, à l'est de Maarra el Noman qui utilisent des tentes blanches (en coton). Le cheikh, pour se faire connaître, garde sa tente noire.

Mais, en général, l'habitat combiné demeure le signe d'une économie mixte. La tente reste l'habitat de l'éleveur ou du berger travaillant pour le compte d'un sédentaire.

La tente

La tente, quelles que soient ses dimensions est, généralement, divisée en deux parties aux fonctions dissemblables séparées soit par un paravent formé de tiges de chanvre entrelacés « *zarb* », soit d'un tapis coloré et plus ou moins orné, *khidra*, en bas duquel on entrepose les caisses en bois et les sacs de provisions.

La partie gauche *haram* ou *khidr* est réservée à la vie privée où la femme, les jeunes filles et les petits enfants mènent une vie à part, vie laborieuse car la femme y est presque toujours occupée dans ses interminables travaux ménagers qui ne prennent fin que peu avant minuit pour recommencer, tôt, à l'aube.

La seconde partie dite le *rabaà* ou *magaud* chez le cheikh est réservée à l'homme, à la réception des étrangers et à discourir de longues heures. Les dimensions de la tente concrétisées par l'importance du nombre des piquets, varient suivant le degré d'aisance et la situation sociale. La grande tente de 10 à 20 mètres d'envergure, avec trois paires de piquets, *mtolath* ou quatre *mrobàa* ou cinq *mkhomas* etc... faite de poils de chèvre tissés et cousus ensemble, suppose la possession d'une ou de plusieurs centaines de têtes. La petite tente de deux paires de piquets *mgorane*, ou d'une seule *gotba*, de dimensions relativement réduites, est l'habitation du bédouin moyen ou pauvre.

Aujourd'hui les riches éleveurs disposent d'une ou deux très grandes tentes, trop lourdes pour un chameau, transportées par camionnettes et destinées à abriter le troupeau en cas d'un vent violent très froid ou d'une tempête de neige ou de sable.

La tente est fermée du côté du vent ou du soleil par le *roïq*, pièce de deux bandes cousues ensemble, accrochée à la bordure latérale de la tente.

Si le vent devient violent, susceptible de soulever la tente et, par conséquent, faire abattre les piquets ; on fixe le toit en faisant passer des cordes au-dessus de la

largeur de la tente et amarrées au sol à l'aide de pointes en bois.

Le mobilier de la tente se limite au matériel le plus strictement indispensable à la vie bédouine et, en principe doit être portatif, transportable au dos du chameau. Les sacs pleins de provisions, *odl* ; farine, dattes et bourghoul constituent l'essentiel du poids. Les matières liquides : beurre, huile et raisiné sont conservées dans des outres de mouton *dharf*.

La literie se réduit à sa plus simple expression ; de très légers matelas et des couvertures qu'on étend la nuit sur des tapis en feutre, *labbad*.

Le matériel de la cuisine se compose de plusieurs grandes marmites en cuivre étamé destinées à préparer le lait caillé avant sa transformation en beurre, et d'une ou deux casseroles pour la cuisson des aliments. Plusieurs cuvettes en bois servent à abreuver les petits agneaux avec le petit lait en surplus.

Chez le cheikh ou les gens de fortune, s'ajoute le matériel de la préparation du café amer que l'on offre plusieurs fois aux visiteurs. Ceci se compose de plusieurs cafetières en bronze, de tailles différentes, *dlal*, un récipient à long manche pour griller les grains de café, *mahmassa* et un gros mortier en bois pour triturer le café *Mahbâche*.

Cependant le contact avec la vie moderne des citadins se traduit par l'introduction de plusieurs objets nouveaux sous la tente ; le thé et le sucre deviennent de plus en plus des nécessités et l'emploi du réchaud à pétrole est très courant pour ne pas dire général.

Pour l'éclairage on n'allume la lampe-tempête que dans les cas exceptionnels car les provisions en pétrole se réduisent à deux ou trois bouteilles.

Avec l'emploi du camion et de la voiture chez les chefs des tribus, la tente devient chez ceux-ci parfois assez confortable. Les personnes de marque sont reçues sur des divans posés au-dessus des précieux tapis persans et peuvent écouter les émissions de la T.S.F. grâce aux appareils à pile sèche.

La maison et ses principaux types :

En dépit de l'utilisation accrue, des matériaux issus de l'industrie moderne, la maison rurale de la steppe demeure « un fidèle reflet » de son milieu naturel. Elle est fortement influencée par les caractéristiques du sol et du climat environnants.

Cependant si le climat tolère la vie en plein air pendant presque la moitié de l'année, la défense contre les intempéries brutales exigent, pourtant, une solution efficace, en particulier, en ce qui concerne le problème du toit dont la différence des matériaux et des techniques employés et les formes qui en dérivent, établit des types de maisons, parfois originales.

Mais les conditions techniques et sociales ne sont plus suffisantes pour conférer au plan des maisons des caractères spéciaux permettant une différenciation et, partant, une classification.

Matériaux de construction :

Dans le choix des matériaux utilisés dans la construction de sa maison, le paysan de la steppe semble obéir à la loi du moindre effort. Contrairement aux pays de l'ouest le métier du tailleur de pierre est, ici, pratiquement inconnu. Les carrières sont exceptionnelles et sont exploitées par les constructeurs des villes.

Entre l'Euphrate et le Koueik supérieur, où les entablements de calcaire, bien lité, facile à tailler sont abondants, le paysan se contente de ramasser les blocs irréguliers qui jonchent le sol ou ceux détachés des corniches surplombantes.

Ces moëllons sont empilés les uns sur les autres avec un mortier de terre glaise parfois mélangé de paille hachée, pour la construction des murs.

Les basaltes sombres du Hass, de Chbeith et de Nebgha fournissent également des blocs plus ou moins utilisables tels quels, conférant un air funèbre aux villages de leurs régions. Mais lorsque le tell voisin est riche en pierres taillées et en fûts de colonnes, on n'hésite pas à s'en servir abondamment dans des maisons qui ne manquent ni d'originalité ni de beauté, notamment à Khanasser (fig : 96).

Seule, la craie marneuse et compacte offre un matériau facile à tailler. Son emploi se localise dans les environs de Bab et près du Sadjour. Les blocs, taillés et ajustés confèrent aux constructions la propreté, la netteté en plus de la luminosité (Fig : 97). Très sensibles à l'humidité, ces constructions nécessitent un soubassement dur assuré par des blocs de calcaire, de basalte et récemment de béton.

La croûte calcaire ne fait jamais l'objet d'une extraction

quelconque bien qu'elle se présente comme le seul matériau susceptible de fournir des moellons utilisables dans des contrées dépourvues de matériaux meilleurs.

Mais pourquoi construire quelque chose de durable

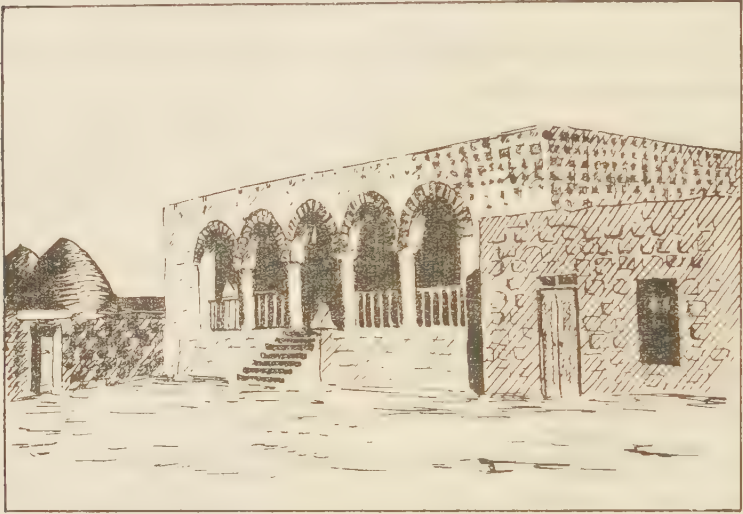


Fig: 96. Une maison construite avec des pierres tirées des ruines de Khanasser



Fig: 97. Maison en calcaire marneux dans la vallée du Sadjour

dans cette zone marginale, non seulement exposée aux caprices du ciel mais ouverte largement aux influences du désert voisin, pourvoyeur de sauterelles et surtout de nomades ?

C'était peut-être le point de vue dominant et la mentalité de toutes les peuplades qui avaient habité cette région depuis la plus haute antiquité, comme l'atteste l'archéologie qui montre la prédominance de l'emploi de brique crue.

De nos jours encore, la majorité des murs des habitations paysannes de la steppe est construite en briques, séchées au soleil, après façonnement de l'argile mêlée de tiges de graminées ou de paille « *leben* », dans des casiers rectangulaires (Pl XLV). Ce misérable assemblage est caché dans la plupart des cas par un crépis badigeonné au lait de chaux.

Dans ces habitations le plancher est en terre battue, la boiserie est rare, sinon absente.

Les types d'habitations :

L'action combinée des agents de désagrégation et de décomposition des calcaires impurs de l'Euphrate donne lieu à la création, sur les versants raides, d'une série de grottes étagées, excavées dans les lits marneux interstratifiés dans la masse calcaire.

Plusieurs villages, aisément reconnaissables par leur étymologie qui contient le vocable « *mrhar* », grotte, ne sont, en effet, que des agglomérations de troglodytes (1). Les

(1) Les principaux villages de troglodytes sont: Zor Mrhâr, en face de Djerablous sur la rive gauche de l'Euphrate, Mrhâra et Qirq Mrhâr (quarante grottes), en aval de Djerablous, respectivement de 10 et 16 kms de cette ville.

habitants se contentent de construire une façade de pierre à ces refuges naturels et obtiennent ainsi des logements dont l'intérieur, bien aménagé, est infiniment plus avenant que l'aspect macabre et rebutant de l'extérieur.

Néanmoins cette solution précaire du problème du toit dans cette steppe dénudée est strictement localisée.

La *koubbé* est, incontestablement, le type d'habitation le plus adapté aux conditions naturelles du pays et constitue l'aspect original du paysage géographique dans le Nord Syrien, en particulier.

Cette habitation dont la coupole, faisant office de toit, est entièrement en terre, dispense de l'emploi du bois, rare et coûteux dans un pays où aucun arbre n'apparaît spontanément sur des étendues monotones.

La technique de sa construction, permettant d'économiser le bois de charpente, n'autorise que des constructions exigües qui ne comprennent le plus souvent qu'une pièce de modestes dimensions: 3m x 3m. Destiné essentiellement à suppléer au toit, le dôme repose sur les quatre murs, d'une hauteur variable selon l'aisance du propriétaire, mais jamais «à même le sol» (1).

En arrondissant les coins du soubassement à l'aide de courtes poutres ou de dalles de pierres, on empile des lits de larges briques crues, de façon à permettre à chaque lit supérieur de déborder, légèrement, sur le lit sous-jacent, provoquant ainsi la diminution progressive du diamètre des rangées qui pointeront, au sommet, par une

(1) 158. J. Weulersse. p. 254.

brique unique, le *tantour*. Ensuite un crépi passé au lait de chaux rend le coupole lisse, permettent le glissement des eaux de pluies.

Pour obtenir un logement spacieux, il suffit de juxtaposer deux, ou même trois coupoles semblables, en remplaçant le mur mitoyen par une arcade. Cette maison se délabre vite et le crépissage de mortier demande à être renouvelé tous les 3-4 ans, mais il a l'avantage de préserver, à la fois, des froids et des chaleurs excessives, d'être pratique, accessible aux petites bourses car son prix de revient correspond à celui du travail, et, enfin, relativement commode.

Ces maisons s'emboîtent les unes aux autres, donnant des agglomérations très denses, semblables à de vastes ruchers, hérissés de vrais pains de sucre et attestant l'ingéniosité d'une population qui a su se passer du bois (Pl: XLVI et fig. 98).



Fig: 98. Village en koubbé ou «en pain de surce»

La koubbé est, en dehors du Zor de l'Euphrate, la première habitation qu'on adopte lorsqu'on abandonne provisoirement ou définitivement la tente. Généralement, c'est une demeure précaire, dépourvue de maçonnerie, de menuiserie et de baies. La seule ouverture est une porte basse qui oblige parfois à s'incliner pour pénétrer dans la pièce. Très rustique, cette porte est parfois sans fermeture, seulement quelques planches maladroitement assemblées. En hiver, les pauvres remplacent la boiserie de la porte par une toile de jute. L'aération est assurée, pendant la belle saison par la porte elle-même et par plusieurs hublots pratiqués dans les murs. En hiver « une fumée aveuglante vaut mieux qu'un froid recroquevillant » dit le proverbe. D'ailleurs ce caractère provient en partie de la difficulté d'aménager des baies à grande portée sans boiserie ou sans pierre de taille.

Cependant dans les zones d'anciens sédentaires, la koubbé devient plus avenante à l'extérieur (fig. 99) et plus confortable à l'intérieur (Pl : XLVII).



Fig: 99. Une koubbé à Séfiré

Souvent, dans l'intention d'éviter les fatigues de l'entretien périodique du crépissage du sommet de la coupole, une sorte de combinaison s'établit entre la koubbé et la maison à terrasse, ce qui donne la koubbé tronquée ou *batra*, dans les endroits assez pourvus en bois de l'Euphratésie (fig. 100). Elle constitue, dans la région de Bab et de Membidge, la transition entre la koubbé et la maison à terrasse.



Fig: 100. Des koubbé tronquées «batra» dans le plateau de Meskéné.

La koubbé est d'autant plus élevée et ornée que son propriétaire est plus aisé. Dans celles qui sont moins volumineuses, habitent des ouvriers agricoles. On les utilise aussi comme étable. Les plus petites enfin qui s'appellent *chouné* servent de greniers ou de silos.

Il faut noter que les villages formés de ce genre de maisons gardent un aspect fort modeste. Ils se fondent dans le paysage poussérieux qui les environne au point de ne pas attirer l'attention. Le voyageur éprouve une certaine peine à les découvrir dans ce pays où le mirage augmente la confusion de la vue.

L'extension de la koubbé vers l'ouest est bien limitée. Elle s'arrête à l'approche du pays des calcaires pour céder la place à la mouçallabé. Vers le Nord, elle s'arrête à la hauteur de Bab et de Membidge pour être remplacée par la *maison à terrasse*, construite le plus souvent en brique crue.

Si la maison, *beït*, constitue un indice de progrès et d'enrichissement dans les villages de koubbé, sa présence dans le Zor de l'Euphrate et au nord de la steppe s'explique par l'abondance du peuplier donnant des fûts très droits capables de supporter la terrasse.

Mais tous les paysans n'ont pas les moyens de se procurer des troncs assez longs susceptibles de donner des pièces relativement spacieuses. La solution est fournie par un pilier ou une colonne supportant des poutres longitudinales sur lesquelles reposent les têtes des courtes traverses transversales (Pl : XLVIII).

Au-dessus des poutres de peuplier, qui sont parfois remplacées par des lattes ou des poutres en fer, la toiture se diversifie à l'extrême en fonction des moyens du propriétaire ou des plantes disponibles. Les voliges qui représentent une matière de luxe sont remplacées parfois par des branchages de peuplier, des tiges de chanvre, de tamarix et de nattes de joncs tressées au Ghab.

La terrasse elle-même est en terre battue. Elle est aménagée avec une légère pente. En hiver, l'eau goutte fréquemment et l'on voit parfois les gens sur les toits passer et repasser, avec un gros rouleau de pierre; *logh*, pour niveler la terrasse et empêcher l'envahissement des herbes.

Cependant, l'abandon progressif de l'emploi des poutres dans la construction des maisons au profit du béton armé entraîne la disparition de bien des détails typiques et contraste singulièrement avec les maisons anciennes. Toutes les maisons sont, généralement, enduites extérieurement, comme intérieurement, d'un crépissage d'argile qui est, le plus souvent, blanchi à la chaux ou, à défaut, au lait de la craie.

En dépit de quelques détails qui caractérisent la maison turcomane (Pl. II.) de la maison arabe (Fig.101, 102 et 103),



Fig: 101. Une maison arabe dans le bassin de Nahr el Dahab

toutes les deux sont privées de fenêtres car si le problème de manque de soleil ne se pose pas, celui du froid nécessite la réduction des baies au minimum.

La terrasse, en effet, n'a aucune autre fonction que celle de couverture protectrice des intempéries. Au lieu d'y passer les nuits d'été, les paysans en quête d'un peu de

fraîcheur dorment sur un lit de branchage, porté sur pilotis,



Fig: 102.

Une maison arabe au nord du Bab



Fig: 103.

Une maison arabe dans la vallée
de l'Euphrate.

le *terma*, au-dessus duquel ils étendent le matelas (fig. 104).



Fig: 104. Terma; lit en branchage,
en plein air.

Le dernier type d'habitation enfin localisé entre la Sadjour et Nahr d'Abou Qalqal, est le *tam*. Cette habitation ne cesse de reculer devant la maison à terrasse. Presque partout, elle est abandonnée au bétail ou transformée en

cuisine (fig. 105 et 106) au fur et à mesure de l'amélioration du niveau de vie du paysan.



Fig: 105. Maisons à terrasse et des tam à l'est de Membidge



Fig: 106. Une maison à terrasse et un tam

Son originalité provient du mode de construction de son toit; celui-ci consiste en chaumes ou en branchages, aménagés en deux pentes et enduites d'une mince couche argileuse.

On ne saurait considérer la résidence du grand propriétaire ou du cheikh de tribu comme une habitation

typiquement rurale car, construite toujours à l'écart du village, elle est copiée le plus souvent, sur la maison citadine. Elle évolue avec celle-ci et n'a aucune relation avec le travail de la terre ou l'exploitation proprement dite (Pl. L et Pl. LI).

Le *konak* du beg est, généralement, un pavillon où réside le gros propriétaire et sa famille pendant ses visites et notamment pendant l'été. Une partie est réservée à son intendant qui la partage quelquesfois avec le cuisinier. Souvent un annexe au *konak* abrite quelques domestiques logés et nourris avec leurs familles, dont la plupart sont d'origine nubienne.

Le château du cheikh, le *kasr* est, au contraire, une résidence plus animée et, en général, plus confortable. Pour ne pas couper ses liens avec ses origines bédouines, le cheikh garde, soit par nostalgie, soit pour témoigner de sa noblesse, une grande tente installée à proximité de son château qui contient les dernières inventions du confort moderne.

Plan et éléments de l'habitat rural —

Il convient de noter que la maison rurale présente les aspects d'une remarquable contradiction avec sa fonction originelle : surtout, la disproportion qui se manifeste entre l'ampleur relative du bâtiment destiné au logement de l'homme et les dimensions parcimonieusement consacrées aux constructions secondaires concernant l'exploitation elle-même.

Celles-ci n'offrent guère de vastes écuries, ni de greniers à foin au sens propre du terme, ni de greniers

spéciaux à grain, ni même une remise à outils. Sovent les pièces nécessaires à la vie d'une famille nombreuse font défaut; les grands garçons dorment, très souvent, en hiver, dans le petit étable sur une estrade surélevée à proximité du bétail.

La pièce et les annexes sont juxtaposées, sans ordre apparent, en fonction du besoin, particulièrement dans les maisons sans cour qui constituent la majorité des maisons de la steppe (fig. 107 et 108) et des paysans récemment sédentarisés.

La maison à cour est enclose, en général, par des murs d'une hauteur n'excédant jamais 1 m 50, conçus pour empêcher l'évasion du bétail plutôt que pour préserver la vie

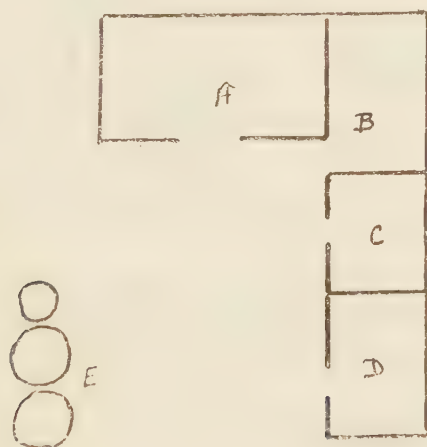


Fig: 107. Plan de la maison d'un métayer

A - Pièce d'habitation

B - Dépôt de teben « paille hachée »

C - Écurie

D - Cuisine

E - Hutte de terre, en forme d'obus, on y stocke les combustibles.

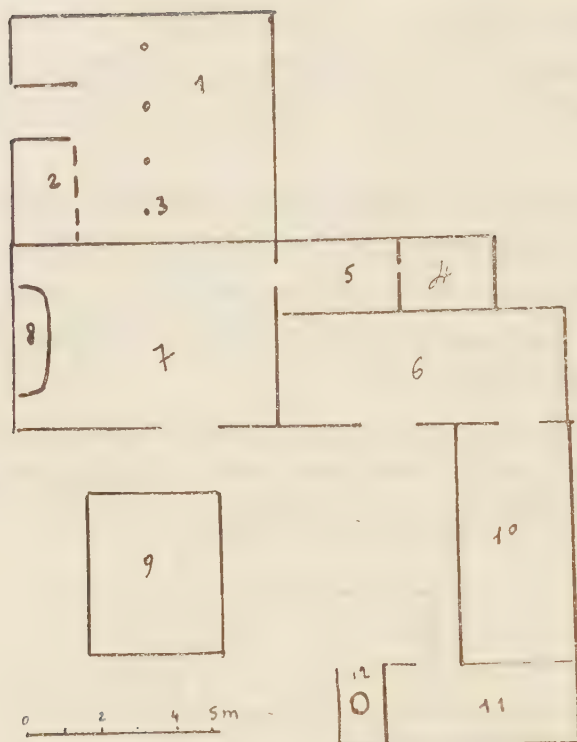


Fig: 108. Plan de la maison d'un métayer turcoman, près de Çoban-Beg

- 1 - Vacherie pour abriter le gros bétail en hiver
- 2 - «Yuk», Estrade sur laquelle on dort en hiver
- 3 - Poteaux supportant les solives transversales
- 4 - Grenier
- 5 - Etable de petit bétail
- 6 - Pièce d'habitation
- 7 - Etable d'été, sans toit
- 8 - Auge
- 9 - Estrade sur laquelle on dort en été «garçons».
- 10 - Estrade » » » » «filles et femmes»
- 11 - Cuisine
- 12 - Emplacement de la jarre à eau.

familiale des regards indiscrets du passant. Mais les cours sont généralement vastes et peuvent atteindre 200 m² et parfois 1 are, car on prévoit de bâtir, dans l'avenir, des logements pour les jeunes ménages (fig. 109).



Fig. 109. Plan du village Abou-jerien. Remarquer les dimensions exagérées des cours

Seul, le paysan aisé construit une pièce d'accueil pour y recevoir des étrangers. Celle-ci n'est qu'une pièce annexe de son propre logement. La femme, non voilée, ne constitue pas un souci de jalousie excessive de son mari.

Chaque propriétaire de bétail possède, en général, une cour spéciale qui sert à parquer le troupeau chaque soir quand le temps le permet. L'étable est soudée souvent à

l'habitation mais rarement sous le même toit. Les gros cultivateurs, seuls; disposent d'un véritable logement pour les animaux assez isolés du logement des hommes.

Le grenier à céréales ou d'autre récoltes est pratiquement inexistant en dehors des grandes fermes de gros propriétaires. Il ne s'impose pas chez la plupart des paysans qui vendent leurs récoltes sitôt ramassées de l'aire de dépiquage.

Le grain nécessaire à la consommation familiale ou aux semences se conserve soit dans des sacs en poils de chèvre ou en laine, dans un coin d'une pièce soit dans des silos «*kwara*» construits en terre battue, soit enfin dans des *choûné*; petites koubbé à proximité de la maison.

La culture du coton a entraîné chez les gros cultivateurs seulement, l'adjonction d'annexes nouvelles, dépôts de machines, de récoltes etc... répondant aux exigences d'une culture de spéculation.

Pas de véritable grange chez le paysan car la paille hachée, en petites quantités, est engrangée dans les *chouné* ou aménagée en *lod*, meules à pente double, sous un enduit argileux, la protégeant des intempéries.

L'intérieur de la maison paysanne est aussi pauvre que son extérieur: la chambre est souvent bien exigüe et les coins sont occupés soit par les ustensiles de ménage, soit par des sacs de provisions.

Les lits sont absents chez la plupart des paysans, le soir, au-dessus d'une natte ou d'un tapis de fabrication locale, on étend les matelas et les couvertures de coton ou de laine suivant la saison. Le matin on les replie pour être

superposés dans un coin, puis couverts.

Les chaises et la table sont également inconnues. Le paysan prend son repas à même la terre. Il ne ressent pas la nécessité de se procurer des meubles plus ou moins encombrants.

Les armoires et les placards sont remplacés par des caisses en bois peintes de couleurs vives dans lesquelles on garde les objets précieux ou les vêtements d'apparat.

Pour le chauffage, le brasero de charbon de bois ou de crottes de bétail laisse de plus en plus la place à la cheminée aménagée dans l'épaisseur du mur ou à des poêles à mazout fabriqués à la ville.

Site et plan du village:

Si la prédominance de tel ou de tel type d'habitation confère au village sa physionomie, rien d'autre ne vient atténuer l'impression de monotonie générale qui caractérise les villages de la steppe. Tous se ressemblent tant par leur structure matérielle qu'humaine.

Il convient de noter, cependant, que l'essor urbain de la région et la modernisation du transport et des routes d'une part, l'extension des cultures céréalières mécanisées et le démembrement, d'autre part, ont entraîné l'apparition de deux types différents:

— Le village en cours d'urbanisation est caractérisé par le développement, à côté du genre de vie agricole, d'une fonction commerciale; petit souk, café, grange etc... lié à son rôle de relai routier, comme Meskéné, ou gare de chemin de fer, par exemple, Abou Dohour,

— Le mazraa, ferme isolée au milieu de son terroir née à la suite d'un remembrement parcellaire ou due à un défrichement effectué par une *maslaha*. Dans le dernier cas elle ne contient qu'un hangar pour le matériel à côté de deux ou trois koubbé pour gardiens et ouvriers.

Néanmoins ces deux formes de transformation sont encore, relativement, exceptionnelles en regard de la majorité des villages qui se sont établis sur des sites précis et antérieurs, les *tell*.

Ceux-ci, dans la steppe, surigissent en rase campagne, car, dans une région aussi exposée aux grandes invasions et à l'instabilité politique prolongée, privée de tout obstacle naturel, la considération du souci de défense ne peut jouer aucun rôle dans le choix de l'emplacement du village. La considération de sécurité joue toutefois dans la manière dont on construit les maisons. C'est elle qui détermine la forte agglomération de l'habitat.

Ici les paysans n'ont jamais songé à organiser leur auto-défense contre la menace permanente du nomade ou contre un éventuel ennemi. Toutefois, ils ont confié la charge de cette tâche aux autorités, soit romaines qui multiplièrent les postes de garde le long du limes, soit contemporaines qui disséminent dans la campagne des postes de gendarmerie. Pour eux «le pouvoir est le sel de la terre» ainsi que dit le proverbe.

Toutes les plaines de la Haute-gyrie sont, en fait, paresmées de collines. Ces petits monticules sont les vestiges des agglomérations protohistoriques. Ils témoignent de la richesse de cette région depuis des millénaires. Aujourd'hui

rien n'a changé, On peut dire que chaque colline est doublée d'un village récent et les champs de céréales qui s'étendent à perte de vue nous rappelle en partie ce que les anciens appelaient « le croissant fertile » .

Chacune de ces buttes que forment, en se superposant, les décombres des constructions, est faite en majeure partie de terre. Elle s'élève de siècle de siècle sur le même emplacement. Les murs, tombant en ruines au bout d'un certain temps sont peu désagrégés par les intempéries et empâtés par les poussières qu'apporte le vent. Les ruines finissent par se présenter sous l'aspect d'un tertre parfaitement arrondi. Le volume et la hauteur de ce tertre sont en liaison étroite avec la plus ou moins grande durée d'occupation du site.

Chaque nouvelle vague de colons se servait de ces débris comme d'une plateforme, ils ajustaient la terre pour régulariser la place et sonstruisaient, sans fondations, sur le nouveau sol.

L'attachement traditionnel à ces sites et la fixation des villages sur ou auprès d'eux n'est pas absolument spontané. Il arrive, en effet que le village, en revenant s'établir sur un site déjà occupé plusieurs siècles plus tôt ait l'avantage de bénéficier des premiers travaux qui n'ont pas totalement perdu leur utilité, pierres, fûts de colonnes puits antiques, canaux etc ...

En outre, dans ce pays au sol homogène, le nouveau village tend à réoccuper le tell qui occupe une position centrale dans le terroir, plus commode pour la mise en valeur et la surveillance des champs.

Sans s'éloigner du site antique, le village peut abandonner, parfois, le tell pour s'installer à son pied, évitant ainsi les difficultés dues à sa hauteur excessive ou l'incommodité d'alimentation en eau. Dans ce cas, le sol, généralement fertile du tell, loin d'être négligé, est souvent complanté d'arbres fruitiers(1). Mais, en général, il est semé en céréales si son terroir est assez vaste(2).

La prédominance du site de tertre est abondamment attestée par la toponymie ; on peut dénombrer des centaines de villages qui portent le mot « tell » ou son équivalent en arabe ou en turc.

En arabe : préfixe tell ex : Tell Arâne ou Kheurbet ;

ruine ex : Kheurbet Atra

rasm ex : rasm el Nafal.

En Turec : préfixe : Tépé : butte ex : Tépédjik : la
petite colline

suffixe : Virane : ruine ex : Kourd virane
: la ruina des Kurdes

Heuyuk : colline ex : Tachli

Heuyuk : la colline pierreuse

Boz Heuyuk : la colline grise.

La disposition des maisons du village est le produit du hasard. Aucum plan ne préside, préalablement, à son élaboration ; les maisons sont éparpillées par ci par là sans aucun souci d'urbanisme. Il en est de même des rues. Pas de lignes droites, les automobiles ne peuvent y pénétrer facile-

(1) exemple de Tell Hîch à 12km au sud de Maarra el Noman.

(2) exemple de Tell Aas à 5km à l'w de Khàne Cheitkoûne.

ment. Les fossés dont on extrait l'argile pour la brique crue jalonnent les rues et se transforment par temp de pluie en cloaques où pullulent les insectes et en dépôts de poussière pendant la saison sèche.

Le groupement et la disperion de l'habitat-

Jusqu'à la veille de la deuxième guerre mondiale, l'habitat groupé était la règle générale, l'habitat dispersé, la ferme solitaire sont ici peu concevables; le climat physique et social leur est trop contraire selon. J. Weulersse .

Certes, l'effet des périodes de troubles, au cours desquelles l'insécurité régnait de plus belle provoqua un resserrement de l'habitat ; réaction spontanée pour se protéger contre les pillards.

En outre la prédominance séculaire de la grande propriété est peu favorable à l'indépendance du paysan isolé sur son exploitation. La concentration des paysans dans un seul village facilite leur direction et leur surveillance par l'intendant.

Cette tendance est renforcée par la structure agraire et par les contraintes collectives qui semblent être fort anciennes dans la steppe. Celles-ci interdisent, à cause de l'assolement obligatoire, la construction des maisons en deça du périmètre de l'agglomération. Cette discipline qui exigeait pour la culture, une répartition périodique des terres et un calendrier de travaux suivi par tous les habitants, est un facteur déterminant dans l'agglomération de l'habitat.

Le dernier facteur, si souvent avancé par certains géographes, c'est-à-dire le groupement à proximité des puits

et de sources nous paraît, ici, peu important étant donné la possibilité du forage d'un puits à l'échelle familiale. La dispersion de l'habitat est un phénomène récent dû à des facteurs différents. Les pionniers de la dispersion furent les propriétaires citadins. En effet, par suite des héritages successifs, les domaines des descendants d'anciens beg deviennent relativement petits et, partant, insuffisants à entretenir, en ville, la vie fastueuse du jeune beg.

Celui-ci n'a qu'à vendre son héritage ou l'exploiter d'une façon directe. La plupart ont opté pour la dernière solution, ont construit des fermes au milieu de leurs terres, les baptisant de leur prénom ou leur nom.

Cependant, le remembrement n'a pas suscité, partout de nouveaux centres. Seuls les villages dont le terroir est très vaste ou très bien cultivé (irrigation ou plantation), ont donné naissance à quelques fermes (fig. 110 et Planche LII). Mais la plupart des paysans préfèrent, malgré la sécurité totale, l'entassement à un isolement ennuyeux.

Cette dispersion intercalaire, postérieure aux formes traditionnelles de groupement auxquelles elle se juxtapose sans toutefois les remplacer, est très différente de la dispersion fonctionnelle qui se produit dans les terres défrichées et exploitées par les capitalistes d'Alep. La *mazraa* est, avant tout, un entrepôt de machines agricoles, entrepôt de carburant et entrepôt provisoire de récoltes. Deux ou trois gardiens ou ouvriers, avec leurs familles, suffisent à entretenir le matériel et à surveiller les champs.

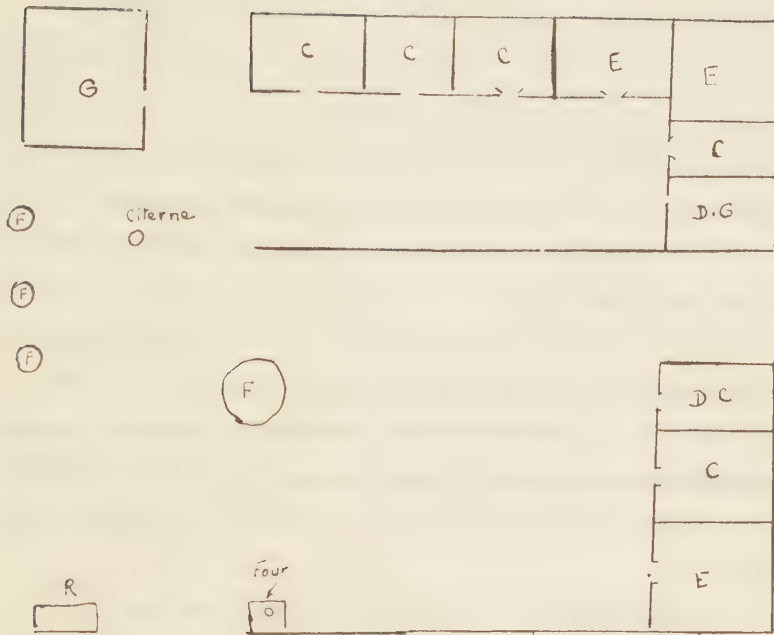


Fig: 110. Plan d'une ferme moderne après remembrement

C: Pièce d'habitation DG: Dépôt à grains
 DC: Dépôt de coton E: Ecurie
 F: Tas de fumier G: Grenier à foin
 R: Ruches

La vie sociale du village :

Le village est dépourvu de toute fonction administrative ou politique: pas de mairie, ou religieuse : pas de mosquée, ou économique car les boutiques, les cafés et les auberges y font défaut. Ce n'est qu'un assemblage de maisons d'habitation. La place publique des hommes c'est l'aire à battre du village pendant les journées où la chaleur n'est pas excessive.

Chaque village a son *moukhtar*, personne élue par les paysans et qui joue un rôle d'intermédiaire et d'officier

d'état civil entre sa communauté et les autorités dont dépend administrativement le village. C'est à lui qu'incombent les obligations de l'hospitalité dans le village. A cette fin il dispose d'une pièce un peu plus vaste que les autres, relativement mieux entretenue, comportant des tapis de laine brute, des coussins etc..., des ustensiles de préparation du café amer et parfois des narghilè « pipe à eau ». C'est là que les étrangers sont reçus et entretenus. (pl : LIII).

Mais la maison du moukhtar est, aussi, le lieu de réunions nocturnes des hommes d'un certain âge. Après le dîner, ceux-ci se réunissent et entretiennent à perte haleine des palabres entrecoupées de petites tasses de café accompagnées du glouglou de narghilés et parfois de sonores éructations.

Parfois, l'autorité du moukhtar se consolide par l'adjonction d'une fonction pseudo-religieuse. Il invite le *sayed*, personne assez instruite, notamment dans les questions religieuses, qui dirige souvent souvent l'école coranique du village et appartenant, en général, à une confrérie déterminée. Celui-ci jouit d'une autorité morale incontestable et il est en quelque sorte comme un conseiller modérateur. Le rôle du *sayed* s'efface progressivement mais irrémédiablement lorsque l'instituteur s'installe dans le village car ce dernier symbolise, à leurs yeux, le modernisme.

Le moukhtar, afin d'entretenir convenablement la maison commune, exige de chaque paysan une contribution annuelle qui va d'une tête de petit bétail à 1 à 2 quintaux de blé. Mais ici comme ailleurs, l'acquisition des appareils de radio à pile sèche maintient de plus en plus les paysans chez eux.

La femme, toujours absorbée par les interminables travaux ménagers ne jouit du plaisir de la vie sociale que lorsqu'elle rencontre, presque quotidiennement, auprès du puits de village, ses compagnes venues, elles aussi, faire leurs provisions en eau dans de grands vases de cuivre de style antique ou dans des bidons en fer blanc qu'elles portent gracieusement sur la tête ou qu'elles font charger à dos d'âne.

L'allure noble et pleine de pudeur des femmes non voilées, leurs plaisanteries mêlées de rires plus ou moins discrets confèrent à ces moments une ambiance de gaieté et de délicate.

I — LES VILLES ET LES BOURGS.

La conséquence logique du repeuplement de la steppe à partir du milieu du XIXe siècle par des paysans plus attachée à l'agriculture qu'à l'élevage, a été la renaissance remarquable de la vie urbaine.

Fidèles à une tradition fortement enracinée qui consiste à utiliser et revaloriser les anciens sites abandonnés, même depuis des temps reculés, les premiers fondateurs des villes actuelles ont élevé leurs constructions sur l'emplacement et au dépens des ruines antiques ou moyenâgeuses.

La localisation de la plupart des villes de la steppe est due à la combinaison de deux facteurs dont l'interdépendance réciproque explique, à elle seule, ce phénomène géographique. Toutes se trouvent, en effet, fixées sur des axes routiers ayant un intérêt non seulement régional mais aussi national. En plus, elles se situent au milieu ou à

proximité d'un terroir privilégié par l'excellente qualité de son sol et l'abondance de ses eaux facilement maîtrisables, terroir par conséquent intégralement utilisable dans une steppe essentiellement céréalière.

Nous disons « renaissance » puisqu'aucune de ces villes n'a été créée *ex nihilo*. Toutes remontent à des origines plusieurs fois millénaires. El Bab n'est que l'antique Bathnae, Membidge est l'Hiérapolis des Grecs et Mobbog des Hittites, Meskéné est l'héritière de Balis des Arabes et Thérapsaque des Romains.

Ces villes, en dépit de leurs caractères prédominants de centres agricoles et commerciaux ont su ajouter à ces fonctions une activité administrative, artisanale et souvent industrielle.

Elles constituent des agglomérations qui contrastent, par leurs maisons compactes, toujours encloses de murs aveugles, avec l'habitat rural des villages qui en dépendent.

BAB : Les besoins considérables de la culture irriguée et intensive en main-d'œuvre expliquent, en grande partie, la forte densité du peuplement dans la vallée de Batnane(1), avec de grosses agglomérations qui sont de véritables bourgs à très faibles distances.

Si Bab, le centre le plus important, est à 4 kms au sud-ouest de Bezaa, il n'est séparé que d'un seul kilomètre de Tadeb, situé au sud-est. les trois agglomérations se trouvent à la bordure d'une zone de jardins, véritable

(1) Cours supérieur de Nahr el Dahab.

huerta, fertilisée par le Nahr el Dahab, l'antique Dardax(1).

L'histoire ancienne de Bab demeure obscure et perdue dans les brumes des temps. Après la conquête arabe, elle était une ville de frontière du nouveau limes, arabe cette fois, c'est-à-dire un *thaghr* ou place forte. Elle fut renommée pour ses cotonnades qu'on exportait à Damas et en Egypte.

Dévastée et pillée à deux reprises, en 925 et 1138 par les troupes byzantines, elle reçut le coup de grâce de Josselin II, prince d'Edesse. Au XIV^e siècle, elle fut une ville très florissante, selon Aboulféda.

Cité recroquevillée et réduite à un centre peu important à l'orée de monde sédentaire pendant presque toute la période de domination ottomane, Bab doit les débuts de son essor contemporain à l'implantation, en 1860, d'un escadron de police bédouine et d'une administration chargée de régir les domaines enlevés aux friches.

En 1890, la ville ne comptait plus aucune de ces anciennes et nombreuses maisons délabrées et ruinées qui l'enlaidissaient auparavant. Sa population atteignit un chiffre jamais estimé ou dénombré depuis plusieurs siècles; 5720 habitants dont 200 chrétiens et 4 juifs.

En dépit de l'immigration de plus de 100 familles arméniennes venant de Turquie à la fin des hostilités de 1918, l'accroissement de sa population était relativement lente; en 1930, on n'y recensait pas plus de 9.000 habitants.

(1) Nahr el Dahab, ou la rivière de l'or, tire l'origine de son nom, selon la légende, du fait qu'on mesure ses produits en amont, au boisseau, et en aval, à la balance romaine (le sel).

Mais depuis 1934 une nouvelle poussée démographique se déclencha en liaison d'une part avec l'extension du périmètre irrigué par suite du curage et, par conséquent, l'augmentation du débit de ses deux sarab et la facilité accrue de l'écoulement de ses produits maraîchers sur Alep qui, elle de son côté, perdait beaucoup de ses jardins privés des eaux du Koueik.

Aussi en 1955 le chiffre « officiel » de la population atteint 21.554, bien que la presque totalité de ses arméniens aient quitté la ville en 1916 pour l'Arménie soviétique et sans compter plus de 280 familles de turcomans de caza de Djerablous, récemment installés à Bab.

L'extension de la ville (fig. 111) qui connaissait un



développement parallèle à son essor démographique s'est effectué dans toutes les directions, sauf du côté aoriental, où elle est bloquée par les cimetières et les jardins maraichers.

La blancheur et le style de ses maisons construites avec du beau calcaire qui acquiert avec le temps une belle patine rougeâtre, évoque de loin le penorama d'Alep.

Sa municipalité, dirigée par une excellète équipe de fonctionnaires dévoués à leur tâche a été le facteur essentiel de son urbanisme qui tend à la modernisation progressive. La construction spontanée et incontrôlée est bannie depuis 1930, l'alignement suit un plan d'aménagement préétabli et toutes ses rues sont pavées ou asphaltées.

L'équipement sanitaire n'y est jamais négligé. Depuis 1932 le tout à l'égout est devenu général. Elle a bénéficié des avantages de l'eau courante à partir de 1938. Presque 15% des habitants y sont abonnés contre 30% à l'électricité.

Le séjour de plus de 65% de ses habitants, à la campagne, pendant 6 mois par an, empêche et ralentit la pénétration de l'éclairage électrique partout, mais il faut compter avec le niveau de vie modeste de beaucoup de ses habitants.

Les fonctions de Bab:

Chef-lieu d'un caza de plus de 75.000 habitants, l'importance de son rôle administratif se concrétise par son sérail dont les couloirs, toujours grouillant témoignent non seulement d'une fonction énorme de direction mais de la richesse de son territoire également.

Bab est, en effet, le premier centre commercial de la

steppe. Elle est un marché actif de collectage et d'acheminement des produits périssables issus de la culture maraîchère et fruitière de sa région pour qui la vigne et les jardins sont ce qu'est l'oléiculture pour Idlib.

Le commerce traditionnel occupe ses souks tantôt couverts de tôle de zinc ondulée tantôt voûtés à la manière des souks d'Alep. La spécialisation de chaque souk en un métier ou commerce déterminé n'est plus respectée de nos jours par suite du bouleversement de l'artisanat indigène. Le commerce des denrées importées ou fabriquées à Alep occupe la plupart des anciennes échoppes d'artisans ruinés. Ce sont les bourgeois ruraux qui s'y livrent pour une bonne partie. En revanche, son marché de bestiaux : bazar, est très animé et fréquenté par des commerçants d'Alep, de Damas et de Hama.

De son artisanat jadis florissant, il ne subsiste qu'une vingtaine de boutiques de fabricants de *sormayé* (1), une centaine de métiers à tisser de type jacquard, trois métiers pour le tissage de *abayé* et quatre métiers pour celui des carpettes.

La fabrication de corderie qui occupait, il y a seulement une dizaine d'années plus de 60 artisans, est complètement disparue avec la substitution du coton au chanvre. La cordonnerie moderne y est en plein essor, elle occupe 25 boutiques d'artisans. Une usine de tissage mécanique y fut installée en 1953 grâce au surplus d'énergie produite par la

(1) chaussure indigène semblable au belga en Afrique du Nord.

centrale thermique de la ville et compte 25 machines. De même deux scieries modernes traitent le bois de noyers, de peuplier et d'abricotier de la région.

La culture du coton a donné, également, naissance à deux entreprises d'égrenage. Ces activités industrielles diversifiées font de Bab la seconde ville industrielle de toute la Syrie septentrionale. Néanmoins l'activité agricole demeure à la base de sa vie et plus de 80% de habitants tirent de l'agriculture, sinon la totalité, au moins une partie non négligeable de leurs revenus.

Ses jardiniers et ses maraîchers jouissant d'une solide réputation, sont très recherchés et fortement appréciés pour les nouvelles plantations du cotons sur l'Euphrate et en Djeziréh en particulier.

MEMBIDGE :

La ville de Membidge fournit un excellent exemple de la «résurrection» de la vie urbaine dans un site déterminé, favorisé par le voisinage d'une riche zone d'irrigation, rappelant celle de Bab, mais sillonnée d'un réseau de ruisseaux et de canaux souterrains beaucoup plus dense.

Les avantages de sa situation ne sont pas moindres; elle est en relations aisées avec les postes de transbordement de l'Euphrate comme elle l'est entre Alep et l'Anatolie. De pareils avantages firent évidemment de Membidge un remarquable marché et par conséquent, un lieu fortifié destiné à se défendre sur un chemin traditionnel d'invasions menant de l'Asie Mineure et de la Mésopotamie vers Alep et Antioche.

Ville hittite, puis araméenne, elle fut connue d'abord sous le nom de Mabbog. Sous l'occupation assyrienne le roi Salmanasar changea vainement le nom de Mabbigu en celui de Lita-Ashour. Elle fut la ville sainte et la capitale religieuse des Araméens et comporta le temple du dieu des tempêtes Hadad et la déesse des eaux Atrakatis. Grâce à sa prestigieuse fonction religieuse, à côté de son rôle commercial, son nom se transforma, provisoirement, de Mambyce en Hiérapolis « ville du soleil ».

Les remparts byzantins dont les traces sont encore visibles, témoignent aussi de son passé comme place forte, plusieurs fois échangée entre la Perse et Byzance. Mais en dépit de ses nombreuses péripéties, son âge d'or se situa aux époques hellénistique et romaine(1).

Après la conquête arabe, elle reprit son ancien rôle de point de départ de troupes « thaghr » pendant le long duel qui mit aux prises l'Islam et la chrétienté et dont la région d'Alep tira les plus terribles conséquences.

Le calife abbasside El Mamoum y passa lorsqu'il attaqua les Byzantins en 830. Ceux-ci s'emparèrent de la ville en 932 et capturèrent son prince le fameux Séif el Daula. Une deuxième fois, en 1070, ils la mirent à sac après avoir massacré tous ses habitants. Le prince d'Antioche Tancrède marcha sur Membidge en 1111 et la prit; mais dix ans plus tard le roi d'Alep Balak y captura le roi Josselin d'Edesse.

Les nomades tecomans saccagèrent la ville en massacrant

(1) 77. R. Dussaud, p. 474.

ses habitants en 1241. Ce coup tua définitivement la sériciculture qui constituait une de ses meilleures ressources(1). La peste de 1348 décima sa population.

Pendant plus de cinq siècles, Membidge a été pratiquement abandonnée. Au début du XIXe siècle on y signale la présence de « quelques misérables Kurdes de la tribu Barazi. Ils ont quelques moutons broutant sur les remparts couverts d'herbe de l'ancienne cité (Hiérapolis) et leurs tentes délabrées., sont éparpillées au milieu des ruines de temples et de mosquées. Ces ruines montrent ce qu'était la contrée sous les Grecs et sous les Sarrazins; les tentes ce qu'elle est devenue sous les Turcs »(2).

C'est seulement en 1878 que Membidge a commencé à se remettre peu à peu de ses dures épreuves sous l'impulsion de ses nouveaux habitants circassiens ; les Tcherkesses. Le sultan Abdul Hamid II reconstruisit la mosquée en plus d'une école destinée aux enfants de ses malheureux réfugiés.

La pauvreté de ses environs en pierre de taille amena ses habitants à exploiter les ruines puis les remparts desquels ne restent aujourd'hui que des traces insignifiantes. Le gouvernement concéda un bon nombre de villages abandonnés à ces colons qui les firent travailler par les nouveaux sédentaires turcomans, Kurdes et Arabes.

(1) Un poète arabe y passa en 1344, disait quand il l'a trouvé en ruines: «Les habitants de vette ville ont imité les vers à soie puisqu'ils prirent les tombeaux pour maisons». Sur la sériciculture Aboulféda (1273-1331) dit dans sa géographie que «la ville possède beaucoup de canaux et des vergers et que l'arbre qui y est le plus répandu est le mûrier à soie».

(2) 142. V. Müller, p. 127.

En 1890 Membidge devint une petite bourgade de 1500 habitants, tous circassiens et compta 267 maisons, 15 boutiques, 1 khan et 1 four(1).

La mentalité guerrière et chevaleresque des Tcherkesses les condamne à mépriser les travaux manuels et vivre sur les revenus que leur fournissent leurs terres ainsi que sur ceux de leurs services dans les différentes administrations et dans l'armée.

Cette situation favorisa l'implantation progressive d'autres éléments de population, d'origines diverses qui s'adonnèrent au commerce, à l'industrie artisanale et à l'agriculture. A la veille de la première guerre mondiale les Tcherkesses ont été « noyés » par le nombre des nouveaux résidents, plus nombreux.

Le véritable essor de la ville commença à partir de 1924, date des premiers travaux pour la mise en valeur des anciens canaux souterrains et l'expansion des cultures irriguées grâce aux nouveaux jardiniers, originaires de Bab, qui constituaient le gros des émigrés.

Le fonctionnarisme qui sévit parmi les Tcherkesses les a amené à se désintéresser de leurs terres qui passent, pour la plupart, aux mains des autres. Presque le tiers de leur effectif a déjà quitté définitivement la bourgade pour Alep et Damas.

En revanche l'agglomération continue à se peupler de ruraux des environs, d'Alepins et de Babiotes qui représentent l'élément le plus actif de sa population. Quant aux arméniens,

(1) 73. V. Cuinet, p. 220.

peu nombreux, ils excellent dans les travaux de mécanique et contrôlent les entreprises de transport automobile.

Selon les dernières estimations (1956) on avance le chiffre de 10.000 comme effectif de sa population.

Toutefois, en dépit son extension rapide (fig 112) la

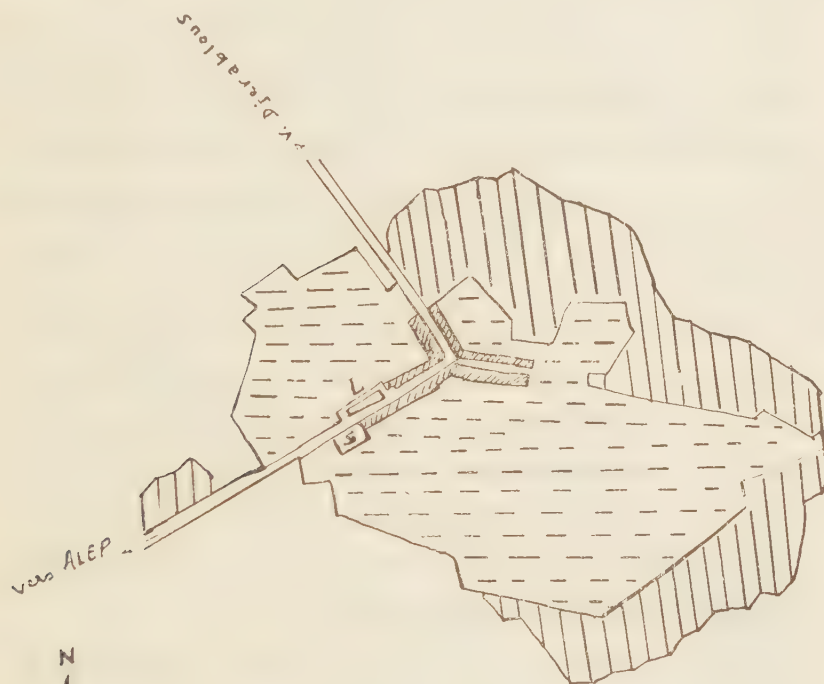


Fig. 112.

Croquis de Membidje

Echelle 1/12.500

hachure fine; le Souk

la ville en 1942

Extension de 1942 à 1955

L : Lycée

S : Sérail

ville est loin de combler les terrains encore vides à l'intérieur de ses anciens remparts, témoins éloquents de son passé prestigieux. Les pierres de taille tirées de ses ruines et utilisées jusqu'ici dans les constructions s'épuisent et l'on se contente parfois d'en former les soubassements et les encadrements des baies des nouvelles maisons.

Les fonctions et les activités actuelles de Membidge ne sont pas identiques à celles que nous rapporte son histoire et qui faisaient, sans doute, l'essentiel de sa prospérité. Elle n'est plus la ville religieuse de l'Antiquité ni la place forte du Moyen Age sur le limes de *thoghour*, face à Byzance. Quant à la sériciculture elle n'en a gardé aucun souvenir même pas, dans les légendes populaires. Les fonctions administratives et surtout commerciales se sont, en revanche, confirmées. L'importance de l'activité commerciale est attestée par son marché de bestiaux, bazar, qui dure trois jours consécutifs, durée exceptionnelle dans toute la Syrie : le dimanche pour les équidés, le lundi pour le petit bétail, et le mardi pour les bovidés et chameaux.

Après avoir été le centre de production et de collectage régional du chanvre, elle a remplacé celui-ci par le coton depuis la fin de la seconde guerre. Le rayonnement de ses souks dépasse largement son territoire ; Membidge est la légitime héritière de Djerablous en pleine décadence et tend de plus en plus à dominer le commerce de la partie limitrophe de la Djeziréh.

DJERABLOUS :

De modeste village blotti au voisinage des ruines

hittites de Karkemich (Europos), Djerablous s'est haussée, soudainement en 1911, au rang de bourg à la faveur de la construction, à sa proximité immédiate, d'une gare de chemin de fer sur la ligne du Brgdad Bahn. Etablie sur une terrasse sèche dominant le Zor de l'Euphrate, il lui manque le charme du cadre vert et pittoresque de la plupart de nos bourgs malgré l'alignement rectiligne et impeccable de ses rues bordées de belles constructions en catcaire. Elle donne plutôt l'impression d'une ville moderne surgissant de ses environs dénudés dont la présence de quelques vignobles n'arrive à tempérer l'austérité. (Pl: Llv) et fig 113).

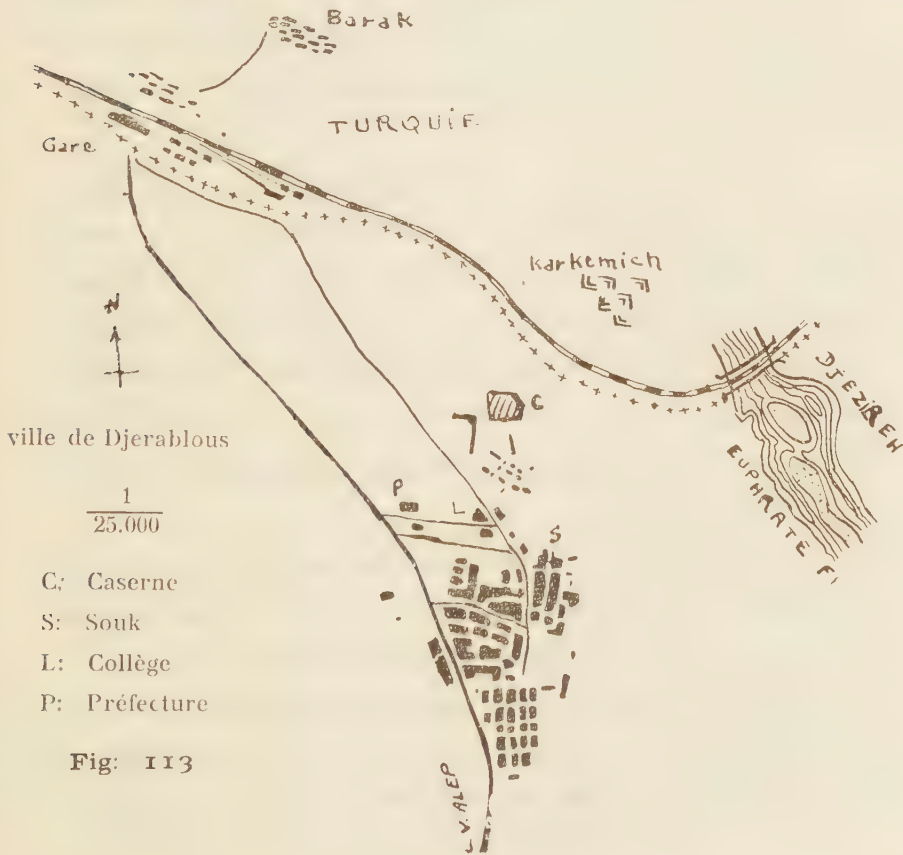


Fig: 113

C'est seulement à partir de 1918 que Djerablous fut appelée à jouer un rôle administratif et militaire très important, activités nouvelles provoquées par l'effondrement de l'empire ottoman.

Les opérations militaires entreprises par les troupes françaises aux prises avec les Turcs en Cilicie, ont nécessité pendant assez longtemps le stationnement d'une forte garnison, ce qui faisait prospérer le commerce local et entretenait une vive animation dans son souk.

Après le traité de Lausanne (1923), le rôle administratif de la ville se précisa, Djerablous devint ville frontière et chef—lieu d'un vaste caza s'étendant, à cheval, en Chamiéh et en Djeziréh.

Peuplée d'abord par les ruraux des environs, sa population s'est considérablement accrue par des immigrés venus de loin ; Alepins, Babiotes et, en particulier, réfugiés arméniens. Depuis 1924, son activité commerciale se développa rapidement et devint, grâce à l'encouragement des autorités frontalières, le lieu préféré des échanges des produits des deux pays et le principal fournisseur de bétail de boucherie à l'abattoir d'Alep.

Son marché, très achalandé, jouissait d'un fort attrait sur les Turcs du voisinage et on comptait l'entrée de plus de 300 Turcs acheteurs et commerçants, par jour.

Malheureusement cette prospérité fondée essentiellement sur la fonction administrative et le commerce frontalier a été très fragile : déjà en 1938, son territoire de Djeziréh en fut détaché administrativement.

En outre, son commerce a été totalement paralysé pendant la dernière guerre et la contrebande, dangereuse et restreinte, qui remplaçait les échanges légaux, n'était jamais suffisante pour ranimer le marché local.

Par surcroît à la fin de la seconde guerre, Djerablous a été abandonnée par sa garnison dont la présence était liée au système du mandat.

Le dépeuplement de la ville a été la conséquence logique, l'effectif de sa population tomba de 8792 (dont 3129 arméniens et 68 juifs) en 1940 à 4120 en 1956 (dont 500 arméniens et une seule famille juive).

Trop excentrique par rapport à sa propre région, Djerablous fut également détrôné de son rôle de centre régional au profit de Membidge.

Tous ces facteurs ont contribué à faire cette ville un centre qui végète et qui arrive à peine à jouer le rôle de bourgade-marché, d'intérêt local, malgré le zèle de ses sous-préfets qui cherchent vainement à le ranimer en y créant un bazar.

Les autres agglomérations :

Les autres centres de la steppe ne sont, en effet que de gros centres agricoles en dépit de l'importance numérique de leur contenu humain. Elles sont les filles de leurs propres terroirs, d'ailleurs très riches.

Sfiré utilise le site de tell d'une bourgade hittito-assyrienne du XVe siècle av.J.C. qui s'appelait Spiri. Dernier village de la Maamoura vers l'est en 1860, elle avait 4000 habitants en 1930 et 14.000 en 1956.

Son activité de base était d'assurer à Alep une bonne partie de son approvisionnement en légumes, tomates et aubergines en particulier, mais le coton a profondément transformé son économie.

Khane Cheikhoûne : située sur la route nationale Alep-Damas, un peu au nord de Hama, cette bourgade se développe au pied d'un tel connu sous le nom de Ashanie qui, d'après les remarquables travaux du Comte Mesnil de Buisson 1930 remonterait au XXe siècle avant J.C.

A part quelques boutiques que l'on rencontre au bord de la route appartenant à des mercantis désireux de vivre aux dépens des voyageurs, rien ne la distingue des milliers d'autres villages anonymes et semblables.

De 3.000 habitants en 1930, le nombre de sa population s'est augmenté de 5.000 personnes après 25 ans par accroissement naturel.

Abou Dohour : comme Djérablous, ce centre doit son existence à la gare du même nom sur la ligne de D.H.P.(1) La partie ancienne de cette bourgade est encore occupée par les paysans sédentaires de la tribu **Hadidiyyine**.

La partie moderne, centre de gravité, abrite de nouveaux émigrés venant de Maara el Noman, d'Idlib et d'Alep; artisans et commerçants détaillants.

Son bazar rappelle ceux du Plateau Occidental puisqu'il comporte une partie réservée aux denrées les plus diverses en plus d'un marché de bétail.

Plus favorisée par l'irrigation, c'est le principal fournisseur de légumes maraichers d'Idlib et de ses environs.

(1) Damas, Hama et Prolongements

TROISIEME PARTIE

CONCLUSION GENERALE

CHAPITRE XI

SITUATION GENERALE DE LA CAMPAGNE

Nous avons eu, maintes fois, l'occasion de remarquer combien sont nombreux les facteurs naturels, historiques, économiques et humains qui ne travaillent jamais à l'avantage du paysan et le maintiennent dans un état de dépendance sinon d'infériorité vis-à-vis du citadin.

Sous « ce climat frontière du désert », les récoltes déficitaires qui reviennent périodiquement, notamment dans la steppe où prédomine la culture céréalière, très vulnérable, confinent, très souvent, le cultivateur au seuil de la détresse et le livrent, proie facile, au créancier-usurier de la ville voisine.

En outre la confusion et l'incertitude du régime foncier, due en grande partie à la structure communautaire,

la parcimonie avec laquelle on accorde des prêts à la masse paysanne qui perpétue des techniques archaïques, la rareté des réalisations en matière d'hydraulique agricole, enfin la sous-alimentation évidente, surtout qualitative, dont souffre la masse rurale ne sont pas des faits qui militent en faveur de l'émancipation matérielle et sociale de la classe paysanne.

Il serait, cependant, injuste de présenter, toujours, notre paysan entouré d'une auréole de martyr. Ignorant et

imprévoyant, il s'endette souvent pour se procurer des objets de luxe, pour payer les dommages d'un meurtre, *dillé*, pour soutenir enfin une chicane stérile devant les tribunaux etc..

La conséquence logique de ces diverses causes est le contraste frappant, le fossé profond qui existe entre la ville et la campagne, fossé qui se traduit par une « scission » brutale » que l'on ressent dès qu'on franchit le dernier quartier de la ville.

Cette opposition a servi, très souvent, de base et de point de départ à des opinions dont l'exgération simpliste a conduit à se forger des jugements dont la véracité est manifestement discutable et selon lesquels il n'y a « point de commune mesure » entre le citadin et le fellah. La différence se manifeste « presque avec la rigueur d'une loi de caste »(1). L'assertion fut tellement poussée qu'elle conduisit à la conclusion inévitable qu'une différence ethnique devait exister entre le monde rural et le monde citadin: «jamais un fellah ne deviendra un citadin ».

Les différents aspects des rapports d'Alep en de sa région :

Le paysan soumis à l'oppression héréditaire du soldat, du nomade, de l'agent du fise et à l'exploitation du citadin avait perdu depuis fort longtemps toute initiative et toute désir d'amélioration concernant ses méthodes culturales ou sa technique, particulièrement lorsqu'il avait perdu la

(1) 163. J. Weulersse, p. 244.

propriété de son champ.

Il est habitué à gratter superficiellement sa terre, à la semer et à attendre, placidement, la récolte. Aucun souci ne peut provoquer son activité et l'on entend bien des fois ce proverbe caractéristique, que si les sauterelles, après avoir ravagé ses récoltes, venaient le « bouffer » tout vivant, il ne se résignerait à bouger que sous la pression de la force.

On conçoit facilement que, dans ces conditions, la productivité du travail soit très basse; 5 à 6 fois moindre en comparaison avec des pays européens. En calculant celle-ci en unités internationales ayant chacune la valeur d'une dollar on obtient : Egypte 90, Syrie 98, Hollande 579 et 661 aux Etats-Unis(1).

Cette stagnation, se manifestant par l'inefficacité de de l'effort humain a été éloquemment décrite par le Docteur Keen : « le paysan est emprisonné entre les murs de son système agricole. Année après année, le nombre des paysans augmente et les murs restent »(2).

a : Cette économie agricole rudimentaire et pauvre éprouve évidemment les plus grandes difficultés pour financer par ses propres moyens sa modernisation à cause du *manque d'établissements* destinés à fournir des crédits d'investissements. En effet l'amélioration agricole, a été, de même que dans la plupart des pays capitalistes, l'œuvre des gros

(1) Alfred Bonne : *States and Economics in the Middle East*, London, 1947, cité par 104. R. Boghossian p. 164.

(2) Dr Keen : *The agricultural development of the middle East*. London, 1946.

propriétaires, notables, ou bourgeois parvenus grâce à l'essor industriel de la veille de la deuxième guerre mondiale.

Le capital essentiellement foncier de ceux-ci ayant été déprécié progressivement par une exploitation archaïque et par la fragmentation successorale, ils ont voulu augmenter le rendement de leurs terres en introduisant les machines agricoles et d'irrigation, exemple concret d'un développement économique original en relation directe avec l'initiative de l'aristocratie et l'ascension sociale de la bourgeoisie citadine.

C'est ainsi que s'est produite la belle œuvre de mise en valeur des terres vierges de la mraige steppique et de celles conquises tout récemment par la culture colonnière.

La mise à la disposition de la classe paysanne indépendante d'une technique agricole perfectionnée a abouti à la transformation profonde et à l'enrichissement sensible du monde rurale.

Il convient de noter cependant que l'amélioration relative des conditions de la vie paysanne se traduit, réciproquement, par un esprit d'initiative sur le plan économique bien que le conservatisme social ne s'atténue que lentement. Toutefois, cette amélioration sociale ne suit pas parallèlement l'essor démographique. « L'accroissement continu de la population, disait Vidal de la Blache, faisant à la longue craquer les anciens cadres. Il fallait que la propriété rurales s'ouvrit à un plus grand nombre de participants ».

Cette cause aurait abouti, sans le moindre doute, à la promulgation de la « loi de réforme agraire », plus d'une

fois rejetée auparavant par l'Assemblée Nationale de Syrie, le 27-9-1958, stipulant la limitation du maximum de la propriété à 80 hectares dans les plantations ou les terres irriguées.

b: La conséquence de l'absence totale de coopératives ou d'usines de conserves susceptibles d'écouler les produits agricoles au meilleur prix est la *mauvaise organisation de la vente* et, en particulier, la multiplicité des intermédiaires qui n'agissent nullement au profit du paysan.

Dans la majorité des cas la vente s'effectue par le dépositaire, *khanji*, qui, en tant qu'usurier habile exerce une action néfaste sur le grand propriétaire et le paysan, simultanément, et se réserve des prélèvements pouvant atteindre le dixième des prix. En fait un faisceau de conditions contraint le cultivateur à effectuer la vente de ses produits par l'intermédiaire du *khanji*, l'entrepôtitaire presque inévitable.

La fonction d'Alep en tant que marché et centre de collectage important due à sa situation au cœur d'une vaste région agricole provoque, lors de l'arrivée massive de céréales, de l'huile d'olive, de la laine, de beurre, des légumineuses et de coton, la chute de cours en l'espace d'une ou deux semaines.

Dans de telles circonstances, à part ceux qui sont à court d'argent ou ceux qui sont pressés sous le poids des dettes, tous les cultivateurs ou les grands éleveurs ont intérêt à remettre la vente à un moment plus opportun même à quelque mois.

Mais le *konak* du grand propriétaire comme la maison du paysan moyen ne comporte, en général, pas de locaux susceptibles de stocker d'importantes quantités de récoltes ou d'autres produits dans des conditions convenables à l'abri des rongeurs ou des insectes nuisibles.

En outre, l'insécurité quasi permanente d'autrefois et l'état précaire du réseau routier ont favorisé, depuis fort longtemps, chez le cultivateur l'habitude de confier sa récolte à l'entrepoteur alepin qui dispose de vastes locaux spécialisés dans son *khan* et qui est capable de suivre de près les variations de cours (1).

Ce dernier conserve pour chaque lot son individualité et n'exige un droit sur le dépôt, quelle que soit sa durée, que lors de la vente.

Néanmoins le *khanji* est, le plus souvent, un capitaliste qui avance de l'argent ou des semences au cultivateur et, de ce fait, ajoute au coût de dépôt les bénéfices tirés de l'usure. Il en résulte qu'il arrive à lier sa clientèle à son établissement grâce aux dettes pour une longue durée.

Le *khanjî*, grossiste par définition, est le fournisseur habituel aux détaillants et aux exportateurs mais rarement aux consommateurs.

Le paysan est mieux encore dépouillé lorsqu'il a vendu, pour obtenir une avance, sa récolte sur pied. En effet, il est très courant de voir le paysan, en quête d'argent, proposer

(1) Le *khan* se compose d'une vaste cour entourée de halls à arcades destinés à recevoir toutes sortes de récoltes. Tous les *khans* spécialisés dans le négoce des denrées agricoles se trouvent dans les quartiers extra-muros notamment à l'est de la ville d'Alep.

la vente de ses récoltes prochaines; huiles d'olive ou coton, à un prix ne dépassant pas 50% du cours effectif. La situation devient extrêmement dramatique quand la récolte ne s'avère pas égale à la quantité prévue dans le contrat. Le paysan en est alors quitte pour acheter le complément deux fois plus cher, et ainsi satisfaire son créancier.

Chez le fellah céréaliier l'organisation n'est point meilleure. Celui-ci, une fois la récolte faite, doit s'en débarrasser le plus tôt possible parce qu'il est pressé par des besoins très urgents qui le conduisent parfois à vendre presque la totalité de ses produit. C'est ainsi qu'il tombe, quelques mois plus tard, sous la griffe de l'usurier pour se procurer les semences de l'année à venir et pour assurer ses propres provisions.

Malheureusement, chez beaucoup d'agriculteurs les gros bénéfices réalisés par la culture de coton, pendant plusieurs années, ont été souvent dépensés en vaines distractions et en luxueuses voitures au lieu d'être réinvestis dans des entreprises productives.

Enfin, il ne saurait être question de traiter ici le problème du débouché des produits agricoles de la région qui se pose à l'échelle nationale. Néanmoins il n'est pas inutile de rappeler qu'après avoir été un pays exportateur de denrées alimentaires, la Syrie du Nord se contente aujourd'hui de répondre aux demandes, de plus en plus pressantes de son marché intérieur jusqu'à réduire, à peu de chose, ses expéditions extérieures. Naturellement, le coton est le seul produit qui laisse un excédent énorme que n'absorbe pas les usines d'Alep.

c: Le dernier aspect qui constitue un véritable fléau revageant la campagne est *l'usure*. En effet, dans chaque bourgade existe plusieurs individus qui s'adonnent à la pratique de l'usure. Les taux sont généralement excessifs variant de 5 à 8% par mois. Parfois le grand propriétaire, même, au lieu d'exploiter ses crédits obtenus de la Banque Agricole dans sa propriété, trouve plus lucratif de les avancer à ses propres métayers à des taux exorbitants, réalisant d'une manière cynique un double profit au détriment de ses misérables fellahs.

L'usure prend une tournure dramatique en Kurd Dagh; les agha de la montagne, paresseux et orgueilleux, s'obstinent à mener un train de vie en disproportion patente avec leurs revenus et ont, pour la plupart, la passion des armes de guerre, de la vendetta, de l'alcool et des jeux de hasard. De ce fait ils sont économiquement dominés par trois usurier arméniens d'Alep, qui drainent le plus clair de bénéfices de l'oléiculture Kurde. Les revenus de la masse paysanne sont ainsi soumis, indirectement, à leur domination effective.

Le crédit agricole :

Jusqu'en 1887, toute institution destinée à protéger le paysan emprunteur contre l'exploitation, peu scrupuleuse, de l'usurier de la ville fit défaut dans tout le pays. En abusant de la naïveté paysanne, une partie de ces prêteurs, des juifs, a réussi à réaliser sur le dos de la masse rurale des profits excessifs ; les autres, chrétiens et musulmans, ont été amenés à déposséder leurs débiteurs et à se consti-

tuer de véritables domaines dans une période où la faim de la terre battit son plein grâce au progrès de la sédentarisation.

Dans l'intention de mettre un terme à cette situation scandaleuse qui risquant d'empoisonner la campagne et d'aboutir à sa ruine complète, le gouvernement ottoman, fonda par un *iradé* impérial de 1887, la Banque Agricole. Cet établissement dont le statut a été modifié par une loi en mars 1916 fut totalement paralysé, faute de crédits, de 1919 à 1925. Ses règlements actuels sont inspirés de la loi de 1938.

Les opérations de la Banque Agricole consistaient essentiellement, à l'origine, dans l'octroi des prêts de semences sans lesquels les fellahs ne seraient pas, parfois, en mesure d'ensemencer leurs terres.

Actuellement les emprunts accordés par le Trésor à la Banque Agricole sont affectés, en principe, aux buts suivants :

1 — A l'augmentation de son capital pour lui permettre de développer le crédit agricole.

2 — A la distribution des prêts aux agriculteurs sinistrés.

3 — A aider les agriculteurs à acheter les semences et les machines agricoles, notamment celles importées directement.

4 — A l'extension des prêts saisonniers.

Ces emprunts permettent de la sorte à la Banque Agricole de faire face à tous les besoins urgents dans le domaine du crédit agricole et de contribuer d'une manière efficace à l'amélioration du niveau de l'agriculture, à sa

protection dans la lutte contre les parasites, à l'augmentation de la production et à l'élévation du niveau de vie du paysan

La Banque Agricole est habilitée non seulement à consentir des prêts à court terme mais des prêts à long terme ou des prêts hypothécaires. Ces derniers sont fournis contre nantissement de propriété ou sur la garantie personnelle et solidaire de plusieurs débiteurs. Le montant de ces prêts s'élève à 60 % de la valeur vénale des terrains nus (selon les estimations du service du cadastre) et 40 % de celle des terrains de plantations arbustives.

Malheureusement, en cette période, où, plus que jamais l'agriculteur a besoin de crédits nécessaires aux cultures annuelles, à la modernisation des techniques agricoles, elle ne peut trouver à la banque dans les conjonctures actuelles, ce qu'elle espère et doit encore recourir, pour se procurer des capitaux nécessaires, aux services ruineux des usuriers.

En effet cet établissement, en tant qu'organe gouvernemental, souffre d'une routine compliquée et lourde décourageant le paysan moyen qui, trop souvent, n'arrive à toucher ses prêts destinés aux semences d'automne qu'en mars et après avoir dépensé presque le quart du montant en déplacements et autres frais.

Le fait que les prêts à long terme soient destinés, par priorité, aux agriculteurs dont les propriétés sont immatriculées et qui donnent des garanties sérieuses abandonne le gros de la masse paysanne à la merci des prêteurs. Seuls les notables peuvent, en plus de la faveur dont ils jouissent auprès de l'administration, remplir les conditions requises

par la banque et obtenir les sommes qu'ils désirent,

Mais à vrai dire, le montant de ces prêts demeure dérisoire au regard du nombre de la population rurale qui dépasse le demi-milllion. Le tableau suivant concernant les prêts consentis par les différentes succursales de la banque dans le mohofazat d'Alep, nous fournit une idée suffisamment significative pour se passer de longs commentaires :

Années	Prêts à long terme		prêts à court terme		Total des prêts	
	nombre de prêts	Sommes en milliers de L. S.	Nombre de prêts	Sommes en milliers de L. S.	Nombre de prêts	Sommes en milliers de L. S.
1944	239	177	795	635	1.034	812
1945	600	477	483	96	1.083	573
1946	273	188	802	353	1.075	541
1947	496	532	5.006	1.268	5.502	1.800
1948	9	37	2.913	566	2.922	703
1949	75	395	3.702	477	3.777	872
1950	1.411	1.457	—	—	1.411	1.451
1951	3.212	1.774	—	—	3.212	1.774
1952	1.236	1.140	6.988	3.369	8.224	4.509
1953	958	1.117	2.939	1.337	3.897	2.454
1954	844	554	1.868	2.123	2.712	2.677

Néanmoins grâce aux services variés qu'il a pu rendre à l'agriculture, cet établissement de crédit a contribué malgré la modestie de ses moyens, à réduire sensiblement le rôle néfaste de l'usure.

Les réalisation et les perspectives d'avenir

Pour soustraire son agriculture des influences d'un climat aussi capricieux, le paysan d'aujourd'hui, comme ses ancêtres de l'Antiquité, a trouvé dans l'irrigation la clef de la prospérité. La plupart des résultats acquis dans ce domaine ont été, jusqu'ici fragmentaires et, très souvent, à l'échelle individuelle : forages et installations de stations de pompage sous l'impulsion de la riziculture d'abord et de coton ensuite.

Bien que ces réalisations soient méritoires en ce sens qu'elles ont permis une extension considérable des zones irriguées et inondés, elles ne paraissent pas, cependant capables d'introduire une transformation profonde sur la carte du peuplement, ni de bouleverser le système ancestral d'élevage par l'extension des cultures fourragères ni enfin, de libérer, au moins une partie non négligeable de la population rurale de l'angoisse de l'attente des pluies, très souvent, avares.

Seuls le drainage et la construction de barrages exigeant de considérables investissements et une technique perfectionnée sont susceptibles de répondre aux problèmes que pose l'avenir de notre région.

La bonification du Ghab

On avait pensé, vers la fin du dernier siècle sous Abdel Hamid II et en 1926, sous le gouverneur Youssef Chakkour Pacha, devoir ouvrir à la culture d'immenses de marais du Ghab, riches en humus, couvrant une superficie de 40.000 hectares, stérilisée par les eaux mal drainées.

Une sérieuse tentative de réalisation a été entreprise sous le Mandat Français, entre 1934/36, dans l'intention d'y installer les réfugiés assyriens à la suite de l'échec de leur rébellion contre le gouvernement irakien. La S.D.N s'engagea à participer aux dépenses et des travaux préliminaires furent exécutés avant de cesser soudainement lorsque le pays faillit recouvrer son indépendance(1).

(1) Voir 157 bis et 158 J. Weulersse, p. 71 et 204.

Enfin, la chambre des députés a approuvé le 14.1.1951 un projet de loi demandant la création d'une direction autonome chargée de l'exécution du projet du Ghab.

Cette entreprise a pour but d'assécher les marais, de les transformer en terrains agricoles, d'aménager l'irrigation, de bâtir des villages modèles et de produire l'énergie électrique aux moyens de chutes d'eau. On envisage la possibilité d'installer environ 60.000 personnes dans les terres ainsi gagnées.

Les experts du Ministère de l'Agriculture estiment possible d'y procéder à deux cultures annuelles; l'une estivale l'autre hivernale. Selon le projet, les terres récupérées seront morcelées en parcelles de 15 hectares et cédées aux familles de paysans pauvres. Les deux tiers de chaque lot seront utilisés pour la culture, l'autre tiers devant servir à l'édification de bâtiments pour le logement des paysans, des bêtes et pâturages.

Les études préliminaires ont été confiées au bureau d'étude hollandais NEDECO. Dès 1954 on a commencé à mettre à exécution la première partie de cette entreprise et un travail énorme a été mené à bien grâce aux moyens de la technique moderne.

Le percement du barrage basaltique de Karkour, qui a permis l'évacuation normale des eaux de l'Oronte proprement dit, a été achevé en mai-juin 1956 par l'entreprise yougoslave Trudbénik. Le canal principal, long de 59 kms et capable d'évacuer un débit maximum de 275 m³/s, longeant la montagne Alaouite, et destiné à remplacer le cours initial de l'Oronte qui sera nivelé, a été exécuté par la firme

allemande Kunz. Un canal oriental, long de 52 kms, côtoyant le pied du Djebel Zawyé, et destiné à drainer les eaux des sources bordières, a été entrepris par une société italienne Mazzacurati qui l'a achevé en octobre 1957. Enfin un troisième canal serait construit à partir du barrage d'Acharné. Il serait long de 84 kms et servirait à irriguer les terres situées entre les deux canaux précédents.

La longueur totale du réseau d'irrigation et du drainage du Ghab serait de 240 kms de développement.

Afin de compenser les traditionnelles pêcheries, deux bassins seront consacrés à la pisciculture à proximité de la bourgade de Kalaat Moudik (Apamée). Le premier aura une superficie de 475 ha et le second de 250 ha susceptibles de produire 4500 quintaux par an.

Dans le cadre du projet du Ghab une série de barages-réservoirs sera aménagée. Elle sera destinée à étendre le périmètre irrigué et à la production de l'énergie électrique :

Lieu du barrage	Longueur	hauteur	débit en M3/s	Energie en KW	capacité m3
Acharné	195	40	4.7	1.000	68.000.000
Djisir el Chogour	—	29	20	4.300	—
Hammam Cheikh Issa	—	16	22	3.300	—
Derkouch	—	25	22	4.000	—

Voici un tableau indiquant les superficies consacrées aux différentes cultures et leurs productions approximatives dans le bassin du Ghab.

<u>Produit</u>	<u>Hectares</u>	<u>Production en tonnes</u>
coton	9.025	10.445
betterave	9.025	252.400
Pommes de terre	3.225	43.500
blé	9.025	15.560
Orge	9.025	16.230
sorgho	9.025	16.195
Maïs	7.250	11.960
Fourrage	18.050	33.325
Fève	1.775	1.775
Haricot	5.400	5.220
Fruits divers	995	2.985
Légumes	1.310	13.335
Produits maraîchers	1.310	4.485
Laitage	4.635 vaches	10.055
Viande	—	305
Bois	—	1.475
Poisson	725	450
Total		439.700

L'assèchement du fossé du Roudj :

Le fossé du Roudj, jadis marécageux et malsain a été drainé par une entreprise française en 1955. L'assèchement des marais s'est effectué par l'installation d'un tunnel, long de 4500 m à travers le Djebel wastani, qui détournait les eaux sur la vallée de l'Oronte. Il permettrait d'utiliser ces eaux en aménageant des chutes d'eau, d'une hauteur de 115 m, pouvant produire une énergie électrique de 2500 Kw en dehors de la saison d'irrigation et d'installer un réseau de canalisation pour l'irrigation de la région asséchée et les terrains voisins dont la superficie est de 40.000 donems environ.

L'aménagement de l'Afrine :

Premier responsable des marais de l'Amouk, l'Afrine est, en effet, une rivière internationale dont les bassins supérieur et inférieur sont en territoire turc. La section syrienne de ce cours d'eau est, pourtant, celle qui se prête le mieux à un aménagement susceptible d'augmenter son périmètre irrigué d'une étendue de 15.000 hectares.

En effet, son débit moyen de 8 m³/s qui peut monter jusqu'à 400 M³/s lors des crues permet d'établir deux barrages de retenue capables de stocker un volume d'eau précieux s'élevant à 100 millions de m³.

Le premier ouvrage, haut de 39m. peut être établi à Midanki, le second, haut de 32 m, à Bassouta, plus en aval.

L'aménagement du Koueik :

Réduit à un simple torrent par le détournement de la totalité de ses eaux d'étiage par les Turcs, le koueik s'avère, néanmoins, un cours d'eau encore capable de contribuer de façon estimable à l'irrigation des jardins d'Alep et de rendre l'inondation des terres de son bassin inférieur; le Matekh, aujourd'hui bonifiées, plus efficace,

Cet aménagement consiste à construire un barrage-réservoir, à Moudik, à 30 kms en amont d'Alep, capable de retenir un volume d'eau de 18 millions de m³ environ, utilisables pendant la saison chaude.

Mais tous ces projets demeurent relativement fort modestes en face de celui de l'Euphrate sur lequel le pays fonde les plus larges espoirs pour l'avenir.

L'aménagement de l'Euphrate :

Il ne saurait être question d'envisager ici, l'ensemble du plan d'aménagement du bassin de l'Euphrate dans le cadre régional de notre étude.

L'Euphrate appartient à ces bassins fluviaux qui empiètent sur le territoire de plusieurs états, lesquels doivent agir de concert puisque l'intérêt général et particulier commande d'aménager des ressources hydrauliques globales.

Le besoin d'une telle coopération se fait d'ores et déjà sentir impérieusement en ce qui concerne ce fleuve. Sans parler d'une utilisation probable des eaux de ce fleuve en Turquie, l'irrigation intégrale de la section syrienne de la plaine euphratésienne ne pourrait s'effectuer sans léser les droits légitimes de l'Irak.

Pour remédier, partiellement, à cet inconvénient, un barrage-réservoir est projeté sur le fleuve à Quenchlet Youssef Pacha, en vue de régulariser les débits et de produire une énergie de 100.000 Kw.

Grâce à un ouvrage de 30 m de hauteur, le volume de retenue atteindrait deux milliards de m³ et aurait l'avantage de porter les débits d'étiage du fleuve de 200 m³/s à 450 m³/s, d'où la possibilité de doubler la superficie des terres irrigables par ces eaux et de satisfaire à la fois les besoins de la Syrie et de l'Irak.

Par ailleurs, l'équipement de la chute au pied du barrage permettrait d'installer une puissance hydro-électrique considérable fournissant, en moyenne, 500 millions de

Kwh. Cette énergie serait, en partie, utilisée pour alimenter les stations de pompage échelonnées dans la vallée du fleuve, en Syrie, pour l'irrigation d'une superficie de 250.000 hectares et couvrirait les besoins industriels de la région d'Alep.

Ce projet semble être en bonne voie de réalisation(1). C'est le seul remède au surpeuplement sérieux de la campagne nord-syrienne.

Le standard de vie et l'alimentation

Quand il s'agit d'une «pauvreté qui n'a pas d'exemple en Europe, puisque l'eau pure même y est un luxe» (2), il ne peut être question de niveau de vie au sens européen du terme. C'est la simple existence qui est la mesure de la vie.

En dehors des bourgs et d'une trentaine de villages appartenant aux gros propriétaires, l'électricité est pratiquement inconnue dans les maisons paysannes. Quant à l'eau courante il vaut mieux ne pas en parler à la campagne.

Néanmoins l'élévation sensible du niveau de vie entraîne, de plus en plus, l'emploi du réchaud du type «primus», le poêle à mazout ou à bois pour le chauffage. Quant aux distractions d'ailleurs fort limitées, elles ne tardent pas non plus à se mettre au goût du jour grâce à la pénétration progressive du poste radio à pile sèche. Le temps

(1) L'accord soviéto-syrien de 1957 stipula une aide technique et matérielle de la part de l'U.R.S.S. afin de réaliser ce projet.

(2) Doreen Warriner. *Land and povrety in the Middle East* Rii A 1948, cité par 104. R. Boghossian, p. 75.

n'est plus aux veillées tardives dans la «*ouda*» ou le «*manzoul*» du moukhtar.

Mais en dépit de la modicité de leurs revenus ainsi que de leur système alimentaire, le tabac occasionne des dépenses non négligeables qui grèvent les budget de 35% environ de nos paysans.

L'habillement en laine, constitué, autrefois, uniquement de l'abayé, manteau ample semblable au bournous confectionné par les tisserands d'Alep, est assuré de plus en plus, par les vieux vêtements importés massivement des Etats-Unis et que vendent les fripiers de la ville.

Les autres costumes indigènes sont faits, généralement, en cotonnades; la *gaciré*, du paysan de la steppe est une robe teinte avec l'écorce de grenade et constitue la vêtement de travail. Quant à la *sayé*, robe aux vives rayures en soie, serrée à la taille par une large ceinture, elle représente l'habit d'apparat.

Sur le plateau occidental le paysan endosse une veste sur une courte robe dont les extrémités inférieures sont enfouies dans de larges pantalons bouffants noirs, le *cheroual*.

Sur la tête, un mouchoir plié en triangle, le *keffîé*, est retenu par une double corde épaisse de poils de chèvre angora, l'*aghal*.

La jeunesse instruite abandonne, sans transition sensible, les vieux costumes du pays et s'habille à l'européenne avec une correction digne des plus selects dandys,

Toutefois, toutes ces dépenses, aussi variées soient-elles sont, relativement peu de chose en face de celles de l'alimentation.

L'alimentation:

Bien qu'elle absorbe le plus clair des revenus des paysans, l'alimentation atteste par sa monotonie et sa médiocrité la pauvreté dans laquelle vit la plus grande partie de la masse rurale. La sous-alimentation, fréquente à la campagne, est, tant au point de vue quantitatif que qualitatif, responsable, en grande partie, de la faible capacité d'effort suivi, de la veulerie et du gachis qui caractérisent parfois le travail du fellah.

Certes, son sort demeure enviable en regard de celui de son homologue de l'Extrême-Orient et de celui d'Afrique Noire. Mais la question ne peut être tranchée d'une façon comparative sans tenir compte des besoins fondamentaux de l'organisme humain. Le gros des calories est fourni par les glucides: les céréales, dont la pauvreté de quelques-unes, notamment de l'orge et du sorgho, est parfois responsable de l'obésité qui contraste chez ces mal alimentés.

En effet, le paysan, pressé parfois par des nécessités urgentes préfère vendre son blé pour manger des mélanges de céréales de qualité inférieure ou se trouve, très souvent, obligé d'en consommer car sa réserve de blé d'avère insuffisant à la suite d'une mauvaise récolte.

Sur l'Euphrate et dans le Ghab, jusqu'à la fin de la dernière guerre, une grande partie des paysans était au régime de *tarmous* ou *djelf* de sorgho ou de maïs. Les galettes cuites dans la cendre tenaient un grande place dans l'alimentation humaine avant que le progrès du bien-être ne remplace, de plus en plus, ces succédanés par le blé.

Le pain, nourriture de fond est consommé excessive-

ment; 1 kg 500, voire deux kilos, par jour en moyenne par tête. La confection du pain destiné à la consommation familiale est une des rudes corvées de la femme. Il convient de noter les différentes méthodes de sa préparation.

Le pain levé est presque inconnu en dehors des pays du Plateau Occidental. La cuisson se fait dans un four aménagé dans un coin de la cour. Haut de 1 m environ, il est garni à l'intérieur d'une sorte de poterie sur laquelle on colle les crêpes et qui assure la propreté des galettes.

Le chauffage du four se fait avec le combustible qui tombe sous la main; crottins, chardons, branchages etc...

Dans la steppe, le pain est préparé sans levure sur une calotte de tôle renversée et soutenue par les trois pierres du foyer. Cependant on y distingue le pain turcoman et le pain débouin. Le premier, préalablement aminci par un rouleau en bois, est, de loin, le meilleur.

Le plat de résistance du menu quotidien est représenté par la *friké* et en particulier, le *bourghoul*. La première est préparée à partir des épis de blé, vert et à peine mûrs, que l'on grille sur le feu. Après le frottage des épis noircis sur un crible renversé, on sèche et on concasse les grains ainsi obtenue. Le *bourghoul* est obtenu à partir du blé, ébouillanté, décortiqué sous des meules de basalte spéciales et, enfin, concassé. Les mets sont obtenus en ajoutant un peu de beurre fondu ou de l'huile bien chauffée à ces grains bouillis au préalable.

L'alimentation carnée n'entre que pour une part top faible dans le système alimentaire de notre paysan. Il s'agit en réalité, d'un luxe que peuvent se permettre seulement

les paysans aisés.

Le paysan moyen a l'occasion, deux fois par an, de manger de la viande; c'est-à-dire lors des deux fêtes. Exceptionnellement on en consomme aussi, à l'occasion d'un cérémonie de noce, à l'occasion d'un repas offert à des hôtes à quelque festin en l'honneur d'un visiteur de marque ou enfin quand on égorge un animal près de mourir. Néanmoins chez les paysans du Plateau Occidental, on consomme de la viande, au mions, deux fois par mois.

Les volailles de la basse-cour constituent « le troupeau privé de la femme » qui en vend le croit et les oeufs au marchand ambulant pour se procurer quelques effets nécessaires à la maisonnée.

Néanmoins le manque de matières grasses et plus encore de protéines provenant de la viande est compensé, dans une certaine mesure, par celles du laitage et par les lipides d'origine variée.

Pendant trois mois par an, le paysan consomme des quantités énormes de laitage. Le lait caillé, *khàter*, et le petit lait sont, non seulement des aliments, mais aussi des boissons saines et rafraichissantes.

Les légumes secs; pois chiches, haricots, fèves et doliques tiennent une place très large dans les repas d'hiver et contribuent à donner à l'organisme du paysan les protéines nécessaires et même quelques matières grasses.

En outre, l'huile de coton, trois fois moins chère que celle d'olive, jouit d'une importance accrue dans la cuisine paysanne.

La nourriture est, en grande partie, végétarienne mais elle peut se diversifier, selon les endroits, par suite de la variété très grande des produits des champs et des potagers.

La cueillette fournit, d'abord, une gamme variée de plantes sauvages très appréciées en hiver et au printemps, puisqu'elles introduisent quelques aliments frais remplaçant, en quelque sorte, les légumes dans les régions pauvres en jardins maraîchers.

Les jeunes filles et parfois les femmes sortent dans les champs et en rapportent des légumes et des herbes, tels que : les mauves *khebbeizé*, le agoub, *Gundelia Lournesfortir* L, dont on mange les feuilles en salade, ou bouillies avec le bourghoul: le cardon sauvage, candarîs. *cynara cordininus* et les bulbes de *Poignon kurde*, consommés après la cuisson à l'eau ou à l'huile.

Les surfaces rocailleuses du Massif de Bélus sont riches en champignons comestibles, au printemps. Les bordures orientales de la steppe fournissent aux semi-sédentaires, notamment après les hivers pluvieux, des quantités considérables de truffes consommées seules, avec de la graisse ou avec du lait. Les années de mauvaises récoltes ou de disettes, les herbes des champs jouent un rôle plus grand dans l'alimentation car les paysans affamés deviennent plus disposés à remplir leur estomac de tout ce qui leur tombe sous la dent, ce qui provoque souvent des maladies dangereuses chez les enfants.

Quant au rôle joué par les légumes et les fruits dans l'alimentation, il varie considérablement en fonction des

aptitudes culturelles du terroir. Disposant de peu d'argent liquide, les paysans ne peuvent se permettre d'en acheter souvent, sauf quelquefois, par troc contre des céréales, de peu du légumes que vendent les marchands forains en passage près de leur village.

Dans les régions riches en jardins ou dans celles où les cultures dérobées sont possibles, les paysans font une énorme consommation de pastèques, de courges, de melons, de tomates, de pommes de terre et de piments de sorte que la carence de vitamines est largement compensée par les aliments frais.

Bien que l'amélioration sensible des conditions de la vie paysanne entraîne une certaine diversification de la nourriture quotidienne, le régime alimentaire du paysan demeure caractérisé par son uniformité, par sa pauvreté et surtout par son irrégularité en fonctions des variations saisonnières.

Le printemps amène avec lui l'abondance. Le bétail qui a pu survivre aux rigueurs de l'hiver, commence à s'engraisser et à donner du bon lait dont on tire le fromage, le lait caillé et le beurre.

Mais « la grande faim est à la nouvelle gerbe »(1), si le paysan n'a pas réussi à faire sa soudure. Par bonheur les légumes et les fruits d'été ne tardent pas à remplacer souvent le traditionnel bourghoul. Les proverbes disent « à l'époque des melons, plus de cuisine » et « l'été à le tapis

(1) toutes les phrases mises entre guillemets sont des proverbes et dictons du pays.

ample », tandis que « l'hiver gêne toujours, serait-il une source de bienfaits ». Le paysan, en effet, insuffisamment chauffé et alimenté pour se défendre contre le froid, éprouve en cette saison les plus dures difficultés de l'année.

En général, après le thé du matin pris avec une galette de pain, le déjeuner du paysan se compose d'un kilo de pain avec quelques oignons, ou une poignée de dattes, ou enfin quelques cuillerées de raisiné. Le soir, il mange en famille le bourghoul qui représente le repas de résistance. Cette situation misérable s'atténue considérablement chez les gens aisés qui font figurer à leur menu de plus en plus de viande, de laitages, de fruits et de légumes.

Le café amer est la boisson par excellence de tous les paysans et sous ce rapport il n'est guère de différence entre les sédentaires ou les nomades. Mais seule les notables, les moukhtars et les gens aisés mettent leur point d'honneur à se procurer l'attirail rituel pour faire le café. A ses hôtes citadins, le paysan l'offre fort sucré « café à la turque ».

Depuis une quinzaine d'années, sous l'influence des citadins et de l'amélioration du niveau de leur vie, l'usage du thé se répand de plus en plus à lacampagne à tel point qu'il devient très souvent le compagnon du pain au petit déjeuner.

Mais la boisson de base est sans doute l'eau qui pose à l'orée désertique de la steppe et dans le Plateau Occidental un des plus tragiques problèmes.

Dans les villages récents, la plupart des puits offrent

à la consommation une eau qui ne peut être considérée comme convenable ni à la cuisson des aliments, ni à plus forte raison, à l'organisme humain. Elle a un goût salé, parfois amer et elle est dans beaucoup de cas purgative. On peut imaginer, sans difficultés, les conséquences sanitaires d'une boisson utilisée dans de telles conditions.

Dans le Massif de Bélus, les citernes privées qui drainent les eaux des terrasses de maisons sont réservées à la boisson de luxe étant donné l'insuffisance des quantités emmagasinées.

Pour satisfaire les besoins domestiques et pour assurer la consommation des animaux, on cherche à recueillir et à diriger les eaux de ruissellement, glissant, en nappe, sur les pistes de villages, entraînant toutes sortes de saletés sur leur passage, dans des citernes communes ou dans des mares; les *ram*.

Pour remédier à la pénurie de l'eau pendant l'été des années insuffisamment pluvieuses, les autorités envoient des camions-citernes à eau pour secourir les villages en détresse.

L'état sanitaire :

Si le climat ne se prête pas à l'explosion d'épidémies comme dans les régions tropicales, l'hygiène aurait pourtant à progresser. Pour la santé publique un gros effort reste nécessaire.

Cependant le climat rude de la région, très froid pendant l'hiver et très chaud en été, influe aussi sur la

santé des habitants, d'autant plus qu'ils sont insuffisamment protégés par leurs vêtements et leurs maisons. Par surcroît, la quantité de poussière absorbée par les voies respiratoires, pendant l'époque des récoltes et du dépiquage, n'est pas sans être d'une certaine nocivité pour les poumons.

Le paludisme, propagé par la faune anophélienne, *Anopheles (A) Elutus*, et de type endémo-épidémique avec recrudescence estivo-automnale. L'intensité de l'endémie varie en fonction du lieu géographique; elle est très fréquente dans les zones marécageuses; le Ghab, le Matekh et le Roudj. Bien que la malaria ait été fortement réduit dans les dernières régions grâce à la bonification et à l'assèchement, elle subsiste pourtant à la faveur des foyers non négligeables que représentent les surces, les flaques d'eau stagnante des lits de rivières asséchées pendant l'été, les tas de fumier etc... Toutefois, l'emploi des mousitiquaires et de la quinine a contribué à combattre efficacement les effets du paludisme.

L'état sanitaire de la population rurale, bien qu'ayant bénéficié de beaucoup d'améliorations durant les dernières années, n'est nullement satisfaisant. Les médecins privés ou appartenant au ministère de la santé publique sont au nombre d'une cinquantaine. Ils sont toujours débordés car ils veillent sur la santé d'une population de plus d'un demi-million de personnes. Il est certain, à vrai dire, qu'un grand nombre de malades vont à Alep pour se soigner.

La dysenterie vient en tête des maladies et cause le plus grand nombre de décès. On estime à 90% la proportion

des gens qui en portent les germes. La conséquence prévisible de la sous-alimentation dont souffre la population rurale est la tuberculose, plus répandue dans le Kurd Dagħ et dans la steppe qu'ailleurs.

Le trachome atteint des proportions inquiétantes chez la population rurale; il frappe presque 50 0/0 environ des paysans. La faible richesse des aliments en valeurs nutritives provoque, outre l'obésité, et la dilatation de l'estomac. Mais si l'on constate chez la plupart des habitants, en particulier chez les gens de la steppe, une certaine résistance à la fatigue, cela est dû à la redoutable sélection naturelle qui s'exerce sur la race, ainsi qu'au régime alimentaire qui lui épargne très probablement l'envahissement par la graisse. Par suite de leur suralimentation et par manque de mouvement, les notables et les paysans riches souffrent généralement de maladies qui leur sont presque propres : calculs des reins, maladies du foie, hypertension.

Enfin, si l'on fait foi aux rapports des services sanitaires, les causes principales de décès seraient les suivantes par ordre d'importance : diarrhée, maladies du cœur, pneumonie, cancer, tuberculose, malaria et typhoïde.

L'accroissement de la population — La densité :

Il est impossible de suivre de près l'évolution numérique de la population de notre région parce qu'aucun recensement n'a été effectué dans le pays sous le régime ottoman par suite de l'inexistence de registre d'état-civil au sens plein du terme, d'une part, et à cause des modifications profondes des limites politiques et administratives survenues après la guerre de 1914-18.

Cependant, tout porte à croire que le chiffre de la population a subi une baisse certaine déclenchée par l'occupation turque. Cette diminution est liée à la mauvaise gestion du pays dans tous les domaines dont la conséquence fut le recul à l'extrême des terrains de culture.

Sans tenir compte des famines périodiques et de leurs séquelles qui frappèrent la Syrie, le pays a été soumis à un recrutement excessif des contingents, très peu favorable à l'accroissement démographique normal. En 1830, sous le régime provisoire de Méhemet Ali, d'ailleurs semblable en ce point avec son prédécesseur, la Syrie fournissait un soldat sur 105 habitants alors que la France ne fournissait, à la même époque, qu'un conscrit sur 640 habitants(1). A la diminution de la population qui atteignit son maximum vers le milieu du dernier siècle s'est substitué depuis un accroissement lent d'abord puis accéléré dès 1920, pour devenir extrêmement rapide à la fin de la dernière conflagration mondiale.

Bref, la Syrie du nord était jusqu'à la veille de l'effondrement de l'Empire Ottoman, un gros propriétaire de terres vierges, manquant d'hommes susceptibles de fournir à la fois la main-d'œuvre indispensable pour la mise en valeur de ses possibilités, et de marché intérieur dont la consommation croissante est la première condition d'une augmentation saine de la production.

(1) 68. Comte de Bertou.

La densité de la population rurale :

Parallèlement à l'accroissement général de la population, la densité de l'occupation de la terre s'est augmentée considérablement au cours des dernières décades comme l'indique le tableau.

District	Nombre d'habitants en 1925	Densité par km ²	Nombre d'habitants en 1935	Densité par km ²	Nombre d'habitants en 1955	Densité par km ²
Djisir Cho- ghour	17.877	25	24.033	33	47.615	70
Harem	23.181	27	28.948	33	57.060	79
Idlib	43.173	26	60.429	36	109.636	66
Azaz	22.837	18	45.000	36	72.196	55
Kurd Dagħ	22.456	12	45.500	25	82.291	50
Bab	23.593	13	38.302	22	74.086	40
Dj. Semaâne	50.062	11	64.752	15	119.072	30
Djerablous	11.877	6	20.073	11	32.668	28
Maarra No- man	18.925	7	29.500	12	61.677	25
Membidge	20.796	7	33.302	14	70.213	23
Moyenne		15,2		23,7		45,6

L'image cartographique de la répartition de la population en fonction des unités administratives (fig. 114) révèle au premier examen une inégale répartition des hommes; les teintes sombres font ressortir que le peuplement s'allège au fur et à mesure qu'on s'avance vers l'est et vers le sud.

Cette répartition n'est, cependant, point homogène au sein du territoire de chaque caza. La densité humaine varie énormément d'une localité à l'autre. La nature du sol, l'abondance ou la rareté des eaux déterminent ici, comme partout, le degré de fixation de l'homme au sol. Ainsi les reliefs

calcaires du Massif de Bélus et de Zawyé sont-ils parfois de véritables «déserts humains».

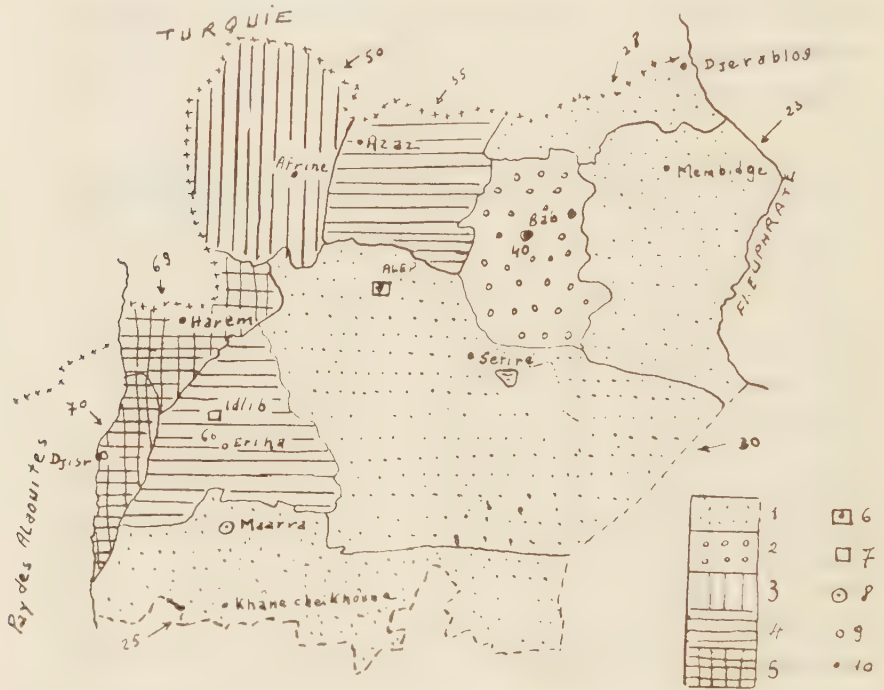


Fig: 114. Répartition de la densité (1955)

1 - de 21 à 30 hab par km ²	
2 - de 31 à 40 » » »	
3 - de 41 à 50 » » »	
4 - de 51 à 60 » » »	
5 - de 61 à 70 » » »	
6 - Agglomération comptant plus de 400.000 hab	
7 - » » » » » 30.000 »	
8 - » » » » » 15.000 »	
9 - » » » » » 10.000 »	
10 - » » » » » 5.000 »	

Echelle
1
2.000.000

La répartition qui fut caractérisée, naguère, par la surcharge des terres de productivité faible et le sous-peuplement de bons terroirs (Roudj Ghab etc...) tend de plus

en plus à sa modifier. Plus la technique moderne s'avère capable de puiser l'eau à des nappes difficilement accessibles ou d'enlever à l'emprise des marais de nouvelles surfaces, plus la peuplement s'harmonise avec les aptitudes naturelles des terroirs.

C'est ainsi que les périmètres irrigables tendent de plus en plus à devenir des foyers de forte densité tandis que ceux-ci furent, jadis, plus étroitement liés à la carte pluviométrique. La densité brute qui a été de 15.2 habitants par kilomètre carré en 1925, s'est élevée à 23.7 en 1935 et à 45,6 en 1955, passe pour la plus forte en Syrie après celle, bien entendu, du pays des Alaouites.

Mais il n'en faudrait pas conclure que notre région ait atteint le chiffre critique correspondant à ses possibilités de production. Les ruines qui parsèment encore les plateaux presque vides du Massif de Bélus et de Zawyé prouvent que les paysans furent, jadis, plus nombreux que ceux d'aujourd'hui, au moins dans plusieurs endroits.

Le densité par rapport à la surface cultivable est évidemment plus élevée; en supprimant les forêts, les superficies non cultivées et celles non susceptibles de l'être (salines, surfaces rocheuses, etc...) de la superficie de référence on obtient le chiffre moyen de 51 habitants par kilomètre carré cultivé, bien que l'estimation soit délicate puisqu'elle varie en fonction des pluies et la nature du terrain (1).

Cette densité représente un chiffre assez critique pour

(1) Selon 143. I Nous la densité des terres cultivables pour l'ensemble du mohafazat d'Alep est 38,4.

un pays dont les 3/4 de ses terres sont steppiques et soumises à une culture extensive. Elle est aggravée par le prélèvement d'une partie importante de ses ressources au profit de la classe possédante, le plus souvent, citadine.

Les gens se trouvent souvent à l'étroit et à la limite d'une misère latente qui se manifeste par le progrès des plantations, de la restriction de l'élevage, ou parfois par le déplacement humain pur et simple.

Enfin si nous admettons que les manifestations superficielles ne sont que des réactions à des courants profonds, il serait inconcevable de ne pas considérer la dernière réforme agraire (20.9.1958) visant la limitation de la propriété rurale et l'abolition du féodalisme terrien comme un signe évident d'une forte densité rurale ou plutôt d'une surcharge humaine. Mais avant de pousser, plus loin, de pareilles conclusions, il faudrait d'abord examiner les données fondamentales qui constituent les facteurs de l'accroissement de la population rurale.

La nuptialité:

A la campagne, le mariage, à l'apposé de la ville, ne provoque pas un éclatement de la famille pour constituer un noyau indépendant. Il forme généralement un satellite qui demeure dans l'orbite de la cellule originelle dont le père garde le commandement.

Mais la notion de la nuptialité risque de masquer la fécondité effective de la population si l'on ne tient pas compte d'un facteur qui attarde parfois de plusieurs années l'union conjugale. Bien que les célibataires définitifs soient

extrêmement rares à la campagne, le problème de dot que le fiancé doit verser, préalablement, à sa belle-famille n'est pas de nature de favoriser le mariage précoce, en particulier, chez le paysan moyen ou pauvre. L'homme chanceux est celui qui a une soeur dont la propre dot sera utilisée pour payer la dot de sa future femme.

Si le mari verse une dot à la belle-famille, la femme contribue à la richesse du foyer par ses biens personnels. Aussi le mari réfléchira-t-il avant de la répudier ou de divorcer par simple caprice, car, dans ce cas, la dot resterait acquise à sa belle-famille.

Cependant, les paysans du plateau occidental, plus imprégnés par les coutumes citadines, restituent, par pitié ou par scrupule, la totalité sinon une partie de la dot de leur fille au jeune ménage(1).

Si ses moyens le lui permettent, le mari recourra à la polygamie quand sa femme aura vieilli précocement sous le poids des interminables corvées quotidiennes et de l'enfantement. Derénavant la polygamie dont l'exercice est soumis à plusieurs restrictions par les nouvelles lois et par la médisance de tout le monde n'est plus d'usage courant parmi les ruraux. Elle tend vraiment à disparaître à cause des conditions sociales et économiques nouvelles.

Quant à « l'achat » de la jeune fille sans qu'il soit tenu compte de son goût ou de son « dégoût », il est extrêmement moins fréquent qu'on le suppose. Bien souvent,

(1) La dot « de siagh » ou « de mahr » atteint, actuellement, 400.000 francs français en moyenne.

les jeunes gens se sont rencontrés pendant les travaux agricoles auxquels tout le monde prend part, au puits du village, sur l'aire d'abattage commun, à l'occasion d'une cérémonie etc...

Selon I.Nouss, le taux de nuptialité variait entre 132 pour 10.000 en 1938 et 106 pour 1000 en 1947.

La natalité :

Soit par pauvreté, insouciance, soit par l'effet du système foncier ou de la religion, la population rurale syrienne se place parmi les plus fécondes du monde. Les pratiques anticonceptionnelles ou le « brith-control » sont totalement inconnues en dehors de la bourgeoisie citadine. Les paysans préfèrent une abondante postérité qui fournit toute garantie de prestige et d'amour-propre. Les enfants, loin d'être considérés comme une lourde charge, sont plutôt considérés comme des auxiliaires indispensables dans le travail des champs et, surtout, une assurance lors de la vieillesse. L'enfant quelque soit son sexe est favorablement accueilli, étant « le don du Dieu ».

« Dans l'inconscient de sa conscience qui ne sait s'exprimer, la grande loi, presque la seule loi à laquelle il obéit, c'est qu'ayant reçu la vie, il doit à son tour la donner, c'est sa grandeur et sa justification »(1).

La plupart des évaluations de taux de natalité donnent des chiffres signalant une natalité exceptionnellement forte, pour ne pas dire explosive.

(1) 158. J. Weulersse, p. 216.

Elle doit égaler ou, au moins, s'approcher de la fécondité physiologique. Selon W.B. Fisher, elle serait de 53 pour 1000(1). Elle « peut-être vraisemblablement fixée entre 45 et 50 » d'après J. Weulersse(2), 45 pour J.Dresch(3) et enfin 42 d'après les estimations contenues dans le rapport de la compagnie Gibbs,

Les taux de natalité inférieurs ont été obtenus en se basant sur les données statistiques, d'une certitude fort douteuse, fournies par les services de l'Etat-civil. Ainsi selon I. Nouss, le taux de natalité serait approximativement de 25 pour 1000 et même 19,5 pour mille d'après l'annuaire statistique des Nations-Unies de 1951, chiffres inconcevables, en ce qui concerne, au moins, la fécondité de la classe paysanne.

Mais la puissance de la natalité à la campagne est en corrélation avec une mortalité également importante. La femme se targue d'avoir participé à « la colonisation du cimetière ». C'est pour obtenir quelques survivants qu'il faut avoir le plus grand nombre possible de naissances.

La mortalité :

Le seul obstacle que rencontre l'accroissement de la population est la forte mortalité, et en particulier, la mortalité infantile.

Cela n'a rien d'étonnant, étant donné que celle-ci est due à des conditions sanitaires déplorables, à l'absence

(1) W. B. Fisher, *The Middle East*, London, 1950.

(2) 158. J. Wenlersse; p. 247.

(3) 2. P. Birot et J. Dresch, p. 410.

de service médical en dehors des centres importants, à l'ignorance généralisée des mères en matière de puériculture, à l'incapacité d'une forte proportion de pères d'acquérir les médicaments nécessaires à leurs enfants et enfin aux chaleurs de la canicule qui provoquent souvent de véritables hécatombes parmi les nourrissons.

Abandonnés à leur sort pendant une bonne partie de la journée, les enfants vaquent en liberté exactement comme les bêtes de la basse-cour.

C'est pourquoi la mortalité infantile atteint dans la campagne, selon les dires d'un médecin, le chiffre stupéfiant de 130 pour 1000 contre 38 en France.

Pour W. B. Fisher « 50% de tous les enfants n'atteignent pas l'âge de 5 ans ». Cependant, les sondages pratiqués par l'auteur, chez sept familles d'ouvriers agricoles dans le village de Jekàra sur l'Oronte, situé dans une région fortement empaludée ont donné, néanmoins, des taux moins pessimistes :

Familles	I	II	III	IV	V	VI	VII	Total
Enfants survivants	7	4	4	1	3	2	1	22
Enfants décédés	2	0	2	1	7	1	2	15

soit une mortalité infantile d'environ 34 % au bout de cinq ans ou 340 pour 1.000.

Les taux de mortalité, eux aussi, sont également assez forts, oscillant autour d'une valeur de 27 pour 1000 (20 pour Gibbs et 34 pour Fisher). I. Nouss, toujours prisonnier de ses calculs inspirés par les statistiques discutables, trouve que le taux de mortalité ne serait point supérieur à 15 pour 1.000.

De toute façon l'accroissement de la population rurale demeure très fort malgré les prélèvements considérables de la mortalité, puisqu'il bénéficie d'une augmentation annuelle de l'ordre de 25 pour 1.000 (22 pour toute la population syrienne selon Gibbs) (1).

Le surpeuplement :

Une population rurale qui se met à doubler presque tous les vingt ans, tandis que sa terre, épuisée, tend à s'appauvrir, ne peut éviter un certain malaise social dû à un entassement humain, disproportionné.

Le surpeuplement provient de prime abord de l'emploi de techniques et de systèmes agricoles non adaptés parfois aux conditions naturelles du milieu. Pour s'en rendre compte, il suffit d'examiner quelques cartes à grande échelle intéressant le Massif de Bélus et la plaine d'Idlib.

On est d'abord étonné par la ressemblance de la densité des villages dans ces deux régions différentes. Mais cette impression, simple et superficielle ne nous renseigne pas sur le chiffre de la population de chaque village, ni sur sa prospérité. En parcourant les deux régions on est frappé par le contraste frappant qui existe entre les deux pays; devant les gros villages riches et opulents de la plaine se dressent, dans le *Chir* du Djebel, des hameaux n'abritant, pour la plupart que quelques dizaines de feux, installés dans des ruines antiques, sommairement aménagés.

(1) Selon i. Nouss, p. 137, les taux d'accroissement moyens 1945-1947 de la population des districts d'Alep varient entre 18,6 et 3,7 pour mille.

Les paysans se sont établis dans des terroirs qui ne comportent que de petites poches de terre arable. Ils y cultivent des céréales et y vivent non sans peine. En effet le terrain ne se prête guère à l'extension ni à l'amélioration de ce genre de culture, si bien que la misère explose dès que la population atteint un certain chiffre ou quand on remplace les cultures vivrières par l'arbre.

La même remarque s'impose également dans les terrains de culture céréalière de la steppe. Ses vieilles techniques sont celles d'une culture extensive, en ce sens que le paysan dépense peu pour son champ qui, à son tour, lui rend également peu. Cette situation est grave pour l'alimentation nationale et pour l'accroissement de la population que la pratique, très souvent obligatoire des jachères, met vite à l'étroit.

Cette première étape correspond, en effet, au moment où les rendements agricoles ne s'avèrent guère susceptibles d'amélioration et où le premier souci est d'accroître la superficie des cultures et de fournir un revenu de remplacement à des nouveaux sédentaires qui manquent de terres.

Le second facteur du surpeuplement est la diminution rapide de la superficie de l'exploitation paysanne par suite du morcellement de la propriété lié aux héritages et à l'accroissement de la population.

Si l'on estime nécessaire pour assurer le minimum vital d'une famille moyenne, dans le cadre des techniques et du standard de vie du pays, d'exploiter une dizaine d'hectares dans la steppe, ou cinq dans les plaines de terres

rouges du Plateau Occidental, ou enfin deux hectares de terrss irriguées, cela suppose, théoriquement, un nivellement général de la propriété et la suppression totale de la possession de la terre par les non agriculteurs(1).

Dans le Djebel Zawyé, où la latifundia et la propriété citadine sont insignifiantes la proportion des non-propriétaires atteint environ plus de 60⁰/₀ des habitants. Un exemple concret sur l'effritement de la propriété nous a été signalé à Sfiré; une famille aisée de six personnes exploitait en 1890 une terre de 500 hectares. Aujourd'hui après trois générations, le nombre de descendants de la famille en question s'élève à 250 personnes qui, tout en continuant à exploiter leur patrimoine, se trouvent obligées à s'adonner à diverses activités et expédients afin d'arriver à « joindre les deux bouts ».

L'autocomsommation réduit de plus en plus la part de récolte livrée au commerce, en particulier chez la plupart des paysans-exploitants du Plateau Occidental dont la production en grains s'avère nettement inférieure aux besoins locaux.

C'est ainsi que les anciens villages abritent une foule qui ne cesse de s'accroître, de demi-prolétaires ne possédant qu'une parcelle de terre insuffisante à satisfaire les besoins les plus élémentaires.

La conséquence directe de cette surcharge humaine se manifeste dans le *sous-emploi* : les travaux agricoles exigent

(1) Cela en corrélation avec le chiffre de la population rurale de 1955.

une concentration d'efforts à certains moments de l'année, mais à d'autres, une grande quantité de main-d'oeuvre apte à des besognes productives demeure oisive dans la majorité de nos villages.

Si au moment des grands travaux, pendant la moisson par exemple, le travail absorbe toute la main-d'oeuvre disponible, et provoque même, par endroits, des migrations saisonnières de paysans allant se louer comme moissonneurs dans la steppe où la récolte est plus hâtive, cela ne doit pas masquer une réalité : notre paysan ne travaille pas en moyenne plus de six mois par an,

En outre la campagne surpeuplée contient une masse croissante d'ouvriers agricoles « *batoul* » qui se trouvent obligés de louer leurs bras aux cultivateurs propriétaires et vivent d'expédients en se faisant glaneurs, moissonneurs, courtiers, cueilleurs d'olives etc...

Au « surpeuplement vrai » dû au morcellement de propriété s'ajoute un « surpeuplement social » que provoque la concentration excessive de la propriété aggravée, dernièrement, par l'usage de machines au moment moissons et des labours. En effet l'amélioration du rythme des cultures, en substituant aux cultures vivrières les cultures commerciales et l'emploi progressif de la technique agricole moderne constituent de véritables profondes révolutions qui provoquent des troubles graves au sein du monde paysan.

Par ailleurs c'est dans les régions relativement pauvres du Plateau Occidental que le surpeuplement de la campagne s'est fait sentir d'abord. Toutes les bourgs de la région sont la première étape « de décantation » des émigrants

ruraux avant de commencer à déverser leur trop plein vers Alep ou vers les autres régions syriennes.

Rares sont les gros villages de l'ouest qui ne comptent une ou plusieurs familles de ses anciens habitants vivant à Alep ou ailleurs, loin de leur résidence d'origine. Mais la notion de surpeuplement demeure encore difficile à préciser en ce qui concerne la campagne alepine. Elle ne compte pas encore plus d'habitants qu'elle n'en peut nourrir, mais elle porte plus de paysans qu'il ne serait indispensable pour une exploitation rationnelle et moderne de ses terres. Mais il faut se rappeler qu'il reste aussi une place pour un bel accroissement de la population dans les terres que le dessèchement est en train d'arracher à la malaria et l'irrigation à l'aridité.

Toutfois il faut une certaine pression sur la population pour créer cet esprit pionnier qui rend attirant l'appel de la terre vierge et dont la magie «change le sable en or».

Les migrations

La Syrie du Nord n'a pas manqué de connaître au cours des derniers siècles d'importants déplacements humains. Nous avons l'occasion d'évoquer les plus récents qui modifièrent profondément la carte ethnique de la région; l'immigration turcomane à la veille de la conquête ottomane, l'immigration kurde au XVIIIe siècle, l'émigration druze au milieu du XIXe siècle, l'immigration tcherkesse au dernier quart du siècle dernier et enfin l'immigration arménienne pendant et à la fin de la première guerre mondiale.

Les fluctuations actuelles de la population sont généralement le résultat de mouvements humains d'une région à l'autre de la Syrie du Nord, entre celle-ci et les régions en pleine expansion économique de Djeziréh et de l'Euphrate et enfin, entre la campagne et les villes.

Il s'agit de véritables migrations essentiellement intérieures tendant à modifier dans l'équilibre démographique des masses à l'intérieur de la région et entre celle-ci et les régions voisines. Loin de constituer une menace pour l'économie agricole de la région, ces déplacements la soulagent dans une certaine mesure.

Les causes des migrations :

A l'heure actuelle, le peu de bénéfice laissé après un travail pénible incite le métayer, le propriétaire pour qui l'exploitation de sa minifundia a perdu tout intérêt véritable par suite de l'incapacité de ses revenus à entretenir une vie décente à sa famille, à quitter la campagne. On assiste dans certains districts à un début d'exode rural. Dans bien des localités du Plateau Occidental la population augmente alors que les ressources agricoles n'augmentent pas.

Ici les gens du Massif de Bélus s'en vont dans la steppe ou plus loin vers l'est en quête d'un genre de vie moins difficile et de ressources plus stables. Les gens de la plaine d'Idlib et d'Armenaz forment un réservoir de main-d'œuvre pour les usines d'Alep ou s'engagent saisonnièrement dans les plantations de coton chez les grands propriétaires.

Les migrations s'accroissent partout où domine la grande propriété puisque l'emploi des machines tend à limiter

considérablement le nombre des travailleurs. Par bonheur, l'expansion de la culture cotonnière absorbe l'excédent de la main-d'œuvre campagnarde. Elle constitue pour elle le débouché principal.

Cependant le machinisme agricole a fait subir les plus dures épreuves aux nouveaux sédentaires de la bordure sud-orientale de notre région. Ceux-ci, paysans maladroits et métayers pour la plupart, sont aujourd'hui en pleine crise de réadaptation aux conditions nouvelles.

L'émigration définitive

La culture du coton, récemment introduite en Djezireh et dans le Zor de l'Euphrate, n'a pas manqué de poser la question de la main-d'œuvre. La population locale, étant sans expérience pour les cultures intensives et maraîchères s'est avérée incapable de surveiller et d'entretenir le coton ou les jardins créés, de toute pièce, en relation avec l'essor urbain de ces régions.

Les exploitants, pour la plupart des commerçants et des capitalistes, ont cherché des travailleurs dans la région d'Alep qui souvent s'adonnent au jardinage par métier et par tradition, à qui la culture cotonnière était familière.

C'est ainsi que beaucoup de paysans du Djebel Baricha, de la région de Sîrî et du Kurd Dagħ se sont fixés, pour toujours, dans la vallée de l'Ephrate, de Khabour et spécialement en Djeziréh.

L'émigration saisonnière

La moisson du blé, plus hâtive dans la steppe, provoqua jadis un important courant de moissonneurs, hommes et

femmes, munis de leurs faucilles, débouchant des régions de l'ouest. Mais l'accroissement de la population de la steppe d'une part et l'emploi des moissonneuses batteuses a supprimé depuis quelques années cette activité qui constituait un revenu d'appoint non négligeable à des paysans indigents.

Un courant inverse qui n'est moins puissant, entraîne aussi des milliers de familles entières pendant la saison de la cueillette d'olives vers le pays de l'ouest. Ce mouvement, après avoir été stoppé à la suite du gel de 1950, tend à reprendre progressivement, parallèlement à la reconstitution des oliveraies. Le gel des olivettes qui a appauvri le gros de leurs propriétaires a engendré une émigration saisonnière massive vers les champs de coton d'au-delà de l'Euphrate; 80% environ des habitants du Djebel Aala, d'Armenz et presque le quart des habitants d'Idlib s'en vont chaque année s'engager comme métayers au quart pendant neuf mois, d'avril à novembre, dans les plantations de coton et reviennent chez eux pendant la saison fraîche.

Qu'une situation alléchante ait été trouvée là-bas et voilà notre émigrant temporaire qui se fixe et abandonne, sans grand regret, son foyer natal. Mais beaucoup de ces émigrants, quel que soit leur condition, possèdent une parcelle de terre, quelques dizaines de pieds d'oliviers et une habitation qu'ils répugnent à abandonner définitivement.

Seules les localités les moins favorisées du Plateau Occidental connaissent une véritable ponction bien-faisante d'émigration définitive, le Djebel Leyloune, par exemple.

L'exode rural —

Le plus remarquable des déplacements récents de la population est, sans aucun doute, celui qui porte les paysans vers les villes régionales et vers Alep, en particulier. Les centres nouveaux, Afrine, Azaz, Membidge etc... dont quelques-uns sont déjà de véritables agglomérations, exercent sur les ruraux de leurs régions une attraction indéniable, concrétisée par l'accroissement accéléré de leur population. Les nouveaux émigrés s'adonnent à des activités diverses en fonction de leur situation sociale et financière; les bourgeois ruraux et les gens aisés se lancent dans le commerce de détail tandis que les autres gagnent leur vie en travaillant comme courtiers aux bazars, comme manoeuvres, etc...

Si chaque agglomération urbaine rassemble parfois des originaires d'Alep ou de villes voisines, il ne faut, cependant perdre de vue que cette ville puise la plus grande partie de sa population dans un vaste périmètre qui n'est que sa propre région. L'afflux vers Alep de la population campagnarde est déterminé par des conditions multiples, économiques et sociales, mais ce mouvement n'intéressait, jusqu'aux quelques décades, que presque exclusivement les gens du Plateau Occidental.

La concurrence des produits importés de l'industrie textile européenne et l'apparition, plus tard, de la grande industrie à Alep ont provoqué la disparition quasi totale des petits ateliers artisanaux répandus dans les bourgades de la région d'Idlib et à Deret Azzé où le travail est à domicile.

Ayant été privés de ce complément de revenus nécessaire pour vivre, les paysans appauvris contribuèrent à gros-

sir le prolétariat des grandes usines. Quelques-uns émergèrent et réussirent à fonder des petites usines de tissage mécanique.

Le remarquable essor urbain d'Alep et le développement de l'instruction primaire, depuis 1930, et secondaire à partir de 1950, dans les villages et les bourgs de la région permirent aux jeunes de la campagne de devenir fonctionnaires dans l'administration publique ou de se diriger vers les professions libérales, les transports, etc...

En effet, les familles aisées ou bourgeoises cherchent à épargner à leurs enfants la vie rude de la campagne et s'efforcent de les acheminer vers les carrières libérales ou administratives qui leur assurent prestige et influence en plus d'une source de revenus moins aléatoires. Les médecins, les avocats et les ingénieurs qui sortiront de ces familles souffriront, en quelque sorte, d'un « complexe de supériorité » vis-à-vis des gens de leur milieu d'origine et finiront par rompre avec lui presque tout lien.

La possibilité de mener à Alep une existence moins monotone, l'équipement culturel qui y autorise une ascension sociale certaine exercent sur la jeunesse de la campagne un attrait irrésistible. Les jeunes aspirent, à goûter à tout prix aux plaisirs que leur offre la vie citadine et acceptent n'importe quel emploi moins payant souvent que le travail des champs.

Enfin le service militaire obligatoire transplante les jeunes campagnards à la ville durant deux ans. Séduits par la vie plus facile, l'abondance des distractions diverses, le travail moins pénible et plus rémunéré, ils s'y fixent.

Une partie de la bourgeoisie rurale, enrichie par les

cultures spéculatives ou par la hausse des prix de leurs terres vient s'installer à Alep et achète des immeubles de rapport qui représentent, à leurs yeux, le meilleur placement. A vrai dire, aujourd'hui les Alepins qui ne peuvent se découvrir quelque ascendance paysanne ne dépassent pas, sans doute, le tiers.

Emigration extérieure

Cependant une émigration effective et définitive s'est amorcée depuis une dizaine d'année et continue encore, sans attirer l'attention des responsables; c'est l'émigration de plusieurs centaines de paysans en Turquie.

Pour la plupart, ce sont des paysans dépossédés de leurs terres par des beg ou des agha ou des métayers chassés après l'introduction du machinisme agricole.

Lés autorités turques accordent à ces paysans réfugiés toutes les facilités et les installent dans les terres, récemment bonifiées, des marais de l'Amouk,

BIBLIOGRAPHIE

I — REVUES et PRIODIQUES —

Annales de géographie

Annales de l'Observatoire de Ksara.

Annales d'histoire économique et sociale.

Asie française.

Annuaire statistique NU.

Annuaire démographique NU.

Annales de physique du globe de la Franc d'Outre-Mer.

Bulletin d'Etudes Orientales. Institut français de Damas.

Bulletin de la Société géologique de France.

Bulletin de la société royale de géographie d'Egypte.

Bulletin de l'association de géographes français.

Bulletin de la Chambre de Commerce d'Alep.

Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences.

Comptes rendus sommaires des séances de la société géologique de France.

Documents d'études orientales, Institut français de Damas.

Etudes statistiques NU.

Notes et mémoires, publiés sous la direction de M. L. Dubertret.

Publications techniques et scientifiques de l'Ecole française d'ingénieurs de Beyrouth.

Publications du Haut Commissariat de la RF dans les Etats du Levant.

Recueil statistique du ministère de l'économie nationale de Syrie.

Revue Biblique.

Revue de géographie de Lyon.

Revue de géographie alpine.

Revue de la société d'éditions géogr. maritimes et coloniales.

Revue des études islamiques.

Revue des marchés coloniaux du monde.

Revue de géographie physique et de géol. dyn.

Revue Syria.

2 — GEOGRAPHIE PHYSIQUE ET HUMAINE : OUVRAGES GENERAUX.

1 — R. BLANCHARD-Asie occidentale, Géographie Universelle t. VIII, Paris, 1930.

2 — P. BIROT et J. DRESCH - La Méditerranée et le Moyen-Orient, 2 T. P. U. F. 1953/1956.

3 — L. DUBERTRET et J. WEULERSSE - Manuel de géogr. Syrie et Liban et Proche-Orient, Beyrouth, 1940.

4 — J. SAUVAGET - Alep : Essai sur le développement d'une grande ville syrienne, des origines au milieu du XIXe siècle, Paris, 1941.

5 — R. THOUMIN - Géographie humaine de la Syrie Centrale, Tours, 1936.

6 — N. MOUSSLY - Le problème de l'eau en Syrie, Lyon, 1951.

7 — A. NAAMAN - Le pays de Homs (dactylographié), Paris 1951.

8 — J. WEULERSSE - Le pays des Alaouites, Tours, 1940.

3 — **GÉOLOGIE ET MORPHOLOGIE** —

- 9 — J. DRESCH - Structure et relief des massifs méditerranéens du Proche-Orient d'après E. DE VAUMAS, Ann. de géogr. p 286/88, 1951.
- 10 — L. DUBERTRET - La carte géol. au millionième de la Syrie et du Liban - Rev. de géogr. phys. et de géol. dyn. vol. VI, fasc. 4, 1933.
- 11 — L. DUBERTRET, VAUTRIN, KELLER et DAVID - La tectonique de la Syrie septentrionale à la fin du Crétacé et au début du Tertiaire, notes et mémoires, t. I 1933.
- 12 — L. DUBERTRET - Le miocène en Syrie et au Liban, notes et mémoires t. I, 1933.
- 13 — L. DUBERTRET - Les ressources minérales de la France d'Outre-Mer., Soc. d'edit. géogr. maritimes et coloniales, Paris, 1937.
- 14 — L. DUBERTRET et J. COTTREAU - Les Echinides miocènes des régions d'Antioche et d'Alep - Leur signification stratigraphique, C. R. S. Soc. géol ; Fr. p. 57,58 1938.
- 15 — L. DUBERTRET et J. ROGER - Les pectinidés néogènes des régions d'Antioche et d'Alep - Leur signification stratigraphique C. R. S. Soc. géol. fr. p. 73,74, 1938.
- 16 — L. DUBERTRET - L'éocène du Nord-ouest de la Syrie, notes et mémoires, Syrie et Liban, t. II, p. 75,85. 1937.
- 17 — L. DUBERTRET - Géologie des roches vertes du Nord-ouest de la Syrie et du Hatay (Turquie) Notes et mémoires sur le Moyen-Orient, Tome VI, p. 5-179, 24 fig. XXXI pl., phot. hors texte, 3 cartes géologiques hors-texte, Paris, 1955.

- 17 bis — L. DUBERTRET - Notice de la carte géologique de la Syrie et du Liban au millionième, 2e édition, Beyrouth, 1941/43.
- 18 — L. DUBERTRET - Notice de la carte géologique au 200 000e Feuille d'Antioche, Damas, 1953.
- 19 — L. DUBERTRET - Aperçu sur la géologie du Kurd Dagh, C. R. somm. Soc. géol. de France, p. 70, 1951.
- 20 — L. DUBERTRET - Les grandes nappes basaltiques syennes : âge et relations avec la tectonique, C. R. S. Soc. géol. Fr. p. 178/180, 1933.
- 21 — L. DUBERTRET et H. VAUTRIN - Sur l'existence du Pontien lacustre en Syrie et sur sa signification tectonique, C. R. Ac. Sc. p. 69, 1938.
- 22 — L. DUBERTRET - L'évolution structurale des Etats du Levant, C. R. Ac. Sc. 1932.
- 23 — L. DUBERTRET - Sur la structure de la côte orientale de la Méditerranée, C. R. Ac. Sc., 1933.
- 24 — L. DUBERTRET - Problème de la géologie du Levant, Bulletin soc. géol. Fr. p 3-31, 1947.
- 25 — L. DUBERTRET - Sur la limite nord du plateau syrien C. R. S. Soc. géol. Fr., p. 107/108, 1947.
- 26 — L. DUBERTRET - Sur l'âge du volcanisme en Syrie et au Liban, C. R. Soc. géol. Fr., n° 6, p. 55, 56, 1940.
- 27 — L. DUBERTRET, A. KELLER, H. VAUTRIN - contribution à l'étude de la région désertique syrienne, C. R. Ac. Sc., p. 1000-1002, 1932.
- 28 — R. FURON - Introduction à la géologie et l'hydrologie de la Turquie, Paris, 1953.

- 29 — A. GIBERT - Sur la structure des pays du Levant, Rev. de géogr. de Lyon, t. 24, 1949.
- 30 — E. PASSEMARD - Les terrasses alluviales de l'Euphrate et les industries qu'elles contiennent, C. R. Ac. sc. p. 365/368, 1926.
- 31 — V. STCHEPINSKY - Sur la limite septentrionale du plateau syrien, Bull. soc. géol. de France, 1947.
- 32 — E. de VAUMAS - Le Liban, Etude de géographie physique. Paris, 1954.
- 33 — E. de VAUMAS - La structure du Proche-Orient, Essai de synthèse, Bull. de la Soc. royale de géog. d'Egypte XXIII, fasc. 3 et 4, pp. 265/320, 1950.
- 34 — E. de VAUMAS - La fracture syrienne et le fossé palestinien, Réinterprétation du « fossé syrien », Revue Biblique LIV n° 3, pp. 370/387, 1947.
- 35 — E. de VAUMAS - Sur la structure et sur la surface d'érosion polycyclique du Djebel Ansarich, C. R. Ac. sc. p : 1632/1634, 1956.
- 36 — E. de VAUMAS - Sur le volcanisme du Rhâb C. R. Ac. sc. p. 660/662, 1956.
- 37 — E. de VAUMAS - Sur le volcanisme du Dj. Zawyé, C. R. Ac. sc., 1956.
- 38 — E. de VAUMAS - Etudes irakiennes (1ère série), Géographie physique de l'Irak - Bull. de la Soc. de géog. d'Egypte, 1955 t. XXVIII.
- 39 — E. de VAUMAS - Plateaux, plaines et dépressions de la Syrie intérieure septentrionale (du parallèle d'Alep au parallèle de Homs) Etude morphologique - Bull.

de la Soc. de géog. d'Egypte, T. XXX., 1957, (pp. 97-326)(1).

Climat, hydrographie, faune et flore

- 40 — I. ABDEL - AL - L'aridité et écoulement dans les pays du Moyen - Orient. Pub. techn. et sc. de l'Ecole Fse d'ingénieurs n° 14, Beyrouth, 1948.
- 41 — I. ABEL AL - Aridité et hydrographie, Relation entre l'aridité et le réseau hydrographique en Syrie et au Liban - Actes du Colloque d'Ankara sur l'hydrologie de la zone aride, UNESCO, Paris, 1953.
- 42 — M. CLERGET - Les types de temps en Méditerranée, Ann. de géog., 1937.
- 43 — L. BOULOUMY.S.J.Flore du Liban et de la Syrie, 1930.
- 44 — D. BURDON - S. Mazloum et Ch. Safadi, - Groundwater in Syria, 1955 - Publ. de l'Assoc. internat. d'hydrologie, n° 37.
- 44 bis — Ch. COMBIER - Graphique des climats méditerranéens du Levant d'après la formule L. EMBERGER, Publ. Tech. et sc. de l'Ecole Fse d'ingénieurs, n° 14, Beyrouth, 1948.
- 45 — Ch. COMBIER - La climatologie de la Syrie et du Liban - Rev. de géogr. phys. et géol. dyn. vol. VI, fasc. 4, 1933.
- 46 — Ch. COMBIER - Notes sur les vents du sable en Syrie, Marseille, 1936.

(1) Nous regrettons de n'avoir pu utiliser les deux dernières études de E. de VAUMAS (38, 39), parues après avoir achevé la rédaction de notre ouvrage.

- 47 — Ch. COMBIER - Aperçu sur les climats de la Syrie et du Liban avec carte au millionième des pluies et des vents, Beyrouth, 1945.
- 48 — A. R. DAKKAK - De la production et de la consommation des viandes en Syrie, Paris, 1944.
- 49 — L. DUBERTRET - hydrologie et aperçu sur l'hydrographie de la Syrie et du Liban dans leurs relations avec la géologie - Rev. géog. phys. et géol. dyn. dyn. vol. VI, fasc. 4, 1933.
- 50 — L. DUBERTRET - Recherche d'eau pour la ville d'Alep et Idlib (*ibid.*).
- 51 — L. DUBERTRET - Caractères particuliers des cours d'eau intérieurs (*ibid.*).
- 52 — W. B. FISCH - Premières notes sur la météorologie de la Syrie et du Liban, notes et mémoires, 1945/1948.
- 53 — W. B. FISCH et L. DUBERTRET - Carte pluviométrique du Moyen - Orient au deux millionième - Notes et mémoires 1945/1948.
- 54 — W. FROLOW - Hydrologie Syrie - Liban, Une reconnaissance du régime de l'Euphrate, Paris, 1930.
- 55 — P. GEORGE - Les sols et les forêts méditerranéens d'après quelques travaux récents, Ann. de géog. 1933.
- 56 — R. GOMBAUT - Aperçu sur la flore du Liban et de la région d'Antioche, notes et mémoires, 1945/1948.
- 57 — A. GRUVEL - Les Etats de Syrie, Richesses marine et fluviale, Exploration actuelle, Avenir, Paris, 1934.
- 58 — S. MAZLOM - Afrine, Etude hydraulique, Rev. géog. phys. et géol. dyn., Paris, 1939.

- 59 — S. MAZLOUM - La richesse hydraulique, en Syrie, Congrès d'ingénieurs arabes (en arabe) Caire, 1946.
- 60 — S. MAZLOUM - L'Euphrate (ibid.).
- 61 — S. MAZLOUM - Qanayé d'Alep, Doc. instit. Fr., Damas.
- 62 — S. MAZLOUM - La composante de l'Euphrate, C. R. Ac. sc. Paris, 1939.
- 63 — S. MAZLOUM - La composante annuelle de la température en Syrie et au Liban, C. R. Ac. sc., Paris, 1939.
- 64 — S. MAZLOUM - Le problème de l'eau en Syrie et au Liban, Beyrouth, 1942.
- 64 bis — P. MOUTERDE - La végétation arborescente des pays du Levant, Publi. Techn. et sc. de l'Ecole Frse d'ingénieurs de Beyrouth, 1947.
- 64 Ter — E. de VAUMAS - Etudes irakiennes (2e série) Le contrôle et l'utilisation des eaux du Tigre et de l'Euphrate, Rev. de géog. Alpine, 1958, t. XLVI.
- 65 -- J. WEULERSSE - L'Oronte (étude de fleuve), Tours, 1940.

Histoire et genres de vie des populations jusqu'en 1920

- 66 — ABOULFEDA - La géographie d' Paris MDCCCXLVII.
- 67 — P. BAURAIN - Alep, autrefois, aujourd'hui, Alep 1930.
- 68 — C. de BERTOU - Essai sur l'état politique des provinces de l'Empire ottoman administrées par Mohamed Ali, Paris, 1839.
- 69 — C. CAHEN - La Syrie du Nord à l'époque croisade, Paris, 1940.
- 70 — E. CHANTRES - De Beyrouth à Tiflis, Paris, 1881.
- 71 — V. CHILDE - L'Orient préhistorique, Paris, 1953.

- 72 — J. de CORANCEZ - Itinéraire d'une partie peu connue de l'Asie Mineure, Paris, 1816.
- 73 — V. CUINET - La Turquie d'Asie, Paris, 1892.
- 74 — G. DEMOMBYNES - La Syrie au début du XVe siècle d'après Qalqachandi, Paris, 1923.
- 75 — F. P. DROHME - Les pays bibliques et l'Assyrie, Paris) 1910.
- 76 — DUPONT - SOMMER - Les Aroméens, Paris, 1949.
- 77 — R. DUSSAUD - Topographie historique de la Syrie antique et médiévale, Paris, 1927.
- 78 — Lt. FROMONT - Carte touristique et archéologique de caza de Harem, Paris, 1930.
- 79 — K. GHAZZI - Nahr el Dahab fi tarikh Halal (en arabe 3 vol., Alep, 1923.
- 80 — H. GUYS - Esquisse de l'Etat politique et commercial de la Syrie, Paris, 1862.
- 81 — L. HOMO - Histoire d'Orient, Paris, 1945.
- 82 — Ibn BATOUTAH - Voyage de...XIVesiècle, Paris MDCCCLIII.
- 83 — Ibn CHIHNAH - Histoirre d'Alep (en arabe), Beyrouth 1909.
- 84 - I. G. I. JUNBOLL - Dictionnaire des pays de Y. HAMOUI Leipzig, 1806.
- 85 — J. MATTERN - A travers les villes mortes de la Haute-Syrie, Beyrouth, 1933.
- 86 — R. MOUTERDE et A. POIDEBARD - Le limes de Chalcis, Paris, 1945.
- 87 — G. A. OLIVIER - Voyage dans l'Empire Ottoman, Paris, 1801.

- 88 — C. de PERTHUIS - Le désert de Syrie, l'Euphrate et la Mésopotamie, Paris, 1896.
- 89 — M. PERVES - La préhistoire de Syrie et du Liban, Rev. Syria, 1946-48.
- 90 — A. POIDEBARD - La trace de Rome dans le désert de Syrie, Paris, 1934.
- 91 — A. N. POLIAK - L'arabisation de l'Orient sémitique, Paris, 1938.
- 92 — A. N. POLIAK - La féodalité islamique, Rev. étud. islamiques, 1938.
- 93 — J. ROUSSEAU - voyage en 1807, rev. Syria.
- 94 — V. St MARTIN et L. ROUSSELET - Alep, Nouveau dictionnaire de Géogr. Universelle, Paris, 1897.
- 95 — G. TCHALENKO - Villages antiques de la Syrie du Nord, Le Massif de Bélus à l'époque romaine, Paris, 1953.
- 96 — C. F. VOLNEY - Voyage en Egypte et en Syrie, T. III, Paris, 1825.

L'Etat actuel des populations, genre de vie, habitation, population, etc...

- 97 — ANONYME - L'œuvre française en Syrie et au Liban de 1919-39, éd. Larose.
- 98 — ANONYME - Evolution économique du Moyen-Orient, N. Y. 1952.
- 99 — ANONYME - Rapport préliminaire sur la situation sociale dans le Moyen-Orient, N. U., N. Y, 1952.
- 100 — ANONYME - Alep, édition Barreau, Paris, 1932.
- 101 — L. ANTIONE - La question du coton en Syrie, Bruxelles 1926.

- 102 — T. ASHKENAZI - Tribus semi-nomades de la Palestine du Nord, Paris, 1938.
- 103 — P. BAURAIN - Alep, Autrefois, Aujourd'hui. Alep, 1930.
- 104 — R. BOGHOSSIAN La Haute Djeziréh, Alep, 1952.
- 105 — A. BOUCHEMAN - Note sur la rivalité entre deux tribus moutonnières, Mawali et Hadidiyyine, Rev. Et. islam. Paris, 1934.
- 106 — W. CATABI - Le commerce extérieur en Syrie (dactylographié) Paris, 1945.
- 107 — H. CHARLES - Les tribus moutonnières du Moyen-Euphrate I. F. D., Damas.
- 108 — H. CHARLES - La sédentarisation entre l'Euphrate et le Balikh, Beyrouth, 1942.
- 109 — K. CHATILA - Le mariage chez les musulmans en Syrie, Paris, 1923.
- 110 — P. CLERGET - La Méditerranée orientale, Syrie et Palestine, Lyon, 1923.
- 111 — Collection du Centre National du Commerce extérieur Paris, 1951-1952.
- 112 — C. P. E. - Les relations de la France et de la Syrie, Paris, 1939.
- 113 — J. G. DESBORDES - L'immigration libano-syrienne en A. O. F., Poitiers, 1938.
- 114 — Direction Générale de l'Information-La Syrie : Economies et finances, Damas, 1955.
- 115 — J. P. DUFOURG - Sur la géographie du Proche-Orient et du Moyen-Orient : La maison rurale du Dj. Druze, Rev. géog., Lyon, 1953.

- 116 — A. DUTOIR - Paludisme au Levant, Marseille, 1942.
- 117 — E. ELEFTRIADES - Les chemins de fer en Syrie et au Liban, Beyrouth, 1944.
- 118 — E. ESSALEH - L'état actuel de l'économie syrienne, Paris, 1943.
- 119 — A. FARRA - L'industrialisation en Syrie, Genève, 1950.
- 120 — M. FEVRET - Paysans de Syrie et du Proche - Orient, Rev. géogr., Lyon, 1949.
- 121 — J. GAULMIER - Notes sur la pêche du silure dans la vallée du Ghâb, Mélange I. F. D., Beyrouth, 1929.
- 122 — J. GAULMIER - Note sur la fabrication du verre à Armenaz, I. F. D. - B. E. O., 1936.
- 123 — I. H. GHORI - Développement d'Alep de 1920 à 1953 (en arabe), Damas, 1954.
- 124 — GIBB AND PARTNERS - The Economic development of Syria, London, 1947.
- 125 — A. GIBERT et M. FEVRET - La Djezireh syrienne et son réveil économique, Rev. géogr. de Lyon, 1953, vol. XXVIII.
- 125 bis — Ch. GODARD - Alep, Essai de géographie urbaine et d'économie politique, Alep, 1938.
- 126 — J. GOTTMAM - L'homme, la route et l'eau en Asie du sud-ouest, ann. de géogr., 1949.
- 127 — A. GUTTON - Aménagement d'Alep, Paris, 1953.
- 128 — M. A. EL HAFEZ - La structure politique et économique en Syrie et au Liban, Beyrouth, 1953.
- 129 — A. R. HAMIDE — Un quartier semi-rural à Alep (en arabe) Damas, 1953.

- 130 — Y. HELBAOUI — La Syrie : mise en valeur d'un pays sous-développé, Paris, 1956.
- 131 — S. A. S. HUZAYYIN — Les villes septentrionales de l'Orient, Cong. int. de géogr. de Varsovie, 1937.
- 132 — L. JALABERT — Syrie et Liban, réussite française ? Paris, 1934.
- 133 — KHAUNZADIAN — Atlas de géogr. écon. de Syrie. Paris 1926.
- 134 — A. LATRON — La vie rurale en Syrie et au Liban, Beyrouth, 1936.
- 135 — A. LATRON — Village communautaire et structure sociale. Ann. d'hist. écon. et sc. n° 27, Paris, 1934.
- 136 — M. LE LANNOU — Le rôle géographique de la malaria. A. G. F 1936.
- 137 — R. LESCOT — Enquête sur les Yezidis de Syrie, Beyrouth 1938.
- 138 — N. MAESTRACCI — Le Syrie contemporaine, Paris, 1930.
- 139 — R. MAKHZOUMI — Le cotonnier en Syrie et au Liban, Paris, 1927.
- 140 — R. MONTAGNE — La civilisation du désert, Paris, 1947.
- 141 — N. MOUNAYER — Le régime de la terre en Syrie, Paris 1929.
- 142 — V. MULLER — En Syrie avec les Bédouins, Paris, 1936.
- 143 — I. NOUSS — La population de la République Syrienne (Thèse dactylographiée), Paris, 1951.

- 144 — S. OMAR PACHA — Evolution de l'économie agricole en Syrie de 1920 - 1939 (thèse dactylographiée), Paris, 1943.
- 145 — R. O'ZOUX — Les Etats du Levant, Paris, 1931.
- 146 — M. PAVIE — L'agriculture dans l'Etat d'Alep, Bull. ch. commerce, Alep, 1923.
- 147 — M. PONIATOWSKI — L'avenir des pays sous-développés S. E. F. I., Paris, 1954.
- 148 — Melle PROUX — Les Tcherkesses en Syrie, Asie Fse Paris, 1938.
- 149 — J. PREUX et L. BOUGIER, Alep, La Grande encyclopédie t. II.
- 150 — G. REUTT — L'expérience sioniste, Alger, 1948.
- 151 — P. RONDOT — Les Kurdes en Syrie, Asie Fse, Paris, 1939.
- 152 — G. SAMNE : La Syrie, Paris, 1920.
- 153 — O. TALEB — Khanasser et le Hass (en arabe), Damas, 1955.
- 154 — R. THOUMIN — Histoire de Syrie, Paris, 1929.
- 155 — R. THOUMIN — Le Ghab, Rev. géog. Alepine, p. 468/538 1936.
- 155 bis — E. de VAUMAS — La population de Syrie, Ann. de géog., p. 74—80, 1955.
- 156 — P. de VEOU — Le désastre d'Alexandrette, Paris, 1938.
- 157 — J. WEULERSSE — Le pays des Alaouites, Thèse Lettres, Tours, 1940.
- 158 — J. WEULERSSE — Les paysans de Syrie et du Proche-Orient, Paris, 1916.

- 159 — J. WEULERSSE — Antioche, Essai de géographie urbaine, B. E. O. — I. F. D., 1934.
- 160 — J. WEULERSSE — Damas, Etude d'évolution urbaine, Bull. A. G. F., 1936.
- 161 — J. WEULERSSE — Régime agraire et vie agricole en Syrie, Bull. A. G. F. 1938.
- 162 — J. WEULERSSE — Les genres de vie dans le Levant méditerranéen— Rev. de l'information géogr., Avril-mai-juin, 1941, p. 45 - 50.
- 163 — J. WEULERSSE — Etudes des relation entre villes et campagnes dans le Nord Syrien avec exemples choisis A. G. F., Paris, 1938.
- 164 — J. WEULERSSE — La nouvelle géographie politique de la Syrie, Bull. A. G. F., 1937.
- 165 — J. WEULERSSE — Antioche; un type de cité de l'Islam Cong. int. géogr., Varsovie, 1934.
- 166 — W. ZAKARIA — Tribu de Syrie (en arabe), Damas 1945.

CARTOGRAPHIE

I — CARTOGRAPHIE TOPOGRAPHIQUE

Dressée et publiée pendant la période du mandat par le service géographique de l'Armée du Levant d'abord et par celui des F. F. L. pendant la dernière guerre, la cartographie de notre région (fig. 115) présente une documentation

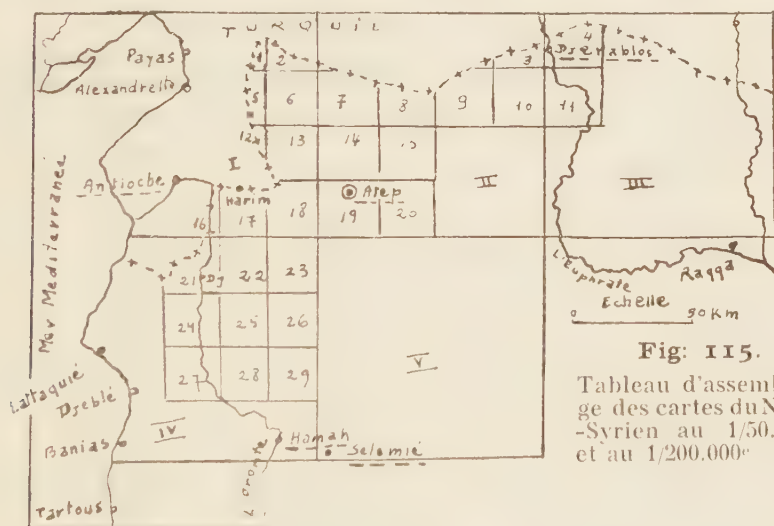


Fig. 115.

Tableau d'assemblage des cartes du Nord-Syrien au 1/50.000^e et au 1/200.000^e

précieuse bien qu'elle soit incomplète, notamment en ce qui concerne le pays de la steppe.

Elle comporte deux publications :

1° — Carte de reconnaissance au 1/200.000, en 6 couleurs, dont l'équidistance des courbes est de 50 m, Elle couvre, par les feuilles suivantes, toute la Syrie-Nord :

- a) feuille d'Antioche reproduite en juillet 1942(1).
- b) » d'Alep dressé en 1936.
- c) » de Djerablous dressé en 1945.
- d) » de Lattaquié-Hama » »
- e) » de Selemié » »

2° — La carte générale au 1/50.000 a été établie d'une manière comparable à la carte de France, avec la seule différence, les feuilles sont en verticale.

Elle est en 5 couleurs, héliographiée, à courbes de niveau avec estompage et à équidistance de 10 m, pour la majorité.

<u>Nom de la feuille</u>	<u>équidistance</u>	<u>date de publication</u>
1 — Meidan Ekbés	20 m	1944
2 — Bulbul	»	1942
3 — Hulmène	10 m	»
4 — Djérablous	10 m	»
5 — Radjou	20 m	1944
6 — Afrine	20 m	1942
7 — Azaz	20 m	1945
8 — Tchôbane Beg	10 m	1942
9 — Nabrha	10 m	1942
10 — Membidge	10 m	1942
11 — Hammam Serhir	10 m	1942
12 — Hammam	10 m	1944
13 — Djebel Samaâne	10 m	1944
14 — Tel-Rifaat	10 m	1934
15 — Ouest d'El Bab	10 m	1936
16 — Salqîne	10 m	1945

(1) Elle a été publiée par la direction « of the survey Directorate G. H. Q. , M. C. F. ».

17 — Harem	10 m	1936
18 — Ourum es-Soughra	10 m	1936
19 — Alep	10 m	1930
20 — Sliré	10 m	1936
21 — Djsr Choghbour	10 m	1943
22 — Idlib	10 m	1944
23 — Saraqeb	10 m	1943
24 — Ghab-Nord	10 m	1944
25 — Maaret Noman	10 m	1945
26 — Jerjennaz	10 m	1945
27 — Ghab-sud	10 m	1944
28 — Khâne Cheikhoûne	10 m	1944
29 — Hamdaniyé	10 m	1944

II — CARTOGRAPHIE GEOLOGIQUE :

1° - Carte géologique au millionième de la Syrie et du Liban, publiée avec commentaire explicatif dans la Rev. de géog. phy. et géol. dynam., 1933, VI, fascicule 4, par Louis Dubertret.

2° — (Notre de la) carte géologique de la Syrie et du Liban au millionième (2^e édition), dressée par L. Dubertret, 67 p. 1 fig., 1 carte hors-texte en dépliant, Beyrouth 1941-1943.

3° — Carte géologique du N. O. de la Syrie et du Hatay-1/500.000^e, dressés par L. Dubertret (voir 17).

4° — Carte géologique au 1/200.000^e d'Antioche (voir 17).

5° — Carte géologique au 1/50.000^e — Feuilles de Meidan-Ekbès, Bulbul, Radjou et Afrine, non publiée, dressée et confiée au Ministère des Travaux Publics, de Damas par L. Dubertret — .

TABLE DES MATIERES

	<u>Pages</u>
AVANT-PROPOS	
INTRODUCTION	1
PREMIERE PARTIE : LE MILIEU NATUREL	
CHAPITRE I — LA STRUCTURE	6
A) La nature du terrain : stratigraphie et lithologie	9
B) La paléogéographie	20
C) La structure	27
CHAPITRE II — LA MORPHOLOGIE	39
A) Les conditions paléogéographiques	39
B) Les formes structurales dans le Kurd Dagħ; le tracé du réseau hydrographique	41
C) Le Massif de Bélus et le Zawyé : les hauts plateaux les formes karstiques, le couloir de l'Oronte le Djebel Zawyé le paysage volcanique du Djebel Zawyé et du Ghab	50
D) Le pays de l'Intérieur, et le plateau crayeux le tracé du Koueik les plateaux basaltiques, le plateau crayeux, le tracé du réseau réseau hydrographique, le tracé de l'Euphrate et les terrasses	60

	<u>Pages</u>
CHAPITRE III — LE CLIMAT	80
A) Les vents	81
B) La température	85
C) Les précipitations	88
D) Humidité relative, nébulosité et aridité	95
CHAPITRE IV — L'HYDROGRAPHIE	100
A) Les nappes et les sources	101
B) Les cours d'eau : le Koueik, les sebkha, le Sadjour, l'Euphrate et l'Afrine	109
CHAPITRE V LE PAYSAGE VEGETAL ET LES SOLS	119
A) La forêt, le recul de la forêt, la végétation forestière	119
B) La steppe cultivée	126
C) La faune	127
D) Les sols : la terre rouge, sol jaune sur croûte calcaire, les sols volcaniques, sol rendzine, les sols salins, les sols alluviaux, conclusion	128

DEUXIEME PARTIE : LA GEOGRAPHIE RURALE DE LA REGION D'ALEP

CHAPITRE VI	140
A) Le peuplement : les Arabes	140
B) La population actuelle: diversité ethnique et confessionnelle	143
CHAPITRE VII — LA VIE RURALE	168
A) Nomades et sédentaires: définition et généralités — La situation du pays avant 1860. Reprise contemporaine de la sédentarisation	168

	<u>Pages</u>
B) Le régime foncier de la terre : le régime de la propriété communautaire (mouchaa), les villages type mouchaa — Bilan des travaux de démembrement et remembrement — La grande et la petite propriété.	179
C) Les formes traditionnelles de l'exploitation et leur évolution — La transformation de la grande propriété : entreprise capitaliste — Les différentes modalités de l'exploitation indirecte	208
D) La technique agricole, les types d'assolement, l'évolution récente	223
CHAPITRE VIII — LES GENRES DE VIE DANS LE PLATEAU OCCIDENTAL	283
A) Définition, conditions physiques et humaines	238
B) L'exploitation de la forêt — L'exploitation des marais — L'élevage — La pêche — L'agriculture — bouleversement de ce genre de vie	240
C) L'élevage	222
D) L'arboriculture : L'oléiculture — Le rôle historique de l'olivier — Le rôle social de l'olivier — La culture de l'olivier — Les vergers et les jardins — Les arbres fruitiers — l'horticulture.	254
E) Les cultures des terres à blé — le tabac, le coton — le calendrier agricole.	275
F) Les activités accessoires et les industries rurales.	290
G) Les échanges — les modes de transport et de communication	302
H) L'habitat rural.	
I) Les Agglomérations — Idlib — Afrine — Maarra et Moman etc..	337

	<u>Pages</u>
CHAPITRE IV — LA VIE RURALE ALEPIENNE	
Les zones maraîchères et procédés d'irrigation	
L'arboriculture sèche	
Calendrier de la vie rurale du «karram» alepin	
L'élevage	
La maison campagnarde,	
CHAPITRE X — LES GENRES DE VIE DANS LA STEPPE	394
A) Définition, conditions physiques et humaines,	494
Exposé historique.	
B) La culture céréalière — Les procédés tradi-	401
tionnels et leur évolution — Le rendement,	
caractère capitaliste de l'exploitation de la	
bordure steppique: les entreprises	
C) L'élevage et la transhumance — L'élevage	409
ovin, etc...	
D) L'irrigation et les cultures irriguées	429
Les jardins — les cultures industrielles	
E) La vallée de l'Euphrate ou le Zor	454
F) Les activités secondaires: les industries rura-	460
les — la cueillette — la pêche	
G) Les Echanges — Les moyens de transport et	463
de circulation.	
H) L'habitat rural	469
I) Les Bourgs — Bab— Membidge — Djerablous	499

TROISIEME PARTIE: CONCLUSION GENERALE

CHAPITRE XI — SITUATION GÉNÉRALE DE LA CAMPAGNE	515
Les différents aspects des rapports d'Alep et	
sa région	
Les réalisations et les perspectives d'avenir	

	<u>Pages</u>
Le standard de vie et l'alimentation	
L'accroissement de la population et la densité	
Le surpeuplement	
Les migrations.	
BIBLIOGRAPHIE	586
CARTOGRAPHIE	599



Table des figures

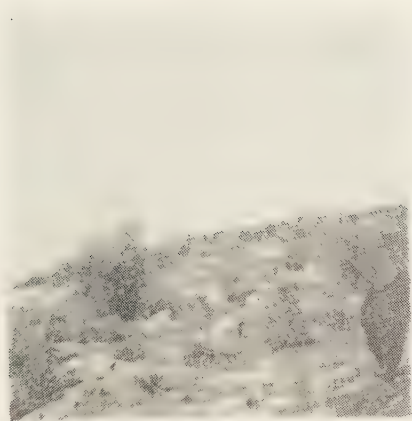
	<u>Page</u>
1 - Croquis hypsométrique	7
2 - Coupe topographique à travers le Nord-Syrien	8
3 - Coupe à travers le Nord-Syrien à la hauteur de la frontière	8
4 - Le chevauchement de Berbannd	11
5 - Croquis géologique	12
6 - Coupe à travers le Djebel Zawyé	13
6 bis - la topographie du Sénonien	13
7 - Coupe de la voûte d'Achkâne Charqi	13
8 - la bordure orientale du plateau miocène	17
9 - Coupe de Buyuk Damer Dagħ	26
10 - Coupe dans le Kurd Dagħ Septentrional	26
11 - Carte structurale et morphologique du Kurd Dagħ	28
12 - Failles inverses et chevauchements du Crétacé	30
13 - Plateau calcaire du Dj. Cheikh Barakat	33
14 - Carte structurale et morphologique du Massif de Bélus	34
15 - Structure et relief dans le massif de Bélus	38
16 - Coupe d'un forage à Nasrallah	41
16 bis - Coupe à travers le Kurd-Dagħ	43
17 - Croquis structural et morphologique du Nord-Syrien	44
18 - la combe et le synclinal perché de Baillioûne	46
19 - Percée épigénique de l'Afrine au sud de Bassoùta	48

	<u>Page</u>
20 - La gorge de Galla Jarkannli	49
21 - La gorge de l'Oronte en aval de Djisr Choghour	55
22 - Schéma d'une vallée rajeunie dans la steppe	67
23 - Un groupe de dunes « lunettes » à l'est du Sebkha da Kharaïej	68
24 - Coupe à proximité du défilé de Kalaat Nedjem	69
25 - Un synclinal perché près de Youssef Pacha	69
26 - Plateformes structurales aux environs de Djerablous	69
27 - Paysage crayeux aux abords de l'Euphrate	73
28 - La haute terrasse de Meskéné	74
29 - Coupe montrant les deux terrasses de Meskéné	75
30 - Les terrasses de l'Euphrate à Djerablous	75
31 - Croquis morphologique des terrasses de l'Euphrate aux environs de Meskéné	76
32 - La terrasse moyenne de l'Euphrate	76
33 - La basse terrasse de l'Euphrate	77
34 - Les versants « à valleuses » en amont de Meskéné	78
35 - Le versant droite de l'Euphrate en aval de Meskéné	78
36 - Les roses de vent à Alep	82
37 - Courbes de température	85
38 - Carte pluviométrique du N. W. de la Syrie d'après Combier	88
39 - Carte pluviométrique du N. W. de la Syrie d'après Gibbs et Partners	89
40 - Courbes des pluies	90
41 - Variation annuelle des pluies à Alep	92
42 - Variation annuelle de la pluviométrie à Djisr Chog- hour	93
43 - Variation annuelle des pluies à Alep et à Djisr	

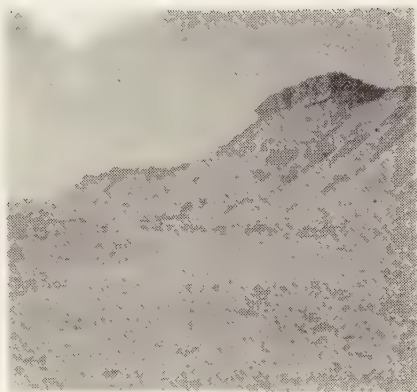
	<u>Page</u>
Choghour suivant les années agricoles	93
44 - Nébulosité et humidité relative à Alexandrette et à Alep	96
45 - Carte de l'indice d'aridité dans le Nord-Syrien	98
46 - Profil en long de la vallée de Koueik en amont d'Alep	106
47 - Les eaux de la Syrie Nord	108
48 - Variation du débit annuel de Koueik	111
49 - Type de régime annuel de Koueik	111
50 - Le régime de Sadjour à Dadate	113
51 - Le régime de l'Euphrate à Meskéné	114
52 - Débits journaliers de l'Euphrate à Meskéné	115
53 - Profil en long de l'Afrine et de ses affluents	117
54 - Le régime de l'Afrine à Bassouïa	118
55 - Croquis des sols	130
56 - Les groupes ethniques et religieuses	144
57 - Les voies de transhumance des tribus de la steppe d'Alep	158
58 - Plan du terroir de Tell Arâne	189
59 - Le village de Khâne Chékhoûne après le remembrement	193
60 - Le dépiquage par le postellum « haylâne »	226
61 - Village de Fassouq. Type de colonisation dans la forêt	245
62 - Le transport du « bardi » dans le Ghab	246
63 - Utilisation du sol	260
64 - Graphique du développement de la production cotonnière	287
65 - Plan de la maison d'un tisserand à Daret - Azzé	294
66 - Le site défensif du village de Qotanli	312
67 - Le site de deux villages Kurdes	313

	<u>Page</u>
68 - Tell Adé. Agglomération moderne sur fondations antiques	314
69 - Répartition des types d'habitation	319
70 - Plan d'une chaumière au Ghab « tamé »	320
71 - La mouçallabé	322
72 - Une maison Kurde	323
73 - Maison à pigeonnier à Khàne Cheikhoûne	323
74 - Le konak d'un agha Kurde	324
75 - Maison à toit en tuile rouge dans une ferme près de Salqine	324
76 - Plan d'une maison Kurde à Dj. Leyloûne	326
77 -	
78 - Les chaumières « tamé » dans le Ghab	328
79 - Plan d'une maison yézidie de la vallée de l'Afrine	329
80 - Types d'habitations locales antiques	332
81 - Maison à terrasse de béton armé dans le Djebel Wastani	334
82 - Les villes et les voies de communication dans le Nord - syrien	337
83 - La ville d'idlib	344
84 - La ville d'Afrine	352
85 - La campagne alepienne	368
86 - Schéma de prise d'eau d'égout pour irrigation	376
87 - Plan d'un Koukh	388
88 - Plan d'une mantara	391
89 - Les modes d'irrigation et les régions irriguées	439
90 - Plan de Khanasser	435
91 - Le sarab à ciel ouvert	436
92 - La formation de Nahr Dahab supérieur	438

	<u>Page</u>
93 - La noria métallique.	440
94 - Une moto-pompe dans la plaine de Djebboul	442
96 - Plan du réseau d'irrigation de Matékh	446
96 - Une maison construite avec des pierres tirées des ruines de Khanasser	476
97 - Maison en calcaire marneux dans la vallée du Sadjour.	476
98 Village en Koubbé ou « en painde sucre »	479
99 - une Koubbé à Sfiré	
100 - Des koubbé tronquées « batra » dans le plateau de Meskéné.	481
101 - Une maison arabe dans le bassin de Nahr el Dahab	483
102 Une maison arabe au nord de Bab	484
103 - Une maison arabe dans la vallée de l'Enphrate	484
104 - Terma ; lit en branchage, en plein air	484
105 - Maisons à terrasses et des tam à l'est de Membidge	485
106 - Une maison à terrasse et un tam	485
107 - Plan de la maison d'un métayer	487
108 - Plan de la maison d'un métayer turcoman	488
109 - Plan du village Abou Jerein.	489
110 - Plan d'une ferme moderne après remembrement	497
111 - Plan de Bab	
112 - Croquis de Membidge	509
113 - Plande Djerablous	511
114 - Répartition de la densité (1955)	546
115 - Tableau d'assemblage des cartes du Nord-Syrien	579



Pl I : La forêt sur le versant
occidental de Kurd Dagh.



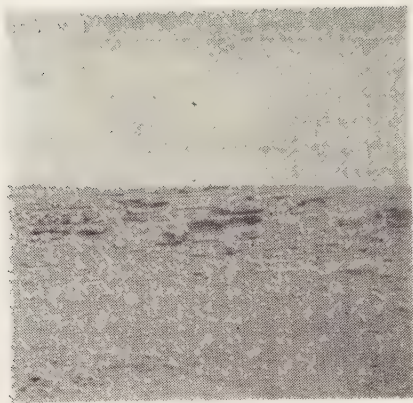
Pl II : Paysage bad-land au-
dessous de la haute terrasse de
l'Euphrate.



Pl III : L'oligocène transgressif
au nord de Midanki.



Pl IV : Paysage lapiezé du
plateau de Djebel Semaane.



Pl V : Paysage caverneux dans le plateau calcaire de l'Euphrate (grottes dues à la corrosion éolienne.).



Pl VI : Le ruisseau d'Abou-qalqal entaille un banc de travertins lacustres.



Pl VII : La terrasse moyenne de l'Euphrate(rive gauche) repose en discordance sur les marnes crayenses éocènes.



Pl VIII : Cône de dépôts quaternaires sur la rive gauche de Koueik en aval de coude de Voudehi.



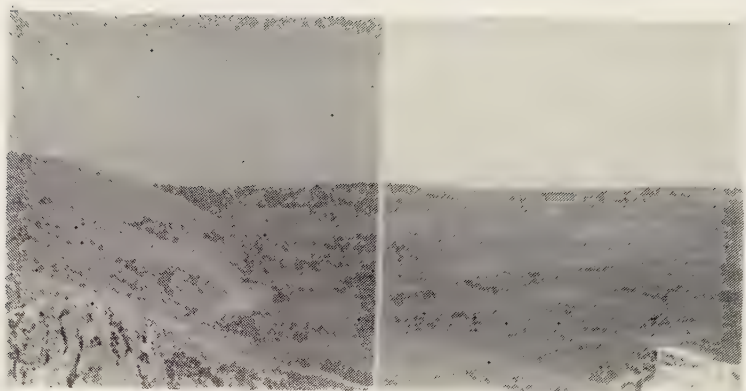
Pl IX : La combe de Balliône



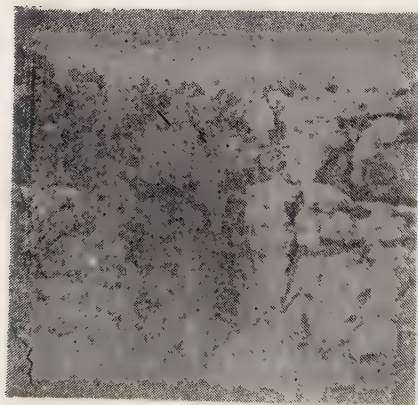
Pl X : un banc oligocène en saillie au milieu d'un paysage marneux nummulitique



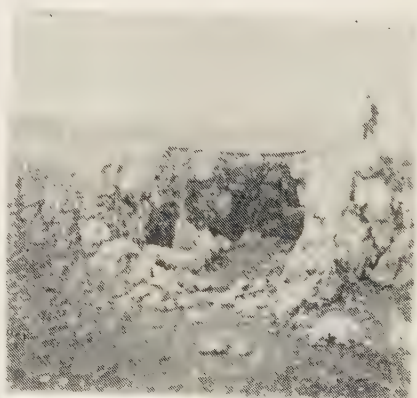
Pl XI : Une terrasse sur l'Afrine; haute de 5 m. , en aval de la ville d'Afrine.



Pl XII : La doline de Djoura dans le Djebel Wastani



Pl XIII : Ponor sous le versant oriental de Djebel Wastani assurant le drainage partiel des marais de Roudj.



Pl XIV : Aven en formation sur le versant meridional du Djebel Zawyé.



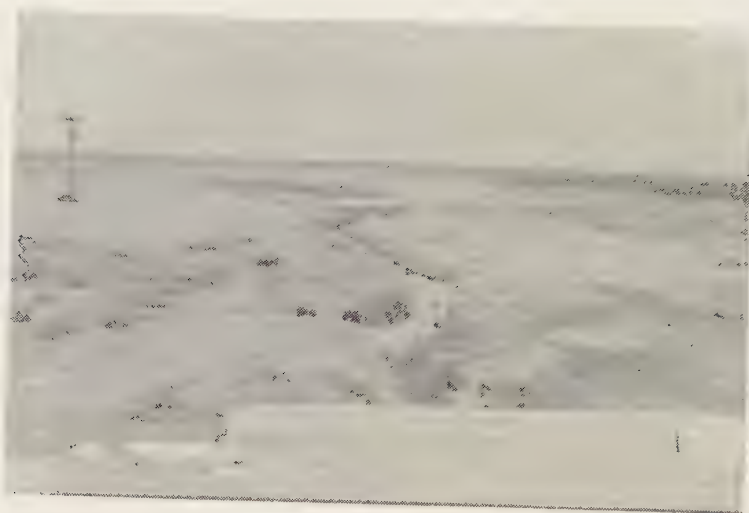
Pl XV : Un lapiez imparfait
dans le Djebel Zawyé.



Pl XVI : Le bord abrupt du
Djebel Zawyé sur le Ghab.



Pl XVII : La Hoté d'Anjara; aven typique



Pl XVIII L'oued du Nahr Dahab en amont de Djebboul



Pl XIX: Le défilé de l'Euphrate
à Youssef Pacha.



Pl XX : La forêt de pins
d'Alep dans la combe de Baflioûne



Pl XXI L'if dans le Kurd Dagh



Pl XXII : Le chêne près d'un
mazar (santon) dans le Djebel Zawyé,



Pl XXIII : Le peuplier de l'Euphrate



Pl XXIV : Paysage lunaire du Karst. Le sol (terra rossa) est confiné dans les dépressions,



Pl XXV : Type turcoman aux yeux légèrement bridés



Pl XXVI : Types tcherkesses (Kabartay)



Pl XXVII : Scène de labour
avec l'araire antique.



Pl XXIII : La motoculture
chez les grands propriétaires de
la steppe.



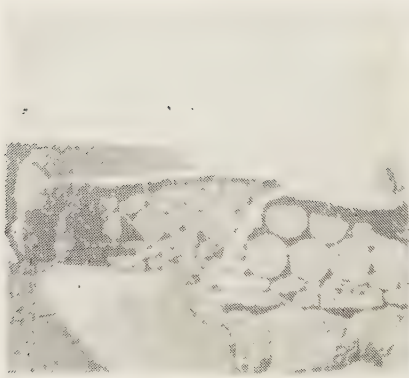
Pl XXIX : Le matériel moderne
d'une « maslaha ».



Pl XXX : La saisie d'une meule de
charbonnage clandestin.



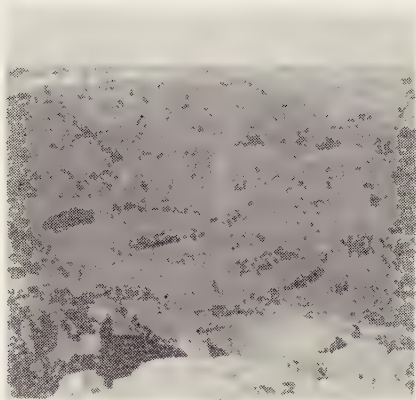
Pl XXXI Un troupeau de buffles dans le Ghab



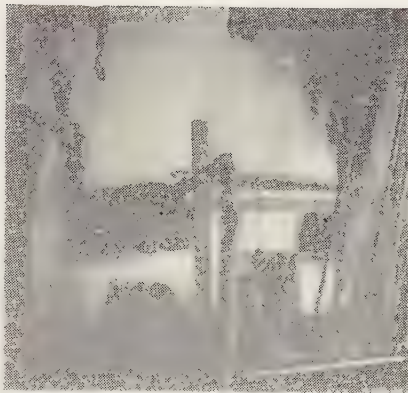
Pl XXXII: L'apiculture indigène;
ruches en argile.



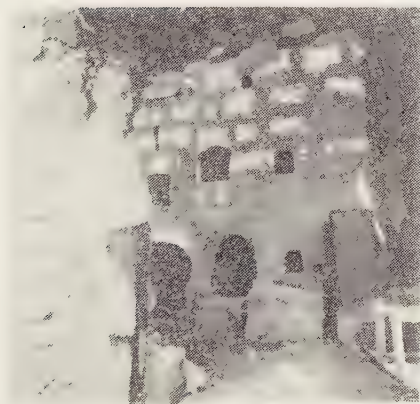
Pl XXXIII Le files d'oliviers
dans la plaine de Djoumé.



Pl **XXXIV** : Terrasses « sifar » aménagées sur les versants d'une vallée de Djebel Zawyé.



Pl **XXXV** : Un tisserand à Deiret Azzé.



Pl **XXXVI** : Une verrière indigène à Armenaz.



Pl **XXXVII** Les ruines d'une villa antique à Has.



Pl **XXXIX** : Vue de Derkouche et son vieux pont



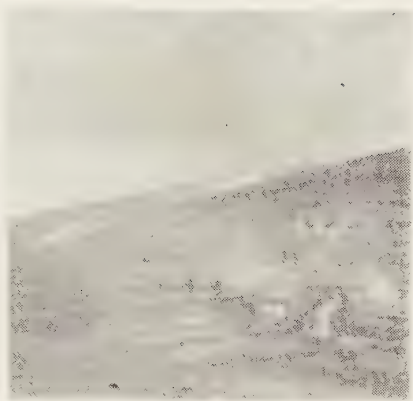
Pl **XXXVIII** : La ville d'Eriha.



Pl **XL** : Le pistachier aux environs d'Alep.



Pl **XLI** : Un barrage de dérivation «migdab» sur le Sadjour



Pl **XLII** : Un barrage cimenté sur le ruisseau d'Abou qalqal.



Pl **XLIII** : Un jardin fruitier dans la vallée de Sadjour.



Pl **XLIV** : Le coton envahissant anciens les jardins de la vallée de Nahr Dahab.



Pl XLV - La confection des briques crues dans le Zor.



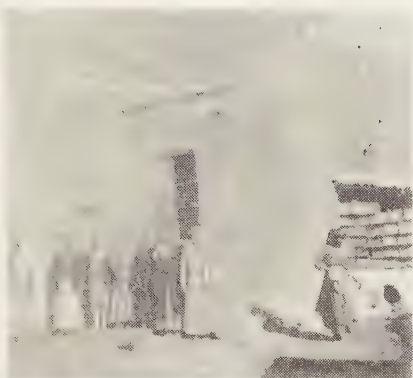
pl XLVII - L'intérieur d'une koubbé où un paysan a sé.



pl XLVI - Vue aérienne d'un village à maisons en « pain de sucre »



pl XLVIII: L'intérieur chez un
paysan turcoman



pl II : La maison turcomane,
Remarquer les ruches d'abeilles
à droite.



pl L : Le Konak d'un beg dans la s'teppe.



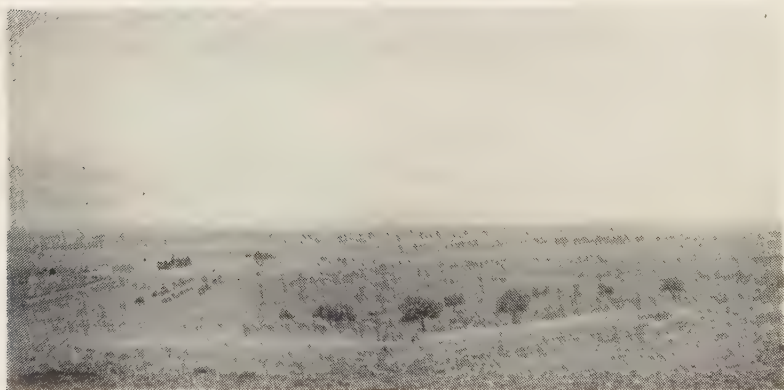
Pl LI : La villa d'un grand propriétaire citadin



Pl LII : Une ferme créée à la suite d'un remembrement.



Pl LIII : L'« ouda » commun d'un moukhtar.



Pl LIV : Vue de Djerablous.

ERRATA

<u>page</u>	<u>ligne</u>	<u>texte</u>	<u>lire</u>
6	9	l'Amanns	l'Amanus
9	23	shangements	changements
16	19	vindoboniens	vondoboniens
20	15	La paléographie	La paléogéographie
26	3	septenvienal	septentrional
30	1	oblquement	obliquement
Face 44	1	merphologique	morphologique
46	18	géologlque	géologique
56	27	zawy septentriônâl	Zawyé septentrional
63	10	Baffloûne	Baffioûne
76	12	Ea	La
78	3	ament	amont
93	1	pluviemétrie	pluviométrie
119	14	totolisant	totalisant
173	11	dépasseait	dépassait
261	9	hypotéquaieut	hypothéquaient
261	20	possibilltés	possibilités
263	19	réeolte	récolte
269	4	Le Cerisior	Le Cerisier
278	10	Chab	Ghab
329	8	Pian	Plan
333	12	Los tentes	Les tentes
357	16	Loriginalité	L'originalité

<u>page</u>	<u>ligne</u>	<u>texte</u>	<u>lire</u>
380	1	facillement	facilement
405	3	L'srge	L'orge
460	8	octohre	octobre
486	9	quelquesfois	quelquefois



Imprimerie de
L'université de Damas

